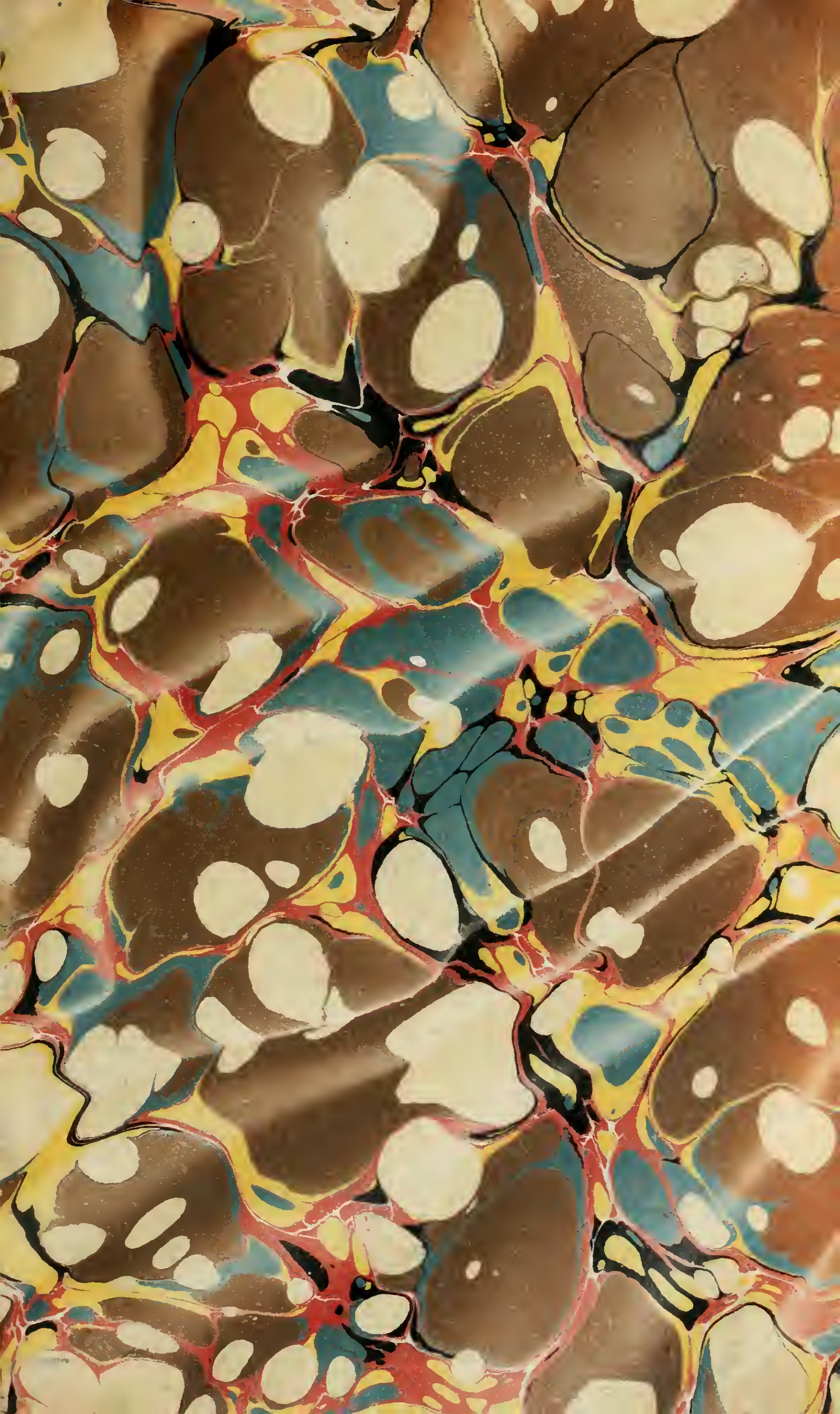


# ŒUVRES

DE

# PAUL DE KOCK.

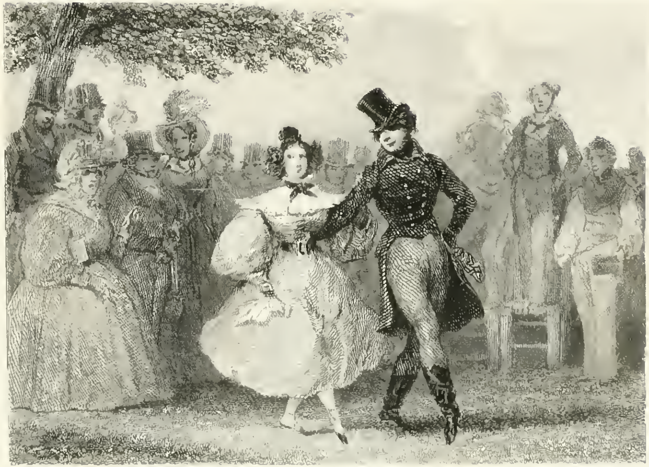
XVI.

496246
24. 8. 49

## MADELEINE.

PQ
2378
A1
1835
V.16

PARIS. — IMPRIMERIE D'ÉVERAT,
rue du Cadran, nº 16.



DANGER DE LA WALSE

# MADELEINE,

PAR

**CH. PAUL DE KOCK.**

> Une fièvre brûlante
> Un jour me terrassait,
> Et de mon corps chassait
> Mon ame languissante.
> — SEDAINE. *Richard.* —

PARIS.
GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DES OEUVRES DE PIGAULT-LEBRUN ET DE PAUL DE KOCK,
RUE MAZARINE, 34.

1835.

# MADELEINE.

## CHAPITRE PREMIER.

### LA FÊTE DE SAINT-CLOUD.

C'était la fête à Saint-Cloud : je ne vous la décrirai pas, parce que probablement vous y avez été et que vous savez ce que c'est tout aussi bien que moi; si cependant, soit que vous n'habitiez pas Paris, ou soit que, vos affaires vous y ayant toujours retenu, vous ne connaissiez pas cette bacchanale, qui, tous les ans, se renouvelle, pendant trois dimanches de suite, dans un des plus jolis parcs des environs de Paris, alors... je ne vous en ferai pas non plus le tableau; car on l'a déjà fait fort souvent, et je n'aime pas à répéter ce que les autres ont dit.

Enfin c'était le dernier dimanche, ce qu'on appelle, je crois, le beau dimanche, qui termine les fêtes. Le temps était superbe; il y avait une foule immense dans le parc; on pouvait à peine passer à la grille, tant était grande la cohue; puis les marchands de melons avaient étalé là des maraichers de toutes les grosseurs; puis les conducteurs de *coucous* vous poursuivaient pour vous offrir des places; et, quand on était parvenu à échapper à tout cela et à entrer dans le parc, alors on se trouvait serré entre des promeneurs, dont les uns vous poussaient à droite, d'autres à gauche; on était forcé de s'arrêter devant une boutique de pains d'épice, ou emporté vers la pièce d'eau; on avalait de la poussière, et on était assourdi par le bruit des mirlitons et des claquettes : C'était bien gentil!

Pour s'amuser à une fête champêtre, il faut trois choses : d'abord être d'une bonne santé. Vous me direz peut-être que la santé est indispensable à tous les amusemens; je vous répondrai qu'il en est de doux, de tranquilles qui ne fatiguent pas, tandis qu'à une féte publique, dans une cohue, il est bien difficile de ne pas être souvent sur ses jambes. Il faut donc d'abord une bonne santé, ensuite de l'argent plein ses poches, et enfin ne pas être amoureux.

Cette dernière condition vous semblera encore singulière; mais, en y réfléchissant bien, je crois que vous serez de mon avis. Quand on est amoureux et que l'on tient sa maîtresse sous son bras, on n'aime pas à être dans la foule. Comment se regarder à son aise? comment faire passer son ame dans ses yeux, lorsque des figures inconnues vous entourent, vous examinent bêtement, indiscrètement, comme si vos affaires les regardaient? Les amoureux préfèrent les promenades solitaires; ils ont raison.

Si un amoureux est là sans celle qu'il aime, ce bruit, ce monde, ces grisettes de Paris, ces grosses filles de village n'ont aucun charme pour lui; son esprit, son cœur sont ailleurs. Les badauds l'impatientent, les paillasses ne le font pas rire, la grosse gaîté qu'il entend l'assourdit, l'assomme, et son plus ardent désir est de s'éloigner de cette foule qui l'obsède et l'empêche de penser à son aise.

J'ajouterai encore que, sans être amoureux, on peut s'ennuyer beaucoup aux fêtes de Saint-Cloud et autres. Tout le monde n'aime pas le bruit, les cris, les réunions populaires; cette gaîté qui ressemble à des querelles; cette musique qui vous écorche les oreilles, et ces dîners où l'on paie très-cher pour être fort mal. Souvent aussi tout cela nous amuse à vingt ans et nous ennuie à trente. Pourquoi serions-nous constans dans nos goûts, puisque nous ne le sommes pas dans nos affections?

Mais il s'agit de deux personnages qui viennent de descendre de l'accélérée, et se disposent à s'amuser à Saint-Cloud, parce qu'ils ont ce que je trouve nécessaire pour cela : de la santé, de l'argent et point de passion dans le cœur. Ce sont deux hommes bien mis, sans recherche, sans fatuité : l'un, qui peut avoir vingt-six à vingt-sept ans, est d'une taille moyenne, brun, pâle, a de beaux yeux, une figure distinguée et beaucoup de charme dans la physionomie; l'autre, qui a six ou sept ans de plus, est moins grand, plus gros, a des traits forts, un teint coloré, des yeux vifs et gais, et toute l'encolure d'un bon vivant.

Ces messieurs traversent la place sur laquelle est le restaurant de la *Tête-Noire*. Ils veulent aller sur-le-champ dans le parc ; au passage de la grille, ils se trouvent dans une *poussée* de monde.

« Prenons garde à nos mouchoirs ! » dit le plus âgé en portant sa main à sa poche : « il y a dans » tout ce monde-là des gens qui pourraient bien nous » en débarrasser.

» — Il me semble qu'il faudrait d'abord prendre » garde à nos montres, » répond le jeune homme en souriant.

« — Comment !... est-ce que tu as pris la tienne ? » — Sans doute. — Moi, je n'en prends jamais quand » je vais dans les fêtes, dans les foules : c'est risquer » de se la faire voler. — Alors comment fais-tu quand » tu veux savoir l'heure pour dîner ou pour partir ? » — Je calcule d'après mon appétit ou bien je » demande. J'aime mieux cela que de m'exposer à » perdre ma montre... je serais très-vexé si on me » volait. Un artiste, un peintre !.. ça ne peut pas » s'acheter une montre tous les jours !... — Tu ferais » un tableau de plus, voilà tout.

» — Ah ! oui, ça t'est facile à dire, mon cher » Victor ! On fait bien le tableau, mais le vendre, » c'est autre chose !... surtout à présent que les gens » riches deviennent avares, mercantiles ; qu'ils ne » rougissent pas de marchander le talent... Mais ne » parlons pas peinture, nous sommes venus ici pour » nous amuser. »

Ces messieurs se promènent dans le parc ; ils examinent les boutiques, les curiosités ; ils lorgnent les jolis minois quand ils en aperçoivent; ils se regardent en riant à l'aspect d'une tête grotesque, d'une tournure ridicule; enfin ils sont de bonne humeur et très en train de plaisanter sur tout ce qu'ils verront

Cependant ces messieurs se promènent depuis trois heures; ils ont vu beaucoup de figures, de tournures qui prêtaient à rire; mais il n'est pas nécessaire d'aller à la fête de Saint-Cloud pour trouver cela. Enfin Victor (c'est le plus jeune) dit à son compagnon : « Mon cher Dufour, je commence à avoir assez de » la promenade. Est-ce que c'est bien amusant d'être » ballotté au milieu de tout ce monde, de se sentir » écraser les pieds par de laides paysannes, et de » passer la journée à chercher ses connaissances, » auxquelles on a donné rendez-vous dans le parc?... » — Ah! tu as donné rendez-vous dans le parc!... » Il fallait au moins indiquer un endroit. — Je n'ai » pas positivement donné de rendez-vous; mais » beaucoup de dames que je vois à Paris... et dont » plusieurs sont fort aimables, m'avaient dit dans » la semaine : Nous irons dimanche à Saint-Cloud; » allez-y aussi : vous nous y trouverez. Mais trouvez » donc quelqu'un ici!... — Eh bien! tu te passeras » de tes dames... Est-ce que tu devais retrouver » une... une passion ici? — Eh! non!... Oh! je suis » bien tranquille pour le moment... mais c'est ce » qui m'ennuie : j'ai besoin d'avoir toujours le cœur » occupé. — Oui, soit par l'une, soit par l'autre... » quelquefois même par plusieurs à la fois, n'est-ce » pas? — Tu crois rire, Dufour! Mais est-ce qu'il » ne t'est pas arrivé aussi d'aimer, mais ce qui s'ap-

» pelle aimer, plusieurs femmes en même temps? — » Plusieurs!... Ma foi! je ne m'en souviens pas... — » Tu n'en as peut-être pas aimé vraiment une seule? » — Oh! si... j'ai aimé... j'ai même très-bien aimé... » mais cependant il ne fallait jamais que cela me » dérangeât de mes études, de mon travail, parce » qu'avant tout un artiste doit penser à son art et à » son avenir. — C'est-à-dire que tu penses à tes » amours quand tu as le temps, quand cela ne te » gêne pas? — Oh! j'y pensais assez... une fois même » j'ai été bien tourmenté, bien inquiet... Il est vrai » que je n'avais que vingt ans alors. J'avais pour » maîtresse une jolie petite femme bien gaie, bien coquette. Un jour, elle me dit de ne pas aller chez elle » le lendemain soir, parce qu'elle attend une de ses » parentes. C'est bon, c'est convenu. Le lendemain, » je ne sais quelle idée me passe par la tête... J'étais » un peu jaloux... je me dis : C'est drôle qu'il lui » arrive ce soir une parente dont je n'ai jamais entendu parler; si cette parente... était un homme, » un rival... Bref, laissant là mes crayons, je vais le » soir jusqu'à la demeure de ma belle. Je vois qu'il » y a de la lumière chez elle... je monte... il n'y avait » pas de portier et je connaissais le secret de l'allée. » Arrivé devant la porte de la dame, je marche bien » doucement, je retiens ma respiration, et je me » colle l'oreille contre la serrure. L'appartement de » ma maîtresse ne se composait que d'une seule » pièce; par conséquent, la société ne pouvait se tenir » très-éloignée. J'entends parler, j'entends rire; je » trouve que les éclats de joie sont bien mâles pour

» être ceux d'une parente. J'écoute ; je reste là très-
» long-temps... souvent je n'entendais plus rien.
» Enfin, après être resté plus d'une heure sur le
» carré... fatigué de ma sotte position...

» — Tu n'y tiens plus, et tu enfonces la porte
» d'un coup de pied?

» — Non, ce n'est pas cela du tout. Je me dis : Ma
» foi ! que ce soit une parente, un oncle, tout ce que
» ça voudra, j'en ai assez !... Et là-dessus, je renfonce
» mon chapeau sur ma tête, et je m'en retourne
» copier mes académies. C'est la seule fois que l'amour
» m'ait tourmenté.

» — Ah ! ah ! ce pauvre Dufour, qui appelle cela
» être amoureux... Pourtant tu es assez méfiant, de
» ton naturel, et je m'étonne que tu n'aies pas cher-
» ché à t'assurer si l'on te trompait. — Écoute, il faut
» se raisonner : cette petite femme me convenait ;
» elle ne me coûtait rien, je me suis dit : si je me
» brouille avec elle, il faudra que je me cherche une
» autre connaissance ; et ma foi, alors j'étais très-
» occupé de mes études, ça m'aurait dérangé. On
» n'est trompé que quand on craint de l'être, mais
» du moment qu'on se dit : je m'attends à tout ! ça
» m'est égal ; alors je n'appelle plus cela être trompé.
» — C'est fort heureux de pouvoir prendre les choses
» comme cela : moi, quand j'aime, je suis jaloux. —
» Peut-être même quand tu n'aimes pas? — C'est pos-
» sible. Et cependant je suis de bonne foi : quand je
» dis à une femme que je l'aime, c'est qu'alors je
» l'aime réellement. Tout en étant volage, je suis
» très-sentimental, je veux de l'amour jusque dans

» mes liaisons les plus légères... — Oui, c'est comme » de la muscade, *tu en as mis partout.* — Je crois » que cela vaut mieux que de n'en mettre nulle part. » Ah! Dufour, sans l'amour la vie serait bien monotone!... — Eh bien! qu'on me donne à choisir » de trente mille livres de rente sans amour, ou d'une » passion éternelle sans argent, et je te réponds que » je ne balancerai pas.— Tu t'en repentirais! — Je » ne crois pas, parce que... Aye!... prenez donc » garde... C'est ce gros balourd qui met ses souliers » ferrés sur mes bottes... Regardez-moi cela... ça » pousse tout le monde sans demander excuse. Oh! » la bonne tête pour mettre dans une basse-cour! »

Le paysan qui venait de pousser Dufour tenait sous son bras une paysanne, qui tenait de l'autre bras un grand dadais, lequel tirait après lui une grosse maman, qui traînait trois grands garçons et deux jeunes filles. Tout cela se tenait et ne voulait pas se lâcher, et tout cela se ruait à travers le monde, en poussant de gros rires et en donnant des coups de coude et des coups de pied pour se faire faire passage. Cette manière de se promener dix à douze de front est très-usitée par les paysans dans les fêtes champêtres.

« C'est une bande joyeuse, » dit Victor en riant. — « C'est une avalanche de manans : si on ne se » rangeait pas, ça vous écraserait! Au diable la fête » de Saint-Cloud : je n'y reviens plus. — Mon ami, » on dit cela tous les ans, et on y revient encore » pour voir si ce sera plus amusant, quoique ce soit » toujours la même chose. — Eh bien! et ton amour » avec trente-six femmes, est-ce que ce n'est pas tou-

» jours la même chose? — Ah! Dufour, quel blasphème! D'abord aucune femme ne se ressemble, » je ne dis pas au physique, mais au moral. Il y a » tant de nuances à observer dans les caractères, c'est » si amusant à étudier!...— Ah! c'est pour étudier » que tu fais l'amour. — Oui, c'est pour mieux connaître les mœurs. — Ah! c'est par là que tu observes les mœurs... Allons, en voilà un qui me met » son mirliton dans l'œil. Quittons le parc; allons » dîner, hein? — Soit : allons dîner. »

Ces messieurs sortent du parc et entrent à la Tête-Noire. Mais à Saint-Cloud, un jour de fête, on ne trouve pas facilement à dîner. La cuisine du traiteur est encombrée de monde; les marmitons et leur chef ne savent plus où donner de la tête; les servantes crient, se poussent, et les bons bourgeois de Paris se disputent une tranche de gigot ou un morceau de fricandeau. Quand l'un d'eux est parvenu à enlever un plat, il l'emporte en triomphe, en renversant sur lui une partie de la sauce; c'est encore un des mille agrémens qu'offre la fête de Saint-Cloud.

« Est-ce que nous allons boxer pour avoir à dîner? » dit Dufour à Victor.—« Ça m'est égal, s'il le faut absolument, je suis bien de force à emporter un plat » d'assaut... Mais, montons au premier, nous tâcherons d'être servis. »

Pendant que ces messieurs essaient de se faire jour dans la cuisine, où l'on était encore plus pressé que dans le parc, une grande femme maigre, décharnée, en bonnet plissé et à l'œil furibond, venait de saisir les bords d'un plat de gibelotte qu'un monsieur emportait au premier. Le monsieur avait déjà monté deux marches de l'escalier, lorsque la grande femme, l'ayant rattrapé, avait sauté sur le plat, en s'écriant : « C'est pour moi cela !... c'est pour moi !... Il y a » plus d'une heure que je le guette. En arrivant à » Saint-Cloud, nous sommes entrés ici. Mes quatre » enfans sont là-haut et meurent de faim... Nous » n'avons encore pu nous faire servir que des assiettes, du sel, du poivre et une carafe d'eau... Monsieur, lâchez donc cette gibelotte, c'est pour moi. »

Le monsieur, qui suait à grosses gouttes, ne semblait nullement disposé à lâcher le plat ; au contraire, il le tirait à lui de toute sa force, en disant : « Pourquoi donc serait-ce pour vous, madame ? » Est-ce que je n'ai pas eu assez de mal à obtenir » cette gibelotte à la place d'un poulet que l'on me » promet depuis une heure, et que d'autres m'ont » soufflé ?... Je vous trouve plaisante de vouloir » mon plat. Lâchez cela, madame ! — Non, monsieur ; je l'aurai, il était pour moi ! »

Cette dispute avait lieu justement au-dessus de la tête de Dufour, qui venait d'atteindre le bas de l'escalier. Il ne voyait pas le plat de gibelotte suspendu sur son chapeau ; mais le monsieur l'empêchait de monter, et la grande femme se jetait sur lui en voulant retenir la gibelotte. Ennuyé de ne pouvoir plus bouger, Dufour repousse fortement la dame au bonnet, ainsi que le monsieur établi sur l'escalier. Alors les deux combattans lâchent prise, le plat tombe sur la tête de Dufour, et une partie du contenu couvre son habit.

Victor rit aux larmes, moins encore de la surprise de son ami que du désespoir qui se peint dans les traits de la grande femme en voyant la gibelotte sur l'escalier. Dufour prend le parti de rire aussi, et ils se rendent dans le salon au premier, où beaucoup de gens attablés disent, en regardant Dufour : « Voilà un monsieur qui est bien heureux... il a eu » quelque chose, lui. »

Les carafes d'eau étant la seule chose que l'on pût se procurer facilement, Dufour lave son habit et son chapeau ; puis ces messieurs se placent à un coin de table, car il ne fallait pas se flatter d'en avoir une à soi seul. Sur soixante personnes qui étaient attablées là, le tiers seulement mangeait, les autres attendaient en regardant d'un œil d'envie leurs voisins plus heureux.

L'autre partie de la table, où les deux amis viennent de se mettre, est occupée par cinq personnes : deux jeunes filles de quatorze à seize ans, deux garçons plus jeunes, et un petit vieux monsieur poudré, en habit ventre-de-biche, en culotte à boucles et bas chinés ; tout cela est assis devant une pile d'assiettes blanches, une salière et des carafes. Faute de mieux, le petit vieux paraît disposé à manger la pomme de sa canne, qu'il promène continuellement de son nez à sa bouche.

« Tableau de famille ! » dit tout bas Victor à Dufour. « — Oui, tableau d'une famille qui est venue se » divertir à Saint-Cloud. J'en rirais bien, si je n'é» tais pas affamé comme eux. »

Une sixième personne vient bientôt se joindre à la famille. Dufour la reconnaît : c'est la grande femme qui avait disputé si long-temps le plat de gibelotte. Elle entre dans la salle comme une furieuse ; son bonnet de côté, les traits renversés et le nez plein de tabac. Elle se jette sur une chaise devant le petit homme poudré, en s'écriant : « C'est » une indignité!... je suis outrée!... Ah ! il n'y a plus » ni respect ni galanterie chez les hommes !

» — Est-ce qu'on t'a manqué, Poupoule ? » dit le petit vieux en regardant d'un œil effaré la pomme de sa canne. « Oui, monsieur, oui, on m'a man» qué... Me disputer un plat ! à une femme !... Je » le tenais pourtant; et certes, je ne l'aurais pas lâché, » si une grosse bête n'était venue se jeter entre » nous !... Tout est tombé sur l'escalier. »

Dufour se contente de regarder Victor en souriant, et il continue d'essuyer son chapeau. Mais la grande dame est trop exaltée pour faire attention à lui.

« Tu ne rapportes donc rien, maman ? » disent les petits garçons d'un ton pleurard. — « Rien du » tout. Et votre père qui reste là, qui ne se remue » pas pour nous avoir à dîner !... — Mais, Poupoule, » c'est toi qui m'avais dit de garder les enfans... » Veux-tu que je descende à la cuisine ? — Oui, mon» sieur, oui, descendez. Quant à moi, j'en ai assez... » je n'irai plus... Ah ! Dieu ! j'en ai par-dessus la tête » de votre Saint-Cloud !... C'est pour ces demoi» selles que j'y suis venue ; mais elles ne m'y rattra» peront pas. Cependant je veux dîner, je ne sors pas » d'ici sans cela. »

Les deux jeunes filles se tenaient bien droites, les yeux baissés, n'osant murmurer et se plaindre, quoiqu'elles eussent mieux aimé se promener à la fête et se priver de dîner que de passer les plus belles heures de la journée assises devant une table sur laquelle il n'y avait que des assiettes blanches.

Le petit monsieur poudré était descendu en tenant toujours sa canne à la main, quoique rien dans sa personne n'annonçât qu'il voulût s'en servir d'une manière hostile pour se faire donner des vivres. La maman grommelait entre ses dents, promenant ses regards sur les autres tables, et ayant l'air de vouloir chercher querelle aux personnes qui mangeaient; enfin les petits garçons s'amusaient à mêler le sel avec le poivre.

Victor était parvenu à parler à un garçon, il lui avait mis cinq francs dans la main, et le garçon lui avait assuré qu'il dînerait. Dufour essuyait toujours son habit avec son mouchoir, regardant de temps à autre Poupoule, dont il aurait voulu croquer les traits et la pose.

Dix minutes s'écoulent. « On se moque de nous, » dit Dufour, « ce garçon a pris ton argent, parce que » les garçons traiteurs prennent toujours, mais je » gage qu'il ne pense plus à nous.—Et ces pauvres » jeunes filles, » reprend Victor, « elles sont là de» puis plus long-temps que nous, et elles n'osent » pas se plaindre... elles me font de la peine.—Moi, » leur mère me fait peur; je crois qu'elle me recon» naît pour la grosse bête qui a fait tomber son » plat. »

En ce moment le petit monsieur revient, portant quelque chose devant lui.

« Ah! voilà papa! » s'écrient les petits garçons, « et il apporte quelque chose. »

En effet le petit homme apportait des verres et des couteaux qu'il pose sur la table en disant : « Je » n'ai pu avoir que cela... mais on m'a bien promis » que j'aurais peut-être de la matelotte... on est allé » pêcher... c'est en face... nous sommes devant la » rivière...

» — Monsieur Mouron, » s'écrie sa femme, « vous » vous laissez berner comme un enfant! vous n'avez » jamais su vous montrer; vous avez encore le front » de nous apporter des couteaux... pourquoi faire, » monsieur? pourquoi faire, s'il vous plaît?— C'est » pour couper ce qu'on nous donnera...— Pour couper... pour couper... ah! je vois que nous passerons la soirée ici. — Mais, Poupoule, aurais-tu » voulu que j'allasse pêcher moi-même?.. alors je... » — Taisez-vous, vous me faites mal! »

M. Mouron se tait; il va se rasseoir devant la pile d'assiettes et se remet à lécher la pomme de sa canne. Les deux demoiselles ne disent rien, mais elles se regardent; ces paroles de leur mère : *Nous passerons la soirée ici*, les ont fait frémir; elles jettent à la dérobée un coup d'œil sur ce parc dans lequel tant de monde se promène, et où elles espéraient montrer leur belle robe du dimanche; puis elles reportent tristement leurs regards sur cette table devant laquelle elles ont déjà passé deux heures. Victor observe tout cela, il plaint ces deux jeunes filles; et en vérité, l'intérêt que leur tourment lui inspire est bien pur, car les demoiselles Mouron ne sont pas jolies : elles ressemblent à leur mère.

Le garçon traiteur arrive apportant deux plats à la fois : son entrée fait sensation ; chacun le regarde avec anxiété, on veut savoir à quelle table il portera cela. C'est devant Victor et Dufour que les deux plats sont posés, ainsi que du pain et une bouteille de vin. Madame Mouron a fait un mouvement comme pour sauter sur les plats, mais elle est retombée comme anéantie sur sa chaise. Les deux jeunes filles sont consternées ; les petits garçons pleurent ; M. Mouron enfonce dans sa bouche la moitié de la pomme de sa canne.

« En vérité, » dit Victor, « il n'y a pas moyen de » tenir à cela, Dufour ; je suis sûr que tu m'approu» veras. » Et sans attendre que son ami lui réponde, le jeune homme fait passer devant la famille Mouron tout ce que le garçon vient de leur apporter, en disant : « Vous permettez, madame... Il y a trop long» temps que votre famille attend... Moi et mon ami » nous tâcherons de dîner plus tard. »

Madame Mouron ne sait pas où elle en est, elle regarde tour à tour les plats et Victor ; elle est tellement saisie qu'elle ne peut encore répondre. Les deux demoiselles ont remercié avec leurs yeux qui sont devenus presque beaux de plaisir. Quant à M. Mouron, il s'est débarrassé la bouche de sa canne et se lève pour saluer Victor, auquel Dufour donne des coups de pied par-dessous la table en murmurant :

« Eh bien!... qu'est-ce que tu fais donc?... Il donne » notre dîner à présent...

» — Ah! monsieur, » s'écrie madame Mouron qui vient de retrouver la parole, « ce que vous faites » pour nous est d'une galanterie... d'une politesse... » mais si vous vouliez partager le dîner avec nous?... » — Non, madame, non, je vous remercie; vous n'en » avez pas trop pour six, et certainement il n'y en » aurait pas assez pour huit, nous pouvons attendre... N'est-ce pas, Dufour, que tu n'es pas si » pressé de dîner?...

» — Non... je ne suis pas pressé, » répond Dufour en faisant la grimace; « d'ailleurs, il est bien juste » que je cède mon dîner à madame, puisque je suis » la grosse bête qui a fait tomber le plat qu'elle disputait en bas. »

Madame Mouron se pince les lèvres, elle est embarrassée; son mari répond avec bonhomie: « Monsieur, il ne faut pas que cela vous fâche. Poupoule » a dit cela de vous... comme elle l'aurait dit de » moi... elle ne m'appelle guère autrement!...— » Cela ne m'a aucunement fâché, monsieur Mouron; » dînez, je vous en prie, ainsi que votre famille; » quant à moi, j'ai reçu une gibelotte sur la tête, » je crois que c'est tout ce que je prendrai ici. »

Comme Dufour achevait ces mots, deux nouveaux personnages entrent dans le salon; ce sont deux petits maîtres: l'un, qui est fort jeune, s'écrie en apercevant Victor: « C'est monsieur Victor Dalmer.., » Heureuse rencontre!... Vous êtes donc venu aussi » à la fête de Saint-Cloud? »

Pendant que Victor répond au nouveau venu, Dufour examine ces messieurs qui viennent d'entrer. Celui qui presse la main de Victor est mis avec beaucoup de recherche; sa figure n'annonce guère plus de vingt ans; il est joli garçon, sa tournure est distinguée et sa physionomie expressive; ses yeux, pleins de feu, semblent dénoter un caractère ardent, des passions vives, et plus d'étourderie que de raison. L'autre monsieur est plus posé, il approche de la trentaine; c'est un bel homme, bien fait, d'une jolie figure, mais dans ses manières, et dans l'expression de sa physionomie, il ya quelque chose d'affecté, de composé; on dirait qu'il s'étudie à se donner un air noble, distingué, et qu'il craint de se tromper. Sa mise n'est pas entièrement à la mode : avec un habit neuf et un gilet bien frais, il a un pantalon de tricot à côtes, qui, à la vérité, dessine très-bien ses formes, mais semble avoir été fait et porté depuis fort long-temps.

Cependant ce monsieur se cambre, s'efface avec une suffisance, une impudence capable de faire revenir la mode des pantalons de tricot. Il jette dans le salon quelques regards dédaigneux, puis se rapproche de son compagnon en lui disant : « Mon cher » marquis de Bréville, il ne faut pas songer à dîner » ici ;... c'est trop mêlé,... trop peuple aujourd'hui. » Allons chez Legriel, au moins cela a l'air d'un res» taurateur; on peut s'y reconnaître.

» — Avez-vous dîné, messieurs? » dit le jeune homme en regardant Dufour et Victor. — « Pas encore; nous » attendons... nous espérons!... — Eh bien ! venez

» avec nous chez Legriel, nous dînerons ensemble,
» et nous tâcherons de rire un peu. — Qu'en dis-tu,
» Dufour ? — Moi,... oh ! je le veux bien ! Je n'ai
» pas été heureux chez ce traiteur-ci ; je suis curieux
» de voir ce qui m'arrivera chez l'autre. »

Ces messieurs se lèvent, et se disposent à suivre les derniers venus. Victor se retourne pour saluer la famille Mouron, qui lui fait de grandes révérences. Sur un signe de sa femme, monsieur Mouron tire de sa poche des adresses gravées, et en présente plusieurs à Victor, tandis que Poupoule lui dit : « Mon mari est coutelier, monsieur ; et si jamais nous
» pouvions, à Paris, vous être agréables, nous n'oublierons pas ce que vous avez fait pour nous aujourd'hui. »

Victor s'incline, met les adresses dans sa poche, et se hâte de suivre sa société.

◆

# CHAPITRE II.

## QUELQUES DÉTAILS.

« Qu'est-ce que c'est que ces deux messieurs? » dit Dufour en prenant le bras de Victor, et en suivant d'un peu loin ceux qui les faisaient changer de traiteur. « Moi, j'aime beaucoup à savoir avec qui je » suis.

» — Le plus jeune est Armand de Bréville, fils du » marquis de Bréville, qui eut d'un premier mariage » une fille et le fils qui est devant nous. Ayant perdu » sa première épouse fort jeune, le marquis se re» maria avec une demoiselle noble et très-jolie, dit» on, mais qui n'avait rien. M. de Bréville ne goûta » qu'un an les douceurs de cet hymen ; il mourut des » suites d'une chute de cheval, étant à peine âgé de » quarante ans, dans sa terre de Bréville, située au» près de Laon, en Picardie, où il demeurait avec » sa famille. Il laissa ses deux enfans, alors fort jeu-

» nes encore, sous la tutelle de leur belle-mère. Mais, » contre l'usage, ou du moins en dépit de la prévention qu'inspire souvent une belle-mère, il paraît » que madame de Bréville eut une véritable tendresse pour les enfans de son mari, qu'elle nommait les siens : il est vrai que l'hymen ne lui en » avait pas donné d'autres. Elle eut d'eux les plus » grands soins; elle passait sa vie à surveiller leur » éducation. Ne quittant jamais la terre de Bréville, » où elle avait perdu son mari, ne recevant que quelques voisins, n'allant point dans le monde, madame de Bréville ne connaissait pas d'autre bonheur que d'avoir auprès d'elle les enfans de son » mari. C'est d'Armand que je tiens tous ces détails, » car je n'ai jamais connu personne de sa famille; » mais il ne parle de sa belle-mère qu'avec attendrissement, et cela fait l'éloge de son cœur.

» — Est-ce qu'elle est morte aussi, cette rare belle-mère? — Oui. Elle mourut huit ans environ après » son mari. Alors un parent éloigné fut nommé tuteur des enfans. Armand fut envoyé au collége, et » sa sœur mise dans un pensionnat. Mais depuis » quelques mois le jeune homme est majeur, maître » de sa fortune, et il a tout-à-fait secoué le joug de son » tuteur. Il a un violent amour de plaisir!... On voit » qu'il s'y livre avec ardeur, et qu'il veut se dédommager de la vie sage et rangée que lui faisait mener » son tuteur depuis qu'il l'avait retiré du collége. » Mais à vingt et un ans il est bien naturel de désirer s'amuser... C'est la fougue de l'âge!... Cela se » calmera. — Est-ce qu'il est fort riche? — Il paraît

» que M. de Bréville avait vingt mille livres de rente.
» N'ayant pas eu d'enfans de son second mariage,
» Armand et sa sœur n'ont eu à partager qu'entre eux.
» Dix mille livres de rente, c'est fort gentil pour un
» jeune homme. — Oui, ça serait même fort gentil
» pour un homme de trente-six ans. Moi, qui n'en
» ai que trente-quatre, je me trouverais égal au
» grand-turc, si j'avais dix mille francs de rentes,
» parce que j'ai de l'ordre, de l'économie; et, quoique j'aime à m'amuser, je ne dépenserais jamais
» plus que mon revenu... Il m'a fallu donner bien
» des coups de pinceaux pour amasser les deux mille
» deux cents francs de rentes que j'ai maintenant,
» et pourtant, avec cela, je m'amuse, je ne fais pas un
» sou de dettes; et il y a des gens qui, avec dix mille
» francs de revenu, ne se trouvent pas de quoi vivre,
» doivent de tous côtés, et vont souvent en prison.

» — J'espère qu'Armand ne fera pas ainsi : c'est
» un bon petit garçon. — D'où le connais-tu? —
» C'est chez ma tante que nous nous sommes liés,
» l'année dernière; son tuteur l'y menait quelquefois. On ne s'amuse pas beaucoup chez ma tante;
» il faut faire le vingt-et-un sans rire, et le boston
» sans parler. Armand préférait causer avec moi; il
» aimait ma conversation; il m'appela bien vite son
» ami : à vingt et un ans tu sais qu'on prodigue ce
» titre-là, et que l'on croit à l'amitié comme à l'amour. — Oui, c'est l'âge des illusions. — Cependant, depuis quelque temps je le vois beaucoup
» moins; je ne lui en fais aucun reproche. Lancé
» dans le tourbillon des plaisirs, il n'a pas un mo-

» ment à lui! — Et sa sœur, est-elle jolie? — Je ne » la connais pas; elle a deux ans plus que son frère, » et il y a déjà cinq ans qu'on l'a mariée à un gentilhomme nommé M. de Noirmont. Il paraît qu'ils » habitent la province, où Armand n'est pas pressé » d'aller les voir.

» — Maintenant passons au second personnage. » Quel est ce beau monsieur qui est avec Bréville? » est-ce aussi un marquis? En tout cas, je croirais » que c'est un noble de contrebande. Malgré son affectation à se donner de grands airs, à tenir sa tête » en arrière et à regarder tout le monde comme s'il » cherchait à qui il veut donner un soufflet, il perce » là-dessous des manières de mauvais lieux, des habitudes d'estaminet... C'est un joli garçon... mais » il a de ces figures... auxquelles je ne voudrais pas » prêter de l'argent... — Oh! toi, tu te méfies de » tout le monde!... Je ne connais guère ce monsieur » plus que toi. Je l'ai rencontré quelquefois; il était » avec Armand : je sais qu'il se nomme de Saint-Elme; il est très-riche, à ce que m'a dit le jeune » de Bréville. — Ah!... pour un monsieur très-riche, et qui se donne de si beaux airs, il a un pantalon qui n'est guère de saison... Que j'aie un pantalon comme ça, moi artiste, moi peintre, à la » bonne heure; on n'y fera pas attention... avec ça que » j'ai de ces tournures qui passent dans la foule!... » Mais un beau-fils!... un homme qui ne peut pas » dîner à la Tête-Noire!... c'est drôle!... Du reste, » il est bien fait, ce monsieur, il a de belles rotules; » je suis comme David, je fais attention aux rotules.

» Mais sa figure ne m'est pas inconnue ; il me semble l'avoir vue quelque part… Je crois que c'est » dans un restaurant à vingt-deux sous, où j'allais » souvent il y a six ou sept ans… parce qu'alors je » dépensais beaucoup en modèles, en études, et qu'il » fallait économiser d'un autre côté. — Qu'un peintre qui commence, qu'un homme qui veut économiser aille dîner à vingt-deux sous, c'est fort » bien ; il y a d'ailleurs de très-honnêtes gens qui ne » dînent pas du tout. Mais tu veux qu'un jeune » homme riche… M. de Saint-Elme, aille dîner » là… — Oh ! c'est qu'alors il ne se serait pas donné » de grands airs, et même ne s'appelait pas Saint-Elme ; il y a des gens qui ont un nom pour chaque quartier où ils vont. Au reste, je peux me » tromper ; mais nous voici chez Legriel, tâchons » enfin de dîner, ça ne me ferait pas de peine. »

Ces messieurs venaient d'arriver chez le restaurateur *fashionable* de Saint-Cloud. La foule est là comme à la Tête-Noire, mais non point de cette foule qui boxe pour un fricandeau et une matelotte ; il y a des équipages à la porte, dans la cour. C'est la belle société qui vient dîner là : remarquez que je dis la belle, et non pas la bonne ; c'est que, parmi la belle, il y a beaucoup de femmes entretenues et d'habitués de Frascati ; mais enfin l'élégance, la tournure, les formes séduisantes sont là, et c'est beaucoup. Quand une étoffe est jolie, elle me plaît, et je n'ai pas toujours besoin de chercher à savoir ce qu'elle cache. On me dira que, sous une enveloppe grossière, je puis trouver un fort galant homme; je n'en doute pas, mais je préférerais pourtant le trouver sous des formes aimables.

M. de Saint-Elme entre le premier chez le traiteur en disant : « Messieurs, laissez-moi faire... je » vous réponds que nous aurons un cabinet... J'ai » les garçons à mes ordres ici... j'y ai dîné si sou» vent!... c'est un traiteur qui a plus de mille écus » à moi.

» — S'il a dépensé mille écus ici, » se dit Dufour, « ce n'est donc pas lui que j'ai vu à mon ordinaire » de vingt-deux sous? »

M. de Saint-Elme appelle les garçons par leur nom de baptême; il crie, s'emporte, veut un cabinet, à tel prix que ce soit; il fait venir le maître de la maison. Celui-ci arrive, croyant que c'est un prince qui est descendu chez lui, parce qu'il suppose qu'un prince seul doit se permettre de faire autant de tapage.

« Comment! mon cher ami, » dit M. de Saint-Elme, « vos garçons me répondent qu'ils n'ont pas » de cabinet; me dire cela, à moi, qui viens toutes » les semaines chez vous dépenser un argent fou... » Allons, cela ne peut pas être ainsi. »

Le restaurateur regarde le grand monsieur, comme on regarde quelqu'un dont on cherche en vain à se rappeler; mais comme le bruit, la suffisance en imposent toujours (surtout chez les traiteurs), on met tous les garçons sur pied, et on parvient à trouver un petit salon libre pour les quatre convives.

« Vous le voyez, messieurs, » dit le jeune Bréville en se mettant à table, « il ne fallait que suivre

» Saint-Elme... Je ne sais pas comment il fait, mais » rien ne lui résiste, il réussit à tout ce qu'il veut!...

» — Oh!.... cela tient à beaucoup d'habitudes de » ces sortes de maisons, » répond le grand monsieur en se balançant sur sa chaise. « Eh! mon Dieu! mes» sieurs, quand vous aurez comme moi mangé deux » ou trois cent mille francs, vous ne serez pas plus » empruntés pour vous faire servir.

» — Je réponds bien que je ne les mangerai pas, » se dit Dufour. « Peste, voilà un homme qui parle » de cent mille francs comme je parlerais d'un rou» leau de pièces de quinze sous! »

Et le peintre prend la carte, fronçant le sourcil à l'article des prix. Mais Saint-Elme a déjà donné des ordres au garçon, et la carte n'a pas été consultée.

« Voilà un homme avec lequel nous allons nous » enfoncer, » dit tout bas Dufour à Victor. « —Al» lons, mon ami, pour une fois, tu n'en mourras » pas... — C'est juste, je n'en mourrai pas; mais au » moins je veux bien dîner. »

On sert à ces messieurs les mets les plus recherchés, les meilleurs vins. Dufour se laisse aller au plaisir de la table; cependant, tout en portant à ses lèvres son verre plein de beaune, première qualité, il se dit encore: « Voilà un dîner qui coûtera cher. » Cet homme-là va vite!... Il faudra donner bien » des coups de pinceau pour réparer le dom» mage! »

Le dîner est très-gai. Le jeune Bréville ne voit, ne rêve que plaisir: il a plusieurs intrigues en train; il espère trouver le soir, au bal du parc, une des plus jolies femmes de la Chaussée-d'Antin, qui a promis de lui sacrifier un Anglais qui l'accable de présens, mais qui lui donne le *spleen*. Victor sourit aux transports amoureux d'Armand; quoique jeune encore, Victor connaît les femmes, mais il ne parle jamais de ses triomphes ni de ses conquêtes; il n'est pas amateur de femmes entretenues, telles à la mode qu'elles soient; il sait que si l'on trouve le plaisir avec ces dames, on y rencontre bien rarement l'amour. Mais il ne veut pas chercher à désabuser Armand sur le sentiment qu'il croit avoir inspiré à plusieurs dames galantes; il pense que le temps se chargera de ce soin.

Dufour cause peu : prévoyant que le dîner lui coûtera cher, il veut au moins s'en donner pour son argent. Tout en mangeant, il écoute. C'est presque toujours Saint-Elme qui parle; c'est lui qui tient le dé; il ne laisse jamais languir la conversation; il sait tout, a été partout. Peinture, musique, poésie, botanique, astronomie, histoire, philosophie, nécromancie, il parle sur tout cela avec une facilité, une aisance qui étonnent, un aplomb qui entraîne, et, jetant dans sa conversation les mots techniques, les termes de l'art, il achève d'étourdir, d'éblouir son monde.

« Il est fort aimable et fort instruit, » dit tout bas Victor à Dufour. « — Ou il a du moins terriblement » d'assurance, » répond l'artiste.

En causant science, beaux-arts ou modes, M. de Saint-Elme trouve toujours l'occasion de parler de lui. Si l'on s'occupe d'une jolie actrice, il fait entendre qu'il a eu ses faveurs; on cite un poème nouveau; il en connaît beaucoup l'auteur, il lui a donné fréquemment des conseils pour son ouvrage; il y a même dedans une foule de vers qui sont de lui; nomme-t-on un grand personnage, il le connaît particulièrement; il va chez les ministres sans demander d'audience; il dispose des places, des emplois; il n'y a que pour lui qu'il ne veut rien.

Le jeune de Bréville écoute tout cela comme les bonnes femmes écoutent un pharmacien. Victor laisse parler Saint-Elme; il sourit quelquefois, mais son sourire n'a rien de méchant. Dufour ne montre pas autant de crédulité; il examine Saint-Elme d'un air ironique, et murmure entre ses dents: « Est-ce que » cet homme-là nous prend pour des imbécilles? »

En regardant un moment à la fenêtre qui donne sur le parc, Armand s'écrie: « Voilà de Montclair » qui passe!... il est avec une fort jolie femme...

» — Ah! oui, je la connais... je sais ce que c'est, » dit Saint-Elme d'un air malin après s'être penché vers la fenêtre, « c'est une petite femme fort passionnée dans le tête-à-tête... mais rien à dire après... » point d'esprit, point de finesse... J'en ai eu bien » vite assez.

» — Montclair a un habit parfaitement fait et qui » lui va fort bien, » reprend le jeune de Bréville en regardant toujours dans le parc.

« — Oui, » répond Saint-Elme; « je lui ai procuré » mon tailleur, auquel je donne souvent des idées » pour les couleurs, les coupes qu'il faut changer...

» — C'est sans doute vous, monsieur, qui lui avez » donné l'idée de votre pantalon, » dit Dufour avec un grand sang-froid et en se servant une seconde fois de la charlotte aux confitures.

Le bel homme se pince les lèvres et semble un instant déconcerté, mais il reprend bien vite son air d'aisance et répond : « Oui… c'est moi qui ai » voulu faire reprendre les pantalons de tricot ; je » trouve que cela est fort joli… et quand on est bien » fait cela sied.

» — Je suis fort aise qu'on en reporte ; j'en avais » un tout pareil au vôtre il y a neuf ans… si les rats » ne l'ont pas mangé, je le remettrai cet hiver… »

Saint-Elme s'empresse de changer la conversation ; bientôt il demande du champagne.

« Du champagne ! » dit Dufour, « mais il doit être » fort cher ici.—Que nous importe, » répond Saint-Elme, « pourvu qu'il soit bon ! — Messieurs, il » m'importe, à moi !… Je ne suis pas un million- » naire !… je suis un modeste artiste, un peintre de » paysage ; j'aime beaucoup à m'amuser, mais pour- » tant je ne puis pas trancher du grand seigneur…

» — Monsieur, » dit Armand de Bréville en s'adressant d'un air gracieux à Dufour, « j'espère que » vous voudrez bien me permettre, ainsi que Victor, » d'être aujourd'hui votre amphitryon : je vous ai » emmené d'où vous étiez, il est bien juste que je » vous offre à dîner.

» — Monsieur, » répond le peintre en s'inclinant, « je vous remercie beaucoup de votre politesse, mais » je n'accepte jamais à dîner que des personnes que » je connais, et je n'ai pas encore l'avantage d'être » de vos amis. —J'espère que vous voudrez bien le

» devenir, monsieur. — C'est beaucoup d'honneur » que vous me faites, mais alors seulement j'accepterai vos invitations. — Ah! monsieur Dufour... » je vous en prie...

» — Mon cher de Bréville, » dit Victor en interrompant le jeune homme, « vos instances seront vaines, vous ne connaissez pas Dufour; il est fort bon » garçon, mais un peu susceptible, surtout quand » il ne connaît pas les personnes. Je suis cette fois de » son avis : que vous nous invitiez à déjeuner, à » dîner chez vous tant que vous voudrez, c'est fort » bien; mais en partie de campagne, de plaisir, il » faut toujours que chacun paie son écot; on est plus » libre alors, et on s'amuse mieux. — Allons, messieurs, je n'insiste plus. »

Pendant cette conversation, M. de Saint-Elme a demandé des cure-dents et a paru très-occupé de sa bouche. On apporte du champagne; il le verse, en donnant à ces messieurs des leçons sur la manière de faire sauter le bouchon.

On demande la carte : elle se monte à 66 francs. Victor et son ami jettent chacun 17 francs sur la table; Dufour remarque que le bel homme ne jette rien, et se hâte de se lever, laissant le jeune de Bréville solder le garçon.

Le jour commence à tomber lorsque ces messieurs retournent dans le parc. Ils se dirigent vers le bal, qui est commencé depuis long-temps. Il y a foule à la danse, où la société est très-mêlée. Ce n'est que lorsque la soirée est avancée que les bals champêtres deviennent jolis, parce qu'alors ils ne se composent plus que de personnes à équipages, et de celles qui habitent des campagnes aux environs.

Armand cherche la jolie femme qui lui a donné rendez-vous. Le beau Saint-Elme semble bien aise de se faire voir. Il entraîne le jeune Bréville à travers la foule, perce les groupes, traverse les quadrilles, et ne demande jamais excuse.

« Mon cher Victor, » dit Dufour après avoir traversé deux fois le bal, « est-ce que tu tiens à rester » ici? — Pas du tout! — Quant à moi, je t'avoue » que je ne me soucie pas d'avoir l'air d'être le carlin de M. de Saint-Elme. Je suis venu à Saint-» Cloud pour m'amuser : allons dans le parc; lais-» sons ces messieurs. Le plus jeune ne pense qu'à » ses amours; quant à l'autre... je crois qu'il est dif-» ficile de savoir ce qu'il pense. — M. Saint-Elme » ne te plaît pas? — C'est que je trouve qu'il a une » suffisance qui frise l'impertinence. — Il a de l'es-» prit. — Oui... ou du moins il a du jargon, de la » mémoire... ce qui n'est pas du tout la même chose. » Combien de fois, dans le monde, n'ai-je pas en-» tendu vanter l'esprit de gens qui n'avaient que ce » babil, ce jargon de société, sous lequel on est tout » étonné de ne trouver que du vide lorsqu'on veut » creuser plus avant! — Tu conviendras, au moins, » qu'il est instruit, qu'il a des connaissances?... — » Des connaissances!... parce qu'il parle sur tout et » qu'il se sert adroitement des mots techniques, sait » le langage des artistes, des ateliers... Cela ne me » prouve pas encore qu'il soit véritablement instruit. » Ceux qui le sont réellement n'ont pas l'habitude

» de vous jeter ainsi leur science au nez... ils la gardent pour eux. Mais beaucoup de gens apprennent » la superficie des choses pour pouvoir parler de » tout, faire les connaisseurs, et imposer à la multitude, qui accorde toujours de l'esprit, de l'érudition aux bavards, tandis que c'est justement des » bavards qu'il faut se méfier, parce qu'ils sont » naturellement menteurs. Je ne dis pas que M. Saint-Elme ne soit point un homme d'esprit, et qu'il » n'ait pas vraiment de l'instruction; je ne le connais » pas encore assez pour le juger. Je trouve seulement » qu'il tranche sur tout, et vous coupe à chaque » instant la parole pour débiter des fadaises ou » des histoires qu'il semble faire en parlant. Toi, tu » écoutes cela avec un sang-froid étonnant; tu as » l'air de croire tout ce qu'on te dit.

» — Et pourtant, mon cher Dufour, je ne suis » pas plus crédule que toi; mais que veux-tu, cette habitude de vous couper la parole est si commune » dans le monde!... Il y a tant de gens qui se croient » apparemment seuls bons à entendre, puisqu'ils ne » veulent jamais laisser parler les autres!... Il y en » a qui le font sans intention, sans s'apercevoir de » leur manque de savoir-vivre; ce que vous leur » contez ne vaut jamais ce qu'ils vont vous dire. Si » vous parlez d'un événement qui vous est arrivé, » cela leur rappelle sur-le-champ dix événemens » beaucoup plus drôles, et ils ne vous laissent pas » le temps d'achever pour vous conter les leurs. Ah! » mon pauvre Dufour, s'il fallait se fâcher de tout » cela, on aurait trop à faire! Moi, qui ne suis pas

» bavard, je laisse les autres dire; et, ce qu'il y a de » mieux, c'est que j'ai l'air de les croire. *Ça leur fait » tant de plaisir et à moi si peu de peine*... Le mot » de mademoiselle *Gaussin* peut s'appliquer souvent. » — Je n'ai pas ta patience; je ne suis pas bavard, » mais quand je parle, je veux qu'on me laisse finir. » — Ah! c'est entre amans qu'il est permis de s'interrompre... de se couper la parole! Cela prouve » qu'on a beaucoup de choses à se dire. — C'est » juste... Entre époux on ne se la coupe jamais!...»

Tout en causant, Victor et Dufour se sont éloignés du bal. La grande allée du parc commence à être moins cohue. Les habitans de la rue Saint-Denis et Saint-Martin, qui veulent ouvrir de bonne heure leur boutique le lendemain, sont déjà en coucou sur la route de Paris. Beaucoup de couples vont achever la fête dans une partie du parc moins fréquentée; il ne reste plus que la grosse gaîté en déshabillé, en bonnet rond, se promenant encore par bandes de dix ou douze, comme le matin; puis les jeunes gens qui veulent faire des farces, comme M. Pinçon; puis les grisettes, qui cherchent des aventures; puis les garçons tailleurs, qui chantent en chœur; puis enfin les personnes qui veulent respirer l'air, après n'avoir pris que de la poussière.

« Sais-tu bien, Victor, que j'ai déjà dépensé vingt » francs aujourd'hui? » dit Dufour en tâtant son gousset, « dix-sept pour dîner, deux francs de voiture, et vingt sous de macarons à la reine...— Et » tu ne t'es pas amusé pour ton argent?...—Je ne dis » pas; mais vingt francs, et nous ne sommes pas en-

» core à Paris!... Toi, tu es riche... tu as un père » qui a huit mille livres de rente!... tu es fils unique... tu t'en moques... — Dieu merci! mon » père, quoique âgé de soixante ans, se porte à merveille; j'espère bien ne pas hériter de long-temps! » — Je le crois... Je connais ton cœur; je sais que » tu aimes tendrement ton père. Mais je veux dire » que M. Dalmer, qui vit retiré dans sa campagne » près d'Orléans, ne dépense pas le quart de son revenu, et qu'il t'envoie de l'argent quand tu en » veux... — Oh! quand je veux!... c'est beaucoup » dire!... Mon père n'est pas content de moi, parce » que je n'ai pas voulu épouser une demoiselle fort » riche qu'il me destinait... Elle n'était pas mal... » mais des manières de province et une prétention!... » Cela ne me convenait pas. D'ailleurs, j'ai tout le » temps de me marier... Tiens, vois donc ces deux » femmes devant nous; leur tournure est assez gentille. — Oh! ce sont des grisettes... et moins que » cela peut-être. — Doublons le pas pour voir leur » figure. »

Les deux amis marchent plus vite pour dépasser deux femmes en chapeaux de paille, et mises assez modestement, qui se promenaient dans le parc, s'arrêtant souvent devant les boutiques, et causant assez haut pour être entendues à quelques pas.

Il était nuit, les boutiques seules éclairaient la promenade, il n'était pas facile de distinguer des traits sous un chapeau.

« Elles sont laides, » dit Dufour. « — Non, elles sont » gentilles, » dit Victor. « — Deux femmes qui se pro-

» mènent sans homme à près de dix heures dans le » parc de Saint-Cloud, ça ne peut pas être grand'chose. » —Que nous importe? nous ne voulons pas en faire » nos maîtresses... mais nous pouvons rire un in» stant avec elles.—Pour rire un instant, passe!... » Quant à moi, ça n'ira pas plus loin.—Restons à » côté d'elles... nous les entendrons causer.

» —Lisa, il faudra bientôt nous en aller... je crois » qu'il est tard...—Oh! nous avons le temps!... pour » une fois qu'on vient à une Saint-Cloud, il faut » bien s'en donner un peu!... tant pire, nous som» mes parties de Paris à six heures, nous sommes » arrivées à sept et demie; à peine si nous avons » vu quelque chose!... attends que je m'achète du » pain d'épices.—Tu en as déjà mangé deux mor» ceaux.—J'en veux encore, tant pire!... »

Mademoiselle Lisa achète un carré de pain d'épices qu'elle mange en se promenant. Pendant qu'elle a fait cette emplette, pour mieux voir ces demoiselles, Victor a acheté des macarons, et Dufour un mirliton.

« Eh bien!... tu les as vues, » dit Victor; « elles » ne sont pas mal.—Pas bien non plus!...—Tu es » trop difficile.—Tu ne l'es pas toujours assez, toi. » —Parbleu! pour ce que j'en veux faire... Chut... » écoutons... on parle...

» —Comme ce monsieur dans le coucou était ga» lant avec moi! je suis sûre que c'était un homme » comme il faut, il sentait le musc!—Oh! qu'est-ce » que ça prouve? mon cousin le coiffeur sent tou» jours la vanille et le jasmin, ça ne l'empêche pas

» de battre sa femme et ses enfans et d'être un mange-
» tout. — Oh ! ma chère, ton cousin ne sent pas le
» musc, ce n'est plus du tout la même chose. Si tu
» n'avais pas eu l'air si maussade avec l'ami de ce
» monsieur... certainement que... enfin... ces mes-
» sieurs nous auraient peut-être procuré beaucoup
» d'agrément ce soir... — Ah ! bien obligé !... il était
» gentil l'ami... il avait des mains noires comme un
» chaudron... Moi, si je fais une nouvelle connais-
» sance, je veux d'un amant qui ait des gants ; c'est
» ça qui est distingué ! — Oh ! Estelle, tu fais la bé-
» gueule... on ne peut jamais s'amuser avec toi !...
» Dieu, comme ce pain d'épices me creuse !... j'ai
» toujours faim ; je vais en acheter encore un mor-
» ceau. — Tu te feras mal. — Tant pire.

» — Mon cher Victor, » dit tout bas Dufour, « je
» te préviens que je ne ferai pas la cour à celle qui
» mange tant de pain d'épices... ça ne me séduit pas
» du tout. — Attends... elles s'aperçoivent que nous
» nous arrêtons encore. — Oh ! tu peux te présenter
» avec tes macarons ; à coup sûr, tu seras bien ac-
» cueilli. Moi, je vais leur parler en musique. »

Les deux demoiselles se remettent à marcher, mais en parlant plus bas cette fois. Dufour joue *Femme sensible* sur son mirliton, et Victor croque des macarons en s'écriant : « Voilà des masse-pains déli-
» cieux !...

» — Dieu qu'il fait beau ce soir ! » dit mademoiselle Lisa après avoir jeté un petit coup d'œil de côté. « — Oui, mais je veux m'en aller... Demain nous
» nous éveillerons tard, et madame nous grondera.

» — Ce sont des femmes de chambre ! » dit Dufour en interrompant son air.

« Bah ! » reprend celle qui mange le pain d'épices, « nous arrivons toujours les premières au magasin.

» — Alors ce sont des bordeuses de souliers, » dit le peintre, et il abandonne *Femme sensible* pour jouer : *C'est demain la Saint-Crépin, mon cousin.*

« D'ailleurs, » reprend mademoiselle Lisa, « on » peut bien s'émanciper une fois par hasard... C'est » étonnant, j'ai toujours faim... Madame n'en trou» vera pas des douzaines comme moi pour trotter » avec des cartons dans tous les coins de Paris.

» — Ce sont des modistes, » dit Victor. « — Alors » c'est une autre chanson... il faut jouer : *Tu n'au*» *ras pas ma rose.*

» — Qu'est-ce donc que ce *flutayot* qui nous » poursuit avec son mirliton ? » dit mademoiselle Estelle. « — Ma chère, ce sont des messieurs très» bien couverts... ils nous suivent depuis mon troi» sième pain d'épices... nous avons fait leur con» quête... tiens-toi donc droite... s'ils pouvaient » nous ramener en voiture !...— Ah ! moi, j'ai peur » des hommes le soir !...— Est-elle bête !... est-ce » qu'un homme est autrement fait le soir que le » jour ?... »

Pendant ce dialogue, qui avait été dit très-bas, Victor a ouvert son sac de macarons ; il vient le présenter à mademoiselle Lisa, en lui disant : « Si vous » vouliez en accepter quelques-uns, mademoiselle, » je les ai achetés à votre intention. »

Mademoiselle Lisa fait quelques façons, mais enfin elle plonge sa main dans le sac de macarons ; son amie en fait autant, et la connaissance est bientôt établie. Pendant que Victor cause avec les deux demoiselles, Dufour s'obstine à rester en arrière et à jouer du mirliton, quoique son ami lui fasse signe d'avancer.

« Vous êtes seules à Saint-Cloud, mesdemoiselles? » dit Victor. « — Oui, monsieur... nous sommes seu-
» les par accident... nous devions y trouver neuf
» personnes de notre magasin... elles auront été re-
» tenues. — Vous êtes dans le commerce, mesde-
» moiselles? — Oui, monsieur, nous sommes décou-
» peuses...—Ah! vous découpez des images? — Oh!
» c'te bêtise! » dit mademoiselle Estelle; mais sa compagne lui donne un coup de coude dans le côté, et reprend : « Nous découpons les bordures de châles,
» monsieur; et vous... êtes-vous dans le commerce?
» — Mais non, je ne fais rien. — C'est un état bien
» plus amusant... Est-ce qu'il est avec vous, ce mon-
» sieur qui joue du mirliton?... — Oui... c'est un
» musicien de l'Opéra... il faut toujours qu'il joue de
» quelque chose... Dufour, viens donc offrir un bras
» à mademoiselle... on sait bien que tu es excellent
» musicien, mais il ne faut pas te fatiguer ainsi. —
» Oh! ça, il est sûr que si ce monsieur continue, il
» n'aura plus de vent en arrivant à Paris! »

Dufour se décide à s'approcher de mademoiselle Estelle, à laquelle il adresse quelques mots; mais bientôt il se penche vers Victor, et lui dit à l'oreille : « Ah! mon cher ami, ..... la petite de gauche sent

» l'échalotte d'une manière ignoble!… — Qu'est-ce » que ça fait?… le soir… — Le soir, l'odeur est la » même!…—Nous allons leur faire prendre des petits » verres, ça leur ôtera ce goût-là. — J'aimerais autant quitter tout de suite ces demoiselles. — Eh » non! elles nous feront rire en revenant… — J'espère que tu ne veux pas étudier les mœurs avec » celles-là?… »

On était alors revenu près du café. Victor offre d'y entrer; il fait asseoir les deux demoiselles à une table en dehors, et leur propose du punch; mais Lisa dit qu'elle meurt de soif et préfère de la bière. Ces demoiselles se jettent sur la corbeille d'échaudés; tout en les avalant, mademoiselle Lisa s'écrie: « C'est » dommage qu'on ne donne pas de pain d'épices » ici; c'est bien bon avec la bière. »

Victor ne répond rien, mais il quitte la table, et, au bout de quelques minutes, revient avec un énorme rond de pain d'épices qu'il présente à mademoiselle Lisa. Celle-ci, pour prouver qu'elle est sensible à cette galanterie, attaque sur-le-champ le grand rond, et Dufour dit tout bas à Victor: « Tu lui en fais » trop manger… ça finira mal! »

La conversation s'anime: Victor aime à faire babiller les grisettes. La plus âgée ne clôt pas la bouche; l'autre est moins bavarde, mais le peu qu'elle dit annonce plus que de la simplicité.

« Bête comme une oie et empoisonnant l'échalotte, c'est gentil! » dit Dufour; « jolie trouvaille » à ramener à Paris… j'aimerais mieux donner le » bras à madame Mouron. »

Ces demoiselles consentent à accepter des petits verres pour faire couler la bière, et ensuite du punch pour faire passer les petits verres. Le grand rond de pain d'épices disparaît avec tout cela, et mademoiselle Lisa demande au garçon des gâteaux de Nanterre; mais on ne peut lui en procurer.

« Vois donc l'heure qu'il est, » dit Dufour; « si » nous n'allions plus trouver de voiture! — Allons-» nous-en bien vite! » dit mademoiselle Estelle.

Lisa quitte à regret la table; Victor lui offre son bras, qu'elle accepte. Mademoiselle Estelle reste immobile devant Dufour, qui jure entre ses dents en maudissant Victor; enfin il prend son parti, il saisit le bras de la demoiselle, et la fait marcher au pas redoublé à travers le parc.

Il est onze heures passées, le dernier coucou vient de partir au moment où les deux couples arrivent sur la place; il n'y a plus que des voitures bourgeoises qui attendent leurs maîtres. Dufour jure comme un damné, Victor rit, mademoiselle Estelle pleure en disant à son amie : « Là! c'est ta faute aussi... tu » n'en finissais pas de manger!... — Eh ben! est-elle » bête!... elle pleure, à présent... nous reviendrons » à pied... tant pire!... il fait beau, ça nous pro-» mènera.

» — Que le diable t'emporte avec tes aventures! » dit Dufour à Victor. « J'ai envie de pleurer aussi... » moi... — Veux-tu coucher ici? — C'est cela!... » avec les découpeuses, peut-être! j'en serais bien » fâché!... Allons! en route, puisqu'il le faut... mais » si je puis, en chemin, attraper une place de lapin,

» je ne la manquerai pas... — Et tu m'abandonnerais, n'est-ce pas?... Ah! tu en es capable! »

Pendant que ces messieurs se parlent, mademoiselle Lisa, après avoir dit quelques mots à l'oreille de son amie, l'a emmenée vers un côté où la lune n'éclaire pas. Dufour se retourne, et, ne voyant plus les deux grisettes, s'écrie : « Elles ne sont plus là!... » Ah! mon ami! il ne faut pas les attendre; sauvons-» nous!... — Mais ce serait mal de les laisser ainsi... » — Oh! parbleu!... elles sont bien venues sans » nous!... En route! »

Et Dufour se met en marche vers Paris; Victor le suit, tout en le priant de s'arrêter. Mais ces messieurs n'ont pas fait trois cents pas qu'ils entendent crier : « N'allez donc pas si vite!... nous voilà!... »

Dufour double le pas; c'est en vain, ces demoiselles les atteignent. « Comment! vous étiez en arrière, » mesdemoiselles? » dit le peintre : « j'étais persuadé » que vous étiez devant, et nous courions après vous.

» — C'est Estelle qui s'était trouvée incommodée.
» — Non, c'est toi, Lisa! — Et toi aussi!

» — Il ne faut pas vous quereller pour cela, mes-» demoiselles, » dit Victor : « il n'est pas défendu » d'être indisposé... Mais prenez mon bras et conti-» nuons notre route. »

Les grisettes se pendent au bras qu'on leur offre; on se remet en marche. Dufour, de fort mauvaise humeur de soutenir mademoiselle Estelle, la fait aller très-vite.

« Si tu nous jouais un peu de mirliton, » dit Victor, « cela embellirait notre voyage. — Non, je

» ne suis plus en train. — Alors ces demoiselles devraient nous chanter quelque chose. — Oh! je n'ai
» pas envie de chanter, moi... ce pain d'épices me
» fait un drôle d'effet!... Et toi, Estelle? — Moi,
» c'est le punch qui m'a bouleversée... Quand on n'est
» pas habitué aux choses fortes!...

» — Je prévois que nous allons faire une route
» bien agréable, » dit tout bas Dufour.

Arrivées à Boulogne, ces demoiselles veulent s'arrêter pour reprendre haleine. On s'arrête; elles disparaissent. Alors Dufour prend encore sa course, malgré les prières de Victor, qui le suit cependant. Mais bientôt ces demoiselles les rejoignent. Dans le bois de Boulogne, nouvelle station, nouvelle disparition des grisettes, nouvelle fuite de Dufour, qui est encore rattrapé.

« Pourquoi donc partez-vous toujours sans nous? » dit mademoiselle Lisa. « — Ma foi! il paraît que ce
» soir j'ai des éblouissemens, je me figure toujours
» vous voir courir devant... n'est-ce pas Victor? —
» Oui, je l'ai cru aussi! »

Dans les Champs-Élysées, ces demoiselles veulent encore s'arrêter. Cette fois, dès qu'elles sont éloignées, Dufour se met à courir de toutes ses forces; Victor en fait autant. Ils arrivent, sans avoir repris haleine, à la place de la Révolution.

« Pour cette fois, nous sommes sauvés! » s'écrie Dufour. « Ah! respirons un peu! J'espère qu'elles ne
» nous rattraperont plus... — Ah! ah!... ces pauvres
» filles! les laisser dans les Champs-Élysées!... à cette
» heure!... — Si elles ne nous avaient pas rencontrés,

» ne seraient-elles pas revenues seules?... Parbleu! » on ne les enlèvera pas; et, si cela arrivait, elles » en seraient enchantées. — C'est un trait d'écolier » que nous leur faisons là! — Ça leur apprendra à » se méfier du pain d'épices. Ensuite avoue, Victor, » que ces demoiselles ne nous convenaient pas du » tout. — Crois-tu donc que j'aurais voulu pousser » plus loin la connaissance? — Oh! c'est qu'avec ta » manie de vouloir étudier les mœurs... tu veux ob» server tant de choses!... — Tu te trompes, Dufour. » Je ne crois pas que nous ayons fait du mal en » causant, en riant avec ces deux grisettes, et mes » intentions se bornaient à cela. N'imite pas ces cen» seurs austères, ces tartufes de mœurs qui jettent les » hauts cris pour les moindres plaisanteries, voient » du libertinage, de la séduction dans tout, et vous » gratifient si vite du nom de mauvais sujet. En » général, ces gens, si sévères en apparence, valent » beaucoup moins au fond que ceux dont la conduite » les scandalise si fort. L'homme qui cache ses pen» chans sous un masque hypocrite, qui calcule ses » séductions, menace la femme qui lui résiste et » dénigre celle dont il ne veut plus, cet homme-là » est, à mon avis, le véritable mauvais sujet.

» — Eh! mon Dieu! mon cher Victor, ne te fâche » pas!... je ne me fais nullement ton censeur... Est» ce que je vaux mieux qu'un autre, moi?... et si ces » petites découpeuses avaient été jolies!... mais elles » ne l'étaient pas. Adieu... Voilà ton chemin... et » voilà le mien. »

Les deux amis se séparent. Victor rentre chez lui;

mais en se déshabillant il fait tomber de sa poche plusieurs cartes : ce sont les adresses de M. Mouron.

Il lit : *Au rasoir qui coupe tout seul, Mouron, coutelier, fait tout ce qu'il y a de plus nouveau, donne le fil au plus juste prix,* etc., etc.

« Je ne pense pas avoir jamais besoin de cette » adresse, » se dit Victor en se couchant; « mais » enfin gardons-en une... on ne sait pas ce qui peut » arriver. J'ai rendu un grand service à la famille » Mouron, et on dit dans certain opéra-comique : » *Un bienfait n'est jamais perdu.* »

* * *

## CHAPITRE III.

### UNE SOIRÉE D'HOMMES.

Plusieurs mois se sont écoulés depuis la fête de Saint-Cloud. L'hiver a ramené les bals, les soirées, le jeu; plaisirs plus dispendieux et moins sains que ceux que l'on prend sur une pelouse verdoyante ou sous l'ombrage d'un bois épais; mais s'il est des plaisirs pour tous les âges, il en faut aussi pour tous les goûts; il y a des gens qui passent leur vie, été comme hiver, à battre ces petits cartons inventés pour distraire le roi Charles VI, et ceux-là ne trouveraient aucun charme à un beau paysage, à l'aspect d'un soleil levant.

Victor et Dufour se voient toujours, mais moins souvent qu'en été. Victor Dalmer, maître de son temps, va beaucoup dans le monde, suit les bals, les soirées, les spectacles. Dufour, plus âgé et n'ayant rien à attendre de ses parens, travaille pour augmenter sa réputation, et économise pour grossir son revenu. Une amitié sincère le lie à Victor, et si leur manière de vivre les tient éloignés l'un de l'autre, ils n'en ont que plus de plaisir à se retrouver. Les personnes que l'on voit le plus souvent ne sont pas toujours celles qu'on aime le mieux.

A l'époque du carnaval, Victor va un matin trouver Dufour dans son atelier.

« Eh bien! mon cher Dufour, qu'est-ce que nous » faisons ce carnaval? nous amusons-nous? — Ma » foi!... comme tu vois, je m'amuse à finir un petit » tableau... c'est une vue prise à Moret... au-dessus » de Fontainebleau... près du moulin... Je mettrai » là de petites figures... un garçon qui gardera une » vache... une jeune fille qui puisera de l'eau... — » J'aimerais mieux voir deux amans s'embrasser. — » — C'est ça!... des polissonneries!... Je sais bien » que tu aimerais mieux cela que des vaches... Tu » es toujours libertin!... — Ah çà! veux-tu une fois » quitter tes études, ton atelier, tes palettes, et » venir t'amuser? — Qu'est-ce qu'il y a donc? — » — Hier, Armand de Bréville est venu me voir... » — Ah! ce jeune homme de Saint-Cloud... Eh bien! » est-il toujours passionné pour les plaisirs? — Plus » que jamais!... Je ne l'ai pas vu souvent cet hiver, » mais je sais qu'il a eu pour maîtresses les femmes » les plus à la mode... Il mène bien vite sa fortune... » — D'autant plus que s'il n'a, comme tu m'as dit, » que dix mille livres de rentes, il ne faut pas vouloir faire le sultan avec ça!... — Il a pris cabriolet! » — Et son bel ami, ce beau monsieur qui com-

» mande si bien un dîner, qui débouche si élé» gamment le champagne... M. Saint-Elme ou *de*
» Saint-Elme? -- Il ne quitte pas Armand, ils sont
» inséparables... Mais venons au but de ma visite :
» Armand donne jeudi une soirée; en me priant d'y
» venir, il s'est souvenu de toi, il m'a dit que tu lui
» ferais grand plaisir en y venant aussi. — Eh bien!
» j'irai... Au fait, ce jeune homme est fort poli, il
» ne m'a fait que des honnêtetés... Nous l'avons
» quitté un peu brusquement à Saint-Cloud, et je
» ne veux pas refuser son invitation... Ah ça, c'est
» bien vrai qu'il m'a invité... tu ne prends pas ça
» sous ton bonnet? — J'étais sûr que tu en doute» rais!... tiens, voilà son invitation par écrit... —
» A la bonne heure, j'aime mieux cela; c'est plus
» dans les règles... Est-ce un bal qu'il donne?— Non,
» une soirée d'hommes, sans façon; il y aura peut» être deux ou trois dames... mais pas de dames à
» cérémonies. — Tant mieux! car je ne suis pas ha» bitué au grand monde, moi; je me suis concentré
» sur ma palette... je ne vais jamais en soirée .. J'y
» aurai l'air gauche... emprunté... mais c'est égal...
» J'irai te prendre jeudi, à huit heures, n'est-ce
» pas? — C'est trop tôt!... à neuf heures et demie...
» —Si tard! c'est donc une nuit qu'on va passer? —
» Sans doute, une soirée d'hommes, on passe tou» jours la nuit. D'où diable sors-tu donc? — Alors,
» il nous donnera à souper? — Sois tranquille, rien
» ne manquera, j'en suis persuadé. — C'est con» venu, jeudi à neuf heures, je serai chez toi. »

A l'heure indiquée, Dufour se rend chez Victor, qui n'a pas encore commencé sa toilette, et se dispose lentement à la faire.

«Tu m'avais dit que c'était une soirée sans façon,» dit l'artiste, « et tu t'habilles. — Je m'habille sans » façon... Tu vois bien que je vais en bottes. — » Je vois que tu ne seras pas prêt à dix heures et » demie. Tu comptes me faire aller en soirée à onze » heures; je te préviens que tu te trompes: j'irai me » coucher, mais je n'irai pas chez ton jeune homme. » Quand je suis en train de rire, de m'amuser, que » l'heure se passe, ça m'est égal; mais je n'ai pas le » courage d'aller chercher le plaisir quand je sens » le sommeil qui me gagne; et il m'est arrivé, au » moment d'aller à un bal qui commençait tard, de » me fourrer dans mon lit, au lieu de mettre le » pantalon collant et les bas de soie que j'avais sortis de l'armoire. — Calme-toi, tu n'iras pas te » coucher; me voilà prêt. Un fiacre nous attend. » Partons. »

Armand de Bréville occupe un logement fort élégant dans la rue du Mont-Blanc. Un domestique annonce ces messieurs. Dufour a déjà examiné l'antichambre et la salle à manger; il dit bas à Victor : « C'est un appartement complet ceci... et pour un » garçon... Il va donc se marier?... »

Victor sourit et introduit son ami dans un joli salon de forme octogone et qu'éclairent des globes de verre dépoli suspendus au plafond. Il n'y a encore dans cette pièce que quelques jeunes gens qui causent en se reposant sur des fauteuils.

Armand sort d'une pièce voisine qui est également éclairée, et vient recevoir les nouveaux arrivés. Il serre la main de Victor, et remercie très-gracieusement Dufour de s'être rendu à son invitation; puis, après avoir échangé quelques complimens, s'écrie : « Messieurs, vous êtes ici chez vous; faites ce » qui vous plaira. » Après avoir dit ces mots, il retourne dans la pièce d'où il était sorti.

« Qu'est-ce qu'il va faire là-dedans? » demande le peintre à Victor. « — Je n'en sais rien... va-s-y » voir... On peut circuler. — J'irai tout à l'heure... » Et qu'est-ce que c'est que ces jeunes gens qui sont » ici?... — Est-ce que je les connais plus que toi?... » excepté deux ou trois que j'ai déjà rencontrés en » soirée. Sais-tu, Dufour, que tu es bien original » avec tes questions?... Tu es terriblement curieux! » — Ce n'est pas par curiosité, mais c'est pour m'instruire. C'est très-élégant ici... très-recherché » même... Mais ton jeune de Bréville est déjà bien » changé!... Quel diable de métier a-t-il fait depuis » cinq mois que je ne l'ai vu! Il est pâli, maigri... » il a les yeux tout tirés .. — Il a fait l'amour. — » J'ai aussi fait l'amour quelquefois, mais ça ne me » changeait pas comme cela!... — Tu n'en prenais » qu'à ton aise, toi! — Je ne sais pas ce qu'il en a » pris, lui! mais, s'il continue le même régime, il » n'ira pas loin. C'est dommage, il est gentil ce jeune » homme, et on voit qu'il a été bien élevé... Ah! » j'entends parler haut... je reconnais la voix... c'est » mon monsieur au pantalon de tricot... Peste! nous » sommes superbe aujourd'hui! »

M. Saint-Elme entrait en ce moment dans le salon; sa mise était un négligé fort élégant. Cette fois, rien ne faisait disparate dans sa toilette, qui était de très-bon goût.

Après avoir salué la compagnie, comme on se salue entre hommes avec qui on est fort lié, Saint-Elme s'approche de Dufour, et lui sourit comme s'il était enchanté de le revoir.

« C'est monsieur Dufour, avec qui j'ai eu l'avan-
» tage de dîner à Saint-Cloud? — Moi-même,
» monsieur. — Enchanté de me retrouver avec
» vous... Parbleu! j'étais hier dans une maison...
» chez un de nos premiers banquiers... il y avait
» plusieurs amateurs distingués en peinture... on a
» beaucoup parlé de vous, monsieur Dufour. — Bah!
» vraiment, on a parlé de moi?... — De vous... de
» vos ouvrages, et avec tous les éloges que vous mé-
» ritez. N'avez-vous pas exposé au dernier salon un
» petit tableau?... — J'en ai mis plusieurs. — Oui,
» mais je veux parler de celui... vous savez bien...
» où il y avait un si joli effet de lumière... — Ah!
» un site de la forêt de Compiègne? — Justement,
» la forêt de Compiègne. Ah! délicieux... charmant
» tableau de chevalet... — De chevalet!... mais sa-
» vez-vous qu'il a deux pieds sur deux et demi? —
» Oui... Oh! il est d'une jolie grandeur... et une vé-
» rité de tons... une finesse de détails... et puis du
» style, de l'effet... Oh! tout le monde en était en-
» thousiasmé. — Eh bien! voyez, je n'ai pourtant
» pas pu le vendre encore! — Vous ne l'avez pas
» vendu? — On ne m'en offrait pas assez... je ne
» pouvais pas le donner pour cinquante écus. — Cin-

» quante écus, un pareil diamant! monsieur Dufour, » je vous prie de me le garder, et je vous jure que je » ne vous le marchanderai pas. — Vraiment! vous » l'achèteriez?... — Faites-le porter chez moi de» main matin, rue Saint-Lazare, n° 41. — Très» volontiers... et je pense qu'en vous en demandant » cinq cents francs, c'est fort raisonnable. — Cinq » cents francs! Oh! je ne l'entends pas ainsi! Mille » francs, voilà mon prix... et il les vaut bien... Voyez » si cela vous convient, monsieur Dufour? — Il n'y » a pas de doute que ça me convient, puisque je ne » vous en demandais que cinq cents francs.... Mais je » ne veux pas que...—C'est fini, c'est un marché fait, » monsieur Dufour; ne revenons pas là-dessus... Ha » ça, mais où est donc le maître de céans?... »

Saint-Elme passe dans la pièce voisine, et Dufour se dit: « Il est charmant ce M. Saint-Elme... Que » diable avais-je donc contre lui l'autre jour!... Il » parle fort bien peinture... et il m'achète mon ta» bleau... Certainement, ce n'est pas lui qui venait » dîner à vingt-deux sous. Allons voir ce qu'on fait » dans l'autre pièce. »

La seconde pièce ouverte à la société est une espèce de boudoir fort galamment décoré. Armand était assis sur une ottomane, à côté d'une jolie brune, grasse, bien faite, et parée comme pour aller au bal, qui souriait d'une façon très-expressive aux discours de son voisin, et riait aux larmes au moindre bon mot qui échappait à quelqu'un de la société. Malheureusement, sa voix forte et un peu commune ôtait alors du charme à sa physionomie; mais lorsqu'elle voulait modérer son organe et les éclats de sa gaîté, c'était une femme fort agréable.

Sur un fauteuil, un peu plus loin, était assise une jeune personne dont la toilette fanée jurait avec celle de la petite-maîtresse : une robe de crêpe noir trop longue, trop large, qui semblait ne pas avoir été faite pour celle qui la portait, ne pouvait pas donner de l'éclat à une peau qui était jaune; de grands yeux et des cheveux très-noirs étaient les seuls avantages de cette demoiselle, qui, en tenant continuellement sa bouche ouverte, laissait voir des dents qui auraient été beaucoup trop longues pour un homme.

« Qu'est-ce que c'est que cette femme-là? » dit Dufour en désignant à Victor celle qui était sur l'ottomane. « —On la nomme madame Flock. C'est la » maîtresse d'Armand pour le moment; c'est une » dame galante, fort gaie. Oh ! elle aime beaucoup à » rire. — Et cette autre, qui écoute d'un air niais » tout ce que dit la première, et semble attendre le » moment où elle doit rire, comme paillasse, lors» que son compère parle? — C'est une amie de la » première... Les femmes entretenues, dans le bon » genre, ont presque toujours une amie qu'elles mè» nent partout avec elles; une jeune personne à qui » elles veulent du bien... Elles tâchent de la pro» duire dans le monde; mais elles ont soin que cette » amie soit laide, afin que cela fasse ressortir leurs » charmes. Elles l'affublent de leurs vieilles robes, » de leurs vieux chapeaux; et, pour prix de toutes » ces bontés, la jeune amie leur sert à la fois de » compère, de plastron et de jockey. »

En effet, la jolie brune venait de se mettre à rire; la jeune amie fit sur-le-champ écho. La première se tenait les côtes, se pâmait; la seconde jugea convenable de se tortiller sur sa chaise, et, par galanterie, ces messieurs accompagnèrent ces dames. Il n'y avait que Dufour qui, n'ayant rien entendu de drôle, gardait son sérieux, et qui, pour ne point avoir l'air ridicule, retourna dans le salon.

La société commençait à arriver. Bientôt les deux pièces sont encombrées d'hommes, qui tous viennent offrir leurs hommages à madame Flock, puis adressent un petit mot, un coup d'œil de protection à la jeune amie; il y en a même quelques-uns qui vont jusqu'à lui pincer le menton, ce dont elle semble enchantée.

On a dressé des tables de jeu; on fait la bouillotte et l'écarté : c'est Saint-Elme qui fait commencer les parties, apporter les rafraîchissemens, qui donne des ordres aux valets; il semble le maître du logis. Armand lui laisse le soin de faire les honneurs. Il est tout occupé de sa brune, mais celle-ci le quitte pour se mettre au jeu. Les tapis sont bientôt couverts d'or.

« Diable! » se dit Dufour en regardant jouer, « si l'on commence comme cela, comment finira-» t-on!... Déjà de l'or sur les tables!... Et moi qui » avais exprès apporté pour jouer des pièces de dix » sous... de cinq sous... Je n'oserai jamais présenter » dix sous à côté de ces piles d'écus... Ma foi, je me » contenterai de regarder... »

Et Dufour s'approche de la table d'écarté, où joue la jolie brune, qui a déjà *passé* deux fois, et ramasse les écus avec une âpreté qui n'est pas très-fashionable. Comptant sur sa veine, cette dame vient de faire paroli; mais un roi que retourne son adversaire lui fait perdre la partie.

« Ah! chien!... » s'écrie la jolie femme, « monsieur n'en fait jamais d'autres!... Ce n'est pas galant de tourner le roi avec une dame. »

Le monsieur qui a gagné est un grand homme sec, au teint olivâtre; il s'écrie qu'il est désespéré d'avoir renvoyé son charmant vis-à-vis. La jolie brune se lève d'un air d'assez mauvaise humeur, et va s'asseoir près de son amie, qui ne joue pas, mais qui tient son troisième verre de punch, dans lequel elle trempe des biscuits. Dufour, qui a été frappé de l'exclamation un peu plébéienne qui vient d'échapper à la petite-maîtresse, se tient près de ces dames pour les entendre causer.

« Tu ne joues pas, ma bonne, ah! tu as bien raison, va!... c'est bien bête de jouer... — Tiens... » j'ai raison... Je crois bien que j'ai raison!... ça me » serait difficile de jouer... je n'ai pas d'argent! — » J'avais gagné quarante francs, je les ai reperdus » en un coup... avec ce grand jaunisson!... Ah! je » ne jouerai plus contre cet homme-là... il bat drôlement ses cartes... Célanire, regarde donc si ma » robe fait bien par derrière?... — Oui, très-bien... » — Et les manches?... — Très-bien... — Ma coiffure n'est pas dérangée? — Pas du tout. — Tu » bois du punch, toi? — Tiens!... il faut bien que je » m'amuse à quelque chose!... — Tu es gentille

» comme un cœur ce soir... ma robe te va très-bien...
» — Oh!... pas trop... je danserais dedans! — Nous
» y ferons une pince demain. Dis donc, la petite
» Liline est venue ce matin... Son amant l'a abandonnée en lui emportant jusqu'aux tapis qu'il lui
» avait donnés... Il y a des hommes qui ont bien
» mauvais genre!... Liline avait un chapeau... qui
» avait l'air malheureux... — Ah! oui, de ces chapeaux qu'on fait soi-même. — Elle venait me demander vingt francs et mon amitié; je lui ai dit
» que j'avais fait serment de ne jamais prêter d'argent à mes amies, parce que ça brouille; mais que
» quant à mon amitié, elle l'avait pour la vie; alors,
» elle m'a appelée *crasseuse*, et s'est en allée en
» donnant des coups de pied dans toutes les chaises...
» Je n'ai jamais tant ri!... Mais je m'en vas rejouer
» quoique ça... je veux tâcher d'attraper une veine...
» Dis donc, as-tu remarqué ce monsieur qui est
» près de nous?... Ah! ah!... il ressemble à un
» gros..... »

C'était Dufour que ces dames regardaient en ce moment. Comme elles avaient baissé la voix, il ne put entendre à qui elles trouvaient qu'il ressemblait; mais elles se mirent à rire de plus belle, et le peintre passe dans la pièce voisine, en se disant : « Ah!
» je ressemble à un gros... à un gros quoi?... Cette
» petite-maîtresse-là ressemble à une gaillarde qui a
» le fil... Quant à l'autre, si elle ne fait que les confidentes auprès de madame Flock, elle remplit
» bien le premier rôle avec les rafraîchissemens!

« — Vous ne jouez pas, monsieur Dufour? » dit Armand en s'approchant de l'artiste. « — Pardonnez-» moi... j'ai joué dans l'autre pièce... mais je ne » suis pas grand amateur. — Vous préférez, j'en » suis sûr, les amusemens de la belle saison? — Oui... » j'aime beaucoup la campagne, et puis j'y fais des » études. — Parbleu! il faut que vous veniez cet été » passer quelque temps à ma petite terre de Bréville » en Picardie. Il y a par-là des sites charmans, des » bois délicieux tout autour de Samoncey, de Sis-» sonne : c'est un pays très-pittoresque. Ma propriété » est située entre Laon et Sissonne... — Je ne con-» nais pas du tout ce pays-là, et j'avoue que je ne » serais pas fâché d'y faire un petit voyage. — Eh » bien! il faut y venir cet été; Victor vous accom-» pagnera. Il y a long-temps qu'il me promet de me » faire ce plaisir...

» — Qu'est-ce donc? » dit Victor en s'avançant. « — C'est que j'engage M. Dufour à venir avec vous » cet été passer quelque temps à ma terre en Picar-» die : me le promettez-vous, messieurs? — Ce se-» rait avec plaisir; mais, mon cher Armand, vous » n'y êtes jamais à votre terre. — Il est vrai que » j'aime peu la campagne, mais j'irai cependant la » saison prochaine... il faut que j'y aille... ma sœur » y est déjà avec son mari, M. de Noirmont. Ma sœur » désirait beaucoup revoir notre campagne de Bré-» ville... C'est là que nous avons passé nos jeunes » années, près de notre belle-mère qui nous aimait » tant! Il est possible... il est même probable que » je vendrai ma propriété à M. de Noirmont... Il s'y » fixera avec ma sœur... cela leur convient mieux

» qu'à moi. En attendant, nous irons nous y amuser
» cet été : c'est convenu. — Oui, nous ferons dan-
» ser les paysannes. — Et moi je les peindrai. »

Armand quitte ces messieurs pour aller saluer une dame qui vient d'arriver, quoiqu'il fût alors près de minuit. La nouvelle venue est une blonde qui a dû être jolie, mais qui n'a plus qu'un restant d'éclat rehaussé par beaucoup de toilette. Elle est amenée par un jeune homme qui semble être encore dans l'adolescence.

A l'arrivée de la dame blonde, madame Flock et Célanire se regardent, se pincent les lèvres, puis madame Flock dit à demi-voix à son amie : « C'est » Berlibiche. » Et Célanire se met à rire aux éclats. La nouvelle venue va dire bonsoir à madame Flock, qui s'écrie : « Ah! c'est vous, ma chère! que je suis » aise de vous voir!... venez donc près de moi... » vous me porterez bonheur; je perds déjà deux » cents francs... c'est ridicule de perdre comme ça, » n'est-ce pas?... Vous avez un beau cachemire... » Qu'est-ce que c'est que ce jeune homme qui est » avec vous? — C'est le fils d'un député. — Il a de » beaux boutons en diamans! »

Dufour cherche Victor pour lui demander ce que c'est que la dame blonde, mais Victor est au jeu. Les parties sont très-animées. Déjà le jeune Armand a ouvert plusieurs fois un joli petit meuble placé dans un coin du boudoir; il y a pris de l'or pour prêter à plusieurs de ses amis, et pour réparer les pertes que lui-même a déjà faites. Dufour s'est assis dans un coin, derrière mademoiselle Célanire. Il observe ce qui se passe et se dit : « Voilà un jeune homme qui » va bien vite!... un logement qui doit être fort » cher, des maîtresses, un cabriolet, un jeu d'enfer... » Hum! ce n'est pas avec dix mille livres de rentes » qu'on mène long-temps une pareille existence... » Mais qui lui donnera de bons conseils?... qui lui » dira de s'arrêter? je ne suis pas assez lié avec lui » pour cela... Il n'a point de parens à Paris;... il n'écoute que M. Saint-Elme... et je ne crois pas que » celui-là lui donne des leçons de sagesse. . Pourvu » qu'il me paie mon tableau !... »

Madame Flock vient de quitter la partie, elle est fort gaie; elle a regagné. Elle vient retrouver sa confidente, qui fait une assez triste figure, parce qu'aucun homme ne lui fait la cour.

« Eh bien! chère amie, qu'est-ce que tu fais là isolée?.. est-ce que tu t'amuses à t'arracher les dents?.. » —Dame! je ne peux pas jouer, je n'ai pas d'argent!.. » on ne me propose pas de m'en prêter. »

Mademoiselle Célanire, en disant cela, regardait autour d'elle comme pour voir si on allait lui en offrir; mais plusieurs jeunes gens qui s'étaient rapprochés avec madame Flock s'éloignent alors très-vivement.

« Dis donc, Célanire, il paraît que madame Berlibiche fait des éducations maintenant. Le monsieur » qu'elle a amené peut avoir de seize à dix-huit ans.— » C'est égal, il est gentil et il a de bien beau linge!...— » Au fait, il est encore mieux que celui avec lequel elle » se promenait il y a quelque temps... Te rappelles-» tu un grand squelette qui mettait au moins six

» cravates pour se faire un cou, et qui avait un habit sur lequel on aurait si bien battu le briquet ?...
» Ah! ah!

» — Tous ces gens-là ont de singuliers noms, » se dit Dufour : « M. Jaunisson, madame Berlibiche ;
» c'est une femme d'origine allemande, probablement. »

Saint-Elme s'approche en ce moment de madame Flock, en s'écriant : « Toujours gaie, toujours folle,
» toujours charmante! — Et vous, toujours aimable, toujours galant, toujours spirituel.

» — Allons, » se dit Dufour, « ils peuvent aller loin
» comme ça ; ils ont l'air de se renvoyer les complimens comme on se renvoie un volant.

» — Mon petit Saint-Elme, » dit madame Flock, en prenant le grand bel homme par son habit, « qu'est-ce que cette vieille Berlibiche vient donc
» faire ici?... je me flatte qu'elle n'a pas la prétention de m'enlever mon Armand... O Dieu! mon
» Armand, l'astre de ma vie!... Si je croyais qu'elle
» eût des intentions sur lui, je la provoquerais au
» pistolet!... C'est que je tire le pistolet, moi! j'ai
» abattu deux fois la poupée... c'est pas une farce ;
» demandez plutôt à Célanire. »

Célanire, qui est là comme *Lazarille*, répond sur-le-champ : « Oui, oui, elle tire comme un
» homme!...

» — Allons, belle amazone, chassez ces idées de
» guerre... Comment pouvez-vous croire que de
» Bréville qui sait tout ce que vous valez, puisse
» penser à une autre?... et quelle autre!... une femme

» qui n'a plus rien pour plaire. — Oh ! je sais bien » que je suis plus jeune et plus jolie qu'elle... Elle » est fanée, usée, passée ; je sais tout ça... c'est égal ; » les hommes ont quelquefois des caprices si étonnans, et je suis sûre que Berlibiche se mettrait à » cheval sur les chenets pour me supplanter... je la » connais. Enfin, ayez soin qu'au souper elle ne soit » pas à côté d'Armand, ou je fais une scène, je vous » en préviens.

» — Calmez-vous, mauvaise tête; nous aurons » soin qu'elle n'y soit pas. — A la bonne heure.

» — Eh bien ! monsieur Dufour ; vous ne jouez » pas ? » dit Saint-Elme en se tournant vers le peintre.

« —Pardonnez-moi... je viens de jouer dans l'autre » pièce. — Mesdames, je vous présente M. Dufour, » un de nos premiers talens en peinture.—Ah ! monsieur est peintre !... c'est drôle, monsieur n'a pas » du tout l'air d'un artiste... n'est-ce pas, Célanire ?

» — Je voudrais bien savoir de quoi j'ai l'air, » se dit Dufour tout en saluant madame Flock et son amie.

« Monsieur, j'aime beaucoup les artistes... les » peintres surtout, ils sont presque tous aimables... » Quel genre monsieur peint-il ? — Le paysage, madame. — Ah ! que c'est joli !... comme on peut » faire des points de vue intéressans...

» — On peut se faire faire en baigneuse dans un » paysage, » dit mademoiselle Célanire ; « c'est cela » qui est joli... — Tais-toi donc, Célanire. Elle veut » toujours se faire peindre en baigneuse... par coquetterie... parce qu'elle est bien faite... Ah !

» monsieur, puisque vous êtes peintre, vous me » donnerez quelque chose pour mon album... car » j'ai un album de commencé, j'ai déjà de très-jolies » choses... Vous me promettez un petit dessin, n'est-» ce pas, monsieur?... Je prierai Armand de vous le » rappeler. »

Dufour s'incline en murmurant quelques mots de politesse, et va dire à Victor : « Elle est sans façon, » cette dame!... c'est la première fois qu'elle me » voit, et elle me demande quelque chose!... Quel » singulier monde que tout cela!... C'est plus élé-» gant que les petites mangeuses de pain d'épices de » Saint-Cloud; mais dans le fond, cela ne vaut guère » mieux.

» — Mon cher Dufour, il faut voir un peu de tout... » Fais la cour à cette grande blonde; je suis certain » qu'elle ne te sera pas cruelle. — Non, je ne ferai » la cour à personne ici... Je me méfie de toutes ces » dames-là... Je commence même à craindre que » mon tableau ne soit pas encore vendu... mais je ne » le livrerai pas à crédit. »

On annonce que le souper est servi. Armand engage tout le monde à quitter le jeu pour quelque temps; il donne la main à madame Flock, et passe avec elle dans une pièce où une table est servie avec autant de goût que d'élégance : les surtouts, les bougies, les fleurs sont artistement placés autour des mets les plus recherchés; la table est une forêt de fleurs et de lumières. Dufour admire le coup d'œil et dit à Victor : « C'est charmant!... Les repas somp-» tueux donnés par Lucullus n'étaient pas, je le gage,

» aussi parfaitement servis... Mais, mon ami, Lu-
» cullus dépensait des sommes immenses pour un
» seul repas, et si M. Armand n'a que dix mille livres
» de rente, il se coulera. Ne pourrait-on pas l'aver-
» tir?...

» — Veux-tu te taire, Dufour; joli moment pour
» faire de la morale!... Comme ce serait aimable
» d'aller dire à quelqu'un qui vous donne un beau
» souper : Monsieur, vous nous faites de la peine...
» vous vous ruinerez... — C'est juste, ce n'est pas le
» moment : il faut souper d'abord. »

Dufour se trouve placé à côté de la dame blonde : celle-ci, mécontente d'être loin du maître du logis, chuchote avec son voisin en regardant madame Flock. Dufour voudrait bien entendre ce qu'elle dit; mais, en penchant sa tête vers sa voisine, il a déjà froissé deux fois son chapeau, ce dont elle a paru très-contrariée. Le souper met bientôt toute la société en gaîté; il semble que ce soit une réunion d'amis intimes. La voisine de Dufour conserve seule un air sérieux. Voulant entamer la conversation et tâcher de se faire mieux venir par cette dame, le peintre prend un flacon de malaga qui est devant lui, puis se tourne vers elle en lui disant : « Madame
» Berlibiche veut-elle accepter un peu de malaga? »

La grande blonde regarde Dufour d'un air courroucé : « — Comment avez-vous dit, monsieur? —
» Je vous ai demandé, madame, si vous vouliez ac-
» cepter un peu de malaga. — Ce n'est pas cela,
» monsieur; comment m'avez-vous nommée, s'il
» vous plaît? — Mais par votre nom, madame... Ne
» vous appelez-vous pas Berlibiche?... »

Madame Flock, qui écoutait Dufour, part alors d'un éclat de rire qui dure cinq minutes, mademoiselle Célanire en fait autant, la plupart des jeunes gens qui sont là les imitent; mais la dame blonde ne rit pas, elle promène autour d'elle des regards furieux, puis les reporte sur Dufour, qui est resté tout interdit, parce qu'il ne conçoit pas que le nom de cette dame produise un tel effet sur la société.

« Berlibiche! » s'écrie enfin la grande blonde, « il » faut être bien mal élevé pour se permettre de tel» les plaisanteries... Qui vous a dit, monsieur, que » je m'appelais ainsi? — Madame... pardon, mais » c'est... j'ai cru entendre... — Ah! je devine, mon» sieur, je devine d'où cela vient; apprenez, mon» sieur, que je me nomme madame Roseville... Ana» tole, donnez-moi mon châle; je veux m'en aller.

» — Ah! belle dame, » s'écrie Saint-Elme, « pren» driez-vous de l'humeur pour un malentendu?... » une erreur de nom?... »

Armand se lève et veut aussi calmer la dame blonde : celle-ci n'écoute rien; elle se contente de murmurer : « Je sais d'où ça vient... on me le paiera. » Le jeune Anatole a été chercher le cachemire; la dame le met, prend le bras de l'adolescent, et l'entraîne, tandis que madame Flock continue de rire en disant : « Laissez-la donc aller... que je puisse » rire à mon aise... Ah! monsieur Dufour, que vous » m'avez fait de bien!... que je vous ai d'obliga» tion!... — Madame, si j'ai nommé cette dame » ainsi, c'est parce qu'il m'a semblé que vous» même..... — Certainement, avec Célanire, je ne » l'appelle jamais autrement, parce que je trouve

» qu'elle ressemble à une grande biche, et puis j'ai » assez l'habitude de donner des sobriquets à tout » le monde... Ah! Dieu, ai-je ri... je n'en puis » plus! »

Cet incident fait pendant quelque temps le sujet de la conversation. Comme cela divertit beaucoup madame Flock, c'est à qui de ces messieurs plaisantera sur le nom de Berlibiche. Dufour ne dit plus rien et se contente de souper. Bientôt on parle du jeu, de ceux qui ont été le plus maltraités par la fortune; alors Saint-Elme s'adresse à Dufour :

« Il me semble que je ne vous ai pas vu jouer, monsieur Dufour. — Pardonnez-moi... j'ai même perdu cinq napoléons... en pariant... — Contre qui » donc? — Contre votre voisin... M. Jaunisson. »

Dufour était justement en face du monsieur qu'il désignait. Au nom de Jaunisson, celui-ci fixe sur Dufour des yeux enflammés de colère en s'écriant : « Monsieur, il est bien étonnant que vous vous permettiez de telles épithètes... et que vous plaisantiez sur mon teint!...

» —Allons, j'ai donc encore dit une bêtise! » répond Dufour, et il en est bientôt persuadé en voyant madame Flock se tenir les côtes, ainsi que mademoiselle Célanire : ces dames rient tant que bientôt elles sont obligées de quitter la table. Victor et Armand parviennent, non sans peine, à calmer la colère du monsieur au teint olivâtre. On retourne au jeu, et Dufour profite de ce moment pour prendre son chapeau et s'en aller : « J'en ai assez, » se dit-il, « si je restais » encore, je ne sais pas ce que je dirais, mais cela » pourrait mal se terminer, et je ne me soucie pas

» d'avoir un duel parce que madame Flock donne » des sobriquets à tout le monde... »

Le lendemain de cette soirée, Dufour fait venir un commissionnaire, lui remet son tableau de la forêt de Compiègne, lui donne l'adresse de M. Saint-Elme, et lui enjoint de ne point laisser le tableau sans en recevoir le prix.

Le commissionnaire part, et revient au bout d'une heure avec le tableau sur les bras.

« Comment! est-ce qu'il n'en veut pas? » s'écrie le peintre. — « Oh! c'est pas ça... monsieur... — » Pourquoi rapportes-tu mon tableau? — C'est que » ce M. Saint-Elme ne demeure plus là depuis » trois semaines, et il n'a pas laissé son adresse...

» — Je me suis laissé attraper comme un enfant, » se dit Dufour, « et il faut encore que je paie le commissionnaire! Allons... c'est bien fait, je mérite » cela... Décidément ce Saint-Elme est un intrigant, » un chevalier d'industrie, et à présent je gagerais » mon tableau que c'est lui qui dînait à vingt-deux » sous. »

Cette aventure rend Dufour encore plus méfiant; pendant plusieurs semaines, c'est en vain que Victor vient le chercher pour l'emmener avec lui, le peintre ne veut plus quitter son atelier. Mais la belle saison est revenue. Déjà le jeune de Bréville a plusieurs fois rappelé à Victor sa promesse d'aller passer quelque temps à sa campagne avec son ami Dufour, et Victor presse l'artiste de faire avec lui ce voyage. Enfin Armand part pour sa terre, mais il a fait promettre à Victor de s'y rendre bientôt.

Voir de nouveaux sites, un pays qu'on lui annonce comme très-pittoresque ; c'est bien séduisant pour un peintre.

« Mais si je dis encore des sottises... si je me fais » encore moquer de moi chez ton marquis, » dit Dufour. « — Ne crains rien, mon ami ; il ne s'agit » plus d'être avec de jeunes fous et des femmes en» tretenues ; nous devons trouver chez Armand sa » sœur et son mari : c'est une société un peu sé» rieuse... un peu ennuyeuse peut-être... car, d'après » ce que m'a dit Armand, monsieur et madame de » Noirmont ne sont pas très-gais ; mais quand nous » nous ennuierons, nous irons promener dans les » bois, dans la campagne. — Et ce Saint-Elme, ira» t-il ? — Armand est parti il y a quelques jours... » j'ignore si son ami l'a accompagné. Que t'importe ! » ce n'est pas chez lui que nous allons... — Je serais » d'ailleurs curieux de savoir ce qu'il me dira au sujet » de mon tableau... J'y consens ; allons en Picardie... » Je vais me disposer à ce voyage ; dans trois jours » je serai prêt... — C'est convenu... Je ne sais pour» quoi, mais l'idée de ce voyage fait battre mon » cœur... Ah ! mon cher Dufour, si c'était un » pressentiment .. si dans ce pays j'allais devenir » amoureux ! — Parbleu ! il serait bien plus étonnant » que tu y fusses sage !... Mais ce sera là comme » ailleurs, de ces feux qui brillent... éblouissent » d'abord, puis s'éteignent aussi vite qu'ils se sont » allumés. »

* * *

# CHAPITRE IV.

## L'HOMME A LA FAUX.

Victor et Dufour ont pris la voiture qui mène à Laon : de là à la propriété où ils se rendent, Armand leur a dit qu'il n'y avait que trois petites lieues, et ils veulent faire ce chemin à pied. Ils laissent à la poste de Laon leurs porte-manteaux, qu'ils comptent envoyer chercher quand ils seront chez le jeune de Bréville, et n'ayant à la main, l'un qu'une légère badine, l'autre que son livre de croquis, ils se mettent gaîment en marche dans le chemin qu'on leur a indiqué.

On est aux premiers jours de juin : le feuillage des arbres commence à s'épaissir, à donner de l'ombrage; les acacias sont dans toute leur beauté, et leur blanche fleur répand au loin un doux parfum, tandis que les chênes plus paresseux n'ont encore que de petites feuilles qui laissent passer les rayons du soleil. Mais la verdure a toute sa fraîcheur, tout le brillant de ses premières couleurs; aucune feuille n'a encore quitté sa tige. Que d'autres admirent les beaux effets, les tons plus opposés de l'automne! le printemps du moins promet de longues jouissances : c'est le présent et l'avenir.

Dufour s'arrête souvent pour contempler un site, un point de vue, et il s'écrie : « C'est charmant!... » je suis très-content de connaître ce pays... Conviens, Victor, qu'on a plus de plaisir sous ces » ombrages qu'avec tes Berlibiche, Célanire, et même » les demoiselles de Saint-Cloud?... — Je n'ai jamais dit le contraire... mais, sous ces arbres... » dans ces petits chemins couverts, conviens aussi » qu'il serait bien doux de se promener avec une » femme aimable, sensible, et qui nous aimerait » véritablement!

» — C'est possible!... pourtant, moi, je préfère » ne pas être amoureux dans un beau pays... ça » m'empêcherait de travailler... Oh! le bel arbre! » attends que je le croque. »

Dufour prend son crayon, son calepin, et se met à dessiner. Pendant ce temps, Victor s'étend sur le gazon : il pense aux jolies femmes qu'il a laissées à Paris, et, quoiqu'il les ait quittées sans regret, il voudrait bien en tenir une sur ce gazon, sur lequel il se repose; là, elle lui semblerait cent fois plus jolie!... Il est donc vrai que le changement de lieu, de site, peut donner encore du prix aux objets que nous délaissons.

Dufour a croqué son arbre; mais un peu plus loin, c'est une petite fuite de terrain qu'il veut absolument dessiner.

« Mon cher ami, » lui dit Victor, « si tu veux es-
» quisser tout ce qui te semblera joli sur notre route,
» il est probable que nous n'arriverons pas avant la
» nuit, et nous risquons fort de nous égarer dans
» ce pays que nous ne connaissons pas… je crois
» même que tu nous as déjà fait perdre notre che-
» min.

» — Tu as raison… j'ai le temps de faire tout cela;
» c'est que, lorsqu'on voit un joli effet, on craint
» toujours de ne plus le retrouver… Allons, en
» route… On nous a dit qu'il fallait d'abord passer
» par le village de Samoncey… qu'il était au milieu
» des bois… Le vois-tu, le village? — Comment
» veux-tu que je le voie s'il est entouré de bois? Mar-
» chons toujours… »

Les deux voyageurs marchaient alors sur un terrain fort inégal; à chaque instant il fallait descendre de petits monticules, puis en remonter d'autres; des buissons de genêts, des bouquets de chênes, des trembles, des bouleaux donnaient à cette campagne un aspect pittoresque.

« Ça commence à devenir fatigant de ne faire que
» monter et descendre, » dit Dufour. « A coup sûr,
» nous ne sommes pas sur une grande route. — On
» nous a dit qu'il n'y en avait pas, et que pour ga-
» gner Samoncey, il fallait traverser les bois. —
» Oui, mais il y a un chemin tracé que suivent les
» paysans… Nous y étions tout à l'heure… — Il ne
» fallait pas aller à droite et à gauche pour dessiner,

» nous y serions encore... Après tout, nous ne
» sommes ni dans les déserts de l'Égypte, ni même
» dans les landes de Bordeaux; nous nous retrouverons toujours. — Mais le jour baisse... et la
» nuit il n'est pas facile de se retrouver... Voyons
» l'heure... — Tu as donc osé prendre ta montre
» pour voyager... — Parbleu!... je savais bien que
» je ne serais pas foulé comme dans le parc de Saint-Cloud... Ce n'est pas que cela veuille dire que nous
» n'ayons rien à craindre ici... je ne connais pas ce
» pays... j'ignore s'il y a des vagabonds... des voleurs... As-tu des pistolets sur toi! — Non, je les
» ai laissés dans mon porte-manteau... mais j'ai ma
» badine. — C'est cela, si on nous attaquait, nous
» aurions une badine et un crayon pour nous
» défendre!... Sais-tu que j'ai cent cinquante francs
» sur moi? je suis fâché à présent d'avoir emporté
» tant d'argent... mais quand on doit rester quelque temps dans un pays... et qu'on espère s'y
» amuser un peu. — Oh! parbleu! je te conseille
» de faire ton embarras avec tes cinquante écus...
» Et moi qui ai dans ma bourse douze cents francs
» en or...

» — Douze cents francs!... quelle folie!... avoir
» emporté douze cents francs!...

» — C'est un joli denier! » dit une voix qui partait de derrière un épais buisson. Presque au même moment on écarte le feuillage, et quelqu'un se trouve tout à côté des deux voyageurs.

C'était un homme d'un âge déjà avancé, mais fort, trapu, vigoureux; ses yeux gris, enfoncés sous des sourcils épais, étaient à la fois vifs et hardis; ses lèvres minces semblaient, en se rapprochant, avoir une expression moqueuse; un nez long et crochu; des pommettes saillantes et fortement colorées achevaient de donner à sa physionomie une expression singulière. Il était vêtu d'une blouse grise, portait des sabots, un bonnet de laine de couleur, et tenait sur son épaule de ces larges faux dont les paysans se servent plutôt pour faucher l'herbe que pour la moisson.

Dufour est resté saisi; Victor lui-même est un moment étonné de la brusque apparition de cet homme, qui semble être sorti du buisson pour se trouver sur leur passage; et celui-ci répète, en les regardant l'un après l'autre d'un œil scrutateur : « Oui... c'est un joli denier.

» — Ah! vous trouvez... » dit Victor en fixant à son tour l'homme en blouse. « — Mais dame!... — » Vous nous écoutiez donc?... — Il n'y avait pas besoin d'écouter pour vous entendre... vous parliez » assez haut... et puis quand même, est-ce que ça » vous fâche?...

» — Drôle de rencontre! » murmure Dufour; « cet homme a une tête bien caractérisée... il serait » très-bien à peindre... mais pas ici... Marchons » toujours... il a une polissonne de faux contre laquelle ta badine ne brillerait pas. — C'est un faneur, un faucheur qui revient de son travail... — » J'aime à le croire... mais nous sommes bien sots » d'aller crier que nous avons de l'argent, de l'or » dans nos poches... C'est une imprudence que je ne

» me pardonne pas. Il est vrai que j'aurais juré que » nous étions seuls ; cet homme a poussé là comme » un champignon. »

Les voyageurs continuaient leur marche dans un étroit sentier qu'ils suivaient alors ; le paysan marchait derrière eux. Dufour le regardait souvent de côté, en disant à Victor : « J'aimerais mieux qu'il fût devant » nous... laissons-le passer. — Tu as tort de te méfier de ce paysan... au contraire, sa rencontre nous » sera utile. »

Victor s'arrête et s'adresse à l'homme qui semble les suivre : « Pourriez-vous nous dire si nous sommes encore loin du village de Samoncey? — Si » j' peux vous le dire!... tiens ! ça serait bon si je ne » connaissais pas le pays... Non, vous n'êtes pas » très-loin de Samoncey... à une demi-lieue approchant... — Et suivons-nous bien la route qui y » conduit? — Oh ! par les bois ou par les champs, » on y va tout de même... D'ailleurs j'y vais, moi, » à Samoncey : ainsi, si vous voulez me tenir compagnie, vous ne vous perdrez pas.

» — Je ne tiens pas absolument à sa compagnie, » dit tout bas le peintre. « — Pourquoi cela? — C'est » à cause de cette diable de faux... S'il allait nous » prendre pour de la luzerne... — Tu es fou ! avec » lui nous ne risquons plus de nous égarer. — Soit... » abandonnons-nous à la Providence ; mais marchons à côté de lui.

» — Vous êtes de ce pays, brave homme? — » Oui, je suis de Gizy ; c'est à une demi-lieue de Samoncey... plus haut. — Il est joli ce pays... Il pa-

» raît riche et bien cultivé? — Oh!... comme ça...
» Il y a des terrains assez bons. — Vous êtes cultivateur?... — Non... je suis journalier... Et vous,
» qu'est-ce que vous êtes? »

Cette question, toute naturelle dans la bouche du paysan, fait pourtant sourire les voyageurs. Mais les gens de la ville trouvent tout simple de questionner les habitans de la campagne, et se formalisent quand ceux-ci usent du droit de réciprocité. Cependant Victor répond au paysan :

« Nous arrivons de Paris... Mon ami est artiste.
» —*Artisse!* quoi que c'est que ça? — Je suis peintre... dessinateur, si vous comprenez mieux. —
» Ah! peintre, oui, je comprends! vous faites des
» peintures... des images... comme celles qui sont
» sur les complaintes qu'on vend à Laon... des Juif-
» Errant, des Barbe-Bleue!

» — Ah! le Vandale! » s'écrie Dufour, puis il ouvre son calepin et montre au paysan un des points de vue qu'il venait de croquer, en lui disant : « Voilà
» ce que je fais... Y êtes-vous à présent? »

Le paysan s'arrête pour regarder à son aise le croquis, et Dufour cherche à lire dans ses yeux la surprise et l'admiration, mais le villageois ne s'émeut point, il dit d'un air indifférent : « Ah! oui... ce
» sont des arbres... des gazons... c'est dommage
» que c'est tout noir... j'aime mieux les images en
» couleur, c'est plus gentil.

» — Il n'y a rien à répondre à ces gens-là, » murmure Dufour, en remettant avec humeur son calepin dans sa poche; « cela n'a aucun sentiment des beaux-

» arts!... — Eh! pourquoi vas-tu lui parler peinture, toi? —Pourquoi se permet-il de nous demander ce que nous faisons! —Parle-lui culture, labour, semences, alors il saura te comprendre, te répondre. — Pourvu qu'il ne nous égare pas, c'est tout ce que je demande... Il nous fait prendre bien des détours, et la nuit approche... Paysan, sommes-nous bientôt au village? — Nous y arriverons. »

En disant ces mots, l'homme en blouse entre dans un sentier bordé d'épais buissons et recouvert par des branches de chênes qui forment presque le berceau en se joignant; mais, le jour étant déjà très-bas, on voyait à peine clair dans cette route. Les branches de feuillages touchaient souvent la tête des voyageurs, et on ne pouvait marcher qu'un de front, tant le sentier était étroit.

« Dans quel chemin nous mène-t-il? » dit Dufour à Victor. « — Ce sentier doit être fort agréable » quand il fait du soleil. — Mais comme il y longtemps qu'il ne fait plus de soleil, il n'était pas nécessaire de nous mener dans un chemin où à chaque instant les branches peuvent nous aveugler... » Hum!... je me méfie de ce gaillard-là... Et dire » que nous avons laissé nos armes... c'est-à-dire tes » armes, dans le porte-manteau!... Eh bien!... » qu'est-ce qu'il fait donc maintenant?... »

Le guide des deux amis venait d'ôter la faux de dessus son épaule gauche pour la prendre dans sa main droite, et il tournait la tête pour regarder les voyageurs ; mais Dufour s'était arrêté spontanément à cette action du paysan.

« Eh ben, messieurs... est-ce que vous n'avancez » plus!... — Si fait, » dit Victor qui marchait le dernier. « Alions, Dufour, avance donc, qu'est- » que tu fais-là? — Mais je... je m'arrête un peu... » je suis las... Est-ce que nous ne serons pas bientôt » dehors de ce sentier, mon camarade? — Oh! si... »

Et le paysan qui examinait alors sa faux, reprend : « Elle est fameuse c'te faux-là!... un bon tranchant... » Si à l'armée on avait de ça, et qu'on sût s'en servir comme moi, ah! bigre! ça vaudrait ben leur » sabre!... C'est qu'avec ça on ferait tomber des » hommes par demi-douzaines!

» — Voilà de bien mauvaises plaisanteries!... » dit Dufour à demi-voix et en regardant Victor. Celui-ci le pousse pour le faire avancer, en s'écriant : « Allons, brave homme, marchons, s'il vous plaît, » car nous n'arriverons jamais avant la nuit. — Dam', » i' m'semble que c'est vous qui vous arrêtez. »

On se remet en marche. Dufour, ayant toujours les yeux fixés sur la terrible faux, est prêt à se jeter dans les broussailles qui bordent le sentier, au premier mouvement qu'il verra faire à leur guide. Celui-ci ne s'arrête plus, et on arrive enfin au bout de l'étroit chemin. Mais on est toujours dans le bois; et, quoique l'endroit soit moins touffu, on ne peut voir loin devant soi, parce que le jour est près de finir.

« Ce village de Samoncey est bien difficile à atteindre! » dit Dufour en regardant Victor, et en poussant un profond soupir qui fait sourire son compagnon. Le paysan s'avance toujours, marchant à travers le bois et ne suivant plus aucun chemin battu; enfin on arrive dans une clairière où plusieurs sentiers aboutissent. Le paysan s'arrête à cet endroit, posant sa faux à terre et s'appuyant dessus comme un suisse sur sa hallebarde; il regarde autour de lui comme s'il cherchait du monde dans chacun des sentiers qui s'offrent à sa vue.

« Eh bien! mon brave homme, pourquoi restons-nous là? » demande Victor. « — Ah! c'est » que je regardais si je n'apercevrais pas queuque » ami... qui m'aurait évité la peine d'aller à Sa» moncey.

» — Ce sont ses complices qu'il cherche!... » dit tout bas Dufour, « n'attendons pas le reste de la » troupe... Crois-moi, Victor, prenons un de ces » sentiers au hasard et jouons des jambes... Il ne s'a» git pas de faire le brave contre une bande de vo» leurs, surtout quand on n'est pas armé. »

Victor est un moment indécis; il dit enfin au paysan, qui regarde toujours autour de lui : « Si » vous ne voulez plus continuer de marcher, dites» nous au moins notre chemin; nous n'avons point » de temps à perdre, car, arrivés à Samoncey, nous » ne serons pas encore au but de notre voyage, » puisque nous allons à la terre de M. de Bréville.

» — Comment! c'est chez M. de Bréville que vous » allez? » s'écrie le villageois; puis il laisse échapper quelques éclats de rire moqueur.

« — Qu'est-ce qu'il y a donc de comique là-de-

» dans? » dit Dufour avec humeur; et il ajoute, mais de manière à n'être pas entendu : « Ce butor » commence à m'échauffer les oreilles !...

» — Excusez si je ris, messieurs; mais, voyez-» vous, c'est que si vous m'aviez dit plus tôt que » vous alliez chez M. de Bréville, je ne vous aurais » pas fait faire un chemin inutile... vous seriez arri-» vés à présent. Pour aller chez M. le marquis, vous » n'aviez pas besoin de passer par Samoncey... ça » ne fait que vous allonger... — C'est à Laon qu'on » nous a indiqué ce chemin. — Oh! je connais le » pays mieux que personne; j'y sommes né!... Il n'y » a pas un arbre de ces bois dont je ne pourrais vous » dire l'âge!... il n'y a pas un sentier que je n'aie » parcouru cent fois chaque année!... et quant à la » maison de M. de Bréville, pardié, j'y ai été assez » pour la connaître... Madame la marquise me fai-» sait travailler... elle m'employait souvent... Mais » tenez, puisque vous allez là, vlà vot' chemin; il » est inutile que vous veniez avec moi à Samoncey, » ça vous retarderait encore. Prenez ce sentier... » puis le premier à droite, puis la route qui descend; » et vous y êtes... Adieu, messieurs, bon voyage... » et ne vous laissez pas voler en route... ce serait » dommage. »

Sans attendre de réponse, l'homme en blouse remet sa faux sur son épaule, et disparaît en s'enfonçant dans le bois. Les deux voyageurs le regardent aller et se regardent ensuite.

« Prendrons-nous le chemin qu'il nous a indi-

» qué? » dit enfin Dufour. « — Pourquoi pas? —
» C'est qu'il avait un drôle d'air en nous quittant...
» Tu n'as pas remarqué le ton goguenard de cet
» homme en nous disant : Ne vous laissez pas voler?...
» — Dufour, tu ne connais donc pas les paysans?
» ces gens-là ont presque toujours un air moqueur
» en parlant à des habitans de la ville : c'est là que
» gît tout leur esprit. Je crois que tu avais grand
» tort de suspecter l'honnêteté de cet homme; tu
» vois qu'il nous a quittés sans nous traiter comme
» de la luzerne avec sa redoutable faux... — Oui...
» je vois qu'il nous a promenés fort long-temps à
» travers les bois... qu'il semblait toujours attendre la
» rencontre de quelqu'un, et qu'enfin il nous laisse,
» à l'entrée de la nuit, dans une espèce de carrefour
» où nous risquons fort de nous perdre. — En vérité,
» les gens méfians sont bien malheureux! Tu
» n'es cependant pas poltron, Dufour, car je t'ai vu
» dans l'occasion tenir tête à plus d'un adversaire.
» — Sans doute, et si nous étions attaqués maintenant,
» je me défendrais comme un lion; mais je
» suis persuadé que ce serait inutile... et je trouve
» que la prudence peut très-bien s'allier à la bravoure.
» — En attendant suivons le chemin qu'on
» nous a indiqué, et au diable la crainte; j'aime
» mieux ne pas prévoir le danger que de m'inquiéter
» d'avance. — Et moi, j'aime mieux prévoir les
» choses, afin de me mettre en mesure de les éviter,
» s'il est possible. — Nous n'avons pas la même manière
» de voir, mon cher Dufour; mais je crois que
» la mienne doit me rendre plus heureux. — Et moi,

» je pense que la mienne doit me faire vivre plus
» long-temps. »

Tout en discourant, ces messieurs avançaient dans le chemin qu'on leur avait montré ; mais, telle diligence qu'ils fissent, la nuit avançait encore plus vite qu'eux. Bientôt il ne leur est plus possible de voir à quatre pas, et ils sont obligés de ralentir leur marche pour ne pas s'exposer à se heurter le visage contre les arbres ; alors Dufour recommence à jurer, et Victor prend le parti de rire.

« Je l'avais bien dit! ce coquin nous a égarés! —
» Ce paysan est-il cause que la nuit nous empêche
» de trouver notre chemin?... Allons, quand tu
» prendras de l'humeur, en serons-nous plus vite
» chez Armand... Dis-donc, Dufour... il me semble
» qu'il pleut?... — Eh! mon Dieu, oui ; c'est pour
» nous achever... Ces grosses gouttes d'eau annoncent
» un violent orage... et moi qui ai un chapeau
» neuf!... il sera perdu... — Mets-le sous ta redin-
» gote... — C'est ça, et je me promènerai en voisin...
» Oh! l'infernal bois... Aïe! voilà que je me cogne
» le nez à présent!... nous n'en sortirons donc ja-
» mais?... — Victoire! victoire, mon pauvre Du-
» four!... —Qu'est-ce que c'est?...—Une lumière...
» Tiens, vois-tu là-bas?... — En effet... Ah! Dieu,
» comme ça fait plaisir d'apercevoir une lumière
» quand on est égaré... J'avais souvent lu cela dans
» les romans,... mais je n'avais jamais été dans cette
» position... Pourvu que cette lumière ne soit pas
» produite par un feu follet... ou un ver luisant. —

» Oh ! non, il ne fait pas assez chaud pour cela...
» Avançons, car la pluie redouble. »

Les voyageurs se dirigent vers la lumière, qui ne fuit point devant eux, parce que ce n'était pas un esprit malin qui la faisait paraître, mais qu'elle éclairait tout simplement le rez-de-chaussée d'une maison située au milieu du bois.

« C'est une habitation, » dit Victor. « — Oui...
» et, autant que je puis voir, cela m'a l'air assez
» grand... Pourvu qu'on veuille bien nous recevoir...
» Si on allait nous prendre pour des voleurs... —
» Que le diable t'emporte avec tes suppositions !...
» Frappons toujours ! »

## CHAPITRE V.

### UN CABARET DANS LES BOIS.

On a ouvert la porte aux deux voyageurs, sans même s'informer de ce qu'ils demandent. C'est un grand jeune homme en veste, en sabots, en bonnet de laine, qui est devant eux : il se range de côté pour leur livrer passage. Cependant Victor s'arrête sur le seuil de la porte en disant : « Excusez-nous, monsieur, nous sommes peut-être indiscrets ; mais la » pluie tombe très-fort, et nous ne connaissons pas » notre chemin.

» — Entrez donc... entrez donc !... » crie une voix forte qui part de l'intérieur de la maison. « Eh ! nom » d'une pipe ! est-ce qu'il faut tant de façons pour » entrer chez nous ?... »

A cette invitation un peu brusque, les deux amis entrent dans la maison. Ils se trouvent dans une grande pièce d'un aspect triste et sombre, n'ayant que le mur pour tenture, et dont le plafond est noir et enfumé. Une immense cheminée est en face de la porte. De chaque côté de la chambre sont deux tables entourées de bancs de bois. Un grand buffet et quelques chaises, voilà tout l'ameublement de cette salle, qui n'a que la terre pour parquet, comme c'est l'usage dans les habitations de paysans.

Une seule lumière, placée sur une des tables, éclaire à peu près la salle. Une femme d'un âge mûr, habillée comme une villageoise aisée, est assise près de la lumière et travaille à l'aiguille. Un peu plus loin, un grand homme d'une cinquantaine d'années, mais fort, replet, et au teint vermeil, est accoudé devant un petit pot de faïence et un verre. Personne ne se dérange à l'arrivée des étrangers. Le grand homme, qui semble être le maître de la maison, les salue de la tête, et porte son verre à ses lèvres en disant : « A votre santé, messieurs!...
» Allons, Babolein, donne du vin à ces messieurs;...
» ils ne seront sans doute pas fâchés de boire un
» coup... Donne un litre... ces messieurs boiront
» bien un litre... Quand on a marché on a soif.

» —Il me paraît que nous sommes dans un caba-
» ret, » dit Dufour en jetant les yeux autour de lui.
« Un cabaret au milieu d'un bois!... c'est assez sin-
» gulier... — Cela fait que du moins nous y resterons
» tant que cela nous conviendra et sans craindre de
» gêner personne, » dit Victor en s'asseyant et en posant son chapeau sur une table, tandis que Dufour secoue le sien dans un coin de la salle.

« Il me paraît que vous vendez du vin, monsieur, »

dit Victor en s'adressant au maître du logis. « —
» Oui, monsieur ; dame... à la campagne on fait ce
» qu'on peut pour gagner sa vie!...

» — Si du moins vous ne buviez pas tout le bénéfice!... » dit d'une voix aigre et d'un ton sec la femme occupée à coudre.

« — Allons, madame Grandpierre, n'allez-vous
» pas me faire passer pour un ivrogne aux yeux de ces
» messieurs qui ne me connaissent pas! — Vraiment!
» s'ils vous connaissaient, ils sauraient déjà à quoi s'en
» tenir. — Ah! Jacqueline! tu veux me fâcher... mais
» tu sais bien que c'est difficile. Crie!... grogne!...
» ça m'est égal!... je m'en moque comme d'une futaille vide! »

Le grand jeune homme, qui était allé dans une pièce voisine, revient avec un broc et des verres qu'il place devant les deux amis. Dufour, qui a fini de secouer son chapeau et d'essuyer sa redingote, s'assied près de Victor en lui disant : « Nous ne boirons
» jamais ça!... — Qu'importe! il faut bien payer l'abri qu'on nous donne. »

Victor se verse du vin ainsi qu'à son compagnon. Le maître du logis se lève tenant son verre à la main, et vient trinquer avec ses nouveaux hôtes, qui, pour répondre à cette politesse, tâchent d'avaler, sans faire trop de grimaces, le vin, ou plutôt la piquette qu'on vient de leur servir.

« Ces messieurs ne sont pas du pays? » dit le paysan après avoir bu.

« — Non, nous arrivons de Paris; nous allons
» chez M. de Bréville... le connaissez-vous? — Oh!

» oui, messieurs... c'est-à-dire, je connaissons sa » propriété... car pour ce qui est du jeune marquis » de Bréville je ne pouvons guère le connaître, depuis » la mort de sa belle-mère, lui et sa sœur ont quitté » leur maison. . et ils n'y étaient jamais revenus... » mais j'avons appris, il y a queuques jours, que le » jeune marquis était arrivé à sa campagne, que sa » sœur y était aussi avec son mari. Je ne savons pas » si c'est pour s'y fixer... Mais ces messieurs sont sans » doute de leur société, puisqu'ils vont chez monsieur le marquis ?— Oui, nous sommes amis d'Armand ; nous venons passer quelque temps à sa terre. » Nous avons quitté la voiture à Laon, et nous nous » sommes mis en route à travers les bois ; nous pensions arriver avant la nuit... mais quand on ne » connaît pas bien les chemins...

» — Oui... et qu'on fait de mauvaises rencontres, » dit Dufour.

« — Comment !... vous avez fait de mauvaises rencontres dans ces bois ! » s'écrie le paysan.

« — Non... mon ami plaisante, » dit Victor; « c'est de l'orage qu'il veut parler.— Ah ! il est vrai » que vous êtes bien mouillés ! Voulez-vous qu'on » fasse du feu à l'âtre pour vous sécher ?... Quoiqu'il » ne fasse pas froid, la pluie est mauvaise sur le » corps...—Ma foi, je crois que vous avez raison... » le feu nous séchera plus vite, et si cela ne vous » donne pas trop de peine...— Pas du tout... d'ailleurs, il faudra toujours du feu pour faire chauffer » le souper... Allons, Babolein... voyons, remue-toi

» un peu, au lieu de rester là dans un coin comme » un grand fainéant!...

» — C'est ça!... » dit la paysanne avec humeur; « c'est toujours à Babolein qu'on s'en prend! il faut » que ce soit lui qui fasse tout!... Et pourquoi n'ap» pelez-vous pas Madeleine?... pourquoi ne descend» elle pas?.. est-ce qu'elle dort déjà cette paresseuse?.. » La trouvez-vous trop grande dame pour lui faire » allumer le feu?... Hum!... quelle patience il faut » avoir ici!...

» -- Mon Dieu! ne vous fâchez pas, ma mère, » dit le jeune paysan en plaçant du bois dans la cheminée, « laissez Madeleine se reposer... elle était ma» lade ce matin... vous savez ben qu'elle n'est pas » forte et qu'un rien la fatigue... ce n'est pas qu'elle » manque de bonne volonté...— Oh! oui, de la bonne » volonté... de belles paroles!... des phrases!... on » n'conduit pas une maison avec ça!... mais on ca» jole les hommes... et on se fait dorloter!...— Oh! » oh! not'femme!... tu veux donc toujours crier?... » eh ben! à ton aise!... crie!... A ta santé, à la vôtre! » messieurs! »

Le jeune paysan ayant allumé le feu, Victor et Dufour vont se placer devant la cheminée. Le maître de la maison se remet devant son pot de vin, et son fils va s'asseoir dans un coin de la chambre, tandis que la paysanne murmure encore en travaillant.

La pluie continuait de tomber, on l'entendait battre les vitres de la fenêtre.

« Nous sommes bien heureux d'avoir trouvé cette

» maison, » dit Victor, « l'orage redouble, et je ne » sais ce que nous serions devenus! mais pour peu » que cela continue, il faudra peut-être que vous nous » donniez à coucher...

» — Qu'à cela ne tienne, messieurs; nous avons de » quoi vous loger... Au fait, vous êtes encore à une » demi-lieue de chez M. de Bréville, et cet orage » doit avoir rendu les chemins bien mauvais. — Alors » je vois que nous serons vos hôtes pour cette nuit : » qu'en penses-tu, Dufour? »

Dufour était alors occupé à passer en revue tous les coins de la salle, et ses yeux venaient de s'arrêter sur une encoignure qui se trouvait au bas d'un petit escalier et qu'il n'avait pas encore remarquée : dans cette encoignure étaient deux fusils et un grand coutelas.

« Eh bien! Dufour, tu ne me réponds pas! » dit Victor, « je te demande si tu es d'avis de coucher » ici?...

» — Mais... peut-être... je ne dis pas non... cependant, si on nous attend ce soir chez M. de Bréville?... — On ne nous attend pas plus ce soir que » demain!... Est-ce que tu n'entends pas la pluie?... » veux-tu que nous allions nous casser le cou dans le » bois?... et comment trouverions-nous notre chemin la nuit, puisque nous nous sommes perdus le » jour?... — Perdus... hum!... ce n'est pas nous qui » nous sommes perdus... on nous a peut-être égarés » avec intention... »

Dufour avait dit ces derniers mots à voix basse, mais Victor n'y a pas fait attention; il prend une chaise et s'assied devant le feu. Dufour regarde toujours du côté de l'encoigure; enfin il s'adresse à leur hôte :

« Il me paraît que vous êtes chasseur, monsieur? » — Chasseur... ma foi, non? Pourquoi ça? —C'est » que je vois... des fusils... là-bas. — Ah! Écoutez » donc : Quand on demeure au milieu d'un bois... » loin de toute habitation, il est bon d'avoir des ar- » mes... Ce n'est pas que le pays soit mauvais... mais » queuquefois des vagabonds peuvent entrer chez » nous, comme pour boire; et dame, on pourrait » se battre, se tuer ici que personne ne viendrait y » mettre empêchement. — C'est fort agréable! — » Buvez donc, monsieur...—Merci, je n'ai plus soif. » — Vous souperez avec nous, au moins? —Je n'ai » pas grand'faim...

» — Moi, je souperai très-volontiers, » dit Victor; « la marche m'a donné de l'appétit : d'ailleurs nous » n'avons pas mangé depuis quatre heures, et il est... » voyons... neuf heures bientôt. »

Victor avait tiré sa montre pour regarder l'heure; le jeune paysan quitte la place où il était assis, et vient tout près de Victor, en s'écriant : « Oh! la belle » montre!... Regardez donc, mon père, comme » c'est joli!... comme c'est travaillé!... C'est de l'or, » n'est-ce pas, monsieur? — Oui, sans doute.

» — Oh! tu n'en es pas bien sûr, » dit Dufour, en essayant de faire des signes à son ami.— « Comment, » je n'en suis pas sûr!... tu plaisantes, je pense; elle » m'a coûté assez cher.—Coûté!... coûté... on a les » montres pour rien à présent.

» — Je n'aurai jamais une belle bijouterie comme » ça, » dit le jeune homme en poussant un soupir.

» — Peut-être, mon garçon ; eh ! eh !... on ne sait » pas ce qui peut arriver. » Et, en disant ces mots, le maître de la maison avale un verre de vin.

« — Je crois qu'il ne pleut plus, » dit Dufour en s'approchant de la fenêtre.

« — Oh ! monsieur !... ça redouble au contraire, » dit Babolein. « Le temps est pris ; en v'là pour la » nuit... Oh ! c'est fini !... vous ne pouvez plus vous » en aller... »

Dufour ne répond rien et va s'asseoir près de Victor ; il garde le silence, et se contente de jeter souvent des regards autour de lui, se retournant brusquement au moindre mouvement que font les habitans du logis.

« Ha çà ! puisque décidément ces messieurs couchent ici, » dit la vieille femme, « il faut qu'on leur » prépare des lits... une chambre... — Voulez-vous » que j'y aille, ma mère ?... — Non... non... mais » cette petite ne descend donc pas ?... Madeleine ! Ma- » deleine !

» — Me voilà ! » a répondu une voix douce ; et, presque au même instant, une jeune fille descend l'escalier de bois qui communique avec le haut de la maison.

Victor s'est bien vite retourné pour voir la jeune fille. Celle-ci est très-petite ; elle n'a ni embonpoint ni fraîcheur, son teint est pâle, ses yeux assez petits sont presque toujours baissés, sa bouche est grande, son nez moyen, ses cheveux bruns sont relevés sans nulle coquetterie; en général, rien ne peut séduire dans le premier aspect de cette jeune fille; et Victor se retourne bientôt vers Dufour en lui disant tout bas : « Elle n'est pas jolie ! — Qu'est-ce que ça me » fait? » répond le peintre avec humeur.

La jeune fille a fait aux voyageurs une révérence qui n'a rien de gauche ni d'emprunté. Elle sourit à M. Grand Pierre, qui lui fait un petit signe de tête; puis elle s'avance timidement vers la vieille paysanne, qui lui dit d'un ton dur :

« J'espère que vous avez eu le temps de vous re- » poser... Dieu merci ! Depuis le dîner vous êtes re- » montée dans votre chambre... Vous n'êtes donc » plus bonne qu'à dormir ici?

» — Pardon, madame, c'est que j'avais si mal à » la tête... comme de la migraine...

» — Ah ! oui !... la migraine !... dites plutôt la » paresse !... Qu'est-ce que c'est qu'une fille de dix- » huit ans qui a la migraine ! Est-ce que j'ai jamais » eu de tout ça, moi? mais, si on vous écoute, vous » aurez tous les jours quelque chose.

» — Allons, allons, Jacqueline, que tout ça finisse! » dit maître Grandpierre en élevant la voix. « Crie » après moi tant que tu voudras... ça m'est égal, je » ne t'écoute pas. Mais laisse Madeleine en repos ;... » tu lui fais du chagrin... et c'est mal. Va, Madeleine, » va, mon enfant, préparer la chambre au bout du » corridor et deux lits pour ces messieurs qui cou- » chent ici... Dépêche-toi ; nous t'attendrons pour » souper. »

La jeune fille ne répond que par une inclination de tête. Elle prend une lumière et remonte vivement l'escalier. Le grand Babolein n'a pas quitté des yeux Madeleine tant qu'elle a été dans la salle; lorsqu'elle remonte, ses regards la suivent encore; il reste la bouche béante, le cou allongé, et les yeux attachés sur le haut de l'escalier.

« C'est votre fille, madame? » dit Victor en s'adressant à la paysanne.

« — Non, monsieur, ce n'est pas ma fille, » répond madame Grandpierre d'un air d'humeur.

« — Alors, c'est sûrement votre nièce? » dit Dufour. « — Pas davantage.

» — Oh! j'aime ben mieux qu'elle ne soit pas » ma sœur, » dit le jeune paysan d'un air niais.

« — Voyez-vous ça! » reprend la vieille. « Ne t'a» viserais-tu pas de vouloir qu'elle soit ta femme... » grand imbécille!... Je voudrions ben voir ça.

» — Allons, silence! » dit d'une voix de stentor le maître de la maison. « Vous avez le temps de » crier quand il n'y a personne... Jacqueline, » occupe-toi du souper, ça vaudra mieux.

» — Puisque ce n'est ni leur fille ni leur nièce, » dit tout bas Dufour à Victor, « ce n'est donc que » leur servante... Cependant ce Grandpierre semble » la traiter avec bien de la bonté, presque des » égards... Je voudrais savoir ce que c'est que cette » Madeleine... pourquoi elle a l'air triste... pour» quoi elle est pâle... pourquoi... — Ah! te voilà » encore avec ta curiosité!... — Tu n'es pas curieux » parce que la jeune fille n'est pas jolie; si elle te plai-

» sait, tu aurais déjà fait mille questions à son sujet.
» — C'est possible. »

Madeleine ne tarde pas à redescendre. Elle va, sans rien dire, aider Jacqueline dans les apprêts du souper. Vive et alerte, en deux minutes elle a préparé le couvert. Le grand Babolein la suit des yeux et semble l'admirer; mais Madeleine tient toujours les regards baissés, et ne les porte pas plus sur les étrangers que sur les habitans de la maison.

Victor est resté assis devant le feu, ne songeant qu'à faire sécher ses bottes. Mais Dufour regarde ce qui se passe, et il remarque que la jeune fille fait tout avec autant d'adresse que de grace : cela lui paraît encore fort singulier dans une servante de cabaret.

« Madeleine, » dit Grandpierre au bout d'un moment, « ces messieurs vont à Bréville, chez monsieur » le marquis... c'est l'orage qui les a retenus ici.

» — A Bréville ! » s'écrie la jeune fille, et pour la première fois elle lève les yeux et les porte sur Victor et son compagnon; une légère rougeur colore ses joues, ses regards se sont animés; mais bientôt cette expression disparaît pour faire place à un sentiment de mélancolie, et Madeleine rebaisse les yeux et soupire en murmurant : « Ah ! ces messieurs allaient... » chez monsieur le marquis...

» — On dirait que cela l'intéresse, » dit tout bas Dufour à Victor : « Ne trouves-tu pas cela singu» lier?... — Ah ! Dufour, que tu m'ennuies avec tes » conjectures ! — C'est qu'il me semble qu'il y a du » mystère dans cette maison... Enfin, pourvu que » mes soupçons ne soient pas fondés, c'est tout ce

» que je demande!... Une vieille femme méchante...
» deux hommes... qui ont chacun six pieds au
» moins... et une jeune fille qui ne lève pas les yeux...
» c'est bien louche... Dis donc, Victor, te rappelles-
» tu un certain roman traduit de l'anglais de Lewis...
» Le *Moine*... Tu as lu *le Moine,* heim?—Sans doute.
» Après! — Ce roman-là me faisait toujours frisson-
» ner. Il y a dedans une scène de voleurs dans une
» forêt... Heim!... notre situation ressemble un peu
» à cette scène-là!... — Allons, tu es fou!

»— A table, messieurs, » dit le maître de la maison en se levant : « Nous vous offrons ce que nous avons...
» on ne se procure pas ce qu'on veut si tard! — Ce
» sera fort bien, monsieur; en voyage, l'appétit em-
» pêche qu'on soit difficile; d'ailleurs votre table est
» très-bien garnie. »

Victor se place, et Dufour s'assied près de lui. Tous les habitans de la maison se mettent à table avec les deux voyageurs. La jeune fille se trouve être en face des étrangers, de temps à autre elle lève les yeux pour les regarder, mais elle les rebaisse bien vite quand elle pense qu'on l'observe.

Des légumes et des œufs composent le souper; Victor y fait honneur; Dufour ne mange de quelque chose qu'après en avoir vu manger à ses hôtes. Madeleine ne prend presque rien, et elle ne parle pas; la vieille murmure après la jeune fille parce qu'elle ne mange pas, après son fils parce qu'il mange trop, et après son mari parce qu'il ne cesse de boire. Dufour remarque tout. Les regards que Madeleine jette à la dérobée sur lui et son ami, sont ce qui l'intrigue le plus.

On est encore à table lorsqu'un coup violent retentit sur la porte d'entrée de la maison.

« Voilà du monde qui vous arrive bien tard, » dit Victor. « — Et par un bien mauvais temps, » ajoute Dufour.

« —Oh! je parie que je devine qui c'est, » répond maître Grandpierre en souriant, et il s'écrie aussitôt : « Qui est là?

» — Eh! mordieu! c'est moi!... est-ce que vous » allez me laisser à la pluie battante? » répond une voix aigre et brève qui ne semble pas inconnue aux deux voyageurs.

« J'en étais sûr, » dit Grandpierre : « c'est Jac» ques! »

Le jeune paysan va ouvrir la porte, et l'homme à la faux entre dans la salle, tenant toujours à la main son instrument de travail. Dufour fait un bond sur sa chaise, puis presse le genou de son voisin, en disant à demi-voix : « C'est l'homme du bois. — Je » le vois bien. — Et tu ne trouves pas drôle qu'il » nous rejoigne ici?... — Pourquoi donc n'y vien» drait-il pas aussi bien que nous? — Tu ne vois pas » qu'il nous a envoyés de ce côté, parce qu'il était » certain que nous serions forcés d'entrer dans » cette habitation ; et cette jeune fille qui nous re» garde à la dérobée... je crois qu'elle a envie de » nous faire des signes... — C'est qu'elle est amou» reuse de toi. — C'est bien... nous verrons s'il faut » toujours rire! »

Après avoir posé sa faux contre la porte, Jacques s'approche de la table. En reconnaissant les deux voyageurs, il laisse échapper les ricannemens moqueurs qui lui sont familiers et s'écrie : « Ah!... » messieurs, c'est comme cela que vous allez coucher à Bréville! Je vous avais pourtant mis dans » le bon chemin. — Oui, il était gentil votre bon » chemin, » répond Dufour, « nous avons manqué » cent fois de nous y casser le nez!

» — Comment, Jacques, tu connais mes hôtes?» dit le maître de la maison en tendant la main au nouveau-venu.

« — Certainement... j'ai eu le plaisir de les rencontrer dans le bois... Eh! eh! je pourrais même » te dire ce que chacun de ces messieurs a dans sa » bourse... eh eh eh!...

» — Allons, il va recommencer ses mauvaises » plaisanteries, » dit Dufour : « C'était sans doute les » deux Grandpierre qu'il attendait dans le bois, et, » ne les voyant pas venir, il nous a envoyés chez » eux... cela se comprend.

» — Jacques, viens te mettre à table, tu boiras » bien un coup avec nous... — Volontiers... Bonsoir, » madame Grandpierre... bonsoir, Babolein... bonsoir, ma petite Madeleine... »

Jacques a salué la mère et le fils d'un air familier et seulement de la tête ; mais, en s'adressant à Madeleine, le paysan a changé de ton, sa voix s'est adoucie, ses manières sont devenues plus polies, et quoiqu'il ait été prendre la main de la jeune fille, il ne l'a pas secouée brusquement, mais a paru la serrer avec affection. De son côté, Madeleine a regardé Jacques en souriant et lui a dit bonsoir avec amitié, comme on répond à quelqu'un dont la présence nous fait plaisir.

« Te voilà bien tard par ici, Jacques? — Que » voulez-vous?... la journée a été longue chez le » père Thomas.... puis j'avais affaire à Samoncey » pour de l'ouvrage qu'on m'avait promis, tout ça » m'a retenu... Et c'te pluie qui est arrivée,... je » m' sommes dit : au lieu de retourner à Gizy, je » coucherons chez Grandpierre;... pas gêné, moi!... » je couche où je me trouve. — T'as raison, mon » vieux, et nous boirons une chopine de plus!... » A vot' santé, messieurs! »

Victor ne se sent plus envie de tenir tête à son hôte; il étend les bras, bâille, et propose à son compagnon de monter se coucher.

« Encore un moment, » dit Dufour, et il ajoute à demi-voix : « Qui sait si on n'attend pas notre sommeil pour se débarrasser de nous? Ce Jacques qui » est revenu nous joindre ici... qui va y coucher... » et cette petite,... vois donc comme elle nous regarde.. et avec quelle expression... Je t'en prie, » Victor, ne t'endors pas!

» — Eh bien! nous ne disons rien, ma petite Madeleine? » dit Jacques après avoir trinqué avec son ami : « Nous avons l'air bien triste ce soir, mon enfant?...

» — Est-ce que tu n'en devines pas la raison? » répond Grandpierre; « Madeleine est comme ça depuis que... »

Le paysan baisse la voix, et continue de parler en s'approchant de l'oreille de Jacques. Dufour ne pouvant entendre ce que dit son hôte, tâche au moins de lire dans sa physionomie et dans celle de l'homme qui a été leur guide. Les deux amis se parlent quelque temps tout bas, et le peintre s'aperçoit qu'ils portent souvent les yeux sur lui et son compagnon, ce qui lui fait présumer que Victor et lui sont pour quelque chose dans cet entretien mystérieux. Cette pensée cause à Dufour une sensation désagréable; il promène ses regards autour de lui. Victor est assoupi; la vieille femme semble en faire autant; la jeune fille a les yeux baissés, mais une sombre tristesse est empreinte sur ses traits; le grand Babolein, semblable à une statue, a les yeux fixés sur Madeleine, et sa bouche entr'ouverte donne à sa figure, déjà niaise, l'apparence de la stupidité. Au bout de la table, Grandpierre et Jacques se parlent bas; enfin la lampe placée devant les convives ne répand plus qu'une lumière vacillante qui laisse dans l'obscurité tout le reste de la salle. Le bruit de la pluie, qui fouette les feuilles des arbres, semble ajouter encore à la tristesse de ce tableau.

Un cri de Victor change tout à coup la situation des personnages. En s'endormant il se balançait sur sa chaise, il a r'ouvert les yeux au moment où il se sentait tomber en arrière.

« Qu'est-ce que c'est donc? » dit madame Grandpierre en se frottant les yeux.

« — Rien, rien, madame, » dit Victor en riant, « je suis fâché de vous avoir effrayée,... mais je » m'endormais comme vous, et j'ai manqué de dispa» raître sous la table... Il me semble que pour dor-

» mir nous serons tous mieux dans notre lit... Al-
» lons, viens-tu, Dufour?... est-ce que tu n'as pas
» encore fini de souper?... — Tu es bien pressé, tu
» ne me laisses pas le temps de manger... — A ton
» aise, mon cher, reste à table si tu veux; moi, je
» vais prendre du repos. Monsieur Grandpierre,
» veuillez me faire indiquer notre chambre. »

Victor se lève, Dufour en fait autant en murmurant. Madeleine s'est empressée d'allumer une autre lampe; elle se dispose à conduire les voyageurs, mais Grandpierre l'arrête et lui prend la lumière des mains en disant : « Reste,... je veux moi-même avoir
» l'honneur de conduire ces messieurs. »

La jeune fille obéit; pourtant elle semble ne le faire qu'à regret. Dufour en fait la remarque, et pousse un profond soupir en suivant son ami.

« Bonne nuit, messieurs, » dit Jacques en saluant les voyageurs avec son air moqueur; « je n'aurai
» peut-être pas l'honneur de vous revoir... mais je
» pense que demain vous n'aurez plus besoin de moi
» pour trouver le chemin de Bréville! — Je l'es-
» père, » dit Victor. Dufour ne répond rien; il jette encore un regard sur Madeleine. La petite a en ce moment les yeux attachés sur lui et sur Victor avec une expression indéfinissable. Les deux amis suivent leur hôte qui monte l'escalier, et la jeune fille les accompagne des yeux tant qu'elle peut les voir.

Maître Grandpierre marche le premier dans un petit couloir étroit qui aboutit à un autre escalier, lequel donne sur une espèce de palier; là, le maître de la maison entre dans un corridor en disant : « Par » ici, messieurs.

» — Où diable va-t-il donc nous reléguer ? » dit Dufour, « cette maison est bien grande pour un ca» baret… Comme ce plancher craque sous nos » pieds… il semble que l'on marche sur des trap» pes… »

Grandpierre s'arrête, ouvre une porte, et fait entrer les voyageurs dans une chambre assez vaste où l'on a dressé deux lits.

« Voilà votre chambre, messieurs ; j'espère qu'ici » vous dormirez sans vous éveiller.

» — C'est bien ce que je compte faire, » dit Victor.

« — Moi, j'ai le sommeil très-léger, » dit Dufour, « et je m'éveille à chaque instant dans la nuit… » mais j'ai un livre dans ma poche et je pourrai m'a» muser à lire.

» — Lire la nuit, » dit l'hôte en posant la lumière sur une cheminée; » m'est avis, monsieur, que vous » ferez mieux de dormir : chaque chose a son temps, » et vous devez être fatigué.

» — Je ferai ce qui me fera plaisir… il me sem» ble que je suis bien le maître…— Oh ! c'est juste, » à votre aise… Bonsoir, messieurs. »

L'hôte va s'en aller ; mais Dufour, qui a déjà inspecté des yeux leur chambre à coucher, rappelle Grandpierre en lui disant :

« Ah ! monsieur Grandpierre, pardon si je vous » retiens encore… Mais qu'est-ce que c'est donc que » cela ? »

Dufour désignait une porte placée en face des lits, mais qui, de leur côté, n'offrait ni pène, ni verrous.

« — Ça?... Eh parbleu! c'est une porte, » dit l'hôte en souriant. « — Je vois bien que c'est une porte, » mais comment donc est-elle fermée?—Elle est fer- » mée à clef... Ah! c'est qu'elle se ferme de l'autre » côté, mais on ne l'ouvre jamais : c'est une porte » qui est condamnée; elle ne servait qu'à gêner... je » ne sais même pas ce qu'on a fait de la clé... Au » reste, messieurs, je pense que vous êtes tranquilles, » et que vous n'avez pas peur des voleurs chez moi...

» — Non, sans doute, mon cher hôte... mais si » vous écoutez mon ami, il est si curieux qu'il vous » fera sans cesse de nouvelles questions... il veut » tout savoir... Je suis étonné qu'il ne vous ait pas » déjà demandé pourquoi votre maison est dans un » bois...

» — Il me semble qu'on n'est pas indiscret pour » demander où conduit une porte, » dit Dufour avec humeur; « je suis bien aise de ne pas être dé- » rangé... quand je lis... et ordinairement les portes » d'une chambre se ferment en dedans, mais il pa- » raît qu'ici ce n'est pas comme partout!...

» — Soyez tranquille, monsieur, personne ne vien- » dra vous déranger. Bonne nuit... je vais rejoindre » l'ami Jacques. »

L'hôte quitte la chambre, dont il tire la porte après lui; on entend ses pas lourds faire craquer le plancher du corridor, mais bientôt le bruit s'éloigne et le plus profond silence semble régner dans la maison.

Victor se déshabille et s'apprête à se coucher; Dufour l'arrête en lui disant à demi-voix :

« Est-ce que vraiment tu vas te coucher? — Pourquoi pas? — Tu ne devines donc pas où nous » sommes?... — Parbleu ! nous sommes dans un cabaret... au milieu d'un bois... Nous ne serons pas » couchés aussi douillettement que chez de Bréville, » mais une nuit est bientôt passée ! — Tout cela ne » serait rien si nous étions chez des gens honnêtes !... » mais j'ai trop de raisons de croire qu'il n'en est pas » ainsi... Toi, tu manges, tu bois, tu dors, tu ne » remarques rien ! — C'est que je n'ai rien vu de remarquable ici. — Mon cher Victor, pour un garçon d'esprit, tu as bien peu de pénétration; nous » sommes dans un repaire de brigands, et cette nuit » on nous assassinera pour nous voler, parce que ce » scélérat de Jacques n'aura pas manqué de dire que » tu as douze cents francs sur toi!. . — Quelle diable d'idée as-tu là?... Tu ne rêves que voleurs et » assassins!... Sais-tu que tu es cruel en voyage? Je » ne te conseille pas de te marier, Dufour, car tu » rêveras toutes les nuits que tu es cocu!... — Il ne » s'agit pas de plaisanter... Tu sais bien que je ne » suis pas un poltron; mais je trouve ridicule de se » laisser prendre au piége sans pouvoir se défendre... » — Et qui te fait donc présumer que nous soyons » chez des voleurs? — Tout!... D'abord cette maison au milieu des bois... ce Grandpierre et son fils, » qui ont chacun six pieds de haut... ces armes que

» j'ai aperçues derrière la porte... ce Jacques qui
» nous envoie de ce côté, puis qui vient lui-même
» nous rejoindre dans ce cabaret, quoiqu'il eût dit
» d'abord avoir affaire au village de Samoncey...
» enfin, et c'est là-dessus principalement que nous
» devons asseoir nos soupçons, la conduite de Madeleine, qui n'est pas servante... et qui est je ne
» sais quoi dans la maison... Oh! si tu avais observé
» cette jeune fille, comme je l'ai fait, tu devinerais
» bien qu'il se passe ici quelque chose d'extraordinaire... Cette petite est triste, pâle; elle ne lève
» pas les yeux... Est-ce là la tournure, l'humeur d'une
» paysanne?... A table, quand elle croit que les gens
» de la maison ne la voient pas, elle nous regarde...
» elle nous dévore des yeux... c'est le mot... Pauvre
» petite! Je suis sûr qu'elle devine le sort qui nous
» attend et voulait nous sauver, nous prévenir. Au
» moment où nous allions nous retirer, elle avait
» bien vite pris la lumière pour nous conduire; mais
» son maître la lui a arrachée des mains, en lui ordonnant de rester en bas : il avait peur qu'elle ne
» nous avertît des dangers qui nous menacent. Si tu
» avais vu cette pauvre enfant nous suivre des yeux
» quand nous avons quitté la salle... Ah! cette petite
» n'est pas jolie, c'est vrai; mais, dans ce moment,
» je t'assure qu'elle était belle, tant ses yeux avaient
» d'expression!... Maintenant, examine cette chambre où l'on nous a relégués... est-ce sombre!...
» est-ce lugubre!... et cette porte qui ne se ferme
» pas de notre côté, et qu'on peut ouvrir de l'autre
» quand on veut!... tu conviendras que c'est fort

» commode... et que dans aucune auberge tu n'as eu » de chambre si mal fermée que celle-ci. »

Victor a écouté Dufour avec attention ; quand celui-ci a fini, il se remet à se déshabiller.

« Comment!... tu veux toujours te coucher ?...
» — Mon cher ami, si nous sommes chez des voleurs, il n'y a plus moyen de nous sauver ; si nous » sommes chez d'honnêtes gens, tes soupçons n'ont » pas le sens commun. Dans l'un ou l'autre cas, il » me semble que je ferai toujours aussi bien de me » coucher. Quand la mort nous frappe pendant que » nous dormons, nous ne faisons que passer d'un » sommeil dans un autre.

» — Je ne suis pas pressé de goûter ce sommeil-» là. Pourquoi ne pas essayer de nous sauver ? nous » le pourrions encore peut-être..... Voyons cette » croisée... »

Dufour ouvre la fenêtre de la chambre ; elle donnait sur une arrière-cour de la maison. Mais il faisait noir comme dans un four, et il était impossible de mesurer des yeux à quelle distance on était du sol.

« — Referme ta fenêtre, mon cher ami, » dit Victor ; « je n'ai pas envie de me casser le cou pour » éviter un danger imaginaire. Je ne suis nullement convaincu que nos hôtes soient de malhonnêtes gens... Ce Grandpierre a au contraire une » bonne figure qui respire la franchise... — C'est-» à-dire, l'ivrognerie. — Parce que lui et son fils ont » six pieds de haut, je ne vois pas que ce soit une » raison pour suspecter leur loyauté. Enfin, cette » jeune fille t'a fait des signes : si elle te dévorait des

» yeux, c'est que probablement tu lui as inspiré un
» doux sentiment... tu auras fait sa conquête... c'est
» très-possible; tu n'es pas mal quand tu n'y penses
» pas... — Victor, tu as bien tort de ne pas me
» croire!... — J'aime mieux me coucher... je te conseille d'en faire autant... Nous avons beaucoup
» marché aujourd'hui, et tu dois être aussi fatigué
» que moi... Bonsoir, Dufour... demain tu feras des
» études superbes dans le bois; et, si la petite Madeleine te fait toujours des mines, tu pourras peut-être faire aussi une étude avec elle. »

Victor s'est mis au lit malgré les remontrances de son ami; celui-ci ne sait à quoi se décider. Il se promène dans la chambre, s'arrête, écoute contre la porte du couloir, puis contre celle qui est condamnée. Bientôt Dufour s'aperçoit que son compagnon de voyage est endormi; la vue du repos que goûte Victor lui donne envie de l'imiter : malgré ses inquiétudes, il sent que le sommeil le gagne; mais, avant de se mettre au lit, il veut faire une revue exacte de leur chambre, pour s'assurer s'il n'y a point quelque trappe, ou quelque issue autre que la porte condamnée.

Dufour prend la lampe et commence son inspection : il tâte les murs et regarde sous les meubles; il ne découvre rien de suspect. Arrivé devant la porte, objet de ses craintes, il la pousse, l'examine du bas en haut. Cette porte est vieille, elle a de larges fentes en divers endroits; en regardant ces ouvertures, Dufour croit apercevoir au loin une faible lumière. Il va poser sa lampe dans un autre coin de la chambre, et revient braquer son œil contre une fente de la porte. La lumière augmente, un léger bruit se fait entendre. Dufour est tout oreille, et s'écarquille les yeux pour mieux voir. Le bruit approche : ce sont des pas... deux personnes s'avancent du fond d'un corridor qui est sans doute devant cette porte. L'une de ces personnes tient une lumière. Dufour reconnaît Madeleine, et à côté d'elle l'homme qui les a guidés dans le bois.

Jacques parle à la jeune fille. Arrivés à quatre pas de la porte, ils s'arrêtent, et Dufour peut les entendre. La jeune fille verse des larmes; l'homme en blouse lui prend la main.

« Consolez-vous, Madeleine, consolez-vous... les » pleurs, ça ne sert à rien. J'sais ben que c'est la grande » ressource des femmes!... quand elles ont du cha- » grin, elles s'en prennent à leurs yeux... Mais, faut » pas vous désoler comme ça... on ne sait pas encore » ce qui peut arriver!...

» — Ah! mon cher Jacques... c'est en vain que » vous voulez me consoler! je vois bien que c'est » fini!... qu'il n'y a plus d'espoir... Je voudrais en » vain prendre sur moi et avoir du courage... je » m'étais habituée à ma situation... je la supportais » sans me plaindre... mais à présent, oh! à présent, » je sens que je serai plus malheureuse.

» — Je vous dis que vous êtes une enfant de pleu- » rer... et pour qui?... mon Dieu! pour des gens qui » n'en valent pas la peine, qui ne méritent pas vos » regrets...

» — Oh! le scélérat!... le gredin! » se dit Dufour,

« c'est de nous qu'il parle, j'en suis sûr, et il trouve » que nous ne méritons pas qu'on s'intéresse à notre » sort... Hum! brigand! si j'avais un pistolet, comme » je t'ajusterais par le trou de cette porte! »

Au bout d'un moment, et après avoir essuyé ses yeux, la jeune fille reprend :

« Vous trouvez qu'ils ne méritent pas l'intérêt que » je leur porte... Ah! Jacques!... vous ne pouvez » penser comme moi, vous; vous ne pouvez sentir » ce que j'éprouve pour eux... j'espérais que cela » tournerait autrement... Je vois bien qu'il faut re- » noncer à cet avenir dont je m'étais flattée. Mais » rester ici... ce Babolein... madame Grandpierre.. » Hélas! je suis bien tourmentée!...

» —Oui, oui, je vous comprends!... Pauvre Ma- » deleine! cela ne devrait pas être ainsi... Plus que » tout autre, je dois vous plaindre, moi!...—Vous, » Jacques?...—Oui, moi... mais ça ne vous servira » pas de grand'chose... malheureusement!... Allez » vous reposer, Madeleine, allez... et, je vous le re- » pète, ne versez plus de larmes pour des gens qui » n'en valent pas la peine.—C'est bien aisé à dire » cela, mais je n'ai pas appris à commander à mon » cœur! »

Jacques serre la main de la jeune fille et s'en retourne par le corridor; Madeleine ouvre une porte, disparaît, et la lumière disparaît avec elle.

« Ce que j'ai entendu me semble assez clair, » se dit Dufour en quittant la fente de la porte... « Cette » jeune fille s'intéresse vivement à nous : elle vou- » drait nous sauver, et se désole parce qu'elle voit

» que c'est impossible... Ce misérable Jacques nous » tuera avec sa faux... comme des coquelicots!.. Ah! » si Victor avait entendu cette conversation! mais il » dort comme s'il était chez lui... Que faire?.. si j'ap» pelais Madeleine... les autres m'entendraient aussi, » et ils accourraient plus vite! Je ne me suis jamais » trouvé dans une pareille situation. »

Dufour se remet à marcher dans la chambre, à écouter aux portes; mais il n'entend plus rien. La fatigue l'emporte bientôt sur l'inquiétude, ses yeux se ferment malgré lui. Il se décide à se coucher et à attendre, comme Victor, les événemens. Il place en soupirant sa montre sur la table de nuit; mais bientôt, ne l'y croyant pas en sûreté, il la fourre sous son traversin et pose sa tête dessus en se disant: « On ne » l'aura qu'avec ma vie!... Je crois que j'aimerais » mieux mourir que d'être volé!... dépouillé!... » Qu'ils y viennent!... Je n'ai pas d'armes... mais le » courage en tient lieu... Tout m'en servira d'ail» leurs... tout... jusqu'à... Ma foi, oui... cela peut » donner un bon coup et étourdir un homme... Ca» chons-le aussi. »

Et Dufour, prenant le vase de nuit, le met dans la ruelle de son lit, entre la paillasse et le matelas. Après avoir pris toutes ces précautions, l'artiste se recouche. Il a d'abord le projet de rester éveillé; mais, ne pouvant long-temps combattre le sommeil, il prend le parti de s'en remettre à la Providence du soin d'écarter les dangers qui l'environnent, et la Providence l'endort... C'est ordinairement ce qu'elle fait de mieux pour le bonheur des humains.

# CHAPITRE VI.

## LE RÉVEIL.

Le soleil éclairait la chambre où étaient couchés les deux amis lorsque Dufour ouvrit les yeux.

Le peintre ne se rappelle d'abord que confusément les événemens de la veille; cependant, petit à petit, la mémoire lui revient. Dufour, tout étonné de se retrouver vivant, regarde timidement autour de lui, il aperçoit Victor qui dort encore. Leurs habits sont toujours auprès d'eux : rien n'a été dérangé dans la chambre, qui, éclairée par le soleil, paraît tout autre à notre voyageur. Elle n'a plus cet aspect sombre et mystérieux qui, la veille, lui avait tant déplu. C'est une pièce vaste, carrée; le petit papier à fleurs qui lui sert de tenture est d'une couleur gaie, et, à travers les vitres de la fenêtre, on aperçoit les arbres du bois, dont le feuillage, rafraîchi par l'orage de la veille, brille des plus vives couleurs.

Dufour se frotte les yeux; il se sent tout radieux, tout dispos; il glisse la main sous son traversin, et, en sentant sa montre, il ne peut s'empêcher de rire de ses craintes de la veille. Il regarde l'heure et s'écrie : « Huit heures!... huit heures passées !... J'espère que » nous avons bien dormi!... Ho! hé!... Victor!... » Allons donc, paresseux... il est huit heures!... Est- » ce que tu ne vas pas te lever?...

» — Ha çà, nous ne sommes donc pas assassinés? » dit Victor en étendant les bras. «Il me semblait pour- » tant que nous étions dans un repaire de brigands... » T'en souviens-tu, Dufour?...

» — Allons, gronde-moi! moque-toi de moi... » ça m'est égal, je suis de bonne humeur ce matin... » J'ai eu tort... je le confesse : j'ai soupçonné de » braves gens... Cependant il y a du mystère dans » cette maison, car, pendant que tu dormais, j'ai en- » tendu cette petite Madeleine dire des choses sin- » gulières... — Tu as rêvé cela. — Non... oh! je ne » l'ai pas rêvé... mais, enfin, il paraît que cela ne nous » regardait pas... c'est le principal... Aussi, j'ai un » appétit ce matin!... je vais me dédommager de » ma sobriété d'hier au soir; je vais déjeuner... je » vais m'en donner... Je... Aïe... aïe!... Holà là... » Ah! mon Dieu, je suis blessé!... »

En se promettant de s'en donner, Dufour sautait et se roulait dans son lit. Il avait oublié que, dans ses inquiétudes de la veille, il avait caché un meuble nécessaire entre son matelas et sa paillasse; et, quoiqu'il eût relégué ce meuble contre la ruelle, à force de s'agiter, il venait de le briser sous lui, et un morceau aigu lui était entré quelque part.

« Que diable viens-tu de faire? » dit Victor, « est-» ce que tu casses des assiettes dans ton lit?... — » Non, ce ne sont pas des assiettes... C'est que j'a-» vais oublié qu'hier au soir, par prudence... n'ayant » pas d'armes... j'avais mis certain vase sous mon » matelas... Ah! Victor, regarde, je t'en prie, si je » ne suis pas blessé dangereusement. — Ah! ah!... » Comment, Dufour, tu voulais te défendre avec... » — Écoute donc, cela aurait fort bien paré un » coup de poignard.— C'est une nouvelle espèce de » bouclier à laquelle don Quichotte n'avait pas » pensé!... — Je suis blessé, n'est-ce pas?... —Eh! » non... une égratignure!..—Peste! tu appelles cela » une égratignure!... c'est presque comme celle que » la paysanne montre au *diable de Papefiguière*!...— » Je voudrais que cela te corrigeât de ta méfiance » continuelle.—Je mettrai de la farine dessus...—Tu » devrais appeler la petite Madeleine et la prier de te » panser. — C'est bien... c'est bien!... Si elle était » plus jolie, tu aurais cherché à lui montrer bien au-» tre chose. Au reste, je vais tâcher, ce matin, de » causer un peu avec cette jeune fille avant de quit-» ter cette maion... et de savoir pourquoi, hier, elle » nous regardait en soupirant, car je suis très-sûr » qu'elle soupirait. »

Victor s'est habillé. Il ouvre la fenêtre, et aperçoit un petit jardin au bout de la cour qui est derrière la maison. Dufour, qui est parvenu, non sans peine, à se lever, vient se placer aussi à la fenêtre.

« Cette vue est gentille!... Cette cour... ce jar-» din... ces fleurs... et puis le bois qui encadre le

» tableau... Il faut que je dessine tout cela...—Il me » semble qu'hier tu trouvais cette demeure fort » triste. — Hier, il faisait nuit... Tiens, mon ami, » il n'y a rien de tel qu'un effet de soleil pour embellir un tableau. »

En ce moment on frappe à la porte de la chambre, et les deux amis reconnaissent la voix du maître de la maison, qui demande si l'on peut entrer.

« Oui, oui, entrez, mon cher hôte! » crie Dufour en allant ouvrir à Grandpierre, auquel il tend la main que celui-ci serre avec cordialité.

« Je viens savoir si ces messieurs ont bien passé » la nuit et s'ils déjeuneront avant de partir. — Oui, » mon cher hôte, nous déjeunerons... N'est-ce pas, » Victor, que nous déjeunerons avec notre hôte? — » Volontiers. — Et quant à la nuit... oh! elle a été » excellente... je n'ai fait qu'un somme... j'ai été » très-bien couché... — Je suis charmé, messieurs, » que vous ayez été satisfaits. — Est-ce qu'on n'est » pas toujours bien chez de braves gens?... Ce bon » monsieur Grandpierre... il a une bonne figure... » n'est-ce pas, Victor, que notre hôte a une figure » franche... ouverte?... Il faudra que je fasse votre » portrait, monsieur Grandpierre.— Oh! monsieur » est ben honnête.... —Si, si, je viendrai faire votre » portrait en me promenant dans le bois quand nous » serons à Bréville... Et votre ami Jacques, le verrons-nous ce matin? — Non, monsieur; Jacques » est parti depuis le point du jour, pour aller travailler en journée... Dame!... Jacques n'est pas » riche... Il y a quatre ans, le feu brûla sa maison,

» sa récolte ; il perdit le peu qu'il possédait, et, après » avoir labouré son petit champ, fut obligé d'aller » travailler à celui des autres ; mais ça ne lui ôta pas » sa bonne humeur, et Jacques n'en garda pas moins » avec lui sa tante qu'est ben vieille et infirme. Oh ! » c'est un brave homme que Jacques... un peu brusque... un peu gouailleur, comme ils disent dans le » pays, mais qui est estimé de chacun pour sa probité.

» — Eh bien ! mon cher monsieur Grandpierre, » ce que vous me dites là ne m'étonne nullement... » ce Jacques a une physionomie toute particulière... » il a quelque chose qui prévient en sa faveur... surtout quand on le regarde long-temps... N'est-ce » pas, Victor ? »

Victor, qui ne peut plus comprimer son envie de rire, sort en disant : « Je vais voir le jardin pendant » qu'on préparera le déjeuner. »

Le jeune homme traverse le corridor étroit, descend un petit escalier, et se trouve dans la cour au bout de laquelle est le jardin. C'est un petit enclos où sont pêle-mêle les fruits, les légumes, les racines dont on fait un fréquent emploi dans un ménage. Chaque coin de terrain a été mis à profit : la modeste laitue croît au pied du cerisier, le chou et le groseiller sont pressés l'un contre l'autre, et la petite feuille dentelée de la carotte se mêle au feuillage plus large et plus foncé du navet ; à peine si l'on a réservé quelques chemins pour mettre un pied l'un devant l'autre.

Au fond de ce verger-potager, Victor aperçoit un petit carré qui paraît plus soigné que le reste et dans lequel on a planté différentes fleurs. Une jeune fille est assise sous un berceau couvert de chèvre-feuille qui termine ce petit parterre ; elle a les yeux fixés sur un rosier qui est à ses pieds ; mais, à sa tristesse, à son immobilité, il est facile de juger qu'en ce moment ce ne sont pas des fleurs qui l'occupent.

Victor s'approche doucement de Madeleine, qu'il a reconnue, quoiqu'elle n'ait pas levé la tête ; il va s'asseoir près d'elle en disant : « Voilà des fleurs que » vous aimez bien, n'est-ce pas ? »

La jeune fille, toute surprise, rougit, semble honteuse, et se lève en balbutiant ; « Pardon, monsieur, » je ne vous avais pas vu venir.

» — Eh bien ! je ne veux pas vous faire fuir de » votre jardin... car je gagerais que ce petit jardin » est le vôtre ? » dit Victor en retenant Madeleine par la main. Celle-ci, un peu confuse, se rassied cependant en répondant : « Oui, monsieur, c'est en effet » mon petit jardin... monsieur Grandpierre a bien » voulu m'abandonner ce petit coin de terrain... j'y » ai planté des fleurs, et j'en ai bien soin !... — Il n'y » a aucun mal à cela, mon enfant... Vous aimez les » fleurs... plus tard vous aimerez autre chose encore... car il faut toujours que le cœur ait de l'occupation... surtout chez les femmes ; et de ce côté-là » je suis femme aussi. Mais, pendant que nous voilà » seuls, il faut que je vous demande l'explication de » votre conduite d'hier... qui a beaucoup intrigué et » même inquiété mon compagnon... qui, à la vérité, » s'inquiète très-facilement. Il prétend que vous » portiez sur nous des regards mystérieux, mélancoliques... que vous paraissiez désirer de nous parler

» en secret… Mon ami a-t-il rêvé tout cela… ou
» avez-vous en effet quelque chose à nous dire? à
» nous demander?… Eh bien!… répondez donc…»

La jeune fille rougit encore plus, en effeuillant dans ses doigts une rose qu'elle vient de cueillir pour cacher son embarras. Elle ne lève pas les yeux et n'ose répondre. Victor, pour l'enhardir, se rapproche d'elle, passe son bras autour de sa taille, et, quoiqu'elle ne soit pas jolie et qu'il n'en soit pas amoureux, lui prend un baiser, tant est grande chez lui la force de l'habitude.

Madeleine se recule vivement à l'autre bout du banc; elle lève alors les yeux sur Victor, et il y a dans son regard, dans tous ses traits une expression de fierté, de mécontentement qui lui sied à ravir et qui étonne le jeune homme. Il se rapproche d'elle, et veut lui prendre la main, qu'elle retire aussitôt.

« Je vous ai fâchée? Mon Dieu! j'en suis désolé…
» ce n'était nullement mon intention… je ne pensais pas qu'il y eût aucun mal à vous embrasser…
» Est-ce que dans ce pays les jeunes filles se fâchent
» quand on les embrasse?…

» — Monsieur, je ne suis pas habituée à de telles
» manières, et… — Et vous avez eu un mouvement
» de fierté superbe! En vérité, il aurait fait honneur à une duchesse!… Savez-vous, ma chère
» amie, que pour une servante de cabaret, vous
» êtes bien farouche?… Allons, la voilà qui pleure
» à présent… je lui ai encore fait de la peine!…
» Vraiment je ne fais que des sottises ce matin…
» C'est peut-être parce que je vous ai appelée ser-

» vante que vous pleurez?... je vous assure que je » n'ai pas voulu vous humilier... Si vous me con» naissiez mieux, vous sauriez que j'aime trop les » femmes pour vouloir leur faire de la peine... Al» lons, Madeleine, donnez-moi votre main, et fai» sons la paix... je vous promets que je ne vous » embrasserai plus... je ne sais même pas pourquoi » cela m'est arrivé... Mais aussi cet imbécille de Du» four qui m'assure que vous nous regardiez... que » vous lui lanciez des œillades... Vous n'êtes plus » fâchée, n'est-ce pas? »

Victor a un ton de franchise, d'abandon, qui séduit, qui inspire sur-le-champ la confiance; Madeleine s'est laissé prendre la main, et elle lui dit d'un air qui n'a plus rien de sévère :

« Non, monsieur, je ne suis plus fâchée... d'ail» leurs je n'avais pas le droit de l'être... Je ne suis » en effet qu'une servante dans cette maison, mais » monsieur Grandpierre m'y traite avec tant de » bonté... et quoique sa femme soit quelquefois un » peu brusque avec moi, cependant on ne me re» garde pas comme une domestique... parce qu'au» trefois... Ah! j'étais si heureuse!...

» — Pauvre petite! Je comprends!... vos parens » étaient à leur aise sans doute, et des malheurs vous » auront forcée à entrer ici.

» — Mes parens!... Je ne les ai jamais connus... » ils moururent quand j'étais encore au berceau... » à ce qu'on m'a dit... mais une dame... bien bonne, » bien généreuse, eut pitié de moi; elle me prit avec

» elle, me fit élever et me traita comme son enfant : » cette dame était la marquise de Bréville.

» — La marquise de Bréville?... la belle-mère » d'Armand? — Oui, monsieur. Ah ! combien elle » eut de bontés pour moi !... C'est lorsque son mari » mourut qu'elle me fit venir chez elle... j'avais, je » crois, à peine trois ans alors. Là je trouvai Armand » et Ernestine... c'étaient deux enfans que mon» sieur le marquis avait eus d'un premier mariage, » et que ma bienfaitrice aimait beaucoup, quoi» qu'elle ne fût que leur belle-mère. Armand avait » trois ans de plus que moi, et Ernestine cinq ; mais » ils m'aimaient bien aussi ; nous jouyons ensemble, » nous étions toujours ensemble... Ah! que j'étais » heureuse alors !... ils me traitaient comme leur » sœur... je partageais leurs études, leurs occupa» tions... je ne pensais pas que je n'étais qu'une pau» vre orpheline !... je ne prévoyais pas que mon sort » pût changer... J'étais si jeune... je jouais et je » chantais sans cesse... Ah ! je ne soupirais jamais » dans ce temps-là !...

» — Pauvre Madeleine !... je comprends vos » peines... je ne m'étonne plus maintenant de vos » manières gracieuses, distinguées... de tout ce qui » me surprenait en vous... mais continuez, je vous » en prie.

» — Mon Dieu, monsieur, mon bonheur dura » jusqu'à la mort de madame de Bréville... J'avais » près de onze ans quand ce malheur arriva... Ma » bienfaitrice mourut en peu de jours... je ne puis » vous dire toute la douleur que j'éprouvai... dans

» ce moment affreux : ce n'était qu'elle que je regrettais; je ne songeais nullement à mon sort, à
» ce que j'allais devenir. Je pleurais celle qui m'avait
» tenu lieu de mère ; Armand et Ernestine pleuraient
» avec moi, car ils l'aimaient bien aussi ; mais, au
» bout de quelques jours, il arriva du monde, des
» parens... on emmena Ernestine et Armand, et on
» mit à la porte la petite Madeleine, car je n'étais
» rien dans la maison, et, en perdant ma bienfaitrice, j'avais tout perdu !

» — Madame de Bréville n'avait pas eu le temps
» d'assurer votre sort, sans doute?... Mais vous
» abandonner ainsi... ah ! c'est affreux!... Il fallait
» que tous ces gens-là eussent le cœur bien dur.
» Pourquoi la sœur d'Armand ne vous emmena-t-elle pas avec elle ?—Oh ! ce ne fut pas de sa faute :
» on ne le voulut pas. Je ne savais que devenir,
» lorsque Jacques parut devant moi. Il me prit par
» la main, me consola; dit, entre ses dents, bien
» des choses que je ne compris pas... puis, m'emmena chez lui, où il avait déjà soin de sa vieille
» tante... Ah ! c'est un brave homme que Jacques !...
» je restai trois ans chez lui. Alors arriva un nouveau malheur : le feu consuma sa demeure. Jacques n'avait plus rien ; je ne voulus pas rester encore à sa charge... Heureusement M. Grandpierre
» eut pitié de moi, et il voulut bien me prendre dans
» sa maison... Il y a quatre ans que j'y suis. M. Grandpierre me traite avec douceur ; sa femme me
» gronde parfois ; mais enfin j'étais habituée à mon
» sort, lorsqu'il y a quelques jours en apprenant

» que M. Armand de Bréville, que sa sœur étaient » revenus dans ce pays, je ne pus me défendre d'é» prouver de nouvelles espérances... Je crus... oui... » j'osai penser que ceux qui m'avaient traitée comme » leur sœur, dont j'avais pendant long-temps par» tagé les plaisirs, se souviendraient de la petite Ma» deleine, et voudraient au moins la revoir, l'em» brasser une fois... car ce n'est pas leurs bienfaits » que je désire, mais leur amitié dont je suis ja» louse... Madame de Bréville appelait Armand et » Ernestine ses enfans, et je les aimais comme les » enfans de ma bienfaitrice!... Eh bien! monsieur... » je ne les ai pas vus... ils ne m'ont pas fait dire » d'aller à Bréville... Ah! voilà ce qui me fait le » plus de peine... car j'ai un grand désir de les voir... » de les embrasser... Aussi, combien j'envie le sort » de ceux qui vont chez eux, combien je voudrais » être à leur place!... Voilà pourquoi, monsieur, » en apprenant que vous alliez chez mes compa» gnons d'enfance, je vous ai regardé souvent à la » dérobée... J'aurais voulu vous dire mille choses » pour ceux que j'aime toujours, quoiqu'ils ne pen» sent plus à moi... mais je n'osais pas... et je conçois » que j'aie dû vous paraître singulière... et bien » hardie peut-être, de vous regarder si souvent. »

Le récit de Madeleine a vivement intéressé Victor; il lui promet de parler d'elle à Armand et à sa sœur; il lui fait comprendre que ses amis d'enfance, tout en ayant conservé le souvenir de la petite protégée de madame de Bréville, peuvent ignorer qu'elle habite si près d'eux, puisque la jeune fille convient que ni Jacques ni personne de chez Grandpierre n'a été à Bréville depuis que le jeune marquis y est revenu. L'espoir rentre dans l'ame de Madeleine; ses yeux brillent déjà de plaisir; elle remercie Victor. Dans l'effusion de sa joie, elle lui presse tendrement les mains, mais, dans ces marques de reconnaissance, il n'y a rien que d'innocent; le jeune homme le voit bien; aussi ne profite-t-il pas de la joie de Madeleine pour lui prendre un autre baiser... Il est vrai que Madeleine n'est pas jolie.

On entend la voix de madame Grandpierre, qui appelle la jeune fille. Celle-ci s'écrie : « Oh! mon » Dieu! je vais être grondée!... En causant avec » vous, monsieur, j'ai oublié le déjeuner... mais » c'est égal... vous m'avez fait espérer qu'Armand et » Ernestine pouvaient encore m'aimer un peu... je » veux bien être grondée à ce prix-là... »

Madeleine va s'éloigner... elle revient vivement vers Victor, et lui dit d'un air honteux : « Mon» sieur... pardonnez-moi si je dis Armand et Ernes» tine en parlant de M. le marquis, votre ami, et de » sa sœur... ce sont mes souvenirs d'enfance qui me » trompent encore... mais je sais bien que je ne dois » plus les nommer ainsi... et quand je les verrai, » oh! je saurai conserver le respect que je leur dois... » pourvu qu'ils me permettent de les aimer comme » autrefois!... »

La jeune fille salue de nouveau Victor et s'éloigne lestement, en sautant par-dessus les carottes et les choux qui encombrent le jardin. Victor se dit, en la regardant aller : « Cette petite a de l'ame, de la sen-

» sibilité, et une délicatesse de sentiment qui n'est » pas commune : c'est dommage qu'elle ne soit pas » jolie... et pourtant c'est peut-être plus heureux » pour elle, cela l'exposera moins aux séductions... »

Victor quitte le jardin et se rend dans la salle basse où il a soupé la veille ; il y trouve Dufour, qui s'est établi sur une table, et s'occupe à dessiner madame Grandpierre et son fils Babolein, qu'il réunit en camée. La vieille femme pose avec une dignité comique, ne tournant la tête que pour gronder Madeleine, qui n'a pas encore mis le couvert, mais reprenant bien vite la position qu'on lui a indiquée. Quant au grand Babolein, sa figure niaise et lourde ne change pas un moment d'expression.

« Je fais nos excellens hôtes, » dit Dufour en voyant entrer Victor. « Madame Grandpierre a une » superbe physionomie... des traits bien caractérisés... Avec son fils à côté, cela tranchera... Ne » remuez pas, madame Grandpierre, je vous en » prie !... je n'ai plus que quelques coups de crayon » à donner..... Je voulais faire aussi notre hôte... » mais ce sera pour une autre fois... Je viendrai » vous voir en me promenant dans le pays... j'en» trerai faire la causette avec madame Grandpierre... » j'aime les braves gens, moi !... Ah ! il faudra aussi » que je fasse l'ami Jacques... avec sa blouse... son » bonnet... ça fera bien !...

» — Je te conseille de lui faire aussi tenir sa » faux, » dit Victor en souriant, « tu sais que cela » lui donne un air qui t'a frappé hier ?

» — C'est bien ! c'est bien ! » dit Dufour en se pinçant les lèvres; « je lui ferai tenir ce que je voudrai!... Madame Grandpierre, vous pouvez vous » lever... j'ai fini. »

Dufour présente son camée; la paysanne prend d'abord le portrait de son fils et le sien pour une seule figure, mais on parvient à lui faire distinguer son profil, et elle se trouve très-ressemblante parce que son bonnet est exactement copié.

Le déjeuner est servi, on se met à table. Dufour mange comme quatre, et, tout en déjeunant, trinque avec Grandpierre, frappe sur les joues de son fils et coupe du pain à la maman. Cette fois, c'est Victor qui le presse pour le faire quitter la table, parce qu'il ne veut point passer sa journée chez les paysans. Enfin, Dufour se lève, embrasse madame Grandpierre, embrasse Babolein, frappe sur le ventre à son hôte, et s'éloigne comme s'il quittait ses parens. Pendant ce temps, Victor a payé leur dépense, et il dit tout bas à Madeleine, qui s'est approchée de lui et le regarde timidement : « Je ne » vous oublierai pas; bientôt, je l'espère, vous au» rez des nouvelles de vos amis d'enfance. »

* * *

# CHAPITRE VII.

## LA SOCIÉTÉ DE BRÉVILLE.

En suivant le chemin qui doit les mener chez le jeune de Bréville, Victor raconte à Dufour sa conversation avec Madeleine, et termine son récit en lui disant : « Tu vois maintenant pourquoi cette jeune » fille nous regardait en soupirant et avait envie de » nous parler... c'était pour nous entretenir des » amis de son enfance. Ce que tu jugeais mystérieux, » extraordinaire dans la conduite de cette petite, » s'explique fort simplement... il n'a fallu que quel» ques mots pour cela ; si tu m'en crois, Dufour, à » l'avenir tu te laisseras moins aller à ton penchant » pour les conjectures, et surtout à cette méfiance » qui te fait toujours supposer le mal, ou du moins » des choses qui ne sont pas.

» — C'est bon ! monsieur Victor, je vous suis très» obligé de vos avis ! La conduite que cette jeune

» fille a tenue avec nous est expliquée... c'est fort » bien, mais cela ne nous apprend pas ce que c'est » que cette petite Madeleine... elle ne connaît pas ses » parens!... et la marquise à pris soin d'elle!... et » cette marquise, qui la traitait comme sa fille, la » laisse en mourant exposée a mourir de faim si des » paysans n'avaient pas eu pitié d'elle!... Est-ce que » tu trouves tout cela clair, toi? Alors, tu y mets de » la bonne volonté.

» — Clair ou non!.. qu'est-ce que cela nous fait?.. » ce n'est plus de tout cela qu'il s'agit.

» — Qu'en sais-tu?... tu blâmes la conduite d'Armand et de sa sœur, qui ont abandonné la petite... » mais qui te dit qu'ils n'avaient point quelques » raisons pour cela?... cette Madeleine est peut-être » un enfant de l'amour... et, avant de s'intéresser à » elle, avant de parler d'elle à ceux chez qui nous » allons, moi, j'aurais voulu savoir si ce n'était pas » indiscret, si...

» — Dufour, tu me fais pitié avec tes craintes! on » n'est jamais indiscret quand on fait une bonne » action : c'est en faire une que de plaider la cause » de cette pauvre fille, qui, après avoir été élevée » dans l'aisance, avoir reçu un commencement d'éducation, est réduite à servir dans un cabaret. » Certes, je ne vaux pas mieux qu'un autre, je fais » bien des folies, bien des sottises même!... mais » toutes les fois que je pourrai obliger quelqu'un, je » ne calculerai pas si cela ne peut en rien me compromettre, et je suis enchanté que cette jeune fille » ne soit pas jolie, parce qu'au moins cette fois on

» ne mêlera point d'amour ni de séduction dans ma » conduite.

» — Pas jolie, pas jolie, » murmure Dufour. « Après tout ce n'est pas un monstre... Il y en a » beaucoup de plus laides... et je ne voudrais pas jurer que... Ah ! voilà sans doute la maison de M. Armand... Diable ! mais c'est fort élégant cela... Et » tu dis qu'il n'a que dix mille livres de rentes ? »

Victor marche en avant ; il ne répond pas au peintre, qui le suit en disant : « Si ce M. de Saint-Elme » est ici, nous allons voir ce qu'il me dira pour m'avoir fait promener mon tableau de la forêt de » Compiègne... Et la commission que j'ai été obligé » de payer... Oh ! décidément, ce beau monsieur-là » m'est suspect... Ce doit être lui que j'avais vu dans » le restaurant à vingt-deux sous. »

Les voyageurs sont arrivés devant une belle maison de campagne, qui se trouve sur la route, devant une vaste plaine, d'où l'on aperçoit les villages de Gizy, Samoncey et quelques maisons élégantes, ou de riches habitans de Laon et de Sissonne viennent passer la belle saison.

Victor traverse une cour, et, sans parler au concierge, entre dans la maison. Dufour, qui vient après lui, s'approche de la loge du concierge, en disant : « Ce Victor est étonnant... il entre comme » chez lui... On ne nous connaît pas ici... on pourrait croire... Eh bien ! est-ce qu'il n'y a personne » chez le portier ? »

Une grose fille arrive, tenant dans ses bras un enfant auquel elle fait manger de la bouillie.

« Je viens voir M. Armand de Bréville, » dit Dufour. « J'espère qu'il est ici, car il m'a invité, ainsi » que mon ami, qui a passé devant.

» —Oui, monsieur, oui, M. de Bréville est ici... » Vous allez trouver tout le monde dans la mai» son... Je crois qu'ils jouent au billard à c't'heure.

» —Ah ! il y un billard ici... tant mieux... Et tout » le monde y est?... Est-ce qu'il y a beaucoup de » monde ici?

» —Mais, dam'... comme à l'ordinaire... M. Ar» mand... M. Saint-Elme...—Oh ! je le connais ce» lui-là.—Madame de Noirmont et son mari, et » puis deux voisins... Allons donc, Fanfan; est-ce » que t'en veux pus !—Prenez garde, vous lui met» tez de la bouillie dans le nez... Est-ce que c'est à » vous, ce gros compère-là?...—Oh ! non, mon» sieur, c'est mon petit frère...—Je disais aussi, » vous êtes trop jeune pour avoir déjà un marmot... » Quel âge avez-vous? —J'avons quinze ans, mon» sieur.—Peste !... quelle commère... quelle carna» tion !... et à quinze ans vous êtes déjà concierge?.. » —Oh ! avec maman; c'est qu'elle est à la cuisine, » elle...—Ah ! j'entends... elle cumule les emplois... » Ha ça !... mais je cause là... vous dites qu'on est » au billard... De quel côté ce billard ?—Prenez » l'escalier sous le vestibule, et tout en haut; gn'y a » pas à se tromper.—Merci, mon enfant !... Prenez » garde à votre petit frère... vous lui en donnez trop » à la fois... »

Dufour entre dans la maison, examine le vestibule qui est pavé de dalles, jette un coup d'œil dans

une salle à manger dont la porte est ouverte, puis monte l'escalier en se disant : « C'est fort bien tenu...
» Pour peu qu'il y ait du terrain avec cela... c'est
» une jolie propriété. »

Dufour arrive au haut de l'escalier. Là, on a décoré une grande salle en forme de tente ; et, de cet endroit où l'on a placé le billard, la vue s'étend au loin sur tous les environs.

M. de Saint-Elme est en train de jouer avec un grand homme, qui a une assez belle figure, mais un air froid, fier et peu aimable ; un autre monsieur plus jeune tient une queue de billard à la main, et semble attendre son tour : celui-là a une jolie petite figure bien ronde, bien fraîche et bien insignifiante, ce que l'on appelle communément une figure d'ange bouffi.

Victor cause avec Armand, qui vient au devant de Dufour, et lui adresse les politesses d'usage. Pendant que celui-ci y répond, M. de Saint-Elme accourt prendre la main du nouveau-venu, et la lui serre en l'accablant de témoignages d'amitié. Dufour fait ce qu'il peut pour retirer sa main, et répond assez froidement aux avances du petit-maître qui va toujours son train. Mais le grand monsieur a déjà répété deux fois d'un air d'impatience :

« Monsieur de Saint-Elme, c'est à vous à jouer !...
» — Oui, c'est à vous jouer, » dit le jeune homme ;
« car M. de Noirmont n'a pas carambolé... — Je ne le
» cherchais pas, monsieur ; je n'ai voulu que coller
» mon joueur, et je crois que j'ai assez bien réussi...
» C'est à vous à jouer, monsieur de Saint-Elme...

» —Pardon, messieurs, je suis à vous... C'est que » je suis si enchanté de revoir mon ami Dufour... » Messieurs, félicitons-nous... nous possédons » dans cette campagne un des premiers artistes de la » capitale. »

Le grand monsieur, qui semble peu sensible à tout ce qui touche les arts, se contente de faire une légère inclination de tête à Dufour en reprenant : « C'est à vous à jouer, et vous êtes collé...—Oh! ça » m'est égal, je touche partout. »

En effet, Saint-Elme donne son coup de queue sans avoir à peine visé, et il bloque la bille de son adversaire, qui ne peut retenir une légère grimace, tandis que le jeune homme s'écrie : « Supérieurement » joué... c'est un bloque dans mon genre!... A mon » tour... vous allez voir, messieurs!... »

Saint-Elme revient vers Dufour, qui admire déjà un point de vue ; il lui frappe sur le bras, en lui disant : « Mais à propos, je vous en veux, monsieur » Dufour, oh! j'ai à me plaindre de vous!

» — De moi, monsieur! » répond le peintre en le regardant avec surprise, « parbleu! voilà qui est » fort! Il me semble, au contraire, que ce serait » moi qui pourrais... — Permettez, mon cher Dufour, est-ce que je ne vous avais pas prié de me » céder au prix qui vous conviendrait un délicieux » tableau de la forêt de Compiègne?... — C'est justement de cela que je voulais vous parler... — Eh » bien! mon cher, ce tableau, je l'attends encore... » Pourquoi donc ne me l'avez-vous pas envoyé? — » Par exemple, c'est trop fort cela! je vous l'ai bien

» envoyé ; mais vous me donnez une adresse où vous » ne logez plus... C'est fort désagréable de faire » promener ainsi un tableau. — Qu'est-ce que vous » me dites-là ?... Où donc a-t-on été ? — Rue Saint-» Lazare, où vous m'avez dit... — Rue Saint-La-» zare! ah ! étourdi que je suis!... Mais il y a un » siècle que je ne demeure plus là... — C'est ce qu'on » a dit au commissionnaire. — Ah! mon cher Du-» four... que je suis désolé de cette erreur! mais, » de retour à Paris, j'espère que nous réparerons » cela... Tout ce que je sais, c'est que les mille francs » en or qui vous étaient destinés sont dans un coin » de mon secrétaire, d'où ils n'ont pas bougé de-» puis ce temps... — C'est à vous à jouer, monsieur » de Saint-Elme. — Pardon, messieurs, c'est que » j'avais à cœur de m'expliquer avec mon ami Du-» four. »

Dufour ne sait plus que penser ; et il se dit : « En » tout cas, ce gaillard-là a un fil, un aplomb étour-» dissant!

» — Laissons ces messieurs jouer à leur aise, » dit Armand à Victor et à Dufour ; « venez voir mon pe-» tit parc... je pense que nous y trouverons ces » dames, et je serai bien aise de vous présenter à ma » sœur. »

Les nouveaux-arrivés suivent Armand, qui, tout en les conduisant au jardin, leur renouvelle les assurances du plaisir qu'il éprouve à les voir. « Je crains » seulement que vous vous ennuyiez ici, » dit le jeune Bréville ; « quand on a l'habitude des plaisirs de

» Paris, une campagne, une société de province... » cela semble bien monotone... Moi, je vous avoue » que je commence à perdre patience, et, si vous » n'étiez pas venus, j'allais repartir.

» — La campagne ne m'ennuie pas, » dit Victor, « j'aime le calme que l'on y goûte... cela repose un » peu des plaisirs de Paris. — Moi, pourvu que je » trouve des arbres, des feuilles à copier, je suis » content. — Ah! messieurs, vous êtes heureux de » vous satisfaire de si peu! il me faut des plaisirs » plus vifs, du mouvement, de l'amour surtout. — » Mais, mon cher Armand, est-ce que vous croyez » qu'on ne peut pas faire l'amour à la campagne » aussi bien qu'à Paris? — Et avec qui? il n'y a personne ici... rien dans les environs qui puisse mériter nos hommages... Du moins, chez les voisins » que nous avons vus jusqu'à présent, n'ai-je pas » aperçu un seul minois un peu désirable. — Et les » paysannes? — Oh! fi donc! laides, lourdes, sales!... » En vérité, pour avoir une bergère gentille, il faudrait la faire venir de la rue de Richelieu .. Enfin, » vous voilà; nous tâcherons de nous amuser... » nous chasserons, nous monterons à cheval... et » nous tiendrons table long-temps... c'est ce qu'on » peut faire de mieux à la campagne... — Je me » plairai beaucoup ici, » dit Dufour; « mais quels » sont ces messieurs que nous avons laissés là-haut » jouant au billard avec M. de Saint-Elme? — L'un » est mon beau-frère, M. de Noirmont. — C'est le » plus jeune, sans doute? — Non, le plus jeune est » un voisin, M. Montrésor, qui habite avec sa femme

» une fort jolie maison à trois portées de fusil de » celle-ci. C'est un jeune homme qui était dans le » commerce et avait peu de fortune et d'espérances; » mais une riche veuve de Laon s'est amourachée » de lui; les joues bien fraîches et bien rondes du » jeune homme ont séduit la dame; elle lui a offert » sa main, et Montrésor a échangé sa liberté contre » vingt-cinq mille livres de rentes.

» — J'épouserais une négresse à ce prix-là, » dit Dufour, « pourvu que je connusse bien les antécé» dens. — Et moi je n'épouserai jamais une femme » qui ne m'inspirerait pas d'amour, » dit Victor, « eût-elle un million à m'offrir! — Tais-toi donc, » Victor; si le million était en perspective, tu chan» gerais d'avis... — Jamais... — Encore quelques » années et tu parleras autrement. — Je ne crois » pas. — Est-ce que madame Montrésor n'est pas » jolie? — Vous allez la voir... elle est au jardin avec » ma sœur; vous jugerez si ce pauvre Montrésor ne » paie pas un peu cher sa fortune. D'abord sa femme » approche de la quarantaine, et il n'a, lui, que » vingt-quatre ans; ensuite des prétentions, une co» quetterie ridicule!... elle n'a jamais dû être jolie... » et d'une jalousie!... Oh! il ne faut pas que son » mari cause trop long-temps avec une dame ou qu'il » ait l'air empressé près d'une demoiselle, car alors » on lui fait des scènes, des reproches... Je ne sais » même si cela ne va pas plus loin... J'ai déjà eu » occasion de juger de tout cela... A la campagne, » on n'a rien à faire; il faut bien s'occuper de ce que » font les autres.

» — Oui, et puis cela amuse, » dit Dufour; « d'ailleurs il faut savoir avec qui l'on vit.

» — Quant à mon beau-frère, M. de Noirmont, » que vous avez vu là-haut, il n'a que trente-huit » ans, quoiqu'il en paraisse davantage. C'est peut-» être dejà beaucoup pour être le mari d'Ernestine, » qui est dans sa vingt-troisième année. Mais M. de » Noirmont rend ma sœur très-heureuse : c'est un » homme prétentieux, cérémonieux, qui est un peu » fier de sa naissance, un peu vain de sa fortune; » mais, dans le fond, c'est un très-brave homme; » il a de belles qualités, de plus est excellent chas-» seur... et très-fort joueur d'échecs : son plus grand » défaut est de croire qu'il fait tout bien et ne peut » se tromper en rien. Du reste, Ernestine est heu-» reuse avec lui; mais aussi ma sœur est si douce » et d'un caractère si égal! .. Point coquette, n'ai-» mant ni le grand monde ni les plaisirs bruyans... » enfin tout l'opposé de moi, et puis d'une sévérité » de principes!... d'une vertu!... — Toujours l'op-» posé de vous?... — Oh! ma foi, oui!... Ah! mes-» sieurs, mènerions-nous une vie si gaie si toutes les » femmes ressemblaient à ma sœur? Mais chut! la » voilà avec madame Montrésor qui sort de cette » allée... Quand madame Montrésor est ici, elle ne » quitte presque pas ma sœur; elle craint sans doute » que son mari ne fasse la cour à Ernestine... Ah! » ah! pauvre femme... Messieurs, je n'ai pas besoin » de vous dire laquelle de ces dames est ma sœur. »

Deux dames s'avançaient vers ces messieurs : l'une, grande, sèche, jaune, était coiffée d'un bonnet surchargé de fleurs et de nœuds de rubans ; ce bonnet, noué sous le menton avec de la gaze, de la dentelle, et mille petites découpures, ne parvenait cependant point à embellir une figure fanée où tout était grand, excepté les yeux ; et la prétention avec laquelle elle balançait cette tête, qui était au bout d'un cou d'une grandeur démesurée, loin d'avoir du charme, ajoutait un ridicule au peu d'agrémens de cette dame.

Celle qui l'accompagnait était d'une taille au-dessus de la moyenne ; sa tournure était simple et pourtant distinguée, sa figure douce n'avait rien qui charmât au premier abord ; des cheveux bruns, des yeux châtains, pas très-grands, une bouche agréable, sans être petite, un beau front, un teint pâle et légèrement animé ; enfin, rien de remarquable à citer dans ses traits ; ce n'était ni une tête grecque, ni un profil antique, mais de ces femmes dont on dit seulement : « Elle est bien ; » que l'on regarde d'abord avec indifférence, que l'on fixe ensuite avec plaisir, et que souvent on finit par ne plus pouvoir se passer de regarder !

Armand s'adresse à cette dernière en lui disant :

« Ma chère Ernestine, je te présente M. Victor
» Dalmer, un de mes bons amis dont je t'ai parlé plus
» d'une fois... et M. Dufour, peintre fort distingué...
» Ces messieurs veulent bien nous consacrer quelque
» temps... je leur sais beaucoup de gré d'avoir con-
» senti à quitter Paris pour s'enterrer avec nous au
» fond de la Picardie. J'espère que tu te joindras à

» moi pour tâcher de leur rendre ce séjour le moins » ennuyeux possible...

» — Il ne dépendra pas de moi, mon ami, que » ces messieurs se plaisent à Bréville, et je leur en » ferai les honneurs du mieux qu'il me sera pos» sible. »

Cette réponse est accompagnée d'un sourire aimable, auquel ces messieurs répondent par une profonde inclination de tête; puis Dufour dit à l'oreille de son ami : « Elle est bien la sœur... mais ce n'est » pas une beauté... Elle n'a que vingt-trois ans... elle » les paraît... Elle est bien pâle... Est-ce qu'elle a » été malade?...

» — Monsieur de Bréville! » s'écrie madame Montrésor après avoir honoré les nouveau-venus de deux belles révérences, « où est donc Chéri?... qu'est-ce » qu'il devient?...

» — Qu'est-ce que c'est que ça, *Chéri?* » dit Dufour, « un petit chien?...

» — C'est son mari! » dit Armand en souriant, et il répond à la grande dame : « Monsieur votre » époux est au billard avec Noirmont et Saint-Elme.

» — Ah, mon Dieu! quel amour de billard main» tenant!... c'est donc une passion!... il y passe toutes » les journées... Il est vrai que Chéri y joue comme un » ange! oh! d'abord il fait tout bien!... Mais je croyais » qu'on avait parlé d'une promenade dans les envi» rons pour ce matin?

» — Madame, » dit Armand, « vous nous per» mettrez de remettre cette partie; ces messieurs, qui » arrivent, doivent être fatigués...

» — Oh! nullement!... nous devions arriver hier » au soir, mais nous nous sommes perdus dans le bois, » puis la nuit est survenue, enfin nous avons été » très-heureux de trouver à coucher chez des paysans... — En vérité!

» — Oui, » dit Dufour, « et dans la maison où nous » avons couché, il y avait une... »

Victor interrompt brusquement Dufour et lui serre la main en lui disant à l'oreille : « Fais-moi le plaisir » de te taire! » puis il reprend plus haut : « Ceci est » tout une histoire que je me réserve de vous conter » plus tard... Quant à votre promenade... pour moi » je suis prêt à vous accompagner.

» — Non, non, pas ce matin, » dit Armand, « je » veux que vous vous reposiez, que vous preniez un » peu connaissance de ma propriété.

» — Je vais donner des ordres pour le logement de » ces messieurs, » dit madame de Noirmont, « car je » suis sûre que mon frère n'y a pas encore pensé. — » Ma foi, tu as raison, ma chère amie, je n'y songeais » pas!... — Moi, je vais voir si Chéri est encore au » billard. »

Les dames s'éloignent. Armand promène ses amis dans les jardins, qui, par leur grandeur pourraient passer pour un petit parc... Victor et Dufour admirent l'heureuse distribution des terrains ; une jolie pièce d'eau, un bois, une grotte, des bosquets touffus attirent tour à tour leurs regards. Mais Armand se promène avec indifférence dans cet agréable séjour, et à chaque exclamation qui échappe à ses hôtes il s'écrie : « Oui, cet endroit est assez agréable ; mais

» c'est bien froid, bien monotone, auprès de » Paris...

» — Vous voudriez ici des madame Flock pour » égayer le paysage. — Oh! ce n'est pas celle-là » qui m'occupe... il y a déjà long-temps que j'ai » changé... j'ai maintenant une blonde délicieuse... » Elle a figuré quelque temps dans la danse à l'Opéra, mais un prince russe lui a fait quitter le théâtre. — Et vous lui avez fait quitter le prince russe? » — C'était déjà fait!... C'est une femme fort amusante... elle a conservé, de son premier état, l'habitude de faire des pirouettes, des pliés ou des ronds » de jambes au moment où l'on y pense le moins : » de sorte que, tout en jasant dans son salon, elle se » met tout à coup à voltiger, à faire des battemens, » et quelquefois pendant que vous lui faites une » tendre déclaration, elle vous jette brusquement le » bout de son pied à la hauteur de votre épaule. — » Eh! mais!... ce doit être fort gentil tout cela, » dit Dufour; « j'aimerais beaucoup une maîtresse semblable... si ce n'était pas si cher... — C'est aussi » ce que me dit Saint-Elme... car Saint-Elme prend » mes intérêts à cœur... il veut que je quitte ma danseuse, il ne veut pas que je me ruine! — Oui, » reprend Dufour, « il ne veut pas que vous vous ruiniez » avec votre danseuse... Je comprends. Est-il riche, » ce monsieur Saint-Elme? — Il est fort riche; il » possède plusieurs propriétés... — De quel côté? — » Il me l'a dit... je ne m'en souviens plus... Ah! il a » des vignes en Bretagne... — Des vignes en Bretagne!... je ne connais guère de bon vin dans ce

» pays-là. — Au fait, je céderai aux conseils de Saint-» Elme, je quitterai ma danseuse... Oh! j'aime le » changement... J'ai déjà quelque chose en vue, mais » il faudrait que je fusse à Paris; car, je vous le ré-» pète, messieurs, il n'y a rien ici qui puisse capti-» ver... Vous ne connaissez encore de nos voisines » que madame Montrésor... — Pour celle-là, j'avoue » qu'elle fait très-bien de ne songer qu'à son mari! » — Vous verrez les autres dames du voisinage... » c'est raide, guindé, apprêté... et puis! ne me parlez » pas de faire l'amour en province quand on a l'ha-» bitude du laisser-aller de Paris. Si du moins on » jouait le soir pour tuer le temps... moi, je conviens » que j'aime le jeu... cela émeut, cela fait éprouver » des sensations. — Comment! est-ce qu'on ne joue » pas dans ce pays? — Si fait!... mais vous ne de-» vineriez jamais à quoi... quel est le jeu dont ma-» dame Montrésor est folle et qu'elle a mis à la mode » dans plusieurs maisons des environs... — Le jeu » d'oie? — Pis que cela!... le loto!

» — Le loto! » dit Victor en riant. « — Oui, le » loto! et notez bien qu'il ne faut pas causer pen-» dant qu'on tire les boules, sous peine d'entendre » rappeler trois ou quatre fois les mêmes numéros. On » nous y a attrapés une fois, Saint-Elme et moi, mais » nous avons bien juré que ce serait la dernière.

» — Eh bien! moi, messieurs, » dit Dufour, « j'avoue que je ne suis pas ennemi du loto!... c'est » un jeu où l'on ne peut pas s'échauffer... où l'on » ne perd pas plus qu'on ne veut... Je ferai la partie » de madame Montrésor. — Alors, elle vous adorera. »

Victor et Dufour sont installés chacun dans une jolie chambre; Armand laisse ses hôtes en leur disant : « Messieurs, je n'ai pas besoin de vous rappeler qu'à la campagne c'est liberté entière, chacun » doit faire ce qu'il lui plaît : pourvu qu'on se re» joigne aux heures des repas, c'est tout ce qu'on » demande. Au revoir, je vais parler d'affaires avec » mon beau-frère!... Ah! c'est un bien digne homme » que M. de Noirmont!... mais je le trouverai en» core plus aimable s'il veut m'acheter cette maison, » ou du moins me prêter l'argent dont j'ai besoin » pour payer les dettes que j'ai laissées à Paris! »

Armand s'éloigne, et Dufour dit à Victor : « Com» ment! il a déjà des dettes? — Apparemment. — » Pourquoi donc son cher ami Saint-Elme, qui a » des vignes en Bretagne, ne lui prête-t-il pas de » l'argent?... Hum!... ce Saint-Elme a vraiment un » aplomb... un *flouflou* qui étourdit!... Il m'ap» pelle son cher Dufour... son ami!... Il m'a pres» que prouvé que c'était moi qui étais dans mon tort » pour le tableau!... Du reste, il joue supérieure» ment au billard, d'après ce que j'ai vu ce matin. » Ha çà! pourquoi n'as-tu pas encore parlé de cette » petite Madeleine à laquelle tu t'intéressais tant?... » pourquoi me coupes-tu la parole quand j'allais en » dire un mot?... — Parce que ce n'était pas le mo» ment. Comment! à peine arrivé dans cette maison, » où nous ne connaissons qu'Armand, tu veux que » j'aille entamer un sujet si délicat!... laisse-moi me » reconnaître!... je n'oublierai pas cette jeune fille, » je veux tâcher de sonder un peu les sentimens de

» madame de Noirmont pour elle... Si Madeleine
» devait être mal reçue par les compagnons de sa
» jeunesse, ne vaudrait-il pas mieux lui épargner ce
» chagrin? Je me flatte qu'il n'en sera rien; mais ne
» te mêle pas de cette affaire, tu gâterais tout! —
» Merci! — Si la société qui vient ici est aussi en-
» nuyeuse qu'Armand le prétend, je n'ai pas non
» plus l'idée que nous resterons fort long-temps dans
» sa terre!... — Allons! te voilà aussi, toi, regret-
» tant déjà Paris... les amours, les maîtresses que tu
» as laissées là-bas!... — Je n'ai rien laissé de bien
» regrettable; mais tu sais, mon cher Dufour, que
» je ne puis vivre long-temps sans avoir quelque
» sentiment dans la pensée... qu'il faut toujours que
» mon cœur soit occupé... — Ton cœur!... hum!...
» tu es bien honnête d'appeler cela ton cœur... Mais,
» tranquillise-toi, tu trouveras quelque bergère ou
» quelque provinciale qui t'occupera... A ce petit
» Armand il faut des danseuses!... des femmes qui
» pirouettent en faisant l'amour!... Toi, qui n'aimes
» pas les femmes entretenues, tu trouveras dans les
» champs, dans les fermes, de l'amour véritable et du
» lait tout chaud. Il me semble qu'avec cela on peut
» passer la belle saison. Moi, je crois que je me
» plairai ici! et certainement je n'aurai pas fait le
» voyage pour ne rester que quelques jours!... Voilà
» une chambre où je serai très-bien pour peindre...
» et, dans le jardin, j'ai déjà remarqué plusieurs
» points de vue délicieux... Ah! il ne faut pas oublier
» d'envoyer chercher nos valises à Laon... »

Victor laisse Dufour et retourne près de la société.

Le peintre fait alors l'examen de sa chambre; il regarde dans tous les coins, ouvre chaque armoire, et compte ce qu'il y a de matelas à son lit, et d'épingles sur la pelotte de sa cheminée. Après avoir fait une reconnaissance exacte de son local, il sort pour se rendre au salon : arrivé près de l'escalier, il entend parler avec feu au-dessous de lui; il s'arrête spontanément, parce que, chez Dufour, le désir d'entendre ce qu'on dit est un sentiment qu'il ne peut vaincre. Il a bientôt reconnu la voix de madame Montrésor et celle de son mari.

« Il y avait déjà long-temps que vous aviez quitté » le billard, monsieur?... — Non, ma Sophie, je » t'assure... — Je vous dis qu'il y avait long-temps » que vous étiez descendu... et que vous rôdiez dans » la cour près de cette grosse fille!... — Ah Sophie! » par exemple... peux-tu croire... — Enfin, mon» sieur, que faisiez-vous près de cette fille?... — Je » la regardais donner la bouillie à son petit frère. » — Comme c'est intéressant de voir cette grosse » masse de chair donner de la bouillie à un mar» mot!... un homme comme vous aller regarder une » paysanne!... — Mais, Sophie, puisque tu ne veux » pas que je regarde les dames de la société. — Non, » certes, je ne veux pas que vous en regardiez au» cune! vous êtes un libertin!... un volage! et, si » je vous laissais faire, je crois que cela irait bien!... » — Vraiment, ma chère Sophie, je ne sais pas à » propos de quoi tu me dis cela... — C'est bon! » c'est bon! monsieur, j'ai mes raisons!... Allons, » rentrons!... Mais ce soir, si l'on se promène, son-

» gez que je vous défends de donner le bras à madame de Noirmont... — Cependant la galanterie... » la politesse... — Je n'ai pas besoin que vous soyez » si galant! ce n'est pas pour les autres que je vous » ai épousé! Une femme mariée doit donner le bras » à son époux; c'est beaucoup plus décent... Venez, » monsieur. »

La conversation finit là. Au bout d'un moment, Dufour descend l'escalier en se disant : « Je commence à croire que ce jeune homme paie un peu » cher sa fortune... c'est un benêt!... Ah! comme » je vous ferais marcher sa Sophie, moi!... »

Toute la compagnie est réunie dans le salon du rez-de-chaussée. La société s'est augmentée de deux personnes : un monsieur d'une quarantaine d'années, à la titus, mais poudré et frisé en pain de sucre, de manière que le haut de sa tête forme une pointe, sur laquelle il paraît qu'il ne met jamais son chapeau. Sous ce cône est une figure qui serait insignifiante, si elle n'avait pas de la prétention à l'observation : les deux petits yeux grisâtres dont elle est décorée restent toujours fixés long-temps sur le même objet, parce qu'une personne qui reste pendant cinq minutes les yeux attachés sur un objet qui ne l'occupe pas est naturellement très-préoccupée, et, quand on est sans cesse préoccupé, c'est que l'on est nécessairement observateur : voilà du moins ce que s'est dit M. Pomard, c'est le nom du monsieur coiffé en pain de sucre. Ajoutez à ce portrait du coton dans les oreilles et un col de chemise qui monte jusqu'aux yeux, et vous pourrez vous faire une idée du personnage qui a fait graver sur ses cartes de visites : *Pomard, propriétaire éligible.*

L'autre personne est une demoiselle qui n'est pas jolie, mais est fraîche, grasse, et porte dans ses traits et dans ses manières un air de bonne humeur et de gaîté qui l'embellit, parce qu'elle a de ces figures auxquelles la mélancolie ne siérait point.

Suivant son habitude, Dufour va bien vite près de Saint-Elme lui demander quels sont ces nouveau-venus, et le bel homme lui répond avec l'air suffisant qui lui est habituel : « Mais ce sont d'assez » bonnes gens... c'est le frère et la sœur... M. Pomard est un ancien employé dans les droits réunis ; il est à son aise et ne fait plus rien. Sa sœur, » mademoiselle Clara, est encore à marier, quoiqu'elle approche de la trentaine ;... mais il paraît » que, jeune, elle a fait la difficile, et maintenant » elle trouvera difficilement... Ils habitent Gizy... » le village à côté... Du reste, c'est bien nul auprès » de nos délicieuses sociétés de Paris ; mais à la » campagne il faut tout voir. »

Dufour remarque que madame Montrésor ne perd pas de vue son mari et mademoiselle Pomard. On annonce que le dîner est servi, et Sophie se pend au bras de son mari pour qu'il n'offre pas la main à d'autres. Tout le monde est dans la salle à manger, que M. Pomard est encore dans le salon, les yeux fixés sur un guéridon ; on est obligé de l'appeler deux fois, et il arrive enfin en disant : « Ah ! » pardon... c'est que je pensais !... »

Soit hasard, soit à dessein, Chéri s'est placé à table à côté de mademoiselle Clara; mais, on n'a pas fini le potage, que madame Montrésor, qui semble être sur des fourmis, se lève en disant à son époux :

« Chéri, donne-moi ta place, je t'en prie. Ici, j'ai » le vent de la porte... Je crains une fluxion ; j'ai eu » mal aux dents cette nuit. »

Chéri est obligé de se lever, ce qu'il fait en murmurant, et madame Montrésor, qui, probablement, craignait autre chose qu'une fluxion, va se mettre près de mademoiselle Clara et n'a plus mal aux dents pendant le dîner.

M. de Noirmont et Saint-Elme font presque à eux seuls les frais de la conversation. Le premier parlerait mieux s'il s'écoutait moins, et ne semblait pas persuadé qu'on doit être heureux de l'entendre. Saint-Elme est infiniment plus amusant ; mais en homme adroit et qui ne veut pas abuser de ses avantages, c'est toujours en approuvant, en louant ce que M. de Noirmont vient de dire qu'il entre en matière. De cette façon, il obtient aussi, pour ses saillies et ses bons mots, quelques sourires du beau-frère d'Armand.

Victor examine les dames ; ses yeux ne s'arrêtent pas sur madame Montrésor ; il les laisse un peu plus long-temps sur mademoiselle Pomard ; mais l'examen ne fait pas naître un désir dans son cœur. Il regarde ensuite la sœur d'Armand ; il éprouve plus de plaisir à porter ses yeux là ; mais cette dame n'est nullement coquette, elle parle peu, se contente d'écouter, de sourire quelquefois, et de veiller à ce que les convives ne manquent de rien.

Le dîner se termine aussi paisiblement qu'il a commencé. Chéri fait la moue, Armand a été rêveur, Dufour a beaucoup mangé. A force de fixer une carafe, M. Pomard a mis des épinards sur son gilet, et, lorsque sa sœur le lui fait remarquer en riant, le monsieur se contente de répondre : « C'est un » malheur !... c'est que je pensais !... »

Le dîner est suivi d'une promenade dans les jardins. Là personne ne se donne le bras ; chacun va à sa volonté, excepté madame Montrésor, qui ne quitte pas le bras de son mari.

Lorsque la nuit arrive, les voisins parlent de rentrer. Madame Montrésor propose déjà d'aller faire chez elle une partie de loto, mais la proposition n'a point de succès. Saint-Elme a provoqué M. de Noirmont au billard, et les Pomard déclarent qu'ils ont perdu trente-neuf sous depuis cinq jours, qu'ils sont en trop mauvaise veine, et laisseront passer la semaine entière sans jouer.

On reconduit M. et madame Montrésor jusqu'à leur demeure, qui est peu éloignée de celle d'Armand. M. Pomard et sa sœur regagnent le village de Gizy, qui n'est qu'à deux portées de fusil, et les habitans de Bréville reviennnent chez le jeune marquis. Les hommes montent au billard, madame de Noirmont rentre chez elle. Après avoir fait quelques parties, Victor et Dufour laissent Saint-Elme jouer avec M. de Noirmont et vont se coucher.

« J'espère qu'on est rangé ici, » dit Dufour ;

« nous nous retirons à dix heures!... J'aime beau-
» coup cette vie-là... — Moi, je la trouverais un peu
» trop sage, si cela devait durer long-temps... Bon-
» soir, Dufour. — Bonsoir... Eh bien ! et Made-
» leine... tu n'en as pas parlé!... — Le pouvais-je
» devant ces voisins... ces voisines?... De main, j'es-
» père en trouver l'occasion. — Ah ! fripon! si elle
» était jolie, tu aurais déjà parlé d'elle!... »

* * *

# CHAPITRE VIII.

## UNE JOURNÉE BIEN EMPLOYÉE.

Victor s'est levé de bon matin, c'est un des plaisirs de la campagne; il descend et rencontre sous le vestibule M. de Noirmont et Saint-Elme en équipage de chasse, le fusil sous le bras et la carnassière au côté.

« Nous allons abattre lièvres et perdrix, » dit Saint-Elme; « venez-vous avec nous, monsieur Dalmer?
» — Non, messieurs, je ne suis pas chasseur.

» — C'est une grande jouissance dont vous vous » privez, monsieur, » dit monsieur de Noirmont en faisant résonner son fusil. — « Monsieur, comme je » ne la connais ni ne la désire, il me semble que je » ne me prive de rien. — Allons, en route, monsieur » de Noirmont... vous savez que j'ai parié avec vous » à qui abattrait le plus de pièces. — Oh! je tiens le » pari! — Bonne chasse, messieurs! »

Le beau-frère d'Armand fait à Victor un salut assez froid ; il semble qu'un homme qui ne chasse pas ait perdu beaucoup de droits à sa considération : c'est du moins la pensée qui vient sur-le-champ à Victor, et cela ne lui donne pas une haute idée de l'esprit de ce monsieur.

Victor est enchanté d'être resté avec Armand et sa sœur ; il compte profiter de cette occasion pour leur parler de Madeleine, mais il est de trop bon matin pour espérer qu'ils descendent bientôt. La grosse Nanette, la fille de la concierge, a dit à Victor qu'Armand n'avait pas l'habitude de se lever avant neuf heures. Pour attendre le réveil du frère et de la sœur, Victor va parcourir les jardins.

« Cette propriété est fort jolie, » se dit le jeune homme en passant sous des ombrages de lilas et de chèvre-feuilles. « Mais il me semble que dans cette
» maison il manque quelque chose... on y est froid...
» cela n'est pas animé... Armand s'ennuie; il est in-
» quiet, préoccupé... Je crois qu'il a laissé à Paris
» plus que des souvenirs, et que ce n'est que pour
» avoir de l'argent qu'il est venu ici !... madame de
» Noirmont paraît douce, tranquille... Elle aime son
» mari... mais cela ne peut être qu'un amour rai-
» sonnable... il a quinze ans de plus qu'elle... Cette
» différence d'âge ne serait rien encore si M. de Noir-
» mont avait l'air d'un homme amoureux... d'un
» homme passionné, car on est jeune long-temps lors-
» qu'on est long-temps sensible. Mais tous ces gens-
» là sont d'un calme... Il faudrait ici de l'amour...
» cela embellirait cette demeure. Où le prendre?...

» ce n'est pas chez madame Montrésor que j'irai le » chercher. Mademoiselle Pomard est assez agréa» ble... mais je ne puis me figurer qu'on soupire » près d'elle : c'est encore difficile de trouver à ai» mer... Il faudra pourtant que je me marie un jour » pour faire plaisir à mon père. Moi, je veux ado» rer celle que j'épouserai... je veux... Quelle est » donc cette jeune fille là-bas?... Je ne me trompe » pas, c'est Madeleine. »

Victor était monté sur un petit monticule situé à l'angle des murs du jardin et d'où l'on voyait au loin dans la campagne. Une jeune fille était alors assise, dans la prairie, auprès d'un paysan : c'étaient Madeleine et Jacques; tous deux causaient en regardant souvent la demeure d'Armand. Victor quitte vivement la place où il était monté; il court à travers les allées du jardin, gagne la cour, et arrive bientôt près de la jeune fille et de son compagnon.

En reconnaissant le jeune voyageur qu'elle a vu la veille, Madeleine rougit et s'écrie : « Ah! voyez» vous, Jacques, monsieur ne m'a pas tout à fait ou» bliée, puisqu'il vient de lui-même nous trouver.

» — Vous oublier!... et pourquoi pensiez-vous » que je vous oubliais? ma chère enfant, vous avez » donc bien peu de confiance en mes promesses?...
» — Monsieur, ce n'est pas moi... c'est Jacques... » qui a cru...

» — Eh! mon Dieu, oui, » s'écrie le paysan, « faut pas tant de cérémonie pour dire ce qu'on » pense. Vous aviez promis à Madeleine de vous in» téresser à elle, de parler à ses anciens amis. Mais,

» dame ! comme on n'a plus entendu parler de » vous hier, j'ons cru que vous aviez oublié tout ça... » Je sais que ces messieurs de Paris ont tant de choses en tête !... Une petite fille que vous connaissez à peine... ça pouvait ben vous sortir de l'idée. » Ma foi, ennuyé de la tristesse de cette pauvre petite » qui brûle de revoir ses amis d'enfance, je suis allé » ce matin, la prendre au point du jour. Je lui ai dit : » Venez avec moi, nous allons rôder autour de c'te » demeure .. que vous aimez tant.. peut-être rencontrerons-nous queuqu'un qui vous engagera à entrer... car elle grille d'entrer là-dedans... C'est ben » naturel : elle a joué, elle a couru dans ces jardins » jusqu'à l'âge de onze ans. La maîtresse de la maison » l'aimait... au moins autant que son beau-fils et sa » belle-fille... Je crois même qu'elle préférait Madeleine ; elle l'embrassait si souvent !... surtout quand » elle se croyait seule... Enfin quoiqu'elle ait vu la fin » de ce bonheur à onze ans, Madeleine en a conservé » la mémoire ; car les jours heureux ne s'effacent pas » de notre souvenir, surtout quand ils ne sont pas » suivis par d'autres. »

Après avoir fait comprendre à Jacques pourquoi il n'a pas encore parlé de la jeune fille, Victor s'écrie : « Je suis enchanté de vous trouver ici ; le moment » est favorable pour vous présenter à vos anciens » amis. Venez, je vais vous conduire dans les jardins ; » nous y attendrons le réveil d'Armand et de sa » sœur ; je veux préparer la reconnaissance... je suis » sûr que cela se terminera bien. »

Madeleine rougit et pâlit presqu'en même temps :

l'idée d'aller dans cette maison où elle a passé son enfance lui cause tant d'émotion qu'elle sent ses genoux fléchir. Elle s'appuie sur Jacques en lui disant : « Mon ami... faut-il que je suive monsieur?

» — Oui sans doute, » répond Jacques, « puisque » monsieur veut bien s'intéresser à vous. Allez, ma » petite Madeleine... retournez dans la demeure de » votre bienfaitrice... vous y serez mieux... et plus » à votre place que dans le cabaret de Grand- » pierre... »

Jacques serrait la main de la jeune fille; sa figure avait perdu son expression moqueuse pour en prendre une presque touchante.

« Venez, » dit Victor, en prenant à son tour la main de Madeleine... « le temps se passe... Je veux » leur parler avant qu'ils vous voient. — Et vous, » Jacques, vous ne venez pas avec nous? — Moi!... » oh! c'est inutile... je serais de trop là... D'ailleurs » faut que j'aille à mon travail... Adieu, Made- » leine!... ne tremblez donc pas ainsi, pauvre en- » fant. »

Jacques a fait quelques pas pour s'éloigner, il revient tout à coup vers Victor, et lui dit en lui serrant la main avec force : « Surtout, monsieur, » songez bien que ce n'est pas de la pitié que l'on » doit témoigner à Madeleine... Si ceux qu'elle aime » toujours ne la reçoivent qu'avec froideur... j'vous » en prie, monsieur, ramenez-moi Madeleine; si » elle ne veut plus retourner chez Grandpierre, où » l'amour de Babolein et les criailleries de sa mère » commencent à l'ennuyer, eh bien! elle viendra

» chez moi, et Jacques sera fier de pouvoir la nourrir encore. »

Le paysan s'éloigne en achevant ces mots. « Ce » brave homme vous aime beaucoup, » dit Victor. « — Oh ! oui, monsieur, c'est mon meilleur ami !... » — J'espère que ses craintes ne se réaliseront pas, » je suis certain que votre présence fera le plus grand » plaisir à Armand et à sa sœur. — S'il était vrai !... » que je serais heureuse !... — Venez... donnez-moi » le bras... appuyez-vous sur moi. — Ah ! que vous » êtes bon, monsieur !... Mais la pensée que je vais » revoir la demeure de ma bienfaitrice... de celle » qui m'a servi de mère... me cause une émotion... » c'est plus fort que moi... C'est du plaisir que j'éprouve... et pourtant j'ai envie de pleurer. — » N'êtes-vous donc jamais venue vous promener dans » cette propriété pendant l'absence des maîtres ? — » Non, monsieur, jamais... Le concierge était un » homme brutal... il aurait fallu lui demander la » permission, et puis Jacques me disait : Pourquoi iriez-vous là, ma petite ? En sortant de ces » beaux jardins, il vous faudrait rentrer dans le cabaret de Grandpierre, et cela vous ferait encore » plus de peine... Il vaut mieux tâcher d'oublier le » passé... » Je suivais le conseil de Jacques... mais » je n'oubliais pas le passé malgré cela. »

On est arrivé à l'entrée de la maison. Il n'y a personne dans la cour. Madeleine la traverse avec Victor, qui la conduit sur-le-champ dans les jardins. En se revoyant, après sept années, dans les lieux où elle a passé les plus beaux jours de sa vie, Madeleine respire à peine; elle ne peut assez regarder autour d'elle; ses yeux voudraient en un instant revoir toutes les places qui lui sont connues, comme sa pensée vient de les parcourir. Les souvenirs de sa jeunesse sont pour elle mêlés d'amertume par l'idée de sa situation, et pourtant elle pousse un cri de plaisir à chaque objet qui frappe sa vue. Accablée par ces émotions successives, elle est obligée de s'arrêter.

Victor fait asseoir la jeune fille sur un banc de verdure en lui disant : « Remettez-vous... calmez-» vous un peu. —Ah! monsieur, je suis si heureuse! » C'est dans cette allée que nous courions tous les » trois... Là-bas, derrière cette charmille, je me » cachais souvent avec Ernestine pendant que son » frère nous cherchait... Il me semble que je suis » encore à ces momens-là. Ah! tout est comme au-» trefois... voilà des arbres que je reconnais... je les » embrasserais de bon cœur! »

Madeleine porte des regards pleins d'une expression touchante sur tout ce qui l'entoure, et Victor se dit en l'examinant : « En vérité, Dufour avait » raison, elle est jolie en ce moment... Cette jeune » fille a une ame bien aimante!... elle ne sera pas » toujours heureuse!... »

Madeleine se lève; ils continuent à parcourir les jardins. Arrivés près d'un joli bosquet qui est devant la pièce d'eau, Madeleine pousse un cri, et ses yeux se remplissent de larmes.

« Qu'avez-vous donc? » lui dit Victor. « — Ah! » monsieur... ce bosquet c'était la place de ma bien-

» faitrice... elle s'y asseyait tous les jours... C'est là » qu'elle m'a embrassée pour la dernière fois!... »

Madeleine sanglote; bientôt elle s'éloigne de Victor, entre dans le bosquet, se met à genoux, et prie le ciel avec ferveur. Le jeune homme attend avec respect qu'elle ait fini sa prière; car il y a dans cette action de la jeune fille quelque chose de bien, de touchant, qui le fait rêver plus profondément que de coutume.

Madeleine quitte enfin le bosquet, elle ne pleure plus. On reprend la promenade, et Madeleine retrouve un sourire pour d'autres souvenirs. A dix-huit ans le rire est si près des larmes.

Au détour d'une allée, qui conduit jusqu'à la maison, Victor s'écrie : « Les voilà!... ils viennent » par ici. — Qui donc, monsieur? — Armand et sa » sœur. — Quoi!... ce monsieur... cette grande » dame... ce sont mes camarades d'enfance? Comme » ils sont changés!... Oh! c'est égal... mon cœur » les reconnaît... Je vais courir les embrasser... — » Non pas... non pas... je ne veux pas qu'ils vous » voient encore... Tenez.... entrez dans ce petit » kiosque, et attendez que je vous fasse signe. — » Ah! monsieur, ne me faites pas attendre long-» temps, je vous en prie. »

Ce n'est pas sans peine que Victor parvient à décider Madeleine à entrer dans le kiosque; enfin elle s'y cache, et le jeune homme fait quelques pas au-devant d'Armand et de sa sœur.

« Nous vous cherchions, mon cher Dalmer, » dit Armand. « On nous a dit que depuis long-temps

» déjà vous étiez levé et vous vous promeniez dans le » jardin... Diable, vous êtes matinal !

» — Mais vous, mon frère, vous êtes trop pares- » seux ! Je suis bien aise que monsieur sache qu'il y » a long-temps que je suis levée. Je le croyais à la » chasse avec mon mari... sans quoi je serais venue » lui tenir compagnie.

» — Oh ! madame ! à la campagne on ne se tient » pas compagnie. Je vous prie de vouloir bien agir » ici comme si je n'y étais pas : c'est le seul moyen de » m'y garder long-temps. — Alors, monsieur, on » s'en souviendra. — D'abord, j'ai le bonheur de » ne m'ennuyer jamais, même lorsque je suis seul... » — Vous êtes bien heureux, monsieur; moi, j'a- » voue que je m'ennuie souvent. »

En disant ces mots, madame de Noirmont pousse un léger soupir. « Parbleu ! je conçois bien que tu » t'ennuies, » dit Armand « Depuis près de cinq ans » que tu es mariée, tu restes au fond d'une pro- » vince... Tu habites à Mortagne... dans le Perche ! » Une femme jeune et gentille comme toi, enterrée » dans le Perche ! est-ce que cela a le sens commun?.. » On dit à son mari : Je veux vivre à Paris, parce » que ce n'est que là qu'on peut trouver à employer » son temps.

» — Je t'assure, Armand, que je n'ai aucun désir » d'habiter Paris... Ce monde, ces bals, tous ces » plaisirs dont tu es si fou, ne me tentent point. Si » je m'ennuie quelquefois... c'est que... je suis sou- » vent seule... Mon mari aime tant la chasse !... Ou » bien, il faut voir des gens insipides, faire conver-

» sation avec des personnes qui parlent pour ne rien » dire... Oh! alors, je suis comme vous, monsieur, » j'aimerais mieux être seule... Mais je ne m'enuierai » plus, si mon mari se décide à acheter cette mai» son... Je me plais tant ici!... ah! je serais bien con» tente d'y rester.

» — Il faudra bien que ton mari se décide... si » non, je vendrai cette propriété à un autre, car j'ai » absolument besoin d'argent. — Oh! Armand, que » dis-tu là!... vendre cette maison à des étrangers?.. » Nous ne pourrions plus nous promener dans ces » jardins... ah! ne fais pas cela... — Alors, que ton » mari me l'achète et surtout me la paie comptant... » M. de Noirmont me dit : Nous verrons... nous » nous arrangerons... ce n'est pas cela qu'il me faut! » — Mon Dieu, Armand, avez-vous peur que M. de » Noirmont manque jamais à ce qu'il vous promet» tra?... — Non, ma sœur; je sais très-bien que ton » mari est un parfait honnête homme!... Mais tu ne » me comprends pas : s'il me donne aujourd'hui une » partie de la somme que je veux... et que dans un » mois... six semaines, je veuille avoir le reste, il me » dira : Armand! que faites-vous donc de votre ar» gent?... comment, vous avez déjà dépensé ce que » vous avez reçu de moi?... et puis des avis, des » sermons!... voilà ce que je ne veux point... Je » n'aime pas les conseils... je suis mon maître main» tenant, je désire faire ce qui me plaît sans avoir » de compte à rendre à personne. »

Ernestine secoue la tête avec tristesse en répondant à son frère : « Je désire que vous ne vous re-

» pentiez jamais d'avoir dédaigné les conseils de mon » mari. »

Pendant cette conversation, Victor avait conduit le frère et la sœur tout près du kiosque; il s'assied sur un tertre ombragé par des ébéniers, en disant : « Ces jardins sont charmans... Je conçois, madame, » que vous vous plaisiez dans cette demeure...

» — N'est-ce pas, monsieur, » dit Ernestine en s'asseyant près de Victor; « mais vous le concevrez » encore mieux en sachant que c'est ici que je suis » née, que j'ai passé ces premières années de la vie » qui ne laissent dans notre ame que de doux souvenirs !...

» — Je le savais, madame; Armand m'a parlé » d'une belle-mère qui vous aimait beaucoup... — » Ah ! monsieur, qu'elle était bonne... aimable... et » belle... elle avait à peine trente ans lorsqu'elle » mourut... N'est-ce pas, Armand, que nous l'ai» mions bien aussi?... — Oui... oui .. — Et cette » jeune fille qu'elle avait recueillie, Madeleine... Ah ! » ma pauvre Madeleine, que j'aimais tant !... qu'est» elle devenue ?... J'aurais eu un si grand plaisir à re» voir, à embrasser la compagne de mon enfance!.. »

Ici on entr'ouvre doucement la porte du kiosque; Madeleine a passé la tête, ses yeux sont brillans de bonheur; elle veut sortir de sa cachette, mais Victor lui fait signe d'attendre encore.

« Armand, » reprend madame de Noirmont, « tu » ne t'es jamais informé de ce qu'était devenue Ma» deleine ?—Et à qui diable voulais-tu que je m'en » informasse? ce n'est pas à Paris, je pense, qu'on

» m'aurait donné de ses nouvelles...—Mais depuis » que tu es ici.—Ah ! ma foi... je suis si préoccupé » de mes affaires... d'ailleurs je crois qu'on m'a dit » qu'elle avait quitté ce pays.

» —Eh bien moi, madame, qui ne suis dans ce » pays que depuis bien peu de temps, je puis vous » donner des nouvelles de la personne dont vous parlez... — Se pourrait-il, monsieur, vous sauriez?.. » —Je sais tout ce qui concerne cette jeune orpheline. Je vous ai dit que, avant-hier au soir, nous » avions été obligés, moi et mon ami, de nous arrêter et de coucher dans un cabaret au milieu du » bois... à une demi-lieue d'ici... Là était une jeune » fille que ces paysans avaient recueillie depuis quelques années. En apprenant que je venais chez vous, » elle parut éprouver la plus vive émotion... car » elle brûlait aussi du désir de revoir ceux qui autrefois l'avaient traitée comme une sœur...

» —Ah ! monsieur !... et vous ne l'avez pas amenée avec vous?... »

Ernestine n'a pas achevé ces mots que Madeleine, qui depuis quelques instans ne pouvait plus se contenir, s'échappe du kiosque, accourt vers le banc et se jette dans les bras de madame de Noirmont en s'écriant : « Me voilà... j'étais là... ah ! que je suis heureuse?... je vous embrasse enfin !... »

Ernestine serre Madeleine dans ses bras, leurs yeux sont pleins de larmes; pendant quelques minutes elles ne peuvent parler.

« Eh bien ! et moi, Madeleine, » dit Armand en ouvrant ses bras à la jeune fille. Celle-ci quitte Ernestine et va pour sauter au cou du marquis... mais tout à coup elle s'arrête en murmurant avec timidité...

« Ah!... mais... c'est que vous êtes bien grandi!..
» —Et qu'est-ce que cela fait, Madeleine? je n'en
» suis pas moins Armand, ton camarade de jeux...
» —Ah!... oui... je vous reconnais... »

Et Madeleine, surmontant sa timidité, se jette dans les bras du marquis; bientôt les questions se succèdent avec rapidité. Quand on revoit quelqu'un que l'on aime, on voudrait en un moment savoir tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a pensé depuis qu'on en a été séparé.

Madeleine a conté, en peu de mots, son histoire; Ernestine s'écrie : « Pauvre petite!... recueillie par » pitié!... Mais il fallait donc m'écrire!—J'ignorais » où vous étiez...—Désormais, tu ne me quitteras » plus, tu resteras ici avec moi... Tu le veux bien, » n'est-ce pas, Madeleine? »

Celle-ci ne répond qu'en se jetant de nouveau dans les bras de madame de Noirmont, puis elle se tourne vers Victor en lui disant : « Monsieur, c'est à vous » que je dois mon bonheur... je ne l'oublierai jamais! — Vous voyez bien qu'il ne s'agissait que de » vous présenter. — Mais sans vous je n'aurais pas » osé. »

Ernestine remercie aussi Victor de lui avoir rendu une compagne près de laquelle elle espère ne plus connaître l'ennui. Il est tout de suite décidé que Madeleine restera à Bréville. La jeune fille ne demande pas mieux, mais il faut cependant qu'elle aille prévenir la famille Grandpierre.

« Nous irons avec toi, » dit Ernestine ; « je veux » remercier ceux qui ont pris soin de ma petite Madeleine... J'espère voir aussi ce Jacques... qui t'a » témoigné tant d'intérêt... Jacques... il me semble » que je me rappelle ce nom... il venait quelquefois » ici du temps de notre bonne mère, n'est-ce pas ? » — Oui, oui, » dit Armand ; « il venait travailler » au jardin... ou bien il faisait des commissions... Il » avait une figure originale... un air goguenard... Je » ne l'aimais pas trop, moi !... mais puisqu'il s'est si » bien conduit avec Madeleine, je l'en récompenserai. — Oh ! je suis bien sûre que Jacques ne » voudra rien... il est fier, quoique pauvre... Il lui » suffira de savoir que je suis encore aimée de » vous. »

Ernestine fait déjà avec Madeleine des projets pour l'avenir ; Victor jouit du bonheur qu'il a fait naître ; Armand lui-même semble moins ennuyé, moins préoccupé de Paris, et la petite société ne songe pas au temps qui s'écoule, lorsque la voix de Dufour se fait entendre.

« Je présente mes salutations à la société, » dit l'artiste en s'avançant, « et j'ai l'honneur de la prévenir que le déjeuner est servi depuis très-long» temps... C'est la grosse Nanette qui m'a dit cela.

» — C'est vrai ! nous ne pensions plus au déjeuner !... » dit Ernestine. « Ah ! pardonnez-nous, » messieurs, mais depuis long-temps je n'avais été si » heureuse !...

» — Eh! mais... c'est mademoiselle Madeleine, » s'écrie Dufour, « la jeune fille de la maison du » bois!... Je vois que Victor a fait sa commission...
» — Oh! oui, monsieur, » dit Madeleine; « votre » ami est bien bon! — Il est toujours très-bon pour » les jeunes filles... mais cette fois il a plus de mérite, » parce que vous n'êtes pas... »

Dufour s'arrête, se mord les lèvres; il s'aperçoit qu'il allait dire une sottise. Il tousse et reprend: « Parce que vous n'êtes pas... comme les jeunes filles » de Paris... »

On ne fait pas attention à cette jolie chute de phrase; Ernestine a pris le bras de Madeleine, elle l'entraîne.

On fait peu d'honneur au déjeuner, les grands plaisirs comme les grandes peines font tort à l'appétit; on se hâte de terminer ce repas, afin de se rendre chez Grandpierre, et d'être de retour de bonne heure. Dufour, seul, trouve que le déjeuner se termine trop vite, mais il n'ose refuser d'accompagner la société dans la promenade projetée.

On part. Ernestine ne quitte pas Madeleine, Victor voit avec plaisir que madame de Noirmont ne rougit point de donner le bras à une jeune fille dont le costume est presque celui d'une paysanne. Il pense que son mari n'en ferait pas autant, et craint qu'il ne fasse pas à Madeleine un aussi bon accueil que sa femme.

On arrive à la demeure de Grandpierre.

« C'est là! » dit Madeleine à madame de Noirmont en lui montrant la maison qui lui a long-temps servi d'asile. « — Là?... » dit Ernestine avec une expression de tristesse. « Pauvre enfant! moi, j'étais riche... » je ne manquais de rien, et tu souffrais mille pri- » vations peut-être! — Je ne souffrais que de ne plus » vous voir... »

On entre dans le cabaret, où, heureusement pour la société, il ne se trouve alors aucun buveur. La famille Grandpierre se confond en politesses, ne sachant comment recevoir une si belle société. Ernestine leur apprend le sujet de sa visite.

« Nous vous enlevons Madeleine, » dit-elle aux paysans; « elle vient, ainsi que nous, vous remercier » de tout ce que vous avez fait pour elle, mais elle a » retrouvé ses amis d'enfance. Ceux que madame de » Bréville nommait ses enfans étaient loin de se » douter que leur jeune compagne habitait dans ce » bois. J'espère remplir les intentions de celle que j'ai- » mais comme ma mère en ne me séparant plus de » Madeleine. »

Grandpierre félicite la jeune fille sur le changement qui arrive dans sa situation, il l'embrasse tendrement en lui disant : « Ça me fait de la peine de » te perdre, mon enfant, et pourtant j'en suis bien » aise pour toi; car, comme disait Jacques, tu n'étais » pas à ta place chez nous... Cette éducation que tu » avais reçue jusqu'à onze ans... il t'en restait tou- » jours queuque chose, et ça me gênait pour te de- » mander du vin.

» — Oui, oui, » dit la vieille Jacqueline, « Ma- » deleine sera mieux ailleurs que chez nous... » Elle ne répondait jamais quand je la grondais...

» et cela me causait de l'humeur... J'aime qu'on
» me réponde, moi... ça me donne occasion de
» crier. »

Le grand Babolein ne dit rien. Aux premiers mots prononcés par madame de Noirmont, il a été s'asseoir dans un coin en tournant le dos à la société ; mais quand Madeleine s'approche pour lui dire adieu, il se met à pleurer comme un veau en se cognant la tête contre le mur.

« Consolez-vous, Babolein, » dit Madeleine ;
« vous êtes trop bon de pleurer mon départ ; je ne
» vais pas loin, et je vous verrai encore quelquefois.

» — Oh ! ce n'est pas la peine, mamzelle, » répond le grand garçon en sanglotant ; « puisque
» vous nous quittez, il vaut autant ne pas revenir ;
» mais je sais bien que je ne me consolerai pas !... »

Pour mettre trêve à l'attendrissement qui semble gagner la famille, Dufour s'empresse de s'écrier :
« Eh bien ! madame Grandpierre, quelques-uns de
» vos amis ont-ils vu votre portrait ?... on a dû être
» content ?

» — Ah ! oui ! » dit Grandpierre, « ceux qui l'ont
» vu ont trouvé ça joliment tourné ; mais ils ont tous
» pris le portrait de ma femme pour celui de monsieur le curé.

» — Prodiguez donc votre talent pour des rustres ! » dit Dufour à demi-voix, « c'est jeter des
» perles à... des ânes !

» — Nous vous enverrons vos effets par Jacques, » dit la femme de Grandpierre, qui, impatientée de la douleur de son fils, semble avoir hâte de voir Madeleine s'éloigner. La compagnie n'a pas envie de prolonger son séjour dans le cabaret. On dit adieu aux paysans, et l'on revient chez le jeune marquis.

De retour à Bréville, madame de Noirmont emmène Madeleine dans son appartement; mais, avant l'heure de dîner, elle descend avec la jeune fille : celle-ci a changé de costume; ce n'est plus une petite villageoise : elle a une robe blanche bien simple qu'elle porte avec grace, et sous laquelle elle semble timide, mais non pas gauche et empruntée.

« Madeleine ne voulait point quitter ses anciens » habits, » dit madame de Noirmont à son frère; « elle prétendait être ici pour me servir. Certaine- » ment, je ne le veux pas... Celle que maman ché- » rissait ne sera point ma domestique. Elle travaillera » avec moi, m'aidera dans le soin de ma maison, » mais je ne la regarderai jamais comme une femme » de chambre. — Tu as raison, ma sœur, » dit Armand; « quant à moi, j'aime Madeleine comme si » j'étais son frère. »

En disant ces mots, le jeune marquis embrasse Madeleine en lui prenant la tête à deux mains. Dufour sourit, tousse, et pousse le pied de Victor, qui ne comprend rien à ces signes.

Un grand bruit de voix, de chiens et d'armes, annonce le retour des chasseurs. MM. de Noirmont et Saint-Elme entrent avec M. Pomard, qui est aussi en chasseur, et dont la casquette, probablement pour ménager sa coiffure, est aussi haute qu'un casque de dragon.

« Voici le vainqueur! » s'écrie Saint-Elme en montrant M. de Noirmont. « Honneur à lui!... il a tué » deux pièces de plus que moi... et cependant j'a» vais fait un assez beau carnage... Voyez, mes» dames... »

Saint-Elme montre sa chasse. Le mari d'Ernestine s'essuie le front d'un air satisfait en disant : « Oui, vous tirez bien, mais je vous ai vaincu...

» — Comment! M. Pomard était avec vous? » dit Armand.

« — J'ai vu passer ces messieurs, je venais juste» ment de nettoyer mon fusil à deux coups; j'ai » couru après eux, et je les ai rejoints... J'aime » beaucoup la chasse!...

» — Et où est le gibier que vous avez tué?

» — Oh! quant à cela, » dit Saint-Elme en riant, « M. Pomard serait fort embarrassé de vous le mon» trer; cependant je lui ai renvoyé plus de dix liè» vres... que, par complaisance, je traquais de son » côté... mais M. Pomard les laisse tranquillement » passer entre ses jambes!

» — Ah!... oui... les lièvres... C'est qu'alors je » pensais... à une perdrix que je venais de voir.

» — Vous en avez manqué deux superbes à dix » pas... — C'est vrai... mais en les tirant je pen» sais... à autre chose. — Et il paraît que votre fusil » pensait comme vous! »

L'attention de ces messieurs se porte bientôt sur Madeleine, qui s'était retirée dans un coin du salon à l'arrivée des chasseurs et n'avait pas encore été aperçue. Saint-Elme questionne Armand, M. Pomard s'adresse à Dufour, et M. de Noirmont à sa femme.

« C'est mon ancienne compagne, » dit Ernestine, « cette jeune personne dont je t'ai parlé plu-
» sieurs fois.

» — Je ne me le rappelle pas, » répond M. de Noirmont d'un ton froid. Sa femme l'emmène dans le jardin, où elle lui apprend tout ce qui concerne Madeleine, et ce qu'elle compte faire pour elle.

Aux premiers mots que lui a dit Armand, Saint-Elme a regardé la jeune fille d'un air protecteur assez impertinent; et, sans attendre que son ami ait fini, il l'interrompt en disant : « Bon... bon... je com-
» prends... Une orpheline que l'on protége... c'est
» superbe!... c'est romantique!... mais les protégées
» devraient toujours être jolies, afin d'avoir les
» moyens de s'acquitter... Je t'engage, mon cher
» Armand, à laisser ce fardeau sur les bras de ta
» sœur... Que diable veux-tu faire d'une fille qui
» n'est pas jolie?...

» — Une amie, » répond Armand. « — Oh! oh!
» mon cher, il n'y a point d'amitié entre jeunes gens
» de sexe différent. — Saint-Elme, tu as une ma-
» nière de voir... — Qui est juste... J'ai de l'expé-
» rience!... Crois-moi, au lieu de protéger des filles
» de campagne qui ne peuvent te procurer aucune
» distraction, vends bien vite cette maison et re-
» tournons à Paris où mille beautés nous attendent...
» Est-ce que le beau-frère ne veut pas en finir?...
» — Il dit qu'il n'a pas tous les fonds encore... il
» m'offre un à-compte... — Fi donc!... et il faudrait

» revenir à chaque instant en Picardie pour avoir » de l'argent... Quant à moi, mon cher Armand, » il faut que je t'aime terriblement pour m'enterrer » ici devant des visages insignifians... et le loto de » madame Montrésor. — Aussi, mon cher Saint-» Elme, je t'en sais un gré... — C'est très-bien ; mais » presse le beau-frère, j'ai la bonté de dissimuler un » peu de mes avantages pour le faire briller... je le » laisse gagner au billard..... être vainqueur à la » chasse... J'espère que je suis aimable !... mais qu'il » le soit donc avec toi... Combien lui demandes-tu » de cette propriété ?... — Soixante mille francs. — » C'est pour rien. — Aussi consent-il à me les don-» ner ; mais il m'offre de m'en payer la rente. — » Il est fou !... Donne plutôt pour quelques mille » francs de moins et comptant... Nous regagnerons » cela à Paris au trente-et-un. »

Une autre conversation avait lieu un peu plus loin. M. Pomard disait à Dufour : « C'est donc une » demoiselle qui n'est pas du pays ?... je ne l'ai pas » encore vue dans nos sociétés. — Elle est bien du » pays,.. mais elle n'allait pas dans le monde, » répond le peintre. « C'est toute une histoire à vous » conter... Une orpheline que la marquise de Bréville » protégeait... mais qui, à sa mort, a été fort heureuse » d'être recueillie par des paysans... M'écoutez-vous, » monsieur Pomard ?... — Oui, monsieur... conti-» nuez... — C'est que vous regardiez si attentivement » à cette croisée... — Je pensais... à ce que vous » me faites l'honneur de me raconter... C'est une » orpheline... De qui est-elle orpheline ? — Mais

» de son père et de sa mère, probablement. — » Mais quel était son père… quelle était sa mère? » — Je n'en sais pas plus que vous… D'après ce que » j'ai entendu dire, elle ne les a jamais connus. — » Ah! c'est fort singulier!… Elle n'a ni père ni » mère?… »

Et M. Pomard se met à fixer un bouton de l'habit de Dufour, et celui-ci lui dit au bout d'un moment : « A-t-on déjà fait votre portrait, monsieur » Pomard? — Trois fois, monsieur. — Ils doivent » être bien ressemblans, car vous posez comme une » statue. »

Celle qui était le sujet de toutes les conversations s'était assise dans l'embrasure d'une croisée. Victor va se placer près d'elle et lui tient compagnie. Madeleine, qui n'ose regarder des personnes qu'elle ne connaît pas et dont les yeux expriment plutôt la curiosité que l'intérêt, lève avec plaisir les siens sur Victor, en qui elle voit déjà un ami.

La conversation de monsieur et madame de Noirmont a été longue; ils reviennent enfin du jardin. Victor remarque que la jeune femme a les yeux rouges, et le mari l'air de mauvaise humeur; il craint d'en deviner la cause.

Au dîner, Ernestine a fait placer Madeleine à côté d'elle, ce qui semble encore déplaire beaucoup à M. de Noirmont, qui n'adresse pas un mot à la jeune fille. Mais Victor, qui est assis près d'elle, laisse les hommes causer de chasse ou de politique; il préfère s'entretenir avec Madeleine, ce dont celle-ci et Ernestine lui savent beaucoup de gré.

Le soir, madame Montrésor vient avec son époux. En apercevant dans le salon une jeune personne qu'elle ne connaît pas, elle fait un bond en arrière, et regarde Chéri, pour examiner si la vue de l'étrangère ne lui cause pas d'émotion. Chéri paraît fort tranquille, et en s'approchant de Madeleine, madame Montrésor se tranquillise aussi; elle daigne sourire à celle qu'Ernestine lui présente.

Pour varier les plaisirs de la soirée, Saint-Elme propose une bouillotte, M. de Noirmont, Armand, M. Pomard et madame Montrésor acceptent cette partie. Dufour n'aime pas la bouillotte; il prétend que c'est un jeu ennuyeux que celui où on ne peut s'en aller que lorsqu'on perd : il se met à l'écarté avec M. Montrésor.

Ernestine est enchantée de pouvoir causer librement avec Madeleine. L'orpheline, qui a remarqué l'air froid de M. de Noirmont, dit à son amie :

« Vous voulez que je reste avec vous, madame, » que je ne vous quitte plus... cela me rendrait bien » heureuse!... mais si ma présence ici ne plaisait » pas... à monsieur votre mari... s'il trouvait mau» vais que vous me gardiez... Ah! je ne veux jamais » être cause que vous ayez la moindre querelle!... » Laissez-moi vous quitter, madame; je retourne» rai... non pas chez Grandpierre, mais avec Jac» ques; je ne serai plus malheureuse, puisque je » saurai que vous m'aimez toujours, que vous pen» sez à moi, et je viendrai vous voir... quand M. de » Noirmont le permettra.

» — Non, Madeleine, tu ne me quitteras plus, » dit Ernestine, « tu juges mal mon mari, il n'est pas » méchant, et, quand il te connaîtra mieux, il te » traitera aussi avec amitié. — Du moins, permettez-moi de rester dans ma chambre lorsqu'il y aura » du monde ici... ma place n'est pas dans un salon. » — Oublies-tu, Madeleine, que ma mère ne mettait pas de différence entre nous? Pourquoi donc » aussi ne m'appeler que *madame?*.. ne suis-je plus » Ernestine, ta bonne amie d'autrefois? — Oh! je » vous aime toujours autant... mais je ne puis plus, » je ne dois plus vous appeler Ernestine... Je sens » bien que cela ne plairait pas à tout le monde; » quand je vous nommais ainsi, j'étais un enfant. » — Madeleine, je veux que tu te laisses guider par » moi désormais... je t'assure que tu portes très-bien cette robe, et que tu te tiens fort bien dans » un salon. — C'est égal, madame; j'aimerais mieux » n'y être qu'avec vous... et avec ce monsieur... » Victor... C'est Victor qu'il s'appelle, n'est-ce pas, » celui qui a eu la bonté de vous parler de moi? — » Oui, c'est M. Victor Dalmer. — Je n'oublierai jamais ce qu'il a fait pour moi... Avec lui, je ne sais » comment cela se fait, je me sens moins embarrassée... Il a l'air si doux... il vous met tout de suite à » l'aise... C'est l'ami de monsieur le marquis? — C'est » un de ses amis... car mon frère en a beaucoup à » Paris... Je ne connais ce monsieur que depuis hier... » Je craignais, avant son arrivée, qu'il ne ressemblât... à d'autres amis de mon frère... que je n'aime » pas; mais, grace au ciel, il n'en est rien; c'est la » première personne que mon frère me présente et

» dont je trouve la société agréable. — Il restera » long-temps ici?... — Je n'en sais rien... tant qu'il » s'y plaira?... Mais viens, je vais t'installer dans la » chambre que j'ai fait préparer pour toi. »

Pendant que Saint-Elme, qui n'est pas aussi complaisant au jeu qu'à la chasse, fait à chaque instant son *Vatout* et gagne l'argent de M. de Noirmont, Dufour est battu à l'écarté par M. Montrésor, qui est à sa douzième passe. A chaque instant on entend le peintre s'écrier : « Vous avez quatre points... » déjà... c'est drôle! je croyais que vous n'en aviez » que trois... D'où donc avez-vous quatre points?— » Ah! ne voulez-vous pas que je me rappelle chaque » coup?... Puisqu'ils sont marqués, c'est que je les » ai apparemment. — Enfin, c'est égal!... Allons, » encore le roi!... voilà six fois de suite que vous » tournez le roi!... Encore perdu!... j'en ai assez... » je perds douze francs... C'est fini, je ne jouerai » plus à l'écarté!...

» — Ni moi à la bouillotte, » dit M. Pomard en se levant; « voilà trois caves de perdues!...

» —Parbleu! monsieur Pomard, comment voulez-» vous gagner à la bouillotte? » dit Saint-Elme en riant; « vous passez continuellement... Je crois qu'en » regardant vos cartes vous pensez à... autre chose.

» — J'aime mieux le loto, » dit Dufour; « c'est » un jeu sage... où l'on ne se monte pas la tête...

» — Vous aimez le loto, monsieur? » dit madame Montrésor en adressant un doux sourire au peintre; « j'espère que vous voudrez bien le venir faire quel-» quefois chez nous... ainsi que M. Dalmer. J'ai un

» loto tout neuf et de petits jetons en verre; c'est » fort gentil... N'est-ce pas, Chéri, que mon loto » est aussi joli que celui de madame Bonnifoux, qui » fait tant d'embarras avec le sien?... Réponds » donc... Qu'est-ce que tu as donc, Chéri? tu ne dis » rien... ce soir; est-ce que tu es malade?... à quoi » penses-tu?... — Moi... je ne pense pas... je compte » ce que j'ai gagné... — Oh! parbleu, vous m'avez » gagné douze francs, » dit Dufour; « douze parties » à vingt sous... Je n'ai jamais joué si cher!...

» — Il faut nous retirer, Chéri; il est tard : avant » d'être à la maison il y a un endroit sombre qu'il » faut traverser... et je ne suis jamais rassurée en » passant là...

» — Moi, madame, j'aimerais beaucoup à traverser » avec vous un endroit sombre, » dit Saint-Elme d'un air moitié galant, moitié goguenard, mais que madame Montrésor prend du bon côté.

« Voulez-vous que l'on vous escorte, madame? » dit Armand.

« Oh! ce n'est pas la peine; nous avons avec nous » M. Pomard; il nous met à notre porte.

» — Et j'ai mon fusil à deux coups, » dit Pomard en portant arme comme à l'exercice.

« — Ne comptez pas trop sur le fusil de M. Pomard, » reprend Saint-Elme; « comme il est fort » distrait, il est homme à viser la lune pendant que » vous crieriez au voleur! »

M. Pomard paraît piqué de cette plaisanterie; il enfonce son énorme casquette jusque sur ses yeux, et répond au petit-maître d'un ton fort sec : « Mon-

» sieur, si je vous visais, je n'aurais pas de distraction. — Alors je me transformerais en lièvre, » monsieur Pomard. — C'est peut-être votre habitude, monsieur. »

Saint-Elme fait une demi-pirouette sur le côté, tandis que Dufour dit tout bas à Victor : « Monsieur » Pomard n'est pas si bête qu'il en a l'air ! »

La société se retire. Dufour suit Victor en maudissant l'écarté et en répétant : « Perdre douze » francs !... dans une soirée à la campagne... ça n'a » pas le sens commun... Mais aussi ce monsieur » Montrésor a un bonheur insolent ! — S'il a du » bonheur, il a bien de la patience ; je t'aurais jeté » les cartes au nez, moi, quand tu disais : Ah ! vous » avez trois points !... et comment les avez-vous » faits !... — C'est ça, il faut perdre et ne rien dire. » — Il ne faut pas avoir l'air de croire que l'on vous » triche... J'espère que tu ne suspectes pas l'honnêteté de ce monsieur...—Non certainement... mais.. » — Mais, si tu avais joué avec Saint-Elme, tu aurais pensé qu'il filait les cartes... — C'est possible. — Ainsi quelqu'un d'honnête doit craindre » d'avoir une veine à l'écarté en jouant avec des gens » méfians comme toi !... — Laissons cela. Voilà la » petite Madeleine établie ici, et j'en suis bien aise » pour elle... Pourtant je prévois ce qui va arriver. » — Qu'est-ce qui va arriver ? — Tu n'as donc pas » deviné ? — Non ; je ne suis pas si malin que toi.— » Cette jeune fille est amoureuse d'Armand de Bréville, son ami d'enfance ; c'est cet amour-là qui » lui donnait un si grand désir de revenir ici ; et, à

» présent, pour peu qu'Armand l'aime par souvenir, » la petite succombera... *et cœtera, et cœtera.* — » Elles sont jolies tes conjectures ! Cette jeune fille » était amoureuse d'Armand qu'elle a quitté à onze » ans. . y penses-tu ? — Eh ! eh !... à onze ans... un » petit camarade avec qui on est sans cesse... ça s'est » vu... il y a des petites filles si précoces... J'ai eu » une cousine qui est morte de jalousie à trois ans ; » et de qui était-elle jalouse? d'un chat que l'on caressait plus qu'elle? — Dufour, je crois que tu te » trompes. Il est possible que maintenant Madeleine » devienne éprise d'Armand... et ce ne serait pas fort » heureux pour elle... Mais qu'elle l'ait aimé jadis au» trement que d'amitié... allons donc !.. c'étaient des » enfans. — Justement, rappelle-toi la chanson : » L'amour est un *enfant* trompeur. »

# CHAPITRE IX.

## COMMENT CELA COMMENCE.

Plusieurs jours se sont écoulés depuis que Madeleine habite de nouveau la maison où fut élevée son enfance. Monsieur de Noirmont traite la jeune fille avec moins de froideur, et, sans lui témoigner précisément de l'amitié, ne montre plus de mécontentement de la voir établie près de sa femme. Mais aussi, sans avoir cette basse flatterie, cette complaisance servile que tant de gens emploient pour se faire bien venir des personnes dont ils ont besoin, Madeleine sait être utile, agréable, et trouve moyen de se faire aimer de chacun. Bonne avec tout le monde, d'une douceur qui charme, d'une humeur toujours égale, Madeleine a reçu de la nature un sentiment des convenances qui lui tient lieu de ce qui manque à son éducation. Ne voulant pas descendre au salon lorsqu'il y a beaucoup de monde, quand elle y est, Madeleine se place modestement à l'écart; il faut que l'amitié aille l'y chercher; et pourtant, quoique timide, elle n'est point empruntée et gauche pour répondre lorsqu'on cause avec elle. Mais, poussant la discrétion à l'excès, elle n'oserait s'approcher même d'Ernestine, lorsque celle-ci parle avec quelqu'un. Enfin, contente d'être près de ceux qu'elle aime, Madeleine s'occupe toujours d'eux et jamais d'elle. Les hommes la laissent se tenir à l'écart, parce qu'elle n'est pas jolie; mais aussi les femmes font son éloge.

Victor commence à se plaire à Bréville; il s'est habitué aux manières prétentieuses de M. de Noirmont, qui, de son côté, paraît enfin s'apercevoir que, sans être chasseur, on peut avoir quelque mérite. D'ailleurs Victor sait jouer aux échecs, et cela procure un grand plaisir au beau-frère d'Armand. Les petites scènes que madame Montrésor fait à son époux, les distractions de M. Pomard, la gaîté de sa sœur, la présence de Madeleine, tout est devenu plaisir pour le jeune homme. La campagne même lui semble plus belle. Enfin, si les premières journées passées chez Armand lui ont paru longues, maintenant elles lui semblent trop courtes. Ce changement peu-il s'opérer sans cause? Peut-être Victor cède-t-il à ce qu'il éprouve sans le rechercher encore? il y a des sentimens qui naissent dans notre ame comme à notre insu, et nous sommes tout étonnés qu'ils nous maîtrisent déjà lorsque nous n'avons pas remarqué leur commencement.

Depuis que Victor a ramené Madeleine dans les bras d'Ernestine, une douce intimité s'est établie entre lui et la sœur d'Armand ; il a cessé d'être, aux yeux de madame de Noirmont, une simple connaissance de son frère. Ernestine n'a plus, avec Victor, ce ton froidement poli que l'on conserve long-temps, et quelquefois toujours, avec quelqu'un qui n'est qu'une connaissance. De son côté, Victor trouve madame de Noirmont beaucoup plus aimable qu'il ne l'avait cru d'abord. L'un et l'autre ne se sont cependant rien dit de plus direct qu'auparavant; mais il n'y a pas besoin de se faire de complimens pour savoir que l'on se convient, cela se lit dans les yeux, qui sont ordinairement plus francs que la bouche.

Pendant que M. de Noirmont chasse avec Saint-Elme, qu'Armand dort et que Dufour dessine, Victor va se promener avec Ernestine et Madeleine. Sitôt après le déjeuner, on se met en route. On sort sans but déterminé, sans savoir quelquefois où conduira le chemin que l'on prend ; mais quand les gens sont bien ensemble, l'ennui ne les atteint nulle part. Courant dans les prairies, s'enfonçant dans les bois, ou descendant doucement une montagne rocailleuse, les trois promeneurs sont toujours d'une humeur charmante, jamais l'un d'eux ne se plaint de la fatigue, et ne témoigne l'envie de rentrer. C'est à regret que l'on retourne au logis; mais en y rentrant on se dit : « Nous tâcherons d'aller plus loin » demain. »

Ces trois personnes éprouvent un charme secret à être ensemble et rien qu'ensemble, car la promenade a bien moins d'attraits pour elles lorsqu'un voisin ou une voisine les accompagne ; alors on rentre plus tôt, on se fatigue plus vite. Cependant, dans ces longues promenades, la conversation ne roule que sur les sites que l'on voit, sur les lieux que l'on parcourt. Jamais rien ne s'y dit qui puisse donner à penser que l'esprit soit occupé d'autre chose; mais à défaut de l'esprit, le cœur parle quelquefois. Lorsque après avoir marché quelque temps séparés, Victor offre son bras à Ernestine et à Madeleine, il éprouve une douce sensation à sentir sous son bras celui de madame de Noirmont, il le serre d'abord légèrement, puis tendrement contre le sien. Cette action fait battre son cœur plus vite et baisser les yeux à celle qui cause son émotion.

Victor comprend pourquoi maintenant le séjour de la campagne lui semble plus agréable. Madame de Noirmont lui plaît ; il ne se dit pas encore qu'il en est amoureux, mais il se répète souvent : « J'aime-» rais bien cette femme-là ! » et à force de se dire : « J'aimerais bien ! » on aime déjà beaucoup.

« Mais à quoi me servirait de l'aimer, » se dit encore Victor, « Ernestine est une femme trop péné-» trée de ses devoirs !... je n'en serais jamais plus » avancé. Je crois bien que je ne lui déplais pas ;... » mais de là à être aimé il y a loin... Je serais bien » heureux si elle m'aimait !... il me semble que cela » me suffirait... Ce que j'éprouve pour elle n'est plus » comme tous ces amours que j'ai ressentis... et je » crois qu'il est plus doux d'aimer que de ne faire » que désirer. »

De son côté, Ernestine éprouvait un changement dont elle ne se rendait pas compte. A ses yeux tout prenait un autre aspect; charmée de ne plus connaître l'ennui, il lui semblait jouir d'une nouvelle existence, dans laquelle les journées, jadis si longues, s'écoulaient avec une étonnante rapidité. Occupée d'un sentiment où elle ne voyait pas encore de mal, mais où elle était étonnée de trouver tant de douceur, elle se demandait quelquefois ce qu'elle avait... ce qui lui était arrivé pour n'être plus la même. Ernestine n'avait pas jusqu'alors connu l'amour: mariée à dix-huit ans par des arrangemens de tuteurs, elle n'avait vu M. de Noirmont que deux fois lorsqu'il devint son époux, et M. de Noirmont n'était pas de ces hommes à inspirer sur-le-champ une passion; d'ailleurs il ne s'inquiétait nullement de faire naître un tendre sentiment dans le cœur de celle qu'il prenait pour femme. Satisfait de savoir qu'elle était bien née, bien élevée, M. de Noirmont n'avait jamais pensé qu'il pût manquer la moindre chose à son bonheur et à celui de son épouse. Il y a, en effet, des femmes qu'un mariage de convenance peut rendre heureuses, et dont le cœur ne conçoit pas un amour qui cause des tourmens. Heureux les maris qui ont de telles femmes! plus heureux ceux qui en ont de sensibles, et qui ont su captiver toutes leurs affections.

Ernestine est loin de penser qu'elle aime M. Dalmer; elle éprouve du plaisir dans sa société, mais elle trouve cela naturel, parce que Victor est aimable, sans avoir ce jargon fatigant d'un petit-maître, ni l'air suffisant de quelqu'un qui se croit sûr de plaire. Ernestine ne voit donc aucun mal à préférer sa compagnie à toute autre : si elle pensait que cela pût devenir dangereux pour elle, elle fuirait Victor ; mais une femme qui a toujours été sage, et qui ne croit pas qu'on puisse cesser de l'être, se fie tellement à sa vertu qu'elle ne voit pas le danger. Cette grande confiance en ses propres forces a perdu plus d'une femme : on se laisse aller au charme qui nous entraîne, on ne cherche pas même à interroger son cœur ; quand on le fait, la blessure existe, et il est souvent trop tard pour la guérir !

Mais Madeleine, à qui Victor ne songe nullement à serrer le bras, qu'il ne fixe pas tendrement, dont il n'épie point le moindre regard, est-ce seulement son amitié pour Ernestine, sa reconnaissance pour Victor qui la rendent si contente, si heureuse lorsqu'elle est avec eux ? Elle sourit dès qu'elle aperçoit Dalmer, elle rougit en lui prenant le bras. Pauvre Madeleine ! elle n'est pas jolie, mais cela suffira-t-il pour l'empêcher d'aimer ?

Un mari qui va souvent à la chasse et laisse sa femme en compagnie avec des jeunes gens montre une bien grande confiance à son épouse ; sans doute, c'est surtout alors qu'il est beau de ne pas en abuser ! mais laisser quelqu'un exposé à la séduction d'un sentiment qu'on ne lui a pas appris à connaître... c'est maladroit. Il y a des maris qui, par calcul, veulent laisser leurs femmes ignorantes sur beaucoup de choses, se flattant qu'elles auront moins de goût pour ce qui leur procure moins de plaisir ; c'est très-mal calculé : il y a d'ailleurs chez les dames un instinct secret qui leur fait deviner quand elles n'en savent pas assez.

Le soir réunis avec toute la société, Ernestine et Victor sont moins à leur aise... Ils se parlent peu, se regardent à peine; car, devant le monde, ce n'est pas ceux qu'on aime le mieux qu'on regarde le plus.

Lorsque par hasard M. de Noirmont ne va pas à la chasse, Victor, ne pouvant se promener avec Ernestine, ne se soucie plus de courir la campagne. Il passe la journée dans les jardins, tenant un livre qu'il regarde, mais qu'il lit peu. Il va s'asseoir dans les endroits que madame de Noirmont affectionne, espérant qu'elle y viendra, et son attente n'est pas toujours trompée; on ne se dit que quelques mots... bien indifférens encore... mais la manière de les dire donne du prix aux moindres paroles. Tout en suivant des yeux Ernestine lorsqu'elle s'éloigne après un court entretien, Victor soupire et répète : « C'est » étonnant comme j'aimerais cette femme-là ! » puis, en se retournant, il aperçoit Madeleine, que le hasard, sans doute, conduit presque toujours du côté où le jeune homme va lire. Alors Victor va s'asseoir près de la jeune fille, et il passe des heures entières à causer avec elle, parce qu'elle lui parle d'Ernestine.

« Je crois que nous ne nous ennuyons plus ici? » dit un matin Dufour à son ami. « —Non, plus j'habite cette campagne et plus je m'y plais... Dans » les premiers jours, cette existence tranquille m'effrayait... maintenant elle me charme... il me semble que je passerais volontiers ma vie ici.—Oh! la

» vie!... tu donnes toujours dans les extrêmes!...
» Moi, je suis content, je fais de bonnes études!...
» Toi, je ne sais pas trop ce que tu étudies... à moins
» que... Tu te promènes souvent avec madame de
» Noirmont... — Avec cette dame et Madeleine.
» — Ah! oui... je sais bien que Madeleine est là...
» Elle aime beaucoup la promenade, cette dame...
» — Eh bien! qu'y a-t-il d'étonnant qu'on se promène quand on habite la campagne?... — Rien,
» certainement... mais son mari aime terriblement
» la chasse... Est-ce le cerf qu'il chasse? — Dufour,
» j'espère que tu ne vas pas faire encore de méchantes conjectures... elles seraient fort déplacées. — Oh!
» ne te fâche pas... je plaisante, voilà tout. — Il y a
» des choses sur lesquelles il ne faut pas même plaisanter!... — Je comprends... c'est que c'est sérieux.
» — Madame de Noirmont est la vertu même, et je
» ne souffrirai pas que... — Voilà la première fois que
» je t'entends affirmer pareille chose!... Je ne demande pas mieux!... Au reste, je me plais aussi
» beaucoup ici... Je laisse le beau Saint-Elme parler,
» briller, trancher!... et M. de Noirmont répéter
» qu'il n'a jamais été trompé de sa vie... C'est bien
» hardi de dire cela!... ces pauvres maris!... — Ah!
» Dufour, tu es ennuyeux. — Ha çà! qu'est-ce que
» tu as donc aujourd'hui? je ne t'ai jamais vu si
» respectueux envers le lien conjugal... et pourtant
» je t'approuve... parce que... enfin j'ai trente-quatre ans, et je ne serais pas trop éloigné de... — Tu
» penses à te marier? — Mais sans y penser... si je rencontrais un parti convenable... Dis-moi, comment

» trouves-tu mademoiselle Clara Pomard? — Pas » mal... une bonne figure réjouie!..—Oh! une bonne » figure réjouie... Il semble que tu parles d'un Bacchus!.. Elle a le nez très-fin, très-bien fait.—Est-ce » que tu veux l'épouser à cause de son nez?—Je ne dis » pas encore que je veuille l'épouser... mais si le parti » était sortable... on pourrait voir... D'abord l'âge se» rait convenable, elle a vingt-neuf ans; elle me fait » l'effet d'une bonne ménagère... Je dis elle me fait » l'effet, parcequ'il ne faut pas s'en rapporter à l'air... » Tâche donc... sans faire semblant de rien... de t'in» former, de savoir ce qu'elle aura de dot... Surtout » pas d'indiscrétion!.. Je ne suis pas homme à épouser » chat en poche... Quand je me marierai, c'est que » je saurai parfaitement à qui j'aurai affaire... Mais » chut!... voilà Armand. »

Le jeune de Bréville annonce à ces messieurs qu'une lettre qu'il vient de recevoir le force à aller passer quelques jours à Paris : « J'espère que vous » serez assez aimables pour attendre ici mon retour, » dit Armand.

« —Oui certainement, » répond Dufour; « j'ai » encore beaucoup d'études à faire, et Victor me » parlait tout à l'heure du plaisir qu'il goûte ici...

» —Mais nous serons peut-être indiscrets en res» tant encore? » dit Victor en hésitant.

« —Indiscrets!... Ah! vous plaisantez... D'abord » vous êtes ici chez moi, car mon beau-frère ne ter» mine rien!... Heureusement j'ai trouvé des fonds » ailleurs; mais, je vous le répète, on sera tou» jours trop heureux de vous posséder. Ma sœur

» et son mari mourraient d'ennui sans vous... du » moins, je le crois... Je tâcherai d'être bientôt de » retour.

» —Vous nous laissez M. Saint-Elme?—Non; il » vient avec moi...—Pourquoi donc l'emmener?— » Il n'a pas votre courage; il s'ennuie ici... mais nous » reviendrons ensemble. »

Victor se tait et paraît contrarié. Dufour se dit : « Pourquoi diable Dalmer tient-il tant à ce Saint-» Elme à présent? »

Au déjeuner, Armand annonce son départ. Ernestine fait un mouvement imperceptible et baisse les yeux. Madeleine, au contraire, regarde avec anxiété Armand et Victor.

« Tranquillisez-vous, mesdames, » reprend Armand, « je ne vous enlève pas tous vos cavaliers; » M. Dalmer et M. Dufour veulent bien vous tenir » compagnie...

» — C'est très-aimable de la part de ces mes-» sieurs, » répond Ernestine en ne regardant que Dufour.

Madeleine ne dit rien, mes ses joues se colorent, et elle reprend son air habituel.

« Certainement, » dit M. de Noirmont, « nous » savons beaucoup de gré à ces messieurs de ne pas » nous quitter... mais c'est bien dommage qu'ils ne » chassent ni l'un ni l'autre... Et il faut que vous » partiez aussi, monsieur de Saint-Elme?

» — Oh! c'est très-urgent!... J'ai à parler au mi-» nistre de la guerre pour un de mes cousins qui » n'est que capitaine et que je veux avancer... J'ai

» aussi une audience à demander au ministre de l'intérieur... pour un projet dont je lui ai déjà parlé... » confusément, au dernier bal de la cour. »

Ici, Dufour, tout en prenant son café, tousse, et manque de s'étrangler, ce qui interrompt un instant Saint-Elme, qui reprend : « Mais je dépêcherai tout » cela, afin de revenir bien vite avec mon ami.

» — Oui, » dit Armand, « et à mon retour, mon » cher de Noirmont, j'espère que vous serez décidé » pour cette propriété que je veux vous donner à si » bon compte.

» — C'est justement parce que vous voulez me la » vendre si bon marché que j'hésite à l'acheter... — » Vous êtes singulier ! Si je veux vendre cette terre, » ne vaut-il pas mieux que ce soit vous que tout » autre qui profitiez de cette occasion?... — Mais, » au lieu de vous acheter cette propriété soixante » mille francs... qu'elle vaut largement par son rap» port... sa ferme... ses terrains... — Eh bien? — » Si je vous la faisais vendre quinze ou vingt mille » francs de plus?... — J'avoue que ce serait fort ai» mable ; et, si cela se peut, j'y consens volontiers. » — Cela se pourrait peut-être si vous n'étiez pas si » pressé de vendre... d'avoir votre argent. Je me » suis trouvé, il y a deux ans environ, avec un mon» sieur fort riche et fort distingué, le comte de Ter» genne...

» — Le comte de Tergenne!... » s'écrie Saint-Elme, en changeant de couleur.

« Oui, le comte de Tergenne, est-ce que vous le » connaissez? — Attendez donc. . je crois... j'ai

» cru... Non, non, ce n'est pas cela... je ne le connais pas... C'est que je connais tant de comtes... » de barons!...

» — Tu te rappelles ce monsieur, Ernestine? Il » est resté quelque temps à Mortagne; nous l'avons » vu plusieurs fois chez le sous-préfet. Je l'engageai » à venir me voir, et il me fit ce plaisir. — Oui, » mon ami, je m'en souviens. C'est un homme d'un » âge mûr, mais qui est fort aimable et nous témoignait beaucoup d'amitié.

» — Ha çà! mon cher beau-frère, » dit Armand avec impatience, « voulez-vous bien me dire quel » rapport il y a entre le comte et cette propriété? — » Le voici : Ce monsieur, qui avait long-temps habité l'Angleterre, revenait enfin se fixer en France, » sa patrie. Il cherchait alors une terre, et désirait » surtout trouver quelque chose de ce côté de la » Picardie. Je lui dis que mon beau-frère possédait » le petit domaine de Bréville, et je me rappelle fort » bien que le comte s'écria : Ah, monsieur! s'il » voulait le vendre, je lui en donnerais tout ce qu'il » voudrait!...

» — Voilà qui est singulier!... — Comme je ne » croyais pas alors que vous voudriez jamais vous » défaire de ce domaine... qui vous vient de votre » père, je ne fis que sourire de la proposition du » comte... et cela n'eut pas de suite. — Eh bien! » où est-il ce comte? — Oui, où est-il ce comte? » demande Saint-Elme avec une indifférence affectée. « — Il devait aller faire un tour en Suisse, à ce qu'on » m'a dit... Bref, il quitta Mortagne; je ne saurais

» trop vous dire où il est maintenant... mais si vous » attendiez, peut-être...

» — Oh! la vie est trop courte pour que je veuille » attendre!... Votre comte de Tergenne a probablement rencontré d'autres sites qui lui auront » plu et où il aura acheté une propriété. — C'est » fort probable, » dit Saint-Elme. « — Ainsi, mon » cher Noirmont, vous pourrez prendre la mienne » sans scrupule... c'est ce que vous voudrez bien me » dire incessamment. Allons, Saint-Elme, à cheval » jusqu'à Laon; là nous prendrons la poste pour » être plus tôt à Paris. — La poste... j'y compte » bien; je ne voyage jamais autrement. »

Armand et Saint-Elme prennent congé et partent. Privé de son compagnon de chasse, M. de Noirmont ne se soucie plus d'aller battre la campagne! il propose à Victor une partie d'échecs. Celui-ci accepte en soupirant et en jetant un regard du côté d'Ernestine, tandis que Madeleine, en passant près de lui, lui dit à l'oreille : « Quel dommage!... Nous » n'irons donc plus promener, maintenant?

» — Hélas! » répond Victor, « ce n'est pas ma » faute!...

» — Hum!... » dit Dufour, en emportant sa toile et sa boîte de couleurs, « je comprends à présent » pourquoi Victor désirait si vivement que Saint- » Elme restât ici. »

* * *

# CHAPITRE X.

## UNE PARTIE DE LOTO.

M. de Noirmont continue à rester près de sa femme, parce que, malgré son amour pour la chasse, il a moins de plaisir lorsque personne n'est témoin de ses beaux coups. Les promenades avec Ernestine et Madeleine n'ont plus lieu. Victor devient triste, il s'impatiente, se dépite. Tous les matins il dit à Dufour : « Va donc à la chasse avec M. de Noir» mont, » et le peintre lui répond : « Va-s-y toi» même, je serais désolé de tuer un pauvre lièvre... » même un moineau, ça me ferait de la peine. — » Va-s-y toujours, tu ne tueras rien. — Bien obligé, » ça serait amusant. »

Victor va promener sa mélancolie dans les jardins ; dès qu'il aperçoit Madeleine, il court se placer à côté d'elle ; et, après lui avoir adressé quelques mots, reste quelquefois long-temps sans parler, ne faisant que pousser de gros soupirs; la jeune fille, qui éprouve un vif battement de cœur lorsque Victor vient s'asseoir auprès d'elle, le regarde à la dérobée et soupire aussi, probablement pour faire comme lui.

Un matin, que le jeune homme semble plus pensif encore qu'à l'ordinaire, Madeleine lui dit : « Est-» ce que vous ne vous plaisez plus ici, monsieur » Victor? — Pourquoi cela, Madeleine? — C'est que » vous n'avez plus l'air si gai... qu'il y a quelques » jours. — Je ne m'ennuie pas... mais je suis con-» trarié... nos promenades étaient si agréables; de-» puis le départ d'Armand, elles ont cessé. — C'est » vrai... mais M. de Bréville reviendra avec M. de » Saint-Elme... alors on retournera à la chasse, et » ma bonne amie pourra revenir avec nous se pro-» mener. — Mais je ne pourrai pas rester toujours » ici!... — Pourquoi donc cela?... » dit vivement Madeleine en regardant Victor avec chagrin.

« — Parce que... cela pourrait ennuyer les habi-» tans de cette demeure. — Ah! monsieur, quelle » pensée!... est-ce que vous pouvez ennuyer per-» sonne?... est-ce que tout le monde ne vous aime » pas ici?..... — Tout le monde..... ah! s'il était » vrai!... »

Victor soupire de nouveau; Madeleine rougit et n'ose plus rien dire. Enfin le jeune homme prend la main de Madeleine, la serre avec force dans la sienne, et s'éloigne en disant : « Ah! Madeleine... il est un » sentiment que vous ne connaissez pas encore! »

La jeune fille reste sur le banc; elle suit Victor des yeux : son air mélancolique, ses soupirs, ce qu'il vient de lui dire, tout se réunit pour troubler le cœur de la pauvre petite. Elle se sent heureuse, satisfaite; elle regagne la maison en répétant les derniers mots de Victor, dont elle croit comprendre le sens, et elle saute, elle danse en traversant le jardin, comme un enfant qui ne sait pas encore cacher sa joie. Madeleine ne sait pas être maîtresse de ses sentimens.

Monsieur et madame Montrésor sont venus en grande cérémonie proposer une partie de loto pour le soir chez eux. Ils doivent avoir M. Pomard, sa sœur, et encore d'autres voisins. Comme Armand et Saint-Elme ne sont plus là pour repousser le jeu de loto, on accepte l'invitation; d'ailleurs, à la campagne, c'est quelque chose que de trouver à employer sa soirée.

On part sitôt après le dîner. Victor n'a pas manqué d'offrir son bras à Ernestine; Dufour marche à côté de M. de Noirmont. Madeleine ne les accompagne pas, elle ne veut jamais aller en compagnie, mais elle garde joyeusement la maison. La jeune fille se trouve alors trop heureuse pour que la solitude l'effraie.

Victor n'ose adresser à Ernestine que quelques phrases sans suite, car on pourrait être entendu. Mais il ralentit le pas, afin de se trouver en arrière, et serre avec force le bras qu'il tient sous le sien. Pendant que Dufour parle peinture et propose à M. de Noirmont de le peindre en chasseur, Victor dit à la jeune femme : « Enfin, je suis donc un instant avec vous... Quel ennui! depuis huit jours,

» de ne pas pouvoir vous parler, vous adresser un » mot!...

» — Mais il me semble que rien ne vous empêche » de me parler, puisque nous nous voyons presque » toute la journée, » répond Ernestine en souriant.

« — Oh! sans doute... on peut vous parler... devant le monde... mais il y a des choses que l'on ne » veut pas dire... quand d'autres peuvent nous écouter... et je sens...

» — N'est-ce pas, Victor, que, quoique ce ne soit » pas mon genre, je peins très-bien le portrait et le » fais très-ressemblant? » dit Dufour en s'arrêtant et en tournant la tête en arrière.

« — Oui... oh! c'est frappant!... » répond Victor avec impatience et en lançant un regard furibond sur le peintre. « Voyez, madame, on ne peut pas » même causer tranquillement avec vous!... — Mon » Dieu! monsieur Dalmer, qu'avez-vous donc ce » soir?... Je crois que vous avez de l'humeur d'aller » faire une partie de loto chez nos voisins... vous y » venez par complaisance, et je vous en sais gré. » — De l'humeur d'être avec vous, d'aller où vous » êtes!... ah! madame, comment pouvez-vous dire » cela... le supposer? Je m'exprime donc bien mal? » mes yeux ne vous disent donc pas tout le plaisir...

» — Victor, je veux peindre M. de Noirmont en » chasseur, » dit Dufour en se retournant et s'arrêtant encore. « C'est une bonne idée, n'est-ce pas?

» — C'est une idée délicieuse! » répond le jeune homme en donnant au diable son ami et lui faisant des signes que celui-ci feint de ne pas comprendre.

« — Dès demain, » reprend Dufour, « j'irai à la » ville voisine acheter ou commander des toiles pour » peindre à l'huile. Je veux me lancer dans les portraits; on ne me croit que paysagiste. Je veux me » surpasser, pour que cela étonne tous les peintres » de portraits. »

Victor ne répond rien, ne parle plus; mais on arrive à l'endroit sombre que madame Montrésor redoute lorsqu'elle revient tard chez elle, le jeune homme prend la main qui est au bout du bras qu'on lui donne, et il presse tendrement cette main qu'on n'a pas la force de lui retirer, ce qui le rend aussi heureux que Madeleine l'a été, le matin, lorsqu'il a pris la sienne. Qu'on dise encore que le bonheur n'existe pas sur la terre! Voilà deux personnes qui, par une simple pression de main, sont au comble de la félicité!

On arrive chez les Montrésor trop tôt pour Victor et peut-être pour Ernestine, qui est encore toute troublée de l'action de son cavalier. La société est déjà assise devant deux tables mises l'une contre l'autre pour former un carré long. Là-dessus sont étalés les cartons de loto, que les joueurs ne doivent pas perdre de vue un instant.

Outre les maîtres de la maison et les Pomard, la réunion est embellie par un monsieur, une dame et une petite fille. La dame, qui a bien la soixantaine, tient à elle seule la place de trois personnes; elle a un énorme bonnet, par-dessus lequel est un abat-jour en taffetas vert, qui ne l'empêche pas de porter encore des lunettes. En joignant à cela des traits énormes, il est assez difficile, au premier coup d'œil, de distinguer si c'est un homme ou une femme qu'on a devant soi.

Le monsieur a l'air d'un vieil abbé; il est à demi endormi devant ses cartons; au moment où la société arrive, il se frotte bien vite les yeux pour saluer. La petite fille, qui peut avoir douze ans, a une figure espiègle qui forme contraste avec celle de la dame à l'abat-jour.

« Nous ne faisons que commencer... il n'y a » qu'une partie de jouée... » dit madame Montrésor en offrant des siéges.

« C'est bien heureux pour nous, » répond Dufour en allant se placer près de mademoiselle Pomard à laquelle il commence par dire : « Quelle est » cette dame qui ressemble à un apothicaire?—C'est » madame Bonnifoux... une vieille rentière qui ne » connaît dans le monde que trois choses : ses potages, sa seringue et le loto... Écoutez-la, vous » verrez qu'elle ne parlera que de cela. — Ça doit » être bien amusant; et le monsieur?—C'est M. Courtois, un bien bon homme, mais qui dort presque » toujours... La petite fille est sa nièce. — Bon! me » voilà au courant.

» — Asseyez-vous donc, madame de Noirmont, » dit madame Montrésor, en faisant signe à son mari de rester à côté d'elle: le pauvre Chéri était placé entre sa femme et madame Bonnifoux.

Ernestine s'assied près de M. Courtois, Victor se place bien vite près d'elle: la partie de loto chez madame Montrésor eût été un supplice trop cruel, si on n'avait pas été à côté d'une jolie femme. Quant à M. de Noirmont, il prend la première place venue, en murmurant déjà : « Le loto ! hum ! j'aimerais presque autant pigeon-vole !

» — Ha çà ! comment jouez-vous cela ? » dit Dufour. — « Au premier quine... On met chacun deux » sous, et on a trois tableaux... — Ah ! c'est une » poule !...

» — C'est la partie la plus piquante au loto, » dit madame Bonnifoux. « Depuis quarante ans que je » joue à peu près tous les soirs ce jeu-là, j'ai étudié » toutes ses combinaisons. Le premier quine est fort » agréable ; mais cela demande une grande attention » et surtout beaucoup de silence ! — Diable ! nous » allons bien nous amuser alors !...

» — Tout le monde a-t-il des cartons ?... » dit madame Montrésor. — « Moi, je voudrais en changer, » dit la petite fille. — « Non, mademoiselle Lucie, » on a décidé qu'on n'en changerait pas... N'est-ce » pas, madame Bonnifoux ? — Certainement !... ça » deviendrait trop fatigant ;... on ne saurait jamais » deux numéros par cœur ;... ce serait un travail » continuel... C'est s'ingulier ! mon potage me » revient... Je crois qu'il était trop gras... Je re» commande cependant toujours à ma cuisinière de » dégraisser son bouillon... Ah ! comme j'ai des ai» greurs ce soir !

» — Allons, tout le monde y est-il ? » reprend madame Montrésor ; « savez-vous qu'il y a vingt-deux » sous à la poule !... — C'est fort gentil, » dit M. Pomard. — « Ah! si je pouvais la gagner! » s'écrie la petite fille en sautant sur sa chaise. « — Silence! mademoiselle Lucie... ou on ne vous laissera plus jouer... » Chéri, c'est à toi à tirer... Tout le monde y est?... » — J'y suis depuis une heure, » dit M. Courtois en ouvrant un œil. — « Surtout pas trop vite, monsieur Montrésor, » dit madame Bonnifoux, « c'est » votre défaut... vous courez la poste... Ah! Dieu! » comme ce potage me tourmente!... Il faudra que » je me serve de *bonne amie* avant de me coucher. » — Qu'est-ce que *bonne amie?* » demande Dufour à mademoiselle Pomard. « — C'est sa seringue que » madame Bonnifoux appelle ainsi, parce que c'est » plus décent. — Cette femme-là a de bien jolies » idées! — Allons, mademoiselle Clara! cela va commencer. Pars, Chéri!

» — Trente-huit, » dit Chéri en tirant une boule d'un immense sac de serge.

« Je l'ai deux fois! » s'écrie la petite fille en sautant sur sa chaise.

« Moi, je ne l'ai pas, » dit madame Montrésor en soupirant.

« Est-ce qu'on a commencé? » dit M. Pomard, qui depuis cinq minutes avait les yeux fixés sur le plafond. « — Oui, sans doute, on a commencé... » — Pardon, c'est que je n'y étais pas... Je pensais... je n'ai pas entendu... Vous avez dit? — » Trente-huit. — Très-bien... vous pouvez continuer...

» — Monsieur Pomard, il faudrait tâcher d'être au » jeu, » dit madame Bonnifoux en avançant son abat-

jour. « — Madame, on peut avoir des distractions. —
» C'est que vous êtes terrible pour cela… — Neuf,
» quarante-deux… — Je me rappelle que ma cui-
» sinière avait mis des choux dans son bouillon…
» C'est peut-être aux choux que je dois attribuer ma
» mauvaise digestion… — Dix-sept. — Ah! un mo-
» ment, monsieur!… Comment avez-vous dit?…
» — Dix-sept, et puis vingt-quatre… — Vingt-
» quatre!… Ah! mon Dieu! .. je n'y suis pas… Il y
» en avait d'autres auparavant?… Monsieur, voulez-
» vous bien me les rappeler tous… »

Chéri, qui est habitué à ce genre d'amusement, renomme les numéros pour madame Bonnifoux.

« Est-ce qu'on fera souvent comme ça? » dit Dufour à mademoiselle Clara. « — Il n'y a presque pas
» de partie où madame Bonnifoux ne fasse recom-
» mencer deux ou trois fois la personne qui tire. Et
» puis, quand on gagne, elle fait vérifier; et puis,
» quand c'est elle qui tire, si l'on n'y fait pas attention,
» elle rejette dans le sac les numéros qu'elle n'a pas.
» — Peste!… c'est une joueuse bien agréable, je
» tâcherai de ne pas faire trop souvent sa partie…
» heureusement j'en suis dédommagé par votre voi-
» sinage… Vous avez un véritable nez à l'antique,
» mademoiselle. — Ah! ah! ah! j'ai un nez antique,
» moi!… — J'entends par là un nez modèle, de
» ces jolis nez, type du vrai beau… J'aurais bien du
» plaisir à peindre ce nez-là… — Ah! Ah! ah! j'ai
» vu quelquefois un œil dans un nuage; ce serait drôle
» si on y voyait un nez! — Ce ne serait pas si mal…
» — Ah! ah! ah!

» — Mademoiselle Clara, il n'y a pas moyen d'en-
» tendre les numéros, » dit madame Bonnifoux,
« on ne doit pas rire à ce jeu-là... c'est un jeu qui
» réclame toute l'attention... Qu'est-ce que vous
» avez dit, monsieur Montrésor ? — Trente-neuf. —
» Et avant ?— Dix.—Et avant ?— Alors, il vaut autant
» que je recommence tout. — Oh ! oui, monsieur, re-
» commencez-les tous, je vous en prie, car je suis cer-
» taine d'en avoir manqué au moins deux ou trois.. Ah !
» si jamais on remet des choux dans ma soupe... Je me
» rappelle que cela m'a déjà incommodée il y a deux
» mois... Pourvu que j'aie de la graine de lin chez
» moi... J'ai peur d'avoir employé le reste avant-
» hier... et ma domestique qui ne songe à rien !...
» je le lui recommande pourtant assez ! je lui ai dit :
» Une fois pour toutes, Rose, ne me laissez jamais
» manquer de graine de lin... Comment avez-vous
» dit, le dernier, monsieur Montrésor ?

» — Soixante et dix-sept, madame. — Merci...
» Oh ! vous pouvez aller... j'ai deux quaternes ! —
» Moi, je n'en ai pas, » répond tristement madame
Montrésor... « Ah ! Chéri, tu ne tires pas pour moi !
» ce n'est pas bien !...

» — Je ne suis pas dans le sac !... je n'ai pas des
» yeux aux doigts !...

» — J'attends le quatre-vingt-dix et le seize, » dit
madame Bonnifoux.

« Oh ! moi, j'ai aussi un quaterne ! » s'écrie la
petite fille.

« C'est singulier, » dit M. Courtois en s'éveillant et se frottant les yeux, « je n'ai pas encore

» étrenné... Il paraît que j'ai de bien mauvais tableaux... ça ne m'étonne pas, j'ai un malheur » incroyable à ce jeu-là!. . je n'y gagne jamais!

» — Je le crois bien, » dit Dufour; « il ne doit pas » y gagner souvent. »

Victor et Ernestine ne disent rien. Ils semblent tout à leur jeu; mais est-ce le loto qui les occupe? Le jeune homme est bien près de la sœur d'Armand; il est vrai qu'il y a peu de place à la table et qu'il faut se gêner. Pourquoi Ernestine rougit-elle souvent? pourquoi lui échappe-t-il des mouvemens brusques comme si elle voulait tout à coup reculer sa chaise d'auprès de celle de son voisin? Heureusement, c'est à quoi personne de la société ne fait attention.

« Dieu! que j'ai de beaux cartons! » dit madame Bonnifoux: « je suis couverte de quaternes!... mais » j'ai bien idée que c'est le quatre-vingt-dix qui me » fera gagner... c'est un numéro que j'affectionne... » Ah! monsieur Montrésor, vous me faites bien languir!...

» — Quatre-vingt-neuf, » dit Chéri en tirant une nouvelle boule du sac.

« — Ah! Dieu! comme c'est près!... comme vous » me mettez à côté... vous êtes un grand méchant!... » Madame Montrésor, votre mari est un grand méchant! — Oh! je le sais bien, madame; c'est ce » que je lui répète tous les jours!... Tire donc pour » moi, Chéri!... »

Chéri n'a pas l'air de faire attention aux sollicitations de sa moitié; il continue à nommer avec tout le phlegme d'un fonctionnaire public : « Trente-» trois...

» —Trente-trois,» dit monsieur Courtois qui vient encore de s'éveiller ; « attendez ! arrêtez donc !...

» — Est-ce que vous avez gagné ? » dit madame Montrésor avec anxiété. — « Non... mais je l'ai deux » fois, le trente-trois... et ça me fait deux ambes...

» — Ah! quelle peur ce M. Courtois m'a faite ! » s'écrie madame Bonnifoux ; « j'ai bien cru qu'il avait » le quine... Monsieur Courtois, tâchez donc de ne » plus me donner de ces souleurs-là... vous qui » êtes ordinairement si tranquille à ce jeu-ci... Où en » sommes-nous, monsieur Montrésor ? je n'ai pas entendu » les derniers.—Mais, madame, si vous par-» lez, ce n'est pas ma faute... — Ce n'est pas moi » qui ai parlé, c'est M. Courtois... n'est-ce pas, ma-» dame, que c'est M. Courtois qui a dit : Arrêtez?... » Oh ! par exemple, quand on me prendra à parler » au loto !... Qu'est-ce qu'on vient de nommer?...— » Quatre-vingt-deux. — C'est encore dans ma sé-» rie... ça me fait tressaillir.—Trente-sept !...—Un » instant... un instant, monsieur, je vous en supplie... » je n'ai plus de jetons... c'est mademoiselle Lucie qui » les accapare tous.—Moi, madame !... tenez, voyez » ce que j'ai devant moi... — Parce que vous vous » amusez à les jeter par terre... Qui est-ce qui me » donne des jetons... je ne puis pas rester dans cette » situation... Monsieur, ne tirez pas, je vous en » prie... — Si vous marquiez à l'anglaise, comme » moi, » dit monsieur Pomard, « vous n'emploieriez » pas tant de jetons. — Oh ! je n'aime pas cette ma-

» nière-là... je ne fais rien à l'anglaise, moi... j'aime » à voir le numéro qui me manque... on l'appelle... » on le désire... on croit l'entendre... ah! ça cause » bien des émotions... Un jour, il m'est sorti un » quine sur-le-champ, les cinq numéros de suite... » j'en ai pleuré comme une enfant... Tirez, monsieur » Montrésor, j'ai des marquoirs... Oh! j'ai des douleurs de bas-ventre... c'est singulier, je ne devrais » cependant pas être échauffée!...— Quarante-quatre!...

» — C'est pour moi! c'est pour moi! » s'écrie la petite Lucie en battant des mains; « j'ai le quine... » j'ai gagné!...

» — Et j'avais cinq quaternes! » dit madame Bonnifoux; « c'est bien extraordinaire de perdre avec cinq » quaternes!... Mais un instant, il faut vérifier... »

On vérifie le quine de la petite fille, et, au grand regret de madame Bonnifoux, il se trouve être bon. Dufour qui a regardé à sa montre dit tout bas à mademoiselle Pomard : « Voilà une seule partie qui » a duré une demi-heure.— Ce n'est rien, j'en ai vu » de plus longues.

» — Allons, messieurs et dames, vos deux sous... » dit madame Montrésor en faisant passer une petite corbeille. « Madame Bonnifoux, c'est à vous à tirer... — M'y voilà.

» — Un moment, » dit Dufour; « ne doit-on pas » vérifier aussi s'il y a le compte dans le panier? » tout doit se faire avec ordre... — C'est juste, » dit Chéri; et il compte la poule, et il ne se trouve que vingt sous dans le panier.

» Qui est-ce qui n'a pas mis? » demande M. Montrésor. Tout le monde affirme avoir donné sa mise.

» Cependant il manque deux sous! — C'est » sans doute la petite Lucie, » dit madame Bonnifoux; « elle aura pris la poule sans remettre au jeu. » — Pardonnez-moi, madame; d'ailleurs, j'ai passé » mes deux sous à M. Pomard, qui les a mis pour » moi dans la corbeille... n'est-ce pas, monsieur? — » Oui; oh! pour cela... j'en suis certain! — Mais » vous avez souvent des distractions, monsieur Po- » mard? — Madame, je n'en ai jamais pour ce qui » regarde *la comptabilité!...* » répond monsieur Pomard en prenant sur-le-champ un air offensé.

« Quant à moi, j'ai mis une des premières, » dit madame Bonnifoux en ajustant son abat-jour; « je mettrai plutôt deux fois qu'une... Madame Mon- » trésor, votre cuisinière sait-elle faire les potages » aux croûtons? — Oui, madame, et très-bien, » même. — Alors, je prendrai la liberté de vous en- » voyer Rose, pour qu'elle l'instruise... J'aime assez » ce potage-là; j'en ai mangé chez notre maire, mais » il était un peu brûlé... — Enfin, il manque tou- » jours deux sous à la poule, et je tiens à ce que cela » s'éclaircisse, » dit monsieur Pomard, « d'autant » plus que madame m'a accusé d'avoir des distrac- » tions... et quand il s'agit d'argent, une telle sup- » position me blesse. — Mon Dieu! monsieur Po- » mard, vous prenez feu comme du phosphore... » j'ai dit ce mot-là comme un autre... Ah! j'ai une » douleur dans le côté... je ne sais pas si j'ai de l'a-

» nis chez moi... — Il ne s'agit pas d'anis; il faut » que le déficit se retrouve... »

Victor, qui voit le moment où les deux sous vont amener une querelle, s'empresse de dire que c'est probablement lui qui n'a pas mis; il complète la poule, ce qui rétablit le calme.

« Attention! je commence! » dit madame Bonnifoux en prenant un air doctoral. « Le vingt et un!... » je l'ai... Le trente!... je ne l'ai pas... Le quatre... » je l'ai...

» — Est-ce qu'il est indispensable qu'elle nous » dise : *je l'ai* ou *je ne l'ai pas* avec le numéro? » dit Dufour avec impatience. «Qu'est-ce que ça me » fait à moi, ce qu'elle a et ce qu'elle n'a pas?... »

Mais madame Bonnifoux continue en ajoutant toujours une réflexion après chaque numéro : « Le trente- » deux!... je l'avais trois fois sur mes cartons d'hier... » Le quatre-vingt-dix!... Ah, coquin!... ah! scélérat » de quatre-vingt-dix!.. c'est toi que j'attendais tout » à l'heure!... tu arrives trop tard! c'est égal, je vais » te marquer... mais, si tu étais venu l'autre partie... » Oh! comme le talon me démange... oh! que c'est » drôle... c'est comme si on me piquotait avec des » épingles...

» — Ah çà! madame, est-ce que nous jouons au » talon? » dit Dufour d'un grand sang-froid. « — Monsieur, c'est que cela m'inquiète : on prétend » que c'est signe de goutte; je crains horriblement » la goutte!... J'ai eu deux de mes parens qui... — » Madame Bonnifoux, nous attendons que vous ti- » riez, » dit madame Montrésor. « — C'est juste...

» m'y voilà... Oh! il faudra absolument que *bonne* » *amie* fasse son jeu ce soir... Onze!.. je l'ai... Vingt!.. » je ne l'ai pas. C'est singulier!... je croyais bien l'a» voir... Dix-neuf!... ça me fait un petit ambe... » Ah! madame Montrésor, avez-vous entendu parler » d'une nouvelle invention qu'on appelle des clys» soirs?...—Oui, madame.—En dit-on du bien? » —Beaucoup de bien, madame... —Vingt-qua» tre!... je ne l'ai pas... Je voudrais bien qu'une de » mes connaissances en eût pour en essayer un peu... » Quarante-cinq!... je l'ai... Malgré cela je suis tel» lement habituée à *bonne amie* que j'aurais de la » peine à changer. Le quatre-vingt!... je l'ai... Le » dix-huit!...

» —Monsieur, vous avez le quatre-vingt... et » vous ne le marquez pas, » dit la petite Lucie à Victor, près de qui elle est assise. Le jeune homme regarde probablement ses numéros, comme M. Pomard, en pensant à autre chose. Mais les enfans font attention à tout, et la remarque de la petite fait rougir madame de Noirmont.

« Mademoiselle Lucie, vous regardez donc sur » les cartons de monsieur? » dit madame Bonnifoux. « Ça ne se fait pas, mademoiselle, on ne doit pas re» garder sur les cartons des autres : c'est tricher. — » Comment! madame, c'est tricher que d'avertir » monsieur qu'il a oublié de marquer un numéro » sorti?—Oui, mademoiselle... vous ne devez vous » occuper que de votre jeu... »

Et madame Bonnifoux ajoute à demi-voix : « Je » ne peux pas souffrir jouer avec cette petite fille-là...

» Son oncle est trop bon... Est-ce qu'à douze ans » une demoiselle doit jouer déjà au loto?... ça » devrait tricoter ou filer!... mais son oncle se » laisse gouverner par elle... Je crois qu'il tombe en » enfance!... »

Pour achever de désoler la vieille dame, c'est encore la petite Lucie qui gagne la partie. Madame Bonnifoux en fait un bond sur sa chaise, qui manque de la casser.

Après madame Bonnifoux, le sac passe aux mains de M. Pomard, qui nomme le dix-huit pour le quatre-vingt-un, et le seize pour le soixante et un, toujours par suite de ses distractions, ce qui amène une scène très-vive entre lui et la vieille dame. A chaque poule qu'elle perd, elle devient de plus mauvaise humeur; se plaint de ses aigreurs, de sa cuisinière, et fait répéter les numéros tirés. Madame Montrésor pousse des oh! et des ah! aux numéros qui approchent de celui qu'elle attend. M. de Noirmont ferait volontiers comme M. Courtois, et Dufour regarde attentivement si la personne qui tire nomme exactement toutes les boules.

Bientôt M. de Noirmont parle de se retirer « Mais » je n'ai pas gagné une seule partie! » dit madame Bonnifoux; « il faut au moins que je gagne une » fois...— Vous avez dit être incommodée, madame, » et je pensais que cela vous fatiguerait de jouer » tard.— Ah! monsieur! j'aime tant le loto que j'oublie tout quand j'y suis... mais aussi c'est la seule » passion que je me sois connue.

» —Il n'est pas tard, » dit Victor; « encore quel-

» ques parties.— Comment, monsieur Dalmer, vous » prenez goût au loto!... Je vous en fais mon compliment.—Je m'amuse toujours de ce qui plaît aux » autres.

» —Il est très-galant, ce jeune homme! Est-il » pour long-temps dans ce pays? » dit madame Bonnifoux à M. Montrésor, qui ne lui répond pas.

« —Eh bien! Chéri, vous ne répondez pas à ma- » dame Bonnifoux? Qu'est-ce que vous avez ce soir?.. » où donc êtes-vous?—Ah! pardon... je n'avais pas » entendu, madame... — Depuis quelque temps, » vous ne m'entendez pas non plus... — Comment! » je ne vous entends pas?—Suffit, monsieur.

» —Allons, c'est à moi à tirer, et je vais mener » cela rondement, » dit Dufour. En effet, il a bientôt mis la vieille dame aux abois : à la sixième boule elle n'y est plus; elle perd la tête. En vain elle dit à Dufour de répéter, en renommant un numéro, le peintre en appelle tout de suite deux ou trois nouveaux. Madame Bonnifoux repousse sa chaise et quitte la table en s'écriant : « J'aime autant y renon- » cer... C'est comme si on me prenait deux sous » dans ma poche... Il m'est impossible de suivre » monsieur!—Mais, madame, j'ai pourtant répété » toutes les fois que vous l'avez désiré. —Oh! c'est » égal, monsieur, je n'y suis plus... Vous avez une » manière d'aller... j'en ai la tête qui me pète!... » Je reprends ma mise... je ne suis pas de cette » poule-ci. »

A la partie suivante, madame Bonnifoux retrouve toute sa bonne humeur en s'écriant : « Pour moi, » enfin! c'est le cinq qui m'a fait gagner... J'ai eu le » quaterne et le quine tout de suite... Comme ce jeu-» là est bizarre!... j'attendais le quinze, qu'il me » fallait depuis long-temps, et je gagne par des nu-» méros auxquels je ne pensais pas du tout... Oh! » c'est un jeu bien piquant!... »

Pendant que madame Bonnifoux fait ces réflexions, tout le monde se lève, et chacun se dispose à regagner sa demeure. M. Courtois allume une lanterne, qu'il emporte toujours quand il va en soirée ; M. Pomard prend sa sœur d'un côté et sa canne à dard de l'autre; madame Bonnifoux retrousse sa robe, ôte son abat-jour et met ses lunettes dans sa poche en disant : « Ne vous en allez pas sans moi, monsieur Cour-» tois ; vous savez que vous me mettez à ma porte. » — Oui, madame. — Adieu! mes chers voisins... » Le jeu a été bien méchant ce soir... sans ce der-» nier coup, je perdais vingt-huit sous!... Ah! ma-» dame Montrésor, je vous enverrai Rose pour que » votre cuisinière lui apprenne à faire le potage aux » croûtons... J'ai toujours des soupçons de coli-» ques... quoique ça.. mais ce diable de jeu vous » acoquine... et pourtant j'y suis malheureuse de-» puis quelque temps!... Pourvu que j'aie de la » graine de lin chez moi!...... Monsieur Courtois je » suis prête. »

M. Courtois a pris le bras de madame Bonnifoux, la petite Lucie a pris la lanterne, et chaque société regagne sa demeure. Celle de Bréville revient naturellement dans le même ordre que lors du départ, Victor donne le bras à Ernestine, et Dufour marche à côté de son mari.

Pour revenir, la nuit était sombre, très-peu de lune éclairait les chemins. Dufour se retourne en vain ; il ne peut distinguer si Victor tient autre chose que le bras de madame de Noirmont.

* * *

# CHAPITRE XI.

## LE VIEUX CHÊNE.

Depuis que Madeleine demeure de nouveau à Bréville, Jacques vient souvent de grand matin se promener dans la plaine qui est devant la maison du marquis. De sa fenêtre, Madeleine aperçoit le paysan; alors elle se hâte de descendre, et va rejoindre son ami Jacques qui, avant d'aller à ses travaux, est content lorsqu'il a causé quelques instans avec la jeune fille.

Le lendemain de la partie de loto, Madeleine, qui, en quittant la modeste maison de Grandpierre, n'a pas perdu l'habitude d'être matinale, était à sa croisée au point du jour; elle aperçoit dans la campagne l'homme en blouse qui tient sur son dos sa pioche, sous son bras un gros morceau de pain, et se rend à son travail en regardant souvent la fenêtre de la chambre de Madeleine. En trois minutes la petite est descendue et se trouve à côté de Jacques.

« Bonjour, Madeleine, » dit le paysan en pressant la main de la jeune fille. « — Bonjour, mon cher » Jacques... C'est bien aimable à vous de passer par » ici... ça fait que je peux vous voir un moment. — » Bonne Madeleine... vous ne vous ennuyez donc pas » de causer avec Jacques?... Moi... je crains quelquefois de passer trop souvent... Mais... parce que je » passe ici... sous vos fenêtres... ça ne vous force pas » à descendre... Que je vous voie un moment à votre » croisée... que vous me fassiez un petit signe de » tête pour me montrer que vous avez vu votre vieil » ami... et je serai content, ma chère enfant. — » Ah! Jacques!... comment pouvez-vous penser que » votre présence n'est pas un plaisir pour moi!... » N'êtes-vous pas mon ami?... N'avez-vous pas le » premier recueilli, protégé l'orpheline... — J'ai fait » ce que me dictait mon cœur, ce que je ferais encore... Pauvre Madeleine... car je vous aime comme » ma fille... mais laissons cela... Dites-moi, êtes-» vous toujours contente, Madeleine, depuis que » vous êtes revenue habiter cette maison?... Comment se conduit-on avec vous? — Oh! bien!... » très-bien!... tout le monde est bon pour moi!... » Ernestine me traite comme autrefois... et ce monsieur... qui le premier a parlé de moi ici... vous » savez... M. Victor Dalmer... eh bien! quoique ce » soit un monsieur de Paris... il n'est pas fier du » tout, il cause souvent avec moi. Ce n'est pas comme » ce M. de Saint-Elme, l'ami d'Armand... il me regarde à peine celui-là... ou bien, c'est avec un » air... comme si on était trop heureux d'obtenir un

» de ses regards!... Tandis que M. Victor, ce n'est » pas cela!... il est si simple... c'est-à-dire si aimable... » — Et vous dites que madame de Noirmont vous » témoigne une tendre amitié? — Oui, elle me ré» pète souvent qu'elle est bien contente de m'avoir » avec elle... que maintenant je ne la quitterai ja» mais... Elle veut quelquefois m'emmener dans les » sociétés où elle va... mais j'aime mieux alors rester » à la maison... Il n'y a que dans les promenades » que nous faisons... alors, comme c'est ordinaire» ment M. Victor qui vient avec nous, je ne refuse » jamais d'y aller... M. Victor donne le bras à ma » bonne amie... mais il me le donne aussi à moi... » et il court... il joue... il rit avec moi, tout comme » avec Ernestine... Oh! nous faisons des promenades » bien amusantes!... M. Victor est très-gai... quel» quefois cependant...

» — Très-bien, » dit Jacques avec un mouvement d'impatience, « mais ce n'est pas là l'important. » M. de Noirmont, comment vous traite-t-il? Vous » m'avez dit que, dans les commencemens de votre » arrivée chez lui... car vous êtes à peu près autant » chez lui que chez son beau-frère, vous m'avez dit » qu'il vous parlait à peine.

» — C'est vrai, mon ami; mais depuis quelque » temps M. de Noirmont semble me marquer plus d'a» mitié... Il aura vu que tout mon désir était de » mériter un peu de la sienne, puisqu'il est le mari » de celle que j'aime comme une sœur... Enfin il n'a » plus l'air de me regarder comme une pauvre fille » que l'on garde par charité... Peut-être aussi voyant

» M. Victor me parler, me témoigner de l'intérêt, » M. de Noirmont sera-t-il revenu de sa prévention... Car, lorsque je suis assise dans un coin du » salon, quoiqu'il y ait d'autres dames, M. Victor » vient souvent s'asseoir à côté de moi, puis il me » parle... tout comme si j'étais une dame de la société... Ah! c'est bien honnête cela! surtout après » m'avoir vue servante chez Grandpierre... N'est-» ce pas, mon ami, que c'est bien honnête cela?... »

Jacques ne dit plus rien; son front s'est rembruni; ses yeux se fixent sur ceux de Madeleine; il semble vouloir lire dans l'ame de la jeune fille, et les yeux du paysan ont une telle expression que Madeleine baisse bientôt les siens en rougissant, comme si, en baissant ses paupières, elle eût pensé mettre un voile entre le regard de Jacques et le fond de son cœur.

Au bout d'un moment, Jacques reprend : « Vous » ne me parlez pas du marquis, de votre camarade » d'enfance... Cependant, autrefois, c'était de lui » et de sa sœur que vous m'entreteniez toujours... » ils possédaient toute votre affection... c'était bien » naturel, élevée avec eux... et madame de Bréville » ne mettait pas de différence dans ses manières, » avec l'un ou avec l'autre!... est-ce que vous avez » oublié ce temps-là, Madeleine?

» — Mon Dieu! mon cher Jacques, pourquoi » supposez-vous cela?... Ah! j'aime toujours autant » les compagnons de mon enfance, ceux que ma » bienfaitrice appelait ses enfans... Ernestine, Armand, il n'est rien, non, rien que je ne me sen-» tisse capable de faire pour leur prouver mon ami-

» tié... Mais, hélas! la pauvre Madeleine ne pourra » jamais trouver l'occasion de leur être bonne à » quelque chose... Ils sont riches, et je suis pauvre...

» — Oui, vous êtes pauvre, Madeleine, et il est » malheureusement probable que vous le serez toujours... car je ne crois pas... oh! non, il n'est pas » présumable que votre situation change jamais...

» — Mon ami, qu'est-ce que cela fait d'être pauvre quand on est heureuse?... et je le suis maintenant que j'habite de nouveau avec les enfans de » madame de Bréville!

» — Sans doute!... la pauvreté n'est pas toujours » un malheur... Quelquefois elle met à l'abri de bien » des dangers qui entourent les jeunes filles dans les » demeures des riches; mais vous, Madeleine, qui » vous trouvez, quoique pauvre et sans nom, vivre » avec des gens du beau monde, vous devez surtout » ne jamais oublier votre situation.

» — Ah! Jacques!... est-ce que vous croyez que » je deviendrai fière à présent, parce que je demeure » chez le marquis?... Ah! c'est bien mal de penser » cela...

» — Eh! non, mon enfant... ce n'est pas là ce que » je voulais dire... et pourtant je sais bien ce que je » voudrais dire...

» — Est-ce parce que je vous ai conté que M. Victor causait avec moi et me donnait le bras comme » à ma bonne amie... mais cela ne me rend pas » fière!... seulement ça me fait plaisir... D'ailleurs, » je dois avoir aussi un peu d'amitié pour ce monsieur qui s'est intéressé à moi... je serais une ingrate

» si je pensais autrement... si je pouvais oublier que
» M. Victor...

» — Madeleine, » dit Jacques en interrompant la jeune fille, « vous n'êtes morgué pas ingrate!... Je
» crains au contraire que vous ne soyez trop reconnaissante...

» — Comment!... que voulez-vous dire? » répond Madeleine avec un peu d'embarras. « Est-ce qu'on
» peut être trop reconnaissante?...

» — Dam'! ça serait possible... Tenez, mon en-
» fant, je n'aime pas les détours... j' vais vous dire
» ce que je pense... je vous aime assez pour être franc
» avec vous...

» — Mon Dieu! Jacques!... qu'ai-je donc fait qui
» vous fâche?...

» — Rien... rien encore! mais, depuis que je cause
» avec vous... depuis que je vous questionne sur ce
» qui vous intéresse... je m' sommes ben aperçu que
» vous n'aviez qu'une chose dans la tête... que c'te
» chose vous trottait toujours dans l'esprit... ce qui
» fait que tout en parlant vous y revenez sans cesse...
» et c'te chose-là, ma petite, c'est M. Victor... le
» jeune homme de Paris. »

Madeleine devient rouge comme une cerise, et son cœur bat si fort que l'on s'en aperçoit au mouvement précipité de son fichu. Enfin, elle répond d'une voix tremblante :

» Comment!... je n'ai parlé que de M. Victor!
» mais... vous vous trompez, Jacques; je vous ai
» parlé de lui comme de toutes les personnes qui

» habitent chez monsieur le marquis. Quant à Armand, il est à Paris en ce moment avec M. de » Saint-Elme; c'est pour cela que nous sortons » moins... et que... — Oui, je sais que monsieur le » marquis est allé à Paris; ce n'est pas de cela que » je vous parle, mon enfant; c'est de ce jeune homme... qui, j'en conviens, vous a servie en ami... » mais ce ne serait pas une raison pour que vous l'aimiez trop après...—Je ne vous comprends pas, Jacques. — Et pourtant vous êtes devenue ben rouge, » ma petite!... et on ne rougit que quand on comprend. Oh! dam', je suis un vieux matois, on ne me » trompe guère, moi!... Allons, calmez-vous, Madeleine, tout cela ne peut pas être encore ben dangereux; mais je dois vous prévenir... parce que, moi, » je croyons qu'on évite mieux un péril quand on est » sur ses gardes... D'ailleurs, mon enfant, si je me » trompe... si vous ne ressentez pas déjà... au fond » du cœur...trop d'inclination pour ce jeune homme, » eh ben! vous rirez de mes craintes; mais si, dans » votre ame, vous sentez que j'ai raison, alors vous » profiterez des avis de Jacques, et vous vous direz: » Une pauvre orpheline sans nom, sans état, sans » rien enfin... que la protection des gens riches... » sur laquelle il ne faut jamais trop compter, ne doit » pas aimer un monsieur de la ville... car où c't » amour-là la conduirait-il?... à faire des sottises... » Oh! morgué! Madeleine ne doit pas en faire... » Celle qui n'a pour tout bien que sa vertu doit plus » que toute autre garder ce trésor-là...

» — Mais, Jacques... est-ce que je vous ai dit

» que... que je pensais à M. Victor... autrement qu'à
» quelqu'un qui m'aurait rendu service?

» — Non, vous ne me l'avez pas dit, mais je l'ai
» deviné... quoique je ne sois qu'un laboureur, je
» m' connaissons assez à deviner sur les figures ce
» qui se passe dans le cœur des gens... C'est comme
» qui dirait une habitude que je me suis faite depuis
» que j' sommes en âge de raisonner... et je ne voudrais pas que ma petite Madeleine connût l'amour
» pour être malheureuse...

» — L'amour!... oh! vous vous trompez, Jacques; je ne le connais pas, je ne sais pas ce que
» c'est!...

» — Pardi, j' pensons ben que ce n'est pas Babolein qui pouvait vous y faire songer... mais, à
» c't' heure, vous v'là entourée de dangers... de
» beaux messieurs qui sont plus séduisans, plus
» adroits que Babolein!

» — Non, Jacques, certainement personne ne
» pense à la pauvre Madeleine!... Dieu merci! je
» n'ai rien qui puisse attirer les regards; je ne suis
» pas jolie... je le sais bien... Si l'on me parle... si
» l'on daigne quelquefois causer avec moi... c'est par
» bonté... par pitié, peut-être... mais je sais bien
» que jamais personne ne m'aimera... »

La jeune fille n'achève ces mots qu'en sanglotant; ses yeux se sont remplis de larmes, et elle s'empresse de les cacher avec son tablier.

« — Allons, déjà des larmes!... Voilà toujours ce
» qui suit ce maudit sentiment qui plaît tant aux
» femmes!... Pourquoi pleurez-vous, Madeleine? Si

» en effet je me suis trompé, et si M. Victor ne vous
» intéresse pas plus... qu'il ne faut...

» — Ah! c'est que... je pense que c'est pourtant
» bien triste de ne pouvoir jamais être aimée de personne!...

» — Et moi, Madeleine, qui vous chéris... qui ne
» vous ai pas perdue de vue depuis que vous êtes au
» monde... et vos compagnons d'enfance dont vous
» avez retrouvé l'amitié... est-ce que ce n'est personne cela?

» — Oh! si... mais... — Mais cela ne vous suffit
» plus, n'est-ce pas?... — Je ne dis pas cela... c'est
» que je n'avais jamais pensé comme dans ce moment à ma triste situation... C'est bien singulier!...
» Cela m'était égal de ne pas avoir d'autre nom que
» celui de Madeleine... je ne songeais pas à des parens... je ne regrettais que ma bienfaitrice... puisque je n'ai connu qu'elle... Mon Dieu, Jacques,
» comment donc se fait-il que je n'aie pas de parens? que madame de Bréville ne m'ait jamais parlé
» d'eux?... car enfin, où m'a-t-elle trouvée?... qui
» donc m'a remise entre ses mains?... Jacques, à présent, je voudrais savoir tout cela... puisque vous
» m'avez vue toute petite, vous avez peut-être entendu parler de mon père... de ma mère... pourquoi donc ne me dites-vous jamais un seul mot sur
» mes parens?... »

» — Parce que probablement il était inutile de
» vous en parler!... » répond Jacques en soupirant;
puis il se met à marcher, et fait signe à Madeleine de
le suivre.

Au bas de la plaine, du côté de Gizy, était un énorme chêne qui paraissait avoir vu plusieurs siècles, et dont les branches égalaient en grosseur plusieurs arbres du voisinage. Autour de ce vieil arbre s'élevaient plusieurs petits bouquets de bouleaux que le chêne majesteux semblait protéger et qui formaient comme une enceinte pour défendre son ombrage, en sorte qu'assis sous le chêne on était à l'abri de tous regards indiscrets.

C'est là que Jacques conduit Madeleine; il s'arrête sous le vieil arbre, puis considère quelque temps en silence la place où il est et les branches touffues qui couvrent sa tête. Madeleine n'avait jamais dépassé les bouleaux qui entouraient le chêne; cet endroit ne menait à aucun chemin; il fallait venir le chercher exprès, et la jeune fille ne le connaissait pas. En se trouvant sous l'ombrage épais du gros arbre, en se voyant cachée de tous côtés par les bouleaux qui formaient un rideau autour de cet endroit frais et mystérieux, Madeleine se sent émue, et elle attend en silence que Jacques lui dise pourquoi il l'a amenée là.

Le paysan semble fortement occupé de ses souvenirs. Enfin il s'écrie : « Ah, Madeleine !... si ce
» chêne pouvait parler... il vous dirait, lui, tout le
» secret de votre naissance !...

» — Comment savez-vous cela, vous, Jacques? —
» Comment... Ah! c'est juste... il faut ben que je sa-
» che quelque chose aussi... mais ce n'est pas de moi
» qu'il s'agit... Votre mère, mon enfant, est venue
» plus d'une fois s'asseoir ici... sous ce vieil arbre...

» — Ma mère! Jacques! vous avez connu ma

» mère!... qui donc était-ce... et pourquoi m'a-t-elle » abandonnée?...

» — Bah! est-ce que j'ai dit que j'avais connu vo- » tre mère? » répond Jacques en relevant la tête et comme fâché d'avoir parlé ainsi.

« — Puisque vous savez qu'elle venait souvent à » cette place...— Ah! oui... je le sais... mais... voyez- » vous, Madeleine, tout cela ne vous avance pas » plus!... qu'importe que j'aie connue votre mère... » que je sache qui elle était... si cela ne peut vous » être utile à rien?... et malheureusement, c'est » comme cela... Ce que je sais... il n'y a que moi » dans le monde qui le sache... et vous pensez bien » que si je pouvais vous servir en parlant... en col- » portant partout mon secret... Ah! mille char- » rues!... je ne resterais pas muet; mais, comme en » parlant, je vous ferais plus de tort que de bien, » je me tairai... même avec vous... oui, Madeleine, » même avec vous; car ce serait vous mettre en tête » des regrets inutiles. Ainsi, mon enfant, ne reve- » nons jamais sur ce sujet; car, je vous le répète, » vous n'en saurez pas plus. Tout ce que je puis vous » apprendre, c'est que l'amour a rendu votre mère » malheureuse... et je ne voulons pas que ce soit la » même chose pour sa fille...

» — Ma pauvre mère!... elle a été malheureuse... » Ah! je viendrai souvent à cette place, à présent » que je sais qu'elle l'a occupée!...

» — J'ai peut-être eu tort de vous dire cela... il » ne faut pas nourrir de telles idées quand ça ne » mène à rien...

» — Et mon père, Jacques, vous ne m'en dites » pas un mot; l'avez-vous connu aussi? »

Le paysan reprend son air soucieux, et, replaçant sa pioche sur son épaule, se dispose à s'eloigner; mais Madeleine lui prend la main et le retient en lui disant : « De grace, Jacques, répondez-moi... » et mon père...

» — Que diable voulez-vous que je vous dise?... » Votre père!... vous ne le connaîtrez jamais non » plus, à moins que cependant!... mais non... cela » n'est pas probable... Allons, Madeleine, le temps » se passe... il faut que j'aille gagner mon pain... et » celui de la vieille tante;... car elle ne peut plus » travailler, la pauvre femme! et je nous sommes » amusés aujourd'hui... Adieu, mon enfant!

» — Ah! Jaçques, si j'étais riche, vous n'auriez » plus besoin d'aller travailler à la terre, de vous » fatiguer sans relâche!...

» — Oh! morgué! le travail ne m'effraie pas... » et j'y suis habitué... au contraire, c'est ma vie; » j'tomberais malade si je ne faisais rien!... ainsi » n'ayez pas de regret pour moi. Retournez près de » madame de Noirmont, et rappelez vous mes con- » seils... l'amour vous rendrait malheureuse... Eh » ben! morgué! faut pas écouter ceux qui vou- » draient en glisser dans votre cœur... Vous avez » dix-huit ans sonnés!... dame! une fille rêve aux » amoureux à cet âge-là...

» — Non... Jacques, non, je ne pense pas du tout » aux amoureux!...

» — Quant à M. Victor, il a l'air ben doux, ben

» honnête; mais tout ça, c'est pour mieux attraper » les gens! Croyez-moi, jasez avec lui devant le » monde, mais évitez-le en particulier. Adieu, Ma» deleine; au revoir, mon enfant. »

Jacques embrasse la jeune fille sur le front, et la laisse près d'une petite porte qui ouvre sur les jardins de Bréville. Madeleine rentre et va se promener du côté de la pièce d'eau. Elle songe à tout ce que son vieil ami vient de lui dire; elle ne peut se dissimuler qu'il ait bien lu dans le fond de son cœur. Elle ne pense qu'à Victor, ne s'occupe que de l'aimable jeune homme qui lui a témoigné tant d'intérêt, et qui semble lui en témoigner chaque jour davantage. Mais, jusqu'à ce moment, Madeleine ne croyait pas que ce fût un crime de rêver sans cesse à quelqu'un... et Jacques vient d'éclairer son cœur en lui faisant comprendre que ce serait de l'amour.

« De l'amour! » se dit Madeleine en se promenant lentement dans les allées, où plus d'une fois Victor s'est promené avec elle; « de l'amour... pour ce mon» sieur... que je connais depuis si peu de temps!... » Oh! cela n'est pas possible!... Jacques se trompe... » Est-ce qu'il se connaît à l'amour, Jacques? et » cependant j'étais toute tremblante quand il me » parlait de M. Dalmer... Jacques a deviné que je » pensais toujours à lui... est-ce que cela se voit » dans mes yeux?... O mon Dieu!... si ce monsieur » voyait cela... je n'oserais plus le regarder... Je suis » pourtant bien heureuse quand je suis à côté de » M. Victor; quand il me parle... je passerais toutes » les journées à l'écouter... Si c'est là de l'amour,

» je ne trouve pas que cela me rende malheureuse;
» au contraire... je sais bien que ce monsieur ne
» pense pas à moi... Cependant ce n'est pas moi qui
» vais le trouver... c'est lui qui vient près de moi...
» puis, qui soupire... qui est triste... et je ne sais
» pourquoi, quand il soupire, cela me fait tressaillir
» de plaisir... et il faudrait renoncer à tout cela!...
» parce que je suis orpheline... que mon père et ma
» mère m'ont abandonnée, il faudrait n'aimer per-
» sonne!... mais il me semble que, puisque je ne
» dépends que de moi, je suis bien libre de disposer
» de mon cœur... car enfin... c'est moi seule que
» cela regarde... »

La fille la plus sage trouve toujours des argumens en faveur de ce qui lui plaît, et Madeleine trouvait de fort bonnes raisons pour ne pas fuir Victor, lorsque tout à coup celui-ci parut devant elle.

En ce moment sa présence trouble vivement Madeleine : elle s'imagine que Victor doit voir sur son visage que c'est lui qui l'occupait : elle rougit, baisse les yeux, balbutie quelques mots entrecoupés pendant qu'il lui dit bonjour, puis se sauve toute confuse et sans oser tourner la tête.

Il lui en coûte cependant pour agir ainsi; car, dans le fond de son ame, elle croit que le jeune homme est venu là dans l'espoir de la rencontrer.

Pauvre Madeleine! ce n'était pas elle que Victor cherchait dans le jardin!

* * *

# CHAPITRE XII.

## UN AVEU.

En amour, lorsqu'on a commencé, il faut que l'on finisse, dût cette fin ne pas être aussi heureuse qu'on l'espérait ; mais après ces demi-aveux, ces regards brûlans, ces pressions de mains, et tout ce que la passion nous fait inventer pour nous faire comprendre de l'objet que nous aimons, nous ne vivons pas que nous n'ayons obtenu, ou que le hasard ne nous ait fait avoir un tête-à-tête, dans lequel nous voulons savoir à quoi nous en tenir, ou du moins ce qu'il nous est permis d'espérer.

Et cependant cette attente du bonheur, cet espoir que l'on tremble de voir s'évanouir, cet amour qui ne se prouve encore que par mille bagatelles qui ne seraient rien pour d'autres que des amans ; enfin, cet embarras, ce trouble que l'on ressent alors en présence de l'objet aimé, c'est, dit-on, l'état le plus doux de l'amour... Pourquoi donc est-on si pressé de le faire cesser!... pour en venir à une fin qui trop souvent n'amène que l'ennui, l'indifférence et l'inconstance... Ce sont surtout les dames qui disent cela, en se plaignant de ce que les hommes ne sont jamais contens, de ce qu'ils sont trop exigeans. Moi, je répondrai à ces dames : « Convenez que vous » éprouveriez au fond du cœur quelque dépit, si vo- » tre amant ne vous demandait jamais à en venir à » cette fin, et que vous prendriez de lui une singu- » lière opinion. »

Après la soirée de loto chez madame Montrésor, Victor brûle de voir Ernestine, mais de la voir seule, pour lui dire tout l'amour qu'il ressent pour elle ; lors même que cette déclaration devrait fâcher madame de Noirmont, il est décidé à la lui faire ; mais il a bien quelques motifs pour espérer que du moins on lui pardonnera.

Ce n'est guère qu'au jardin que Victor peut trouver l'occasion qu'il cherche : aussi, dès le matin il va parcourir les allées, les bosquets ; il passe là toute la journée, et revient à la maison de fort mauvaise humeur, parce que madame de Noirmont ne quitte pas sa chambre ou le salon dans lequel est son mari.

Depuis la soirée chez les Montrésor, Ernestine craint de se trouver seule avec Victor. Le jeune homme remarque cette conduite ; il devient triste, rêveur... le soir, quand tout le monde est au salon, il se met dans un coin d'où il ne bouge pas, et Dufour lui dit : « Victor, décidément tu veux copier M. Po- » mard? tu restes des demi-heures les yeux fixés sur

» une corniche!... tu n'as jamais posé comme ça
» quand j'ai fait ton portrait. »

Madame de Noirmont s'aperçoit de la tristesse de Victor, mais elle n'a pas l'air de la remarquer. Madeleine, qui croit deviner la cause de la mélancolie du jeune homme, le regarde souvent avec tendresse; mais Victor ne voit pas ces regards-là, il ne fait attention ni au trouble, ni à la rougeur de la jeune fille quand elle est près de lui ; il n'entend jamais ses soupirs, et ne la rencontre point dans les jardins, parce qu'il n'y cherche qu'Ernestine.

« Madame ne va plus se promener au jardin? » dit un soir Victor en s'approchant d'Ernestine. — « Mais... pardonnez-moi... n'y allons-nous pas tous » les soirs?... — Ah! oui... avec tout le monde... » comme c'est amusant! et vous n'y venez plus le » matin? — Je n'ai guère le temps... — Vous l'a» viez autrefois?... »

Ernestine ne répond pas ; elle tient toujours ses yeux sur son ouvrage.

« Cet ouvrage vous occupe donc bien, madame, » que vous ne puissiez pas regarder un moment ail» leurs?...—Mais, monsieur, si je regardais ailleurs... » je ne pourrais conduire mon aiguille. — Ah! c'est » juste, madame; et puis je ne vaux certainement » pas la peine que vous leviez les yeux. »

Victor s'éloigne en froissant dans ses mains un journal qu'il avait eu l'air de lire. Et monsieur de Noirmont s'écrie : « Eh bien! monsieur Dalmer... » qu'est-ce que vous faites donc? vous déchirez mon

» *Constitutionnel.* — Ah ! pardon, monsieur, c'est » que je pensais…

» — Quand je vous le disais ! » s'écrie Dufour, « il est devenu le second volume de M. Pomard. »

Le peintre ajoute à l'oreille de son ami : « Je sais » bien à qui tu penses… Et cette pauvre Madeleine » qui ne fait que soupirer, parce qu'Armand ne revient pas…. Hein ! qu'est-ce que je t'avais dit ? — » C'est possible. — Je vais toujours faire le portrait » de M. de Noirmont en chasseur, et, pendant les » séances, je me ferai donner des renseignemens sur » mademoiselle Clara Pomard… Je n'ai pas encore » d'intentions… mais on ne sait pas. »

M. de Noirmont a consenti à se laisser peindre en pied et revêtu de son équipement de chasse ; Dufour veut mettre tous ses soins à ce portrait, d'abord pour sa gloire, ensuite parce qu'on est bien aise de faire quelque chose d'agréable pour des personnes chez qui l'on demeure.

Les séances commencent après le déjeuner ; Dufour les prolonge quelquefois jusqu'au dîner, dans le but de rendre son ouvrage plus parfait, et parce qu'il bavarde la moitié du temps au lieu de s'occuper de son modèle. Pendant que M. de Noirmont pose et cause avec Dufour, on aurait bien tout le temps de reprendre ces jolies promenades dans la campagne qui plaisaient tant à Madeleine ; mais Ernestine n'en parle pas, et Victor ne le propose plus. La jeune fille se désole, et ne conçoit rien à la conduite de madame de Noirmont et à l'humeur de Victor.

Il en coûtait pourtant beaucoup à Ernestine pour agir ainsi; la soirée du loto n'était pas oubliée : c'est parce qu'elle avait eu trop de charmes, que la jeune femme avait ouvert les yeux sur d'autres dangers, et senti qu'il était temps de les éviter.

Mais on ne peut pas tojours être sur ses gardes; et puis il y a des momens où l'on se croit bien forte, où l'on rit d'un danger que l'on se dit n'être peut-être qu'imaginaire, et puis... et c'est là ordinairement le motif déterminant. M. Dalmer n'est plus aussi triste; il a l'air d'avoir pris son parti, de ne plus chercher à se rapprocher d'Ernestine, enfin de ne plus s'occuper d'elle, et une femme ne veut pas que l'on se dérobe à son empire; car la plus sage est bien aise qu'on soupire pour elle, alors même qu'elle ne veut pas répondre à ces soupirs-là.

Toutes ces raisons déterminent un matin Ernestine à quitter le salon et à s'enfoncer dans les belles allées du jardin. Elle s'y promène depuis quelque temps, et ne rencontre personnè; elle s'étonne, se dépite de cette solitude; elle a emporté son ouvrage; elle s'assied sous un bosquet et veut travailler; mais au moindre bruit des feuilles, elle lève la tête et regarde autour d'elle; enfin Victor paraît; alors on reporte bien vite les yeux sur son aiguille, et l'on feint d'être très-occupée de ce qu'on fait, si bien que Victor s'assied près d'Ernestine avant qu'on ait eu l'air de l'apercevoir.

« Comment! c'est vous, madame!... vous, qui » travaillez dans le jardin! — Sans doute, monsieur; » pourquoi pas? — C'est si extraordinaire de vous

» voir quitter le salon... à moins d'être bien accompagnée!... — J'avais mal à la tête ce matin... J'ai » voulu prendre l'air. — Voilà un mal de tête qui est » bien heureux pour moi, puisqu'il me procure l'occasion de vous voir un moment sans que des yeux » importuns soient braqués sur nous. — Je ne vois » pas en quoi ces yeux-là peuvent vous gêner... — » Vous ne voyez rien, vous, madame! — Est-ce un » compliment cela, monsieur? — Je ne sais pas faire » de complimens... je ne sais que dire ce que j'éprouve. — Et peut-être aussi ce que vous n'éprouvez pas. — Eh! mon Dieu!... pourqoi donc mentir » quand on n'y est pas obligé!... Par exemple, madame, si je vous disais que je vous aime, que je » vous adore, que je ne pense qu'à vous; certainement je ne mentirais pas. »

Victor a dit tout cela avec tant de feu qu'il n'y a pas eu moyen de l'arrêter. Ernestine regarde encore plus attentivement son ouvrage, afin de cacher son émotion. Elle se contente de répondre d'un ton qu'elle croit rendre sévère : « Mais, monsieur, » est-ce qu'on doit dire de ces choses-là à quelqu'un » qui n'est pas libre?... c'est très-mal ce que vous » faites là! — Eh! madame, fait-on toujours ce qu'on » devrait!... Le monde serait trop parfait si l'on n'agissait que d'après son devoir... Pourquoi avons-nous des passions qui parlent plus haut que notre » raison?... pourquoi rencontrons-nous quelqu'un » qui nous inspire un sentiment invincible... insurmontable?... — Oh! oui, comme tous ceux que les » hommes éprouvent!... — Non, madame, c'est de

» l'amour que vous inspirez... ce n'est point un sentiment frivole, léger... Ah! je n'avais jamais ressenti tout ce que j'éprouve près de vous!...—Combien de fois avez-vous déjà dit cela à d'autres, » monsieur?—Que vous êtes cruelle!... je n'ai jamais dit cela à d'autres, parce que je ne l'avais » pas encore éprouvé... Cela vous fait rire?... vous » étez bien heureuse de rire des tourmens que vous » causez!...—Je crois qu'ils seront vite guéris.— » Mais enfin, madame, si je ne vous aimais pas, » qui me forcerait à vous dire que je vous aime... » lorsque je vois bien que vous ne pensez pas à moi! » que vous ne pouvez pas me souffrir!... car, Dieu » merci! vous me le faites assez voir. Depuis notre » soirée chez madame Montrésor... où je me suis » permis de vous serrer la main, vous ne sortez plus » de votre salon... vous ne m'accordez pas un instant » de tête-à-tête.—A quoi cela vous avancerait-il?... » vous ne pensez pas sans doute, monsieur, que j'oublierai mes devoirs... que je vous donnerai des » espérances?—Mon Dieu, madame, je ne pense » rien! je n'espère rien! mais je vous aime parce » que... je vous aime; je ne crois pas que ce sentiment puisse se commander ni finir à volonté... » Est-ce donc ma faute si vous m'inspirez de l'amour! » A coup sûr je ne me suis pas dit : je veux aimer » cette dame-là... cela est venu... sans que je sache » comment... et pourtant il me semble que je vous » ai aimée du premier moment où je vous ai vue... » du moins vous m'avez plu sur-le-champ... Je crois » qu'il y a quelque chose qui nous entraîne vers les

» personnes auxquelles nous devons offrir notre
» cœur. — Vous avez dû éprouver souvent cet entraî-
» nement?... je sais... par mon frère, qu'à Paris
» vous n'êtiez pas cité pour votre sagesse. — Oh! je
» ne veux pas me faire meilleur que je ne suis...
» d'abord je suis très-franc!... oui, madame, très-
» franc! même avec les dames auxquelles je fais la
» cour. Je n'ai jamais pu dire : je vous aime, à une
» femme pour qui je n'éprouvais qu'un caprice, ni
» fait serment d'être fidèle pour la vie, lorsque j'a-
» vais affaire à une coquette. Mais vous, madame,
» vous .. ah! quelle différence!... j'aurais été si heu-
» reux si vous m'aviez seulement aimé... un peu!...

» — Quand une femme, trop faible, ne peut ré-
» sister à une passion qu'elle devrait combattre, je
» crois qu'elle n'est pas maîtresse de n'aimer qu'*un*
» *peu;* elle doit aimer beaucoup au contraire... et
» c'est sa punition. — Sa punition!... pourquoi? —
» Parce que bientôt elle aime seule... Alors que
» lui reste-t-il? une amour qui fait son supplice et
» des remords que rien ne peut adoucir. — Ah! ma-
» dame, pouvez-vous penser qu'on cesserait de vous
» aimer?.. — Pourquoi serais-je privilégiée; je n'ai
» pas assez d'amour-propre pour le croire; je me
» connais et je ne me trouve pas assez jolie pour
» inspirer une passion éternelle... Je ne vois même
» rien en moi qui doive charmer quelqu'un habitué
» à n'offrir ses hommages qu'à la beauté. Aussi,
» quand on me fait une déclaration d'amour, je suis
» toujours tentée de croire que l'on se moque de
» moi. — Vous vous jugez bien mal, madame. —

» Non, je ne me trouve nullement belle. — Croyez-» vous donc que pour plaire il faille avoir des traits » bien réguliers et dignes de servir de modèle? C'est la » physionomie qui fait tout... du moins à mon goût. » Sans doute il ne faut pas que cette physionomie » s'allie à des traits désagréables; mais, lorsqu'on » trouve dans l'ensemble, dans les yeux de quelqu'un » ce je ne sais quoi qui nous plaît, qui nous captive, » ah! madame, on ne s'occupe pas alors à détailler » tous ses traits pour voir ce qu'il peut y manquer. » On aime déjà, et la personne qui nous plaît est » pour nous la plus jolie... — C'est possible... mais... » — Mais... — Une femme honnête ne doit aimer que » son mari. — Je sais qu'on doit aimer son mari... » Certainement je trouve cela très-bien!... mais » quelquefois... quand il y a une différence d'âge... » d'humeur... On ne se marie pas toujours par amour. » — Ce ne serait pas encore une raison pour man-» quer à ses devoirs... »

Victor ne répond rien; il se contente de soupirer, puis, avec une petite baguette, de tracer des ronds sur le sable. Ernestine travaille avec beaucoup d'ardeur et sans lever les yeux. Ils gardent long-temps le silence, ne se regardant ni l'un ni l'autre: c'est Ernestine qui le rompt la première:

« Je crois qu'il est temps que mon frère revienne. » — Pourquoi cela, madame? — Parce que la société » de mon mari et la mienne ne doit pas suffire pour » vous retenir ici; et je conviens que nos voisins ne » sont pas non plus bien récréatifs. — Moi, ma-» dame, je crois plutôt que vous me dites cela parce

» que mon séjour ici vous ennuie, et que vous désirez que je parte. Eh bien! vous serez satisfaite... » Je n'ai pas même besoin d'attendre Dufour, je le » laisserai faire le portrait de M. de Noirmont, je » partirai demain, je vous débarrasserai de ma présence...

» — En vérité, monsieur, vous avez l'esprit bien » mal fait... vous prenez de travers tout ce qu'on » vous dit... Si je suppose que vous pouvez vous » ennuyer avec nous, c'est parce que je le crains... » Vous ai-je jamais témoigné que votre présence ne » me fût pas agréable...

» — Mais aussi, madame, comment pouvez-vous » supposer que je m'ennuie avec vous...avec vous!... » que je voudrais ne pas quitter un moment, car » je n'ose penser qu'il faudra vous quitter... ne plus » vous voir... Non, je ne puis me faire à cette idée; » il me semble que maintenant nous devons toujours » être ensemble... on est si bien près de vous... »

Et Victor s'est rapproché d'Ernestine, et il a doucement passé son bras sous le sien.

« — Prenez garde, monsieur... vous allez me faire » piquer... — Mon Dieu! madame, cet ouvrage est » donc bien pressé que vous ne pouvez pas le laisser? — Quelle nécessité de le quitter?... on peut » bien causer en travaillant. — Mais on ne peut pas » seulement apercevoir vos yeux... vos yeux... que » j'aime tant... vous seriez donc bien fâchée de les » lever un moment?... »

Ernestine ne répond pas, mais elle cesse de regarder son aiguille, car enfin ce n'est pas un grand mal de laisser voir ses yeux. Cependant ceux de Victor ont une expression si tendre qu'elle en est toute troublée; elle roule son ouvrage en disant : « Je » vais rentrer. — Quoi! déjà ?... — Mais il y a longtemps que je suis là. — Vous trouvez qu'il y a longtemps, et moi il me semble qu'il n'y a qu'une » minute... — J'aurais peut-être mieux fait de ne pas » y venir du tout. — Vous avez même du regret de » m'avoir procuré ce moment de bonheur... Vous » êtes fâchée de ce que j'ai osé vous dire!... — A » quoi tout cela vous avancera-t-il?... Si votre amour » était vrai... il ne vous causerait que des peines; » vous voyez bien qu'il vaut mieux que tout cela ne » soit qu'une plaisanterie. — Ah! madame!... si » vous ressentiez l'amour comme moi, vous ne diriez pas cela. Je trouve que l'état le plus triste au » monde est l'indifférence... Quand le cœur n'a aucun attachement bien vif, rien ne nous occupe, » ne nous émeut... tout nous ennuie, tout nous est » égal; qu'on nous propose une promenade, une » partie de plaisir, nous acceptons tout avec le même » calme!... Nous n'avons rien à y chercher, rien à y » désirer; nous aurons les mêmes sensations aujourd'hui que demain, nous vivrons le lendemain » comme la veille... mais, est-ce là vivre!... est-ce » là exister!... Que l'amour s'empare de notre cœur, » et tout change autour de nous; tout prend à nos » yeux un nouvel intérêt; dans les occupations les » plus ordinaires de la vie, nous trouvons du plaisir, parce que nous pouvons y mêler la pensée de » notre amour, l'image de l'objet adoré. S'il est avec

» nous, le temps s'écoulera plus vite; si nous l'attendons, nous comptons les minutes; s'il est absent, nous pensons à lui, nous voulons deviner ce qu'il fait. L'ennui n'atteint jamais un cœur bien épris. Enfin, si notre amour nous cause des peines, eh bien! ces peines mêmes ont un charme qu'on ne voudrait pas changer contre l'indifférence; non, madame, quand on aime bien et qu'on est aimé, on n'est jamais entièrement malheureux. Ah! vous ne comprenez pas cela, vous, parce que vous avez une ame froide, insensible!... »

Ernestine ne paraissait cependant ni froide, ni insensible en ce moment; elle était émue, oppressée; elle avait de la peine à cacher son trouble. Victor le voyait bien, mais il était trop adroit pour avoir l'air de s'en apercevoir. Enfin madame de Noirmont fait un mouvement pour se lever, Victor la retient :

« De grace, encore un instant!... j'ai si rarement le bonheur d'être seul avec vous... — Non, j'ai déjà eu tort de vous écouter... — Comment! je ne pourrai pas même vous parler de mes peines... à vous qui les causez. — Vous me dites des choses que je ne devrais pas entendre. Encore une fois, monsieur, si j'avais la faiblesse de vous croire... de vous aimer... à quoi cela nous mènerait-il? — Mais à tout, si vous vouliez. — Non, monsieur... lors même que je... que j'aurais de l'amitié pour vous... je n'oublierais jamais ce que je me dois... non, jamais!... »

En disant ces mots, Ernestine dégage sa main de celle de Victor, et s'éloigne précipitamment en le laissant sous le bosquet.

« Elle a dit : *Jamais!* » murmure Victor en regardant la jeune femme s'enfuir du côté de la maison.

Et cependant Victor ne semble pas mécontent de l'entretien qu'il vient d'avoir; il regagne le salon d'un air plus satisfait : c'est que probablement il avait vu *le Trésor supposé*, et se rappelait cette phrase de M. Géronte : *Il ne faut jamais dire jamais : qui est-ce qui peut répondre de l'avenir?*

# CHAPITRE XIII.

## COMMENT CELA FINIT.

Ernestine avait raison : c'était déjà trop que d'écouter. On dit que l'oreille est le chemin du cœur, et quand le cœur est bien disposé par les yeux, ce chemin doit se faire vite. Ces pauvres femmes, on les blâme quand elles succombent ! Mais que l'on se mette donc à leur place, qu'on se figure quelqu'un qui n'aurait pour ordinaire à sa table que le pot-au-feu !... Le bouillon, fût-il excellent, la viande bien choisie, comment ne sera-t-il pas tenté à l'aspect d'un nouveau plat bien friand, bien apprêté, et assaisonné de tout ce qui peut flatter le goût et l'odorat. Je ne veux pas dire cependant que tous les maris ne soient que des pots-au-feu !... il y en a qui savent être aimables et parler encore d'amour à leur femme. Il y en a, mais... *apparent rari nantes in gurgite vasto!* ( Je suis certain que les dames traduiront sans savoir le latin. )

Dufour continue le portrait de M. de Noirmont; il y met le temps, parce qu'il prétend faire un chef-d'œuvre, et pendant les séances son modèle cause avec lui de la famille Pomard. Tandis que son mari pose, Ernestine a bien le loisir d'aller prendre l'air ou travailler dans le jardin; mais elle s'y rend accompagnée de Madeleine, afin d'éviter les tête-à-tête, car elle s'est promis de ne plus en accorder à Victor.

Ce n'était pas avec Madeleine que madame de Noirmont pouvait se distraire et chasser les pensées qui l'occupaient: la jeune fille ne parlait que de Victor; elle répétait ce qu'il avait dit, se rappelait ce qu'il avait fait, s'amusait à faire son portrait en le comparant aux autres personnes qui venaient à Bréville, et finissait toujours en disant: « N'est-ce pas, ma bonne » amie, que c'est le mieux et le plus aimable de tous » les messieurs qui viennent ici?

» — En vérité, » dit un matin Ernestine avec un mouvement d'impatience, « tu es ennuyeuse, Madeleine, tu parles toujours de M. Dalmer!... tu ne » sais pas me dire autre chose. »

Madeleine rougit en répondant: « Je ne croyais » pas mal faire... je causais de ce monsieur... il faut » bien causer... je voulais vous distraire, car il me » semble que vous êtes rêveuse depuis quelque » temps;... tout le monde change ici... C'est comme » M. Victor! il a des jours où il est si singulier... Oh! » mais je ne parlerai plus de lui, puisque cela vous » fâche.

» — Cela ne me fâche pas... Mais c'est que si ce » monsieur nous entendait, par hasard, il croirait

» qu'on ne s'occupe que de lui... et il aurait bien
» tort... »

Madeleine pousse un gros soupir auquel Ernestine ne fait pas attention, parce qu'elle tâche alors d'étouffer les siens. Au bout d'un moment, Madeleine dit : « Le portrait de M. de Noirmont doit être
» avancé... je n'ai pas encore osé demander à le
» regarder : est-il bien ressemblant ?

» — Mais... oui... je crois qu'il ressemblera...
» M. Dufour y met beaucoup de soins ; et quoique
» ce ne soit pas son genre et que M. Victor le plaisante un peu, je pense qu'il sera bien !

» — Fera-t-il votre portrait, à vous, ma bonne
» amie ? — Oh ! pourquoi... Cependant mon mari
» le désire... et M. Victor assure que je ferais de la
» peine à M. Dufour en n'acceptant pas... — Ce doit
» être bien agréable d'avoir le portrait de quelqu'un
» qu'on aime ! — Oui !... c'est une consolation quand
» on ne se voit plus... car on se quitte quelquefois...
» Comme mon frère tarde à revenir !... il ne peut
» s'arracher de son maudit Paris !... Je crains que
» ces messieurs ne s'ennuient ici... M. Dalmer, qui
» n'aime pas la chasse, ne doit guère s'amuser à être
» tous les soirs au billard ou devant un échiquier
» avec M. de Noirmont... Je suis sûr que c'est par
» complaisance qu'il joue... il fait tout ce qu'on
» veut !... — Mais il vous vient quelquefois du monde... — Des gens bien amusans !... madame Montrésor et son mari, qu'elle n'ose pas quitter, de
» peur qu'on ne le lui enlève. Pauvre dame !.. qu'elle
» se rassure !... on ne pense pas à son Chéri... Les

» Pomard!... La sœur rit toujours; c'en est ridi-
» cule... M. Victor ne doit pas trouver beaucoup
» d'agrément dans leur société, lui habitué aux plai-
» sirs, aux belles réunions de Paris... car à Paris, je
» sais qu'il va beaucoup dans le monde, qu'il court
» les bals, les spectacles... A son âge... c'est natu-
» rel... — On a donc beaucoup de plaisirs à Paris,
» ma bonne amie? — Sans doute... et lorsqu'on est
» aimable... Il y a des femmes si coquettes à Paris!...
» — Ah! il y a des femmes coquettes!... Est-ce qu'il
» en connaît?...—Je ne le lui ai pas demandé... Est-
» ce que M. Dalmer a des comptes à me rendre? —
» Oh!... je ne dis pas cela... mais quelquefois en
» causant... — Vous voyez bien que M. Dalmer ne
» se soucie plus de causer avec nous... il ne vient
» plus s'asseoir ici lorsque nous y travaillons. — C'est
» vrai... Pourquoi donc cela, ma bonne amie?... est-
» ce qu'il est fâché? — Fâché... et de quoi donc?...
» Au reste, je ne sais ce qu'il a... mais cela m'est bien
» indifférent, et vous savez, Madeleine, que je vous
» ai priée de ne pas toujours me parler de ce mon-
» sieur. — Oh! oui, ma bonne amie, je vous obéi-
» rai. »

Et Madeleine ne trouve plus l'obéissance si pénible, parce qu'elle s'aperçoit que lorsqu'elle ne parle plus de Victor, Esnestine se charge de la remplacer.

Si Victor ne vient pas près d'Ernestine lorsqu'elle a du monde avec elle, il sait fort bien la rencontrer quand elle est seule, soit dans une chambre qu'elle traverse, soit dans une allée du jardin, et, lorsqu'on demeure sous le même toit, il est impossible que de telles occasions ne se présentent pas fréquemment. A la vérité, ses tête-à-tête sont bien courts, quelquefois on n'a pas le temps d'échanger deux phrases; mais Victor a pris l'habitude de saisir et de presser une main qu'on n'a pas la force de lui refuser. Une autre fois, il prend, il serre dans ses bras une taille élégante; on se défend, on le prie de finir; il ne finit jamais que lorsqu'il entend du monde; bientôt il effleure de ses lèvres des joues brûlantes. « Monsieur, » je me fâcherai, je me fâcherai, très-sérieusement! » dit Ernestine fort émue.

Victor semble confus, désolé, mais il recommence à la première rencontre; ensuite, poussant plus loin l'audace, c'est sur les lèvres d'Ernestine qu'il appuie ses lèvres de feu.

« C'est affreux!... c'est indigne!... » s'écrie la jeune femme en se débattant, et elle s'éloigne d'un air bien courroucé. Mais voyez cependant le pouvoir de l'attraction : le lendemain, Ernestine trouve mille occasions pour aller et venir seule dans la maison, sans doute afin de gronder encore le jeune homme qui se permet de l'embrasser.

Ces rencontres, ces larcins, ces momens de bonheur ne font qu'augmenter les désirs d'un amant. Victor prie, supplie Ernestine de lui accorder un instant de tête-à-tête, en jurant qu'il sera sage. On ne se fie pas à sa promesse et on a raison. « Je ne » veux plus me trouver seule avec vous, » dit Ernestine, « j'ai déjà eu tort de vous écouter une » fois. »

Dire cela, c'est presque avouer qu'on partage le sentiment que l'on inspire. En effet, madame de Noirmont ne se sent plus la même; toujours plongée dans une tendre rêverie, distraite devant le monde, ou tout occupée d'y écouter une seule personne, elle soupire, rougit, se trouble pour un rien. Souvent elle se gronde elle-même en se répétant : « Je me » rendrai malheureuse! » Et pourtant cette nouvelle situation n'est pas sans charme. Elle sent déjà la justesse de ce que lui a dit Victor : elle ne s'ennuie plus.

Le portrait de M. de Noirmont est achevé. Dufour le trouve effrayant de ressemblance. M. de Noirmont en est assez content, parce que, dans le lointain du paysage, on aperçoit un chevreuil qui expire frappé d'une balle au milieu du front.

« J'ai voulu prouver, » dit le peintre, « que l'ori- » ginal du portrait est un adroit chasseur. Certes, il » est difficile de mieux viser... Monsieur de Noir- » mont, je vous en prie, engagez tous vos voisins à » venir voir votre portrait; je serai bien aise de re- » cueillir les avis de chacun. »

Pour faire plaisir à Dufour, M. de Noirmont fait savoir à ses voisins que son portrait est terminé, et une après-dînée on voit arriver à Bréville M. et madame Montrésor, les Pomard, et madame Bonnifoux, avec son garde-vue, ses lunettes, et sa belle boîte de loto sous le bras.

« Nous venons voir le portrait de M. de Noirmont » et passer la soirée avec vous, » dit madame Montrésor. « Madame Bonnifoux a cédé à nos instances, » elle nous a accompagnés. Elle craignait d'être

» indiscrète... mais, à la campagne et entre voi-
» sins...

» — Madame nous fait le plus grand plaisir, » dit Ernestine, en réprimant le sourire que lui inspire la vue de la boîte de loto.

« Je n'attendais pas moins de votre part, ma-
» dame, » répond madame Bonnifoux en faisant une large révérence. « C'est si agréable de se réunir le soir,
» de faire la partie !... vous voyez que je suis de pré-
» caution... Vous n'avez peut-être pas de loto? j'ai
» apporté le mien... Les numéros sont très-bien
» faits !...

» — Je voudrais bien savoir si elle a apporté aussi
» *bonne amie*, » dit tout bas Dufour.

« — Par exemple, » dit M. de Noirmont à Victor,
« ceci passe la permission, et certainement j'userai
» de la liberté de la campagne pour ne pas assister à
» la partie de loto! J'en ai assez; je me souviens de
» la dernière.

» — Mais il me semble que l'on est venu pour voir
» votre portrait, » dit Dufour. — Oui, mais on ne
» passera pas la soirée à regarder votre ouvrage, et
» moi je ne me sens pas le courage de faire la poule
» avec madame Bonnifoux. »

M. de Noirmont prévient sa femme qu'il va se promener et rentrera se coucher pendant qu'elle tiendra compagnie à la société; puis, prétextant une affaire qui le force à se rendre à Laon le soir même, l'époux d'Ernestine fait ses adieux et laisse la société

« M. de Noirmont a affaire ce soir... c'est bien

» dommage! » dit madame Montrésor. — « Oui, » dit madame Bonnifoux, « et ce sera une personne de moins pour jouer... Mais il reviendra » sans doute de bonne heure? — Non, madame, » répond Ernestine, « mon mari doit coucher à Laon.

» — J'aurais bien été avec M. de Noirmont, » dit Chéri; « j'ai aussi besoin de voir quelqu'un à Laon.

» — C'est bien!... c'est bien!... vous irez quand j'irai, » dit madame Montrésor. « Qu'est-ce que c'est » donc que ces idées vagabondes qui vous prennent » maintenant!...

» — Mon avant-dernière cuisinière était de » Laon, » dit Madame Bonnifoux; « elle faisait le » riz au lait comme un ange, mais elle le commençait la veille, parce qu'il fallait qu'il fût si bien » crevé!...

» — Il me semble que l'on désire voir le portrait de » M. de Noirmont, » dit Dufour.

« — Oui, certainement, » répond M. Pomard; « je me connais un peu en peinture, je me permettrai de vous en dire mon avis.

» — C'est bien ce que j'espère... Oh! je ne suis pas » de ces peintres qui ne veulent pas endurer le moindre conseil, la plus légère critique; je désire que » l'on soit franc avec moi, et je ne suis pas fâché que » M. de Noirmont soit absent, parce que sa présence » aurait peut-être gêné pour les observations que » l'on voudrait me faire sur son portrait. »

Ernestine conduit la société dans la pièce où est placé le portrait de son mari. Dufour regarde tout le monde, pour voir l'effet que produit son ouvrage;

il trouve déjà étonnant que l'on ne pousse pas des exclamations de plaisir à sa vue; il devient violet lorsque madame Bonnifoux s'écrie : « Est-ce que » c'est ce monsieur-là?

» — La question m'étonne, madame, » dit le peintre; « je croyais qu'il ne pouvait pas y avoir de » doute... et qu'il suffisait d'avoir vu M. de Noirmont une fois pour le reconnaître. — Oh! oui, » monsieur!... aussi je le reconnais parfaitement à » présent qu'on m'a dit que c'était lui... Oh! il est » fort ressemblant... c'est un bien bel homme!... » mais pourquoi lui avez-vous fait tenir dans la main » un fusil?... Je n'aime pas les fusils. — Il me semble, madame, que c'est ce qui convenait à un chasseur... Je ne pouvais pas lui faire tenir un carton » de loto. — C'est juste; mais ce fusil me fait peur...

» — Je suis sûr qu'elle aurait voulu lui voir tenir » une seringue, » dit Dufour à l'oreille de Victor.

« — Je trouve le portrait fort bien, mais un peu » âgé, » dit madame Montrésor.

« — Agé!... Vous trouvez que j'ai fait M. de Noirmont trop âgé? » s'écrie Dufour. «—Oui, un peu... » — Ah! madame!... c'est-à-dire que je l'ai plutôt » fait trop jeune!... C'est que vous le voyez dans un » mauvais jour... Placez-vous là... par exemple!... » s'il est trop âgé!...

» — Je lui trouve le nez un peu long, » dit mademoiselle Clara. » — Oh! mademoiselle, c'est que » M. de Noirmont a le nez très-fort... J'ai même un » peu adouci... parce qu'en peinture il faut toujours » adoucir; mais, certainement, c'est bien son nez...

» c'est-à-dire que c'est comme si on le lui avait arraché et collé là!...

» — Est-ce que son bras gauche ne vous semble » pas un peu court? » dit Chéri.

« — Son bras gauche court!.. Est-ce que vous ne » voyez pas que l'avant-bras est en raccourci? — Si » fait; mais... malgré cela... — Oh! monsieur Montrésor; je crois que vous ne vous connaissez guère » en racourci, car vous ne m'auriez pas fait cette » observation-là...

» — Non, non, Chéri, tu ne te connais pas en » raccourci... tu ne dois pas t'y connaître! » s'écrie madame Montrésor, tandis que Chéri murmure toujours : « C'est égal, le bras me semble un peu » court. »

M. Pomard n'avait encore rien dit; mais, depuis son entrée dans la chambre, il était immobile devant le portrait. L'artiste, qui pense que cette immobilité ne peut provenir que de l'admiration, s'approche enfin de M. Pomard et lui dit : « Eh bien!... » il me paraît que vous êtes content?... Ça me fait » plaisir, parce que vous êtes connaisseur.

» — Je pensais... — Qu'il est frappant, n'est-ce » pas? — Non, ce n'est pas à cela que je pensais... » C'est ce chevreuil qui m'intrigue... — Ce chevreuil vous intrigue?... Comment! vous ne comprenez pas que M. de Noirmont vient de le tuer... » il tient encore à la main l'arme dont il s'est servi... » — Je vois bien que M. de Noirmont chasse... mais » ce chevreuil qui a reçu la balle au milieu du front... » c'est bien singulier! ordinairement le gibier se

» sauve quand on le chasse... et alors il me semble
» que ce n'est pas au front qu'on peut l'attraper. »

Dufour ne s'attendait pas à cette observation, qui fait beaucoup rire Victor. Enfin le peintre répond : « Si vous étiez aussi grands chasseurs que M. de
» Noirmont, messieurs, vous comprendriez ce coup-
» là... La preuve que cela peut arriver, c'est que je
» l'ai fait...— C'est-à-dire vous l'avez peint.— Est-ce
» qu'un gibier, en colère d'être poursuivi, ne peut
» pas se retourner... et courir sur le chasseur ?... cela
» s'est vu mille fois... Au reste, messieurs, je pense
» que ce n'est pas le chevreuil qui doit le plus vous
» occuper dans mon tableau. »

On s'aperçoit que l'artiste, qui voulait l'avis de chacun, est de fort mauvaise humeur des petites observations que l'on a faites sur son ouvrage, et l'on s'empresse de s'écrier qu'au résumé le portrait est fort ressemblant, et que c'est un très-bel ouvrage. Alors Dufour reprend sa figure ordinaire, qui s'était considérablement allongée pendant l'examen du portrait, et l'on retourne au salon.

« Nous allons passer une bien ennuyeuse soirée, » dit Ernestine à Victor ; « mais, si je dois me sacri-
» fier aux convenances de la société, vous n'y êtes
» nullement obligé, et vous pouvez faire comme
» mon mari.— Permettez-moi seulement d'être près
» de vous, madame, et peu m'importe ce qu'on
» fera. »

Un coup d'œil a répondu que la permission était accordée. Madame Bonnifoux tire de sa boîte les cartons, les jetons et les boules, qu'elle pose sur la table en faisant un commentaire sur la bonté de chaque carton. Madeleine, qui était assise dans un coin du salon, a plié son ouvrage et se dispose à se retirer. Ernestine la retient.

« Pourquoi t'en vas-tu, Madeleine? Pourquoi ne » restes-tu pas à jouer avec nous?— Oh! non, ma » bonne amie, je ne dois pas me permettre de jouer » avec votre compagnie...— Du moment que je te » le permets, moi.— Ah! vous êtes si bonne!... — » Il n'y a personne ici qui le trouvera mauvais.— » Mais, moi, je serais gênée... D'ailleurs, je me sens » fatiguée... permettez-moi de me retirer.— Qu'as- » tu donc, Madeleine? est-ce que tu es malade?— » Je ne crois pas, ma bonne amie.— Depuis quel- » ques jours je te trouve triste... —C'est vrai... — » Pourquoi donc cela?— Je n'en sais rien...— J'es- » père cependant que tu n'as pas de chagrin... Ma- » deleine? Maintenant que je t'ai retrouvée, je veux » que tu sois heureuse...— Ah! vous êtes trop bonne » pour moi!... »

Madeleine embrasse Ernestine et se retire en jetant un petit coup d'œil sur Victor, espérant qu'il la regardera; mais il n'en fait rien, et la pauvre petite s'éloigne le cœur serré.

« Tout est en état, » dit madame Bonnifoux, qui a enfin fini de se choisir des cartons; « je crois que » nous pouvons prendre place... Mais pourquoi donc » cette jeune personne s'est-elle retirée?... est-ce » qu'elle ne connaît pas encore ses numéros?... — » Pardonnez-moi, madame; mais elle est indispo- » sée... D'ailleurs, elle ne joue pas. — Le loto est

» un jeu que l'on peut permettre aux demoiselles ; » il n'a rien d'immoral ni de contraire à la décence... » Ce n'est pas comme votre *écarté*, dont le nom seul » me fait rougir, et où l'on dit : Monsieur passe-t-il » beaucoup?... Il va jusqu'à cinq fois... quelquefois » jusqu'à six... Ah, Dieu!... en quel temps vivons-» nous!... Je vous en prie, madame Montrésor, ne » me changez pas mes cartons... vous me feriez » beaucoup de peine. »

Madame de Noirmont se place en regardant Victor, qui est bien vite à côté d'elle. De son côté, Dufour s'assied près de mademoiselle Clara, à laquelle il en veut un peu cependant, parce qu'elle a trouvé le nez de M. de Noirmont trop long. Le loto commence; les parties se succèdent, assaisonnées par les commentaires de madame Bonnifoux, les exclamations de madame Montrésor et les bâillemens étouffés de Chéri. Ernestine et Victor ne disent rien, mais ils s'entendent, et, probablement, n'entendent pas les autres, ce qui est un double avantage.

Enfin, à neuf heures et demie, madame Bonnifoux, qui déjà plusieurs fois s'est plaint d'avoir des aigreurs et des renvois, ne paraît pas vouloir s'en tenir aux verres d'eau sucrée qu'on lui a donnés; on ne sait pas encore ce qu'elle va demander, lorsque madame Montrésor, piquée de perdre constamment et de voir bâiller son mari, dit qu'il est temps de se retirer. Madame de Noirmont se garde bien de faire aucune instance pour prolonger la partie.

« C'est dommage de quitter déjà, » dit madame Bonnifoux; « j'étais en veine, et pourtant je suis un

» peu indisposée... J'attribue cela à des pois que ma » cuisinière a mis dans une julienne;... ils étaient » très-gros;... je les ai pourtant mangés avec plaisir... »

On ne répond rien à cela, parce qu'on craint que la julienne n'amène d'autres détails que l'on préfère ne pas entendre. Mais, au moment de partir, Chéri dit à Ernestine : « La soirée est superbe;... après une » journée de chaleur, voilà le beau moment de la » promenade... Vous devriez, madame, nous re- » conduire un peu. »

Victor appuie cette proposition, et, comme Ernestine pense que Dufour sera de la partie, elle accepte, et met à la hâte un chapeau, tandis que madame Montrésor prend son mari dans un coin et lui dit : « Est-ce que vous ne pouvez plus vous pas- » ser de madame de Noirmont maintenant?... Ce » n'est pas assez de venir ici, il faut qu'elle vous re- » conduise... Chéri, si cela continue, je ne viendrai » plus dans cette maison... J'y attrape des vapeurs » et j'y perds mon argent;... ça ne m'amuse pas du » tout... Donnez-moi donc le bras... — Mais nous » sommes encore dans le salon... — Donnez-moi » toujours le bras... et pas tant de raisons! »

Ernestine a mis son chapeau, on part; mais, au lieu de suivre la société, Dufour prend sa chandelle et se dispose à monter dans sa chambre.

« Quoi! monsieur Dufour, vous ne venez pas » avec nous? » dit Ernestine avec vivacité. « — Non, » madame, je suis fatigué... Ce portrait m'a beau- » coup donné de mal... Je vais me coucher... —

» Comment!... déjà?... — Je présente mes salutations à la compagnie. »

Et Dufour monte chez lui. Il a encore sur le cœur, le nez trop long, le bras trop court et toutes les observations que l'on a faites sur le portrait de M. de Noirmont.

« Eh bien! madame, nous nous passerons de Dufour, et je pense qu'un cavalier peut vous suffire » dans un si court trajet, » dit Victor en présentant son bras à Ernestine.

Madame de Noirmont sent bien que son refus maintenant semblerait ridicule, ou pourrait donner lieu à de singulières conjectures. Elle accepte donc, et prend en tremblant ce bras qu'on lui offre avec tant de plaisir.

On est au mois de juillet, la soirée est superbe; la campagne offre, à dix heures du soir, une promenade délicieuse, bien préférable à celle de la journée.

M. Pomard donne le bras à sa sœur; ils marchent près d'Ernestine et de Victor, ensuite viennent les Montrésor et madame Bonnifoux avec sa boîte à loto.

« C'est un meurtre de se coucher si tôt par ce » temps-là, » dit mademoiselle Clara. « Mon frère, » si tu veux, nous irons faire un tour dans la plaine » pour chercher des vers luisans... il doit y en » avoir...

» — Ah! j'irai volontiers chercher des vers luisans » avec vous, » crie Chéri en tâchant de faire avancer les deux dames auxquelles il donne le bras, et notamment madame Bonnifoux, qui est toujours d'un pas en arrière de son cavalier.

« Vous n'irez pas chercher de vers luisans, mon-» sieur! » dit Sophie en pinçant le bras de son mari; « mademoiselle Pomard peut y aller sans vous si » cela lui plaît... Je veux rentrer... j'ai besoin de me » coucher.

» — Moi, ce que je veux aller chercher un matin » dans la plaine, » dit madame Bonnifoux, « ce sont » des mousserons; on m'a dit que c'était délicieux... » mais je suis retenue par la crainte de me tromper » et de cueillir à la place de mauvais champignons... » Monsieur Montrésor, vous allez trop vite... j'ai » mes maux de reins... — C'est vrai, Chéri; vous » nous faites galoper... Nous n'avons pas besoin d'être » dans la poche de madame de Noirmont. »

Cependant Chéri, qui s'ennuie d'être en arrière, tire toujours la vieille dame: celle-ci, en voulant retrousser sa robe, laisse tomber sa boîte à loto; alors madame Bonnifoux pousse un cri à faire retentir les échos du bois.

« Qu'est-ce qu'il y a... un serpent?... » demande monsieur Pomard. — « Vous êtes tombée, ma-» dame? » dit Ernestine.

« — Eh! mon Dieu! non... C'est ma boite à loto » qui est tombée, et elle s'est ouverte, et les boules » sont sorties du sac... C'est vous qui êtes cause de ce » malheur, monsieur Montrésor, vous me faites mar-» cher si vite! »

Madame Bonnifoux est prête à pleurer. Pour la calmer, toute la société se met à genoux sur l'herbe et cherche les boules; mais comme un malheur n'arrive jamais seul, le sac aux numéros est justement tombé dans un endroit où l'herbe est haute et bien fournie, car les promeneurs marchent à travers la plaine; il faut donc fouiller dans cet épais gazon, au risque de trouver de mauvaises herbes et de se piquer les mains. Mais madame Bonnifoux s'est assise à terre, et elle a déclaré qu'elle n'irait pas se coucher que le compte de ses boules n'y soit.

« Comme c'est amusant! » murmure mademoiselle Clara; « passer le temps à chercher les boules de » loto au lieu d'attraper des vers luisans! — Chéri!» crie Sophie à son époux, qui semble vouloir se rapprocher de mademoiselle Pomard, « cherchez à côté » de moi... les boules ne sont point sous les pieds » de mademoiselle Clara... — Mais, Sophie on ne » sait pas... — Moi, je ne sais pas quelle boule vous » cherchez, mais je vous vois bien...

» — Il en manque quatorze, » dit madame Bonnifoux, qui vient de faire le compte du sac, et la vieille dame porte son mouchoir sur ses yeux et se met à pleurer.

« Si on revenait demain de bon matin » dit? Victor. « — Ah! monsieur, elles seraient volées!... — » Que voulez-vous qu'on fasse de cela, madame? » —Comment! monsieur, des boules superbes que » j'ai fait faire exprès!... Certainement on ne me les » rendrait pas.

» — Les voilà... je tiens le nid.... » s'écrie monsieur Pomard; « j'ai mis la main sur six à la fois... » tenez, madame... — Ah! monsieur... quelle hor-

» reur ! qu'est-ce que vous m'apportez là ? ce ne sont
» pas mes boules... Fi ! monsieur... ne ramassez pas
» cela...— Comment ! je me suis trompé?... — Pre-
» nez garde, monsieur Pomard ; il vient des chèvres
» brouter dans la plaine ! » dit Chéri en riant. « — Ah !
» oui... c'est que je ne pensais pas à cela ! »

Après un bon quart d'heure de recherche, on parvient enfin à compléter le sac aux boules. Madame Bonnifoux se relève ; la société se remet en route, assez mécontente de la halte qu'elle vient de faire ; mais on est bientôt à l'entrée de Gizy, où l'on se dit adieu, pour rentrer chacun soi.

Victor est seul avec Ernestine : avec quelle impatience il attendait ce moment ! Seul dans la campagne, le soir, avec une femme que l'on aime, que l'on brûle de posséder ; si l'on ne triomphe pas alors de sa résistance, il faut perdre tout espoir de voir combler ses vœux.

D'abord on ne se dit rien : l'excès d'amour produit souvent l'effet de la crainte. Ernestine veut hâter le pas ; Victor cherche au contraire à ralentir leur marche.

« Rien ne nous presse, madame, » dit enfin Victor,
« laissez-moi donc jouir quelques instans de plus du
» bonheur d'être avec vous... — Je voudrais être
» rentrée... — Et tout à l'heure, avec vos voisins,
» vous n'étiez pas pressée !... Que vous êtes cruelle
» pour moi !... vous me refusez tout !... parce que
» je vous aime, je suis donc bien coupable à vos
» yeux ?... — Je vous en prie, ne me dites pas ces
» choses-là... ne me parlez plus de cela... Rentrons...

» je crains que mon mari ne m'attende... Il pourrait s'étonner de...

» — Votre mari s'est couché et il dort; vous le savez très-bien, puisqu'il vous l'a dit devant moi. » Mais vous voulez rentrer, parce que vous seriez » fâchée de m'accorder la moindre faveur... parce » que vous me détestez, et que cela vous déplaît » d'être un moment seule avec moi...— Ce n'est pas » parce que je vous déteste; je ne déteste personne... » — Et vous me voyez comme tout le monde?... » Comme c'est flatteur!... comme c'est aimable! » — Que voulez-vous donc que je vous dise?... — » Oh! rien... vous m'en avez dit assez... Mon Dieu! » on dirait que vous tremblez... — Oui... je tremble... j'ai peur avec vous... — Peur! avec moi qui » vous aime tant!...— C'est peut-être pour cela...— » Ah! madame, je suis bien malheureux si je ne vous » inspire que de la crainte!... Que je voudrais donc » ne plus vous aimer!... Oui, je donnerais tout au » monde pour vous oublier; car je vois bien que » mon amour vous ennuie, vous obsède!... Mais je » ne puis, je ne le pourrai de ma vie... je vous aime » tout autrement que je n'avais jamais aimé. Je sens » maintenant la différence d'un sentiment véritable » à ces désirs qu'on prend pour de l'amour... — » Prouvez-le-moi donc en ne me demandant jamais » rien de contraire à mon devoir.

» — Il me semble que je suis assez sage... — Oui! » c'est étonnant!... — Est-ce ma faute, si, près de » vous, je brûle, si je désire tant de choses?... Ah! si » vous ressentiez une faible partie de ce que j'é-

» prouve! — Rentrons, je vous en prie... vous me » faites mal... j'étouffe... Ah! que je souffre!... — » Mon Dieu! et c'est moi qui serais cause... — Oui, » vous me rendez malheureuse aussi. »

La voix d'Ernestine est altérée; elle porte son mouchoir sur ses yeux. Victor veut l'entourer de ses bras; elle se dégage et double le pas. Il parvient bientôt à l'atteindre, et saisit sa main qu'elle veut encore lui oter.

« Quoi!... vous ne voulez plus même me donner » votre main?... — Laissez-moi!... — Non, non, » je ne vous laisserai pas... je vous aime trop. Si » c'est un crime, c'est moi seul qui suis coupable... » Laissez-moi vous embrasser une seule fois. — Non, » non!... »

Victor n'écoute pas Ernestine; il la saisit dans ses bras et la couvre de baisers; elle se débat, elle le supplie, mais à chaque instant sa voix devient plus faible, et Victor plus entreprenant.

« O mon Dieu! vous me perdez! » murmure encore la jeune femme. Son amant n'écoute plus rien. Il y a des momens où le tonnerre, que nous verrions fondre sur notre tête, ne nous dérangerait pas de notre occupation, et Victor était dans un de ces momens-là.

* * *

# CHAPITRE XIV.

## PAUVRE MADELEINE !

On dit qu'en toute chose il n'y a que le premier pas qui coûte ; j'ai vu, au théâtre, des seconds pas que l'on avait autant de peine à faire que les premiers ; dans ce pays d'intrigues, de coteries, de fausseté et d'envie, l'auteur, qui n'a que son talent, éprouve tout autant de dégoût à faire son second, son sixième et son dixième pas que son premier ; souvent il abandonne une carrière qu'il était appelé à parcourir avec gloire, parce qu'au talent de faire une pièce il n'a pas su joindre le talent de la faire jouer, chose tout-à-fait distincte; mais laissons le théâtre, nous y reviendrons quelque jour... et les matériaux ne nous manqueront pas.

C'est en amour que l'on peut, sans se tromper, affirmer que le premier pas est le plus difficile. Là, on n'est pas téméraire pour une fois, car on pense que la faute étant toujours la même, le nombre n'y fait rien. Après la fatale soirée, comment Ernestine pourrait-elle ne pas être encore coupable? Sa faute lui cause de vifs remords, ses remords amènent souvent des larmes, et cependant il n'y a que Victor qui ait le pouvoir de calmer un peu ses chagrins, de tarir ses pleurs, de l'étourdir sur sa situation, et l'on sait quels moyens un amant emploie pour cela.

Cependant Ernestine paie bien cher quelques momens de bonheur : tremblante, embarrassée près de son mari, au moindre nuage qui obscurcit le front de M. de Noirmont, elle s'imagine qu'il a découvert sa faute; dans les paroles les plus indifférentes, elle croit voir des allusions à sa conduite, des épigrammes dirigées contre elle; enfin tout l'inquiète, tout l'effraie, elle ne goûte presque plus de repos. Pauvre femme! elle n'était pas née pour avoir des intrigues, elle ne sait ni mentir avec audace, ni sourire gaîment à l'époux qu'elle trompe. Mais elle sait aimer avec passion, avec délire, et ce feu qui brûle son cœur, son mari n'a pas su ou n'a pas pu l'allumer!

Pendant qu'Ernestine, tour à tour coupable et repentante, cède à son amant en se promettant sans cesse d'être plus sage, une autre personne éprouve aussi toutes les peines que cause l'amour, mais sans connaître aucun de ses plaisirs.

Madeleine devient chaque jour plus mélancolique; son visage change ainsi que son humeur; ses yeux ont perdu leur vivacité, ses lèvres ne savent plus sourire; elle ne cherche plus à se cacher à elle-même la cause de son mal ; elle aime, et c'est de toute la force de son ame, et c'est avec cette candeur, cette idolâtrie que l'on éprouve à dix-huit ans pour l'homme qui le premier fait battre notre cœur. Ce sentiment qui fait maintenant sa peine, pendant quelque temps la jeune fille s'est flattée qu'il était partagé, et que Victor ne la voyait pas avec indifférence ; on s'abuse facilement sur ce qu'on désire, et ce n'est qu'à regret que l'on renonce à de douces illusions.

Depuis quelque temps, Madeleine a reconnu son erreur ; elle s'aperçoit que Victor ne la cherche jamais ; que, s'il est avec elle, il lui répond à peine ; qu'il est distrait, préoccupé, qu'il la quitte aussitôt qu'il aperçoit madame de Noirmont ; enfin qu'il ne paraît s'apercevoir ni de sa mélancolie, ni du changement de ses traits.

« Oh ! non, il ne pense pas à moi ! » se dit tristement la jeune fille en se promenant seule dans les plus sombres allées du jardin ; « il n'y a jamais pensé
» que comme à quelqu'un dont le malheur intéresse...
» Je n'ai rien pour plaire... je suis laide, je n'ai ni
» esprit, ni talens... il ne pouvait pas m'aimer...
» Jacques dit encore que je n'ai ni nom, ni fortune.
» Je le sais bien... mais il me semble que ce n'est pas
» cela qui doit faire aimer les gens. Devais-je désirer
» qu'il m'aimât ?... qu'en serait-il résulté ?... c'eût
» été un malheur aussi... et pourtant cela m'aurait
» rendue bien heureuse !... Je l'aimerai toujours,
» moi ! je puis bien disposer de mon cœur... M. Vic-
» tor ne saura jamais que c'est lui qui en est le maî-

» tre; mais si du moins il pouvait rester ici, si je » pouvais le voir toujours!... Ah! je me trouverais » encore heureuse!... »

En s'apercevant que Victor ne pense plus à elle, Madeleine n'a pas deviné qu'il pense à une autre; elle voit bien que M. Dalmer se plaît avec madame de Noirmont, qu'il la cherche sans cesse, mais elle ne conçoit pas le moindre soupçon sur le sentiment qui les unit, car la jeune fille a la plus haute idée de la vertu d'Ernestine, et d'ailleurs il ne lui semble pas possible qu'une femme mariée puisse aimer un autre homme que son époux : pauvre Madeleine!

Un matin, M. de Noirmont aborde sa femme d'un air soucieux et mécontent; il lui fait signe de le suivre dans le jardin, en lui disant : « Nous pour» rons y causer à notre aise... et j'ai à vous parler. »

Ernestine suit son époux en tremblant, une sueur froide découle de son front; elle est persuadée que son mari a découvert sa conduite, elle se voit déjà perdue, déshonorée, et c'est sans lever les yeux qu'elle attend qu'il s'explique.

« Je viens de recevoir des lettres de Paris, » dit M. de Noirmont. « — Eh bien! monsieur?... — Eh » bien! ces lettres ne me font pas plaisir... j'y » apprends des choses qui m'inquiètent. — Qui » vous... inquiètent?... — Oui, relativement à votre » frère. »

Ernestine respire plus librement, et elle répond d'une voix plus assurée : « Ah!... c'est de mon frère » qu'il s'agit... — Sans doute... de qui voulez-vous » que ce soit? — Ah!... c'est que... je ne pensais pas

» d'abord... Eh bien! qu'avez-vous donc appris qui » le concerne? — D'abord, voilà une lettre d'Ar» mand où il me demande de l'argent; il n'a plus » rien de ce qu'on lui avait prêté; il veut absolument » que je me décide pour cette propriété... ou il la » vendra à d'autres, peu lui importe d'y perdre!.. Ce » jeune homme-là ne calcule rien!... Je voulais lui » garder cette propriété pour qu'il en tirât un meil» leur parti... mais, non, il lui faut de l'argent, il » lui en faut à tel prix que ce soit!... Cette autre » lettre est d'un ami que j'ai à Paris. Je l'avais prié » de s'informer de la conduite de votre frère; ce » qu'il me dit confirme mes craintes. M. Armand » fait le marquis, le grand seigneur... il joue, il en» tretient des femmes galantes... Enfin il se conduit » comme un fou ou comme un homme qui veut se » ruiner...

» — Mon pauvre frère!... hélas!... pourquoi n'est» il pas resté avec nous! — On me dit que son ami » Saint-Elme ne le quitte pas, qu'il est de toutes ses » orgies, de toutes ses folies... Je vous avoue que » je commence à revenir beaucoup sur la bonne opi» nion que j'avais de M. de Saint-Elme. — Moi, » monsieur, vous savez que je n'ai jamais été éblouie » par le ton brillant, par les manières tranchantes » de cet homme... Les grands parleurs ne m'inspirent » pas de confiance, je vous l'ai dit. — Oui, c'est » vrai... mais ce M. Saint-Elme connaissait tout .. » savait tout... il devrait avoir de l'expérience, » et ne pas laisser celui qu'il appelle son cher Ar» mand manger sa fortune avec des fripons et des

» catins. — Ah! si mon frère n'avait jamais eu pour » amis que des gens comme... — Comme MM. Dalmer et Dufour... Oui, ceux-ci sont sages, rangés... » à la bonne heure, voilà des hommes qui ne » songent pas à se ruiner... J'avoue même qu'ils ont » plus de vertu que moi... il en faut pour faire le » loto de madame Bonnifoux. Mais revenons à votre » frère. Puisqu'il le veut absolument, eh bien!... je » prendrai cette propriété... Je vais lui envoyer » trente-cinq mille francs à-compte dessus... Je » pense qu'il voudra bien me donner quelques semaines pour le reste. Mais écrivez-lui de votre » côté, Ernestine; vous êtes sa sœur, son aînée; il » ne prendra peut-être pas vos conseils aussi mal » que les miens. — Ah! je crains bien que mon » frère ne fasse aucun cas de mes avis!... — Il » faut essayer pourtant; Armand est bien jeune, » il ne peut encore être sourd aux remontrances » dictées par l'amitié. Écrivez-lui pendant que je » vais aller jusqu'à Sissonne chercher les fonds dont » j'ai besoin... Je serai bientôt de retour. »

M. de Noirmont embrasse sa femme, et part pour la petite ville de Sissonne, qui n'est qu'à trois quarts de lieue de Bréville. Restée seule dans les jardins, Ernestine y songe à la terreur qu'elle a ressentie, aux craintes que lui ont fait concevoir les premiers mots de son mari.

« Voilà donc quel sera désormais mon sort! » se dit-elle. « Je ne serai jamais entièrement heureuse... jamais la paix avec moi-même... et de-

» vant les autres, toujours craindre... rougir... trembler. »

Ernestine est plongée dans ses pensées lorsque Victor vient la rejoindre, et lui demande le sujet de sa tristesse. Elle lui conte ce qui vient de se passer et la frayeur dont elle a été atteinte.

« Depuis que je suis coupable, je ne vis plus, » dit Ernestine ; « chaque instant de la journée amène » un nouveau supplice... — Est-ce que votre mari » est jaloux ?... — Quelquefois il lui prend des accès » de jalousie... Ah ! s'il découvrait ma faute, il serait » furieux !... furieux surtout d'avoir été trompé... » car je ne le crois pas bien amoureux de moi... mais » sa vanité !... — Éloignez ces idées qui n'ont pas le » sens commun... — Je ne puis !... j'ai la tête bouleversée... — Vous ne m'aimez donc plus ? — Ah ! » il ne me manquerait que de vous entendre dire » cela... C'est cet amour qui me désole... Mon » Dieu ! pourquoi m'avez-vous fait connaître ce sentiment que sans vous j'aurais toujours ignoré !... » — Vous êtes donc bien fâchée de m'aimer ?... — » Non, mais je suis fâchée d'être coupable... Je voudrais pouvoir avouer que je vous aime, je voudrais » le dire à tout le monde, au lieu d'être obligée de le » cacher. — Chère Ernestine, ce qu'on cache a, dit-» on, plus de charmes... Si nous pouvions nous aimer sans danger, nous nous aimerions peut-être » moins. « — Ah ! je ne le crois pas. Et trouvez-» vous encore du charme à n'oser se regarder devant » le monde, de peur qu'on ne lise notre secret sur » notre physionomie ?... car je ne sais pas bien

» feindre... Je ne puis vous voir avec indifférence.
» Quand vos yeux s'attachent sur les miens, il me
» semble que mon ame va passer dans la vôtre...
» Est-ce que l'on peut dissimuler cela?... »

Victor s'efforce de calmer celle qu'il aime, il la serre dans ses bras, il éteint sa voix par ses baisers. « O mon Dieu ! » dit Ernestine, « pourquoi donc
» faut-il qu'un si grand bonheur me rende crimi-
» nelle?... Que je m'en veux d'être si faible!... »

En ce moment un léger bruit se fait entendre derrière les charmilles voisines. Ernestine repousse Victor en lui disant :

« Avez-vous entendu? — Oui... mais je crois que
» c'est tout simplement le vent qui a remué les
» feuilles... — Oh ! non, il m'a semblé entendre des
» pas... — Vous vous êtes trompée... vous voyez
» bien qu'il n'y a personne... — N'importe !... je ne
» veux pas rester davantage ici... Je meurs d'effroi...
» Laissez-moi, mon ami... — Encore un moment!
» — Non, je vais écrire à mon frère... Oh ! je vous
» en prie, ne me retenez plus... Tenez, voyez comme
» je tremble... Laissez-moi rentrer seule... vous re-
» viendrez après... »

La jeune femme résiste aux instances de Victor, elle s'échappe et regagne vivement la maison, où Victor retourne aussi, mais par un autre chemin.

Le bruit qu'Ernestine avait entendu n'avait pas été causé par le vent. Le hasard avait amené Madeleine derrière le bosquet où étaient alors Victor et madame de Noirmont. Deux voix bien connues avaient frappé l'oreille de la jeune fille. Elle ne voulait pas écouter; mais un sentiment impérieux avait cloué ses pas à cette place d'où elle pouvait entendre et même apercevoir ceux qui étaient sous le berceau. A chaque mot qui parvenait à son oreille, la pauvre petite sentait son cœur bondir, ses genoux ployer sous elle. Ce qu'Ernestine disait alors à Victor ne pouvait laisser aucun doute sur leur liaison, et Madeleine vient de connaître des tourmens qu'elle ne soupçonnait pas pouvoir ressentir. Jusqu'alors elle avait bien vu que Victor ne l'aimait pas, mais elle ne pensait pas qu'il en aimât une autre. En le voyant presser Ernestine dans ses bras, elle éprouve toutes les angoisses de la jalousie. Elle s'appuie contre un arbre pour se soutenir; un voile couvre ses yeux; elle ne voit plus, mais elle écoute encore... En cet instant, le bruit d'un baiser arrive jusqu'au fond de son cœur. C'est alors qu'incapable de résister plus long-temps au supplice qu'elle endure, elle s'éloigne précipitamment, au risque de se trahir par le bruit de ses pas.

Madeleine a traversé le jardin comme quelqu'un qui serait poursuivi. Elle a ouvert une petite porte qui donne sur la campagne; elle sort, puis elle marche... marche toujours, sans regarder où elle va, retenant avec peine ses sanglots, jusqu'à ce qu'enfin, se sentant défaillir, et, ne pouvant plus retenir ses larmes, elle s'arrête contre un arbre, sur lequel elle s'appuie pour pleurer.

Le temps s'écoule, la jeune fille est toujours là. Elle pleure, car cela soulage un peu son ame, et pourtant sa bouche ne laisse échapper aucune plainte;

elle n'accuse personne; elle pleure sur elle-même, parce qu'elle se sent bien malheureuse, et qu'à dix-huit ans on n'a pas encore de force contre les peines du cœur.

Le jour commence à tomber. Madeleine est restée contre l'arbre au pied duquel elle s'est assise. Ses larmes ont cessé de couler... car tout cesse à la longue; mais de gros soupirs les ont remplacées.

Une voix fait entendre dans l'éloignement le chant favori des laboureurs de la Picardie. La voix s'approche : Madeleine ne bouge pas. D'autres sons vibrent encore jusqu'à son cœur.

C'est Jacques qui revient de faire sa journée, il s'approche; il est contre la jeune fille; elle ne le voit pas, mais enfin la voix forte du paysan la tire de sa rêverie.

« Eh bien! Madeleine, que faites-vous donc là?...
» — Ah!... c'est vous, Jacques... je ne vous voyais
» pas... — Mais je vous ai bien vue, moi, quoique
» vous fussiez cachée par des arbres... C'est qu'en
» passant près de cet endroit j'y regarde toujours...
» j'y ai jadis découvert bien des choses, et je veux voir
» si j'en verrai encore... »

Madeleine regarde alors où elle se trouve, et elle s'aperçoit que c'est sous le vieux chêne où se rendait sa mère, qu'elle vient de pleurer si long-temps.

« O mon Dieu!... j'étais sous cet arbre... à la
» place où venait ma mère...—Comment, Madeleine,
» et vous ne le saviez pas?... Je croyais, moi, que
» vous étiez venue exprès en cet endroit... pour pen-
» ser à elle... Mais qu'avez-vous, mon enfant?... vos

» yeux sont rouges... vous avez pleuré... vous avez » des chagrins... Contez-moi vos peines... songez » que je suis votre premier, votre meilleur ami... » Allons, allons, Madeleine; dites-moi pourquoi » vous pleuriez. »

La jeune fille se jette dans les bras du paysan ; elle pose sa tête contre la poitrine de Jacques, et retrouve encore des larmes en s'appuyant sur le sein de son vieil ami; puis elle murmure à demi-voix :

« Oui, Jacques, j'ai bien du chagrin!... — Et qui » donc vous en a fait?... — Personne, Jacques... c'est » moi seule... parce que...—Eh bien!.. achevez donc, » mon enfant! — Ah! mon ami... vous aviez bien » raison, l'autre jour, quand vous me disiez qu'il ne » fallait pas tant parler de M. Dalmer... ni toujours » m'occuper de lui... Je ne croyais pas alors que cela » me causerait tant de peine... Je ne savais pas que » cela deviendrait de l'amour...

» —De l'amour!... et c'est cela qui vous fait pleu» rer... Pauvre petite!... J'en étais sûr; je vous » l'avais prédit... Et c'est sous ce chêne qu'elle vient » verser des larmes... comme sa mère!... Ce vieil » arbre est donc destiné à recevoir tous leurs sou» pirs... Allons, Madeleine, soyez franche avec » moi : ce M. Victor vous a fait les doux yeux... vous » a dit qu'il vous aimerait toute la vie?..

» — Oh! non, Jacques... non; il ne m'a dit rien » de tout cela... Au contraire, il ne pense pas à » moi... ne me parle presque pas, ne me regarde » plus... et c'est pour cela que j'ai tant de chagrin!...

» — Quoi! Madeleine, vous êtes fâchée que ce

» jeune homme ne vous ait pas trompée?... qu'il soit
» honnête, enfin?...

» — Mon Dieu, oui; je crois que j'en suis fâchée...
» Ah! j'aurais été si heureuse, s'il m'avait trom-
» pée!... »

Madeleine dit ces mots avec tant de naïveté que Jacques ne se sent pas la force de la gronder; il se contente de hausser les épaules en s'écriant: « Hum!...
» les femmes!... elles sont donc toutes les mêmes?...
» Quand elles ont l'amour en tête... elles ne voient
» plus les dangers auxquels elles s'exposent; elles les
» bravent, les affrontent!... Je crois qu'elles passe-
» raient dans le feu sans s'apercevoir qu'il y fait
» chaud! Voyons, Madeleine, revenez à vous; ré-
» fléchissez... et vous rougirez de votre folie..

» — J'ai réfléchi, Jacques; je sens bien que j'ai
» tort... que je ne dois pas conserver d'amour pour
» quelqu'un qui... qui ne peut pas m'aimer. Aussi
» mon parti est pris: je veux quitter Bréville... quit-
» ter madame de Noirmont... afin de ne plus voir
» M. Victor... Je retournerai près de vous, Jacques,
» dans votre chaumière; je travaillerai... j'aurai bien
» soin de votre vieille tante, et je ne me plaindrai
» plus de mon sort... Ah! je vous en prie, Jacques,
» emmenez-moi avec vous! »

Madeleine s'est presque mise aux genoux du paysan; celui-ci la relève, puis la regarde quelques instans avec sévérité.

« Madeleine, m'avez-vous bien dit la vérité? ce
» M. Victor ne vous a-t-il jamais parlé d'a-
» mour?

» — Non, jamais. — Et depuis que vous êtes retournée avec les compagnons de votre enfance, est-ce » que vous avez eu à vous plaindre d'eux ? — Non... » mon ami. — Madame de Noirmont n'est-elle plus » la même avec vous?... ne vous témoigne-t-elle » plus autant d'amitié?... — Pardonnez-moi... elle » n'a pas changé avec moi. — Ainsi vos anciens amis » vous ont retrouvée, accueillie avec joie, madame » de Noirmont vous traite comme sa sœur, vous me » l'avez cent fois répété, et, pour prix de cet accueil, » de cette amitié, vous voulez la quitter... fuir cette » maison où fut élevée votre enfance... Parce qu'un » fol amour vous tourne la tête !... pour un sentiment déraisonnable, vous devenez ingrate envers » vos amis, vos bienfaiteurs !... Ah ! morgué, ça » n'est pas bien, Madeleine... ce n'est pas ainsi que » vous tiendrez compte à feu madame la marquise » de l'amour qu'elle vous portait !... Ma chaumière » vous sera toujours ouverte, vous le savez ; mais » j'aimerais mieux vous y recevoir malheureuse que » coupable d'ingratitude. »

Madeleine a écouté Jacques attentivement; elle paraît frappée de ses remontrances. Le courage semble renaître sur ses traits abattus; elle essuie ses yeux, relève son front, et tend la main au laboureur, en lui disant d'une voix plus ferme :

« Vous avez raison, mon ami ; j'avais tort... bien » tort... je quittais les enfans de ma bienfaitrice... car » madame de Noirmont et Armand étaient comme » ses enfans... Ah ! ce n'est pas ainsi que je dois re» connaître ce que madame de Bréville a fait pour

» moi... J'étais une folle... une insensée... Pardonnez-moi, Jacques, je vous promets d'être sage à
» l'avenir... je vais retourner auprès de madame de
» Noirmont, et désormais, je vous le jure, ma vie
» ne sera plus employée qu'à reconnaître ce qu'on a
» fait pour moi.

» — Ah ! je retrouve ma petite Madeleine ! je sais
» bien que vous avez un bon cœur !... Embrassez-
» moi, mon enfant, et, croyez-en Jacques; vos chagrins d'aujourd'hui se passeront... D'ailleurs ce
» M. Victor ne restera pas toujours à Bréville, je
» l'espère; mais vous... vous devez y rester... vous
» y êtes plus à votre place qu'ailleurs. »

Jacques prend le bras de la jeune fille, et la reconduit jusqu'à la porte de la maison qu'elle voulait fuir; là, il la quitte, en lui répétant encore : « Du
» courage. ! »

Et Madeleine s'efforce de sourire en lui répondant : « J'en aurai. »

# CHAPITRE XV.

## UNE APRÈS-DINÉE.

M. de Noirmont était depuis long-temps de retour de Sissonne, et les Montrésor, ainsi que les Pomard, se trouvaient à Bréville. La société était réunie dans le salon ; mais Ernestine était inquiète de Madeleine, qui avait disparu depuis le matin et que l'on avait en vain cherchée dans la maison et dans le jardin. Victor et Dufour se préparaient à sortir pour s'informer de la jeune fille dans les environs lorsqu'elle parut enfin à l'entrée du salon.

« Ah! la voilà ! » s'écrie Ernestine en courant à Madeleine, qui restait à la porte de l'appartement. « Venez... venez, que je vous gronde, mademoi» selle !... En vérité, ce n'est pas bien de nous met» tre ainsi dans l'inquiétude !... J'étais fort inquiète
» de toi, Madeleine.

» — Ma foi, nous allions partir pour vous cher» cher par monts et par vaux, » dit Dufour.

Ernestine a pris Madeleine par la main, elle la fait entrer dans le salon et asseoir près d'elle. La main de la jeune fille tremble dans celle de son amie.

« Qu'as-tu donc? on dirait que tu trembles!...
» que tu as froid?» dit madame de Noirmont. «Est-
» ce que tu es malade... — Non, madame.

» — Il serait difficile d'avoir froid aujourd'hui, » dit Chéri; « le thermomètre a été à vingt-deux de-
» grés.

» — Alors, pourquoi donc tremble-t-elle? » dit mademoiselle Clara à son frère. — « C'est ce que
» je pensais : pourquoi tremble-t-elle?» répond monsieur Pomard en se mettant à fixer le bout de son soulier.

« Enfin, mademoiselle, » dit monsieur de Noirmont d'un ton sévère, « d'où venez-vous donc, et
» qu'avez-vous fait depuis ce matin que ma femme
» vous cherche partout ?

» — Monsieur... je suis allée me promener, » répond Madeleine en baissant les yeux.

« — Vous promener... depuis ce matin! et vous
» n'avez pas pensé à rentrer pour dîner!...

» — Je n'avais pas faim, monsieur.

» — Ça me paraît un peu louche, » dit Dufour à mademoiselle Clara. « Elle n'a pas eu faim ; ce n'est
» pas naturel.

» — C'est ce que je pensais, » murmure monsieur Pomard.

« Il est certain, » dit madame Montrésor, « que
» la conduite de cette jeune personne me paraît

» au moins singulière.... n'est-ce pas, Chéri ? — » Quoi ? —Que la conduite de cette jeune fille est » singulière — Oh ! oui !... — Oh ! oui !... quoi ?... » heim ?... Quelle jolie manière de me répondre vous » avez contractée maintenant... Je ne sais pas qui » vous voyez pour prendre de telles habitudes ! vous » changez beaucoup, Chéri, et ce n'est pas à votre » avantage !... »

Pendant que Sophie gronde son mari, madame de Noirmont serre avec amitié la main de Madeleine en lui disant : « Tu as donc été promener bien » loin ?... et tu ne pensais pas que ton absence m'in» quiéterait. C'est mal, cela, Madeleine ; tu sais bien » que je ne suis plus habituée à être une journée sans » te voir...— Ah ! vous êtes trop bonne, madame.— » Non, je t'aime, et voilà tout.

» — Et de quel côté aviez-vous donc porté vos » pas ? » reprend monsieur de Noirmont.

« — Monsieur... j'étais au bout de la plaine... » sous le vieux chêne... là-bas...

» — Si près d'ici ? Ce n'est pas là sans doute que » vous êtes restée jusqu'à présent ?

» — Pardonnez-moi, monsieur. — Cette place a » donc bien du charme pour vous, pour que vous y » passiez une journée entière ?—Cet endroit doit me » plaire... C'est là, m'a-t-on dit, que ma mère al» lait aussi se reposer. — Votre mère !... je croyais » que vous n'aviez jamais connu vos parens. ..

» — Aurais-tu enfin découvert quelque chose sur » ta famille ?... » s'écrie madame de Noirmont en regardant l'orpheline avec intérêt. « —Non, ma-

» dame... Vous savez bien que je fus recueillie par » madame la marquise dans un âge trop tendre » pour avoir pu conserver d'autres souvenirs... mais » c'est Jacques qui m'a parlé de ma mère.

» — Qu'est-ce que c'est que ce Jacques? » dit M. de Noirmont. « — Un brave homme... un laboureur qui demeure à Gizy, » répond Ernestine; « il travaillait au jardin du temps de ma belle-mère.

» — Nous le connaissons, » dit Dufour, « c'est » lui qui nous a servi de guide lors de notre arrivée » ici. C'est un gaillard qui n'est pas sot, et qui a une » figure très-caractérisée... J'ai toujours l'intention » de le peindre... avec sa blouse... et sa grande » faux!...

» — Ah! je sais qui vous voulez dire! » s'écrie madame Montrésor, « c'est un journalier... Mais il » est fort grossier, votre Jacques; je lui avais offert » de tailler mes pêchers et ma vigne; c'eût été l'affaire d'une petite journée, et je lui proposais quinze » sous pour cela; c'était fort raisonnable... il m'a » refusée très-malhonnêtement!

» — Oui, » dit Chéri en souriant, « il a appelé » Sophie verreuse!...— C'est bon, Chéri, taisez-» vous, on ne répète pas ces choses-là, et d'ailleurs » il me semble que vous auriez dû alors apprendre » à ce rustre à ne me point manquer de respect... » — Ah! c'est cela... Ne fallait-il pas se disputer, se » battre avec ce paysan... pour un mot!... Ces gens-» là vous disent cela par habitude... et s'il me fallait » prendre fait et cause toutes les fois que vous vous

» querellez, on me verrait toujours un bâton à la » main.— C'est le devoir d'un mari de se battre pour » sa femme.—Mais ce n'est pas le devoir d'une femme » de faire battre son mari tous les jours.

» —Ce Jacques a donc connu votre mère? » reprend M. de Noirmont au bout de quelques instans; « alors il peut vous apprendre à qui vous devez le » jour.

» —Je l'en ai supplié, monsieur; mais Jacques » m'a répondu qu'il ne savait rien; que d'ailleurs il » ne voulait rien me dire de plus, parce qu'il valait mieux pour moi que j'ignorasse le nom de ma » mère.

» —C'est singulier! » dit Dufour.

« —Mais non, cela se comprend, » dit tout bas madame Montrésor; « cette petite est un enfant » qu'on aura fait à quelque paysanne, qui l'a en» suite abandonnée; et qui sait si ce Jacques lui-même » n'est pas son père?... —Ma foi... au fait...—En la » regardant bien, je trouve qu'elle lui ressemble, » dit Chéri. « —Ensuite ce paysan aura apporté son » enfant à madame de Bréville, qui a eu la bonté » de s'en charger... cela me paraît fort clair. Mal» heureusement, je n'habite ce pays que depuis » douze ans, sans quoi, je vous réponds que j'aurais » su tous les détails de cette histoire, que madame » de Noirmont a la bonté de ne pas vouloir deviner. » Et vous, monsieur Pomard, étiez-vous dans ce » pays à cette époque?

» —A quelle époque, madame? » dit Pomard en levant les yeux d'un air étonné. « —A celle où

» madame de Bréville a pris chez elle cette petite fille.
» — Quelle petite fille?...

» — Ah! ah! ah! comme c'est amusant de causer » avec mon frère! » dit mademoiselle Clara en riant aux larmes; « il ne sait jamais ce qu'on lui dit... » Quand je lui demande ce qu'il veut pour son dî» ner, il me répond : Une femme ne doit pas s'oc» cuper de politique. »

Cette conversation a lieu en petit comité entre les voisins et Dufour. Victor s'est rapproché de Madeleine, en disant : « Pauvre jeune fille! c'est bien » triste de n'avoir jamais connu sa mère! » et il veut prendre la main de Madeleine; mais celle-ci la retire brusquement, comme si les doigts du jeune homme devaient la brûler. M. de Noirmont, qui se promène de long en large dans le salon, dit à demi-voix : « Il faudra que je voie ce Jacques... que je le » questionne... »

Les voisins se retirent. Quand Madeleine va dire bonsoir à Ernestine, celle-ci l'embrasse. Cette caresse fait d'abord une singulière impression à la jeune fille; mais bientôt, saisissant une main de madame de Noirmont, elle la couvre de baisers, et s'éloigne précipitamment pour cacher les larmes qui roulent dans ses yeux.

« Cette petite est bien romanesque... bien mélan» colique, » dit M. de Noirmont; « je n'aime pas » cela. Il me semble qu'à son âge, quand on se con» duit bien, on devrait être plus gaie, et elle doit se » trouver fort heureuse ici.

» — Ah! monsieur, elle se rappelle qu'elle est or-

» pheline! Aujourd'hui on lui a parlé de sa mère, » comment voulez-vous qu'elle ne soit pas triste?

» — Aujourd'hui... je ne sais pas trop ce qu'elle » a fait, il me paraît fort singulier qu'elle ait passé » la journée sous un arbre... et seule... ou avec ce » Jacques. Enfin, madame, je désire que vous n'ayez » jamais à vous repentir de toutes vos bontés pour » cette jeune fille.

» — Il est certain, » dit Dufour en prenant aussi une lumière pour aller se coucher, « que cette jeune » personne ne ressemble pas à tout le monde... Il y » a quelque chose de mystérieux dans ses manières... » Ce soir surtout... quand elle a paru à la porte du » salon... sa physionomie était singulière... ses yeux » avaient une expression... J'aurais voulu la peindre » dans ce moment-là.

» — Ah! tu voudrais peindre tout le monde!... » toi, » dit Victor. « Mais, à propos, monsieur de » Noirmont, n'avez-vous pas reçu des nouvelles » d'Armand?

» — Oui, j'en ai reçu ce matin, et de peu satisfai» santes... Mon beau-frère se ruine à Paris; il y voit » fort mauvaise société... Je crains qu'il ne joue: ce » serait bien alarmant!... Ah! messieurs, tous les » jeunes gens ne vous ressemblent pas!... tous ne sa» vent pas se plaire dans une société honnête, se con» tenter des plaisirs de la campagne...

» — Oh! moi, j'ai toujours aimé une vie paisible, » dit Dufour; « mais Victor, j'avoue que cela m'é» tonne de le voir si sage... car à Paris... — Tais-toi, » Dufour; on n'a pas besoin de tes histoires... Je

» pense à ce pauvre Armand… il nous avait promis » de revenir si promptement…—Il m'a demandé de » l'argent, et, pour l'obliger, je me suis décidé à » acheter cette propriété.—Ainsi, monsieur, nous » sommes maintenant chez vous, » dit Victor avec un certain embarras.

« —Messieurs, j'espère que ce sera une raison de » plus pour vous engager à y rester, et que vous » n'imiterez pas Armand et M. de Saint-Elme, qui » n'ont pas voulu nous tenir compagnie.

»—Mais, vous voulez donc que nous soyons tout-» à-fait vos pensionnaires ?… — Le plus long-temps » possible… C'est rendre contens des campagnards » que de leur rester fidèle… Ernestine, joins donc » tes instances aux miennes, et, puisque tu es main» tenant maîtresse dans cette maison, c'est à toi de » savoir y retenir nos hôtes jusqu'à la fin de la sai» son. »

Madame de Noirmont feignait alors d'être occupée à ranger dans le salon; cependant elle se hâte de répondre :

« J'espère que ces messieurs ne doutent pas… du » plaisir que nous aurons à les garder ici… et qu'ils » ne songent point à nous quitter.

» — D'ailleurs, » reprend M. de Noirmont d'un air malin, « je crois que l'un d'eux a quelque motif » qui le retiendra dans ce pays… Un sentiment se» cret… de ces choses qu'on ne dit pas… mais qui » se devinent… »

Ernestine pâlit et s'appuie contre un meuble. Victor tâche de déguiser son trouble en disant d'un

air indifférent : « Comment ! Que voulez-vous dire ?…
» Je ne comprends pas…

» — Oh ! je gage que M. Dufour m'a bien compris. — C'est possible, » dit le peintre en riant. « Et puis, je ne m'en cache pas, mademoiselle Pomard ne me déplairait pas, quoique elle et son frère » ne se connaissent guère en peinture !… C'est égal, » comme, d'après ce que vous m'avez dit, la fortune serait suffisante, ma foi, je vais voir ;… je » vais me lancer un peu… mais toujours prudemment, car il faut être fort difficile dans le choix » d'une femme…

» — Ah ! vous pensez à mademoiselle Pomard, » monsieur Dufour ! » dit Ernestine en souriant. — « Madame, j'y pense, oui, mais je ne me suis pas » encore expliqué sérieusement ;… je veux bien la » connaître d'abord ;… c'est que le mariage, c'est » bien épineux… Je ne me soucierais pas d'être… » vous entendez bien…

» — Oui, oui, j'entends, » dit M. de Noirmont en riant. « Eh ! mon Dieu… rassurez-vous ! tous les » maris ne le sont pas ! — Vous croyez ? — Comment, si je le crois ?… — Non, non ; je veux dire » vous croyez que mademoiselle Clara ne sera pas » trop coquette…

» — Mon ami, il est bien tard, et tu dois être fatigué, puisque tu as été à Sissonne… Ces messieurs » savent qu'à la campagne on ne se gêne pas. »

Et madame de Noirmont prend le bras de son mari pour l'emmener, mais Dufour le retient encore.

« Monsieur de Noirmont, ne trouvez-vous pas que » mademoiselle Pomard rit bien facilement? — En » effet... elle est fort gaie. — Une femme si gaie... » hum!... c'est dangereux...

» — Allons, Dufour, viens-tu te coucher? » dit Victor, en prenant aussi un flambeau.

« — Eh! mon Dieu, une minute!... je te suis... » Oui, les femmes rieuses... cela donne des craintes... Cependant il ne faut pas non plus trop se fier » aux femmes sérieuses... aux airs graves... Ah, monsieur! c'est étonnant comme c'est menteur... J'ai » connu une femme qui avait l'air d'une sainte... et...

» — Mon ami, si tu ne viens pas, je m'en vais, » dit Ernestine en quittant le bras de son mari. « Je » me sens fort mal à la tête;... j'ai besoin de repos. » — En effet, tu es bien pâle, ma chère amie. — » Oui, je suis vraiment mal à mon aise. — Allons, » bonsoir, messieurs. — Bonsoir, madame et monsieur. »

M. de Noirmont se retire chez lui avec sa femme, et Victor suit Dufour jusqu'à la porte de sa chambre en lui disant : « Que la peste t'étouffe, toi et ta demoiselle Pomard! Une autre fois, tâche de garder » tes sottes réflexions! et rappelle-toi qu'il est au » moins fort gauche de parler devant un mari... » de... tout ce que tu as dit ce soir.

» — C'est juste, » dit Dufour; « j'ai eu tort; mais, » que veux-tu? quand on a l'idée de se marier, ces » choses-là reviennent malgré soi à l'esprit... Au » reste, je réfléchirai, je ne me suis pas encore déclaré... Mademoiselle Pomard a vingt-neuf ans, et

» une sagesse de vingt-neuf ans... c'est bien scabreux... Qu'en penses-tu? »

Victor est déjà rentré chez lui, et Dufour, qui s'aperçoit qu'il est seul dans le corridor, se décide à en faire autant en murmurant : « Il faudra que je » cherche un moyen pour connaître le fond de la » pensée de mademoiselle Pomard;... elle reçoit » fort bien mes hommages;... il me semble même » qu'elle les reçoit trop bien;... cela m'est suspect.»

# CHAPITRE XVI.

## UN EXPÉDIENT DE DUFOUR.

Les assiduités de Dufour avaient, il est vrai, été reçues de la meilleure grace par la sœur de M. Pomard. Quand on approche de la trentaine et que l'on est encore demoiselle, on ne manque jamais de dire dans le monde : « Je ne veux pas me marier ; je » serais bien fâchée de me marier ! » mais qu'il se présente un galant qui ait les allures d'un épouseur, il faut voir alors tout le manége, toutes les peines que se donne, pour le fixer, cette même demoiselle qui ne voulait jamais se marier.

Dufour n'est pas ce qu'on appelle un joli garçon, mais sa figure n'est point désagréable ; il est jeune encore ; c'est un artiste, un paysagiste distingué ; et mademoiselle Clara ne cesse de répéter qu'elle est folle des artistes, et que les peintres ont tous de l'esprit.

M. Pomard, qui a eu le temps de penser à marier sa sœur et qui n'y est point encore parvenu, comble le peintre d'avances, de politesses; il l'a engagé à venir voir sa petite propriété, et Dufour s'est déjà rendu plusieurs fois chez M. Pomard, qui, alors, trouve toujours quelque prétexte pour laisser Dufour seul avec sa sœur, afin qu'il ait le loisir de faire sa déclaration.

Mais les peines qu'on se donne pour se faire bien venir des gens produisent quelquefois un effet contraire : il y a des personnes dont la politesse nous assomme, dont les complimens nous font fuir, dont les petits soins nous impatientent; nous sommes de bien drôles de créatures! Pour qu'on nous plaise, il ne faut pas qu'on ait l'air de vouloir, à toute force, être de nos amis; pour que la société de quelqu'un nous soit agréable, il ne faut pas que ce quelqu'un soit sans cesse sur notre dos. Il n'y a que l'amour et l'amitié véritables qui ne soient jamais importuns, et encore doit-on éviter la satiété.

M. et mademoiselle Pomard, qui n'ont pas étudié le caractère de Dufour, croient avancer les affaires en l'engageant souvent à venir les voir, en lui témoignant le désir de se lier plus intimement avec lui; mais Dufour, qui se méfie de tout le monde, même des personnes qui lui plaisent, commence à trouver singulier que le frère et la sœur se jettent presque à sa tête, et ses sentimens pour mademoiselle Clara se refroidissent à mesure que les yeux de la demoiselle deviennent plus tendres pour lui.

M. de Noirmont, qui n'habite que depuis peu à

Bréville, n'a pu donner à Dufour de minutieux détails sur la famille Pomard, il lui a appris cependant que mademoiselle Clara devait avoir quinze cents livres de rente et un trousseau superbe, parce que c'est une chose que son frère ne manque jamais de dire quand il va deux fois dans la même maison.

« Quinze cents livres de rente, vingt-neuf ans, » un caractère agréable et un nez à l'antique, tout » cela me convient assez, » se dit Dufour; « mais » je veux savoir si la demoiselle n'a pas déjà eu quelques intrigues. Je ne veux pas être trompé; j'aimerais mieux qu'elle m'avouât franchement ce qu'il » en est, que de croire épouser une vierge, et puis » ensuite de découvrir qu'on m'a joué... et de voir » ricaner les voisins... Comment m'assurer si mademoiselle Pomard n'a jamais eu de faiblesses?... » C'est fort difficile!... Je ne peux pas demander » cela à son frère... Avec son originalité et ses distractions, il est très-susceptible... il serait capable » de se fâcher. Le demander à sa sœur... encore » moins!... Les femmes n'avouent jamais ces choses-là : ce n'est pas comme nous, avant de nous marier nous ne craignons pas de convenir que nous » avons eu des maîtresses... Nous sommes très-francs, » nous autres...

« — C'est une triste chose que de rester garçon, » dit quelquefois M. Pomard en regardant fixement son nouvel ami. « — Oui... cela finit par ennuyer, » répond Dufour; « mais pourquoi donc ne vous mariez-vous pas, vous, mon cher monsieur Pomard? » — J'y pense depuis long-temps... mais tant que ma

» sœur ne sera pas établie, j'aurai de la peine à la » quitter... aussi je serais charmé de la voir s'attacher à un galant homme... car je suis certain » qu'elle rendra très-heureux le mari qu'elle aura. »

En disant cela, M. Pomard reste en contemplation devant le nez de Dufour; celui-ci le lui laisse regarder long-temps, et répond enfin d'un air indifférent : « Je comprends alors pourquoi vous ne » vous mariez pas. »

Quand le peintre cause avec mademoiselle Clara, celle-ci va encore plus directement au but : « Avez- » vous laissé quelque inclination à Paris? » dit-elle en riant à Dufour. « — Non, mademoiselle, aucune. » — Oh! c'est bien étonnant; on assure que les ar- » tistes sont si mauvais sujets!... — On les flatte, » mademoiselle; il y en a de très-raisonnables, et je » suis du nombre. — Ce n'est pas cela qui m'aurait » empêchée d'aimer un artiste... au contraire... Je » crois que j'aurais été contente d'être la femme d'un » homme de talent... d'un peintre distingué... C'est » gentil d'entendre dire à son oreille : Voilà la » femme de monsieur un tel, qui fait de si jolis ta- » bleaux!... — Mais, oui, ça peut être fort gentil.

» Ces gens-là me mettent au pied du mur, » dit Dufour en quittant le frère et la sœur. La méfiance du peintre augmente encore quand il s'aperçoit que Pomard le laisse souvent en tête-à-tête avec mademoiselle Clara. « Est-ce qu'il veut que je fasse un » enfant à sa sœur, pour me forcer ensuite à l'épou- » ser? » se dit Dufour; « mais je ne l'épouserai que

» si cela me convient, et je me tiendrai sur mes » gardes. »

Enfin, un matin qu'il se rendait chez les habitans de Gizy, en entrant à l'improviste dans le salon, Dufour aperçoit mademoiselle Clara qui achevait de mettre son corset; il referme bien vite la porte, et se sauve à toutes jambes, persuadé que c'était un coup monté pour le faire succomber à la tentation.

A la suite de cette visite, Dufour est toute la semaine sans remettre le pied chez les Pomard. Le frère et la sœur ne savent ce que cela veut dire.

Pour se distraire de ses amours, Dufour a commencé le portrait de madame de Noirmont. Ernestine n'a consenti qu'avec regret à se faire peindre, car elle devine que les longues séances qu'il faudra donner emploieront une partie de la journée, et ce n'est qu'alors qu'elle peut se trouver seule avec Victor. M. de Noirmont ne va plus à la chasse, le soir il ne sort pas; quoiqu'il ne soit pas précisément jaloux, il semble observer davantage la conduite de sa femme; peut-être a-t-il remarqué les changemens de son humeur et en cherche-t-il la cause. Enfin, les instans où l'on peut se voir sont chaque jour plus rares, et l'on sait que la difficulté donne une nouvelle force aux désirs. C'est ce qu'Ernestine et Victor éprouvent; c'est ce que leurs yeux se disent, à défaut de pouvoir se parler autrement.

Mais M. de Noirmont est bien aise que Dufour fasse le portrait de sa femme, il a fallu céder, et l'on passe à poser des momens que l'on désirerait mieux employer. Aussi le peintre se plaint-il de l'air sérieux de son modèle, et, pour achever de désoler Ernestine, M. de Noirmont répète souvent à Dufour : « Mettez à votre ouvrage le temps que vous » voudrez ; rien ne presse... ma femme vous donnera » autant de séances que vous en désirerez. »

M. Pomard et sa sœur, ne voyant plus venir Dufour, se décident à se rendre à Bréville. Lorsqu'ils arrivent, M. de Noirmont est au billard avec Victor ; Dufour est seul avec les dames ; il est très-embarrassé en apercevant mademoiselle Clara. Ernestine est pensive, et depuis plusieurs jours les traits de Madeleine portent l'empreinte de la plus profonde mélancolie.

M. Pomard salue avec sa gravité ordinaire et se hâte de monter au billard, en répondant d'un air sec au bonsoir gracieux de Dufour. Mais mademoiselle Clara n'a pas la fermeté de son frère ; c'est en vain qu'elle veut avoir l'air fâché ; un mot, un geste la fait rire. Elle et Dufour se sont rapprochés ; bientôt ils ont tout le loisir de causer, car Ernestine vient de quitter le salon et de prendre le bras de Madeleine en disant : « J'étouffe ici ; allons faire un tour » de jardin. »

Les deux amies se promènent long-temps sans parler. Quand on a beaucoup à penser, le silence est souvent un plaisir ; il n'y a que les sots qui ne comprennent pas ce plaisir-là.

Mais Madeleine soupire ; Ernestine la regarde et lui dit : « Qu'est-ce donc qui te fait soupirer, Made» leine ?... — Moi... mon Dieu, rien... On peut sou-

» pirer quelquefois sans avoir du chagrin. — Pourtant depuis quelques jours... tiens, depuis que tu
» as passé la journée sous ton vieux chêne, il me
» semble que tu n'es plus la même; tu es plus triste...
» tu ne ris jamais... je te trouve changée aussi...
» Madeleine, si tu as quelques peines, ce serait bien
» mal de ne pas me les confier. — Non, madame,
» je vous assure que je n'ai rien. — Pourquoi donc
» aussi m'appelles-tu madame à présent? est-ce que
» je ne suis plus ton amie?... — Oh! si... vous
» êtes ma bonne... ma meilleure amie!... — Eh bien!
» ne soupire donc plus ainsi?... Qui pourrait te
» causer du chagrin, à toi?... Ah! Madeleine, j'espère que tu seras heureuse!... plus heureuse
» que... »

Madame de Noirmont n'achève pas sa phrase, elle baisse la tête et semble absorbée; au bout d'un moment, faisant un effort pour chasser ses pensées, elle s'écrie : « Je ne sais... je m'ennuie aujourd'hui...
» Ces longues séances, que je donne à M. Dufour
» depuis plusieurs jours... ah! j'en ai mal aux nerfs...
» Il est cruellement lent pour faire un portrait,
» M. Dufour!... Il paraît que ces messieurs passeront toute la soirée au billard... Comme c'est
» amusant! M. de Noirmont abuse de la complaisance de M. Victor!... Ah! que je m'impatiente
» ce soir!... Tiens, rentrons, Madeleine; je me déplais même dans ce jardin... Je ne suis bien nulle
» part. C'est ce maudit portrait qui me rend malade. »

Ernestine et Madeleine retournent au salon. Victor descend enfin du billard ; il vient s'asseoir près d'elles, mais alors mademoiselle Pomard en fait autant ; puis son frère et M. de Noirmont descendent. La conversation devient générale. Madeleine seule a la liberté de ne rien dire ; en ce moment elle est plus heureuse qu'Ernestine, qui est forcée de prendre part à la conversation et d'avoir l'air de s'amuser.

Le soir, Dufour, qui est redevenu amoureux de mademoiselle Clara, la ramène avec son frère jusqu'à leur demeure. En chemin, le peintre s'est émancipé jusqu'à baiser la main de la demoiselle, pendant que le frère fixait les étoiles. Le portrait qu'il a entrepris a naturellement expliqué pourquoi on ne l'a pas vu de la semaine ; mais il ne s'éloigne des Pomard qu'après leur avoir promis d'aller bientôt les visiter.

En rentrant chez elle, mademoiselle Clara s'écrie en sautillant : « Il m'a baisé la main ; et certainement, mon frère, si vous n'aviez pas été là, il aurait été plus loin. — En ce cas, » dit M. Pomard, « demain j'écrirai à mon tailleur à Laon, pour qu'il » me fasse un habit neuf que je veux avoir le jour » de ton mariage. »

Le lendemain, après avoir donné à Ernestine une séance plus courte qu'à l'ordinaire, ce dont son modèle est loin de se plaindre, Dufour dirige ses pas vers le village de Gizy, en se disant tout le long du chemin : « Oui, j'épouserai mademoiselle Clara... » Non ; au fait, je crois que je ferai mieux de ne pas » pousser plus loin mes galanteries. Nous allons voir, » au reste, comment elle me répondra ce matin...

» Mais qui est-ce qui m'assure qu'elle ne mentira » pas?... Je crois que j'aurais tort de me marier... » pourtant cette femme-là me convient. »

C'est dans cette incertitude que Dufour arrive devant la demeure des Pomard, et il entre sans savoir encore ce qu'il veut faire.

« Monsieur et mademoiselle sont sortis, » dit Gertrude; « ils sont allés voir madame Bonnifoux, » qui a été indisposée cette nuit... mais ils vont re» venir bientôt. — Je vais les attendre, » dit Dufour; « je me promènerai dans le jardin... Faites » vos affaires, Gertrude, ne vous occupez pas de » moi. »

La domestique retourne laver son linge à un petit ruisseau voisin. Dufour se promène quelque temps dans le jardin, puis il entre dans la maison pour se reposer. Au rez-de-chaussée, est une salle à manger, donnant d'un côté sur un salon, de l'autre sur la chambre de mademoiselle Clara. Cette dernière pièce est ouverte. Dufour passe la tête, puis avance un pied, et enfin se permet d'entrer dans l'asile mystérieux. Il considère les chaises, le lavabo et le lit placé au fond d'une alcove, en se disant : « Ah! si tout » cela pouvait parler... j'apprendrais peut-être bien » des choses!... C'est étonnant, comme la chambre » d'une demoiselle me donne des idées polissonnes!... » et une demoiselle de vingt-neuf ans... peut-être » trente ans même... qui a l'humeur si facétieuse... » Dois-je l'épouser?... Que c'est bête d'être indécis » comme cela!... Oh! parbleu, je ne le serais plus, » si je savais au juste à quoi m'en tenir, et ce que

» Clara pense de moi... Ils ne reviennent pas... la » bonne est sortie, à ce qu'il paraît... j'ai envie de » m'en aller aussi. »

Tout à coup une idée se présente à l'esprit de Dufour. Il pense qu'en se cachant dans la chambre de mademoiselle Pomard, il ne pourra manquer d'entendre ce qu'elle dira de lui avec son frère. Ce projet lui sourit, l'enchante. Comme mademoiselle Clara ne reste pas continuellement dans sa chambre, il croit qu'il lui sera facile de s'évader; si l'on ferme la porte, il sortira par la fenêtre qui donne sur le jardin. On ne se doutera de rien, car la bonne peut le croire parti, et on sera loin de penser qu'il s'est caché dans la maison.

Pendant que l'artiste caresse son idée, il entend parler, marcher dans la cour, et reconnaît la voix du frère et celle de la sœur. Aussitôt, et sans réfléchir davantage, Dufour se fourre sous le lit de mademoiselle Clara, en ayant soin de se mettre le plus près possible du mur.

M. Pomard parcourt le jardin en appelant Dufour; Clara entre dans la salle à manger, regarde dans le salon en appelant aussi le peintre, qui se garde bien de répondre : enfin on fait venir la domestique.

« Gertrude, vous avez dit que M. Dufour était » ici? — Dam', oui, mamzelle, il est venu; mais il » se sera apparemment ennuyé d'attendre, et il sera » parti. — Il fallait venir me chercher chez madame » Bonnifoux. — Ce monsieur n'a pas voulu qu'on

» vous dérange; il a dit : Allez à votre ouvrage, » j'ai le temps.

» — Était-il en noir? » demande M. Pomard à sa servante. « — Dam', monsieur, je ne sais pas s'il » était en noir... il avait une redingote bleue comme » d'habitude. Mais sans doute qu'il va revenir. »

La domestique retourne à son ouvrage. Mademoiselle Clara entre dans sa chambre. Dufour éprouve un léger frisson, surtout en entendant les pas du frère, qui a suivi sa sœur et se jette sur un siége tout contre le lit. Dans ce moment, l'artiste commence à se repentir de s'être fourré là; il entrevoit mille désagrémens qui pourraient être la suite de sa petite espiéglerie; mais il n'y a plus moyen de reculer. Il se pelotonne le plus au fond qu'il lui est possible, et fait en sorte de respirer aussi légèrement qu'un oiseau.

« C'est bien désagreable que M. Dufour ne nous » ait pas trouvés! » dit mademoiselle Clara en prenant son ouvrage et s'asseyant contre la fenêtre. « Mais pourquoi demandiez-vous s'il était en noir, » mon frère? — Parce que je pense, ma sœur, que, » pour faire une demande en mariage, il est con» venable d'être un peu en tenue; et, d'après ce que » vous m'avez dit qui s'est passé hier entre vous et » M. Dufour, je ne suppose pas qu'il tarde à s'ex» pliquer... — Ah! mon frère, parce qu'on baise » la main d'une demoiselle... ça n'est pas encore une » preuve... Si je m'étais mariée toutes les fois qu'on » m'a baisé la main... et les joues... et pincé les bras

» et les genoux... et... Ah! mon Dieu! en aurais-je » eu des maris!...

» — Ça ne commence pas mal, » se dit Dufour. « Je crois que j'ai eu raison de me mettre sous le lit.

» — Ma sœur, c'est justement parce que vous » avez été trop souvent faible et inconséquente que » maintenant je veux que cela finisse... Jadis, lors» que j'étais inspecteur à cheval et qu'il me fallait » continuellement être en route... je ne pouvais pas » surveiller votre innocence... Aujourd'hui, c'est » différent!

» — Mon innocence!... Est-il bête, mon frère!... » Ce n'est pas ma faute si je l'ai perdue... ma pauvre » innocence! C'est grace à ce monstre de Bénard, le » sous-lieutenant de dragons!... M'a-t-il indignement » abusée!... C'est dommage, il était bien gentil, » bien aimable... Ah! qu'il était aimable... ce jeune » sous-lieutenant!

» — Ah! Dieu! que j'ai bien fait de me mettre » sous le lit, » se dit Dufour en étouffant une envie d'éternuer.

« — Ma sœur, si j'avais été ici alors, cela ne se » serait pas terminé ainsi; mais vous ne m'avez avoué » votre faute qu'après le départ du régiment.

» — Oh! moi, je n'aime pas faire quereller les » hommes; je ne suis pas comme madame Montré» sor... D'ailleurs je ne veux pas qu'on m'épouse de » force... et si mon pauvre petit eût vécu, certaine» ment je n'aurais jamais pensé à me marier.

» — Ah! il y a eu un petit! » se dit Dufour. « O » Providence! je te remercie!

» — Mais enfin, » reprend mademoiselle Clara, « puisque mon petit est mort, et que probablement » je ne reverrai jamais Bénard, tout cela est comme » un songe. Il y a dix ans que c'est passé... ce n'est » plus la peine d'y penser... c'est absolument comme » si ça n'était pas arrivé.

» — C'est pour cela, ma sœur, que j'exige maintenant la plus grande sévérité dans les paroles et » dans les mœurs.

» — Ah! oui; mais il faut bien rire un peu... » J'aime à rire, moi, et j'aime bien M. Dufour parce » qu'il est drôle... qu'il est amusant... qu'il plaisante » avec esprit.

» — Au fait, elle est bonne enfant, » se dit le peintre en retenant sa respiration; « c'est dommage » qu'elle ait fait un petit!...

» — Je crois que nous ferions un ménage bien » assorti... M. Dufour est jeune encore... moi aussi... » Je ne suis pas mal... il m'a dit que j'avais un nez » antique. Il est bien, lui; il est gras, il est frais... » C'est un bel homme pour sa taille!

» — Elle est très-aimable, » se dit Dufour; « et, » après tout, puisque son petit est mort et qu'il y a » dix ans que c'est arrivé... elle a raison, on pourrait » n'y plus penser.

» — Oui, le parti n'est pas trop mauvais, » dit Pomard, « puisque M. Dufour nous a dit qu'il » avait deux mille deux cents livres de rentes. Sans » quoi, je n'en voudrais certes pas; car je ne me fie » guère à son talent. Entre nous, je trouve que le

» portrait qu'il vient de faire de M. de Noirmont est » tout-à-fait manqué...

» — Manqué !... le portrait de M. de Noirmont ! » ah ! c'est fort ! » dit Dufour en se serrant les poings de colère.

« Écoutez, mon frère, le genre de M. Dufour » n'est pas le portrait ; il nous l'a dit lui-même... — » Alors, ma sœur, on ne se mêle pas de faire ce » qu'on ne sait point, et on n'a pas la prétention de » vouloir donner cela pour un chef-d'œuvre !... Est-ce » que tu trouves M. de Noirmont ressemblant ? — » Oh ! non, par exemple ! il en a fait un homme de » soixante ans... Si je me voyais barbouillée comme » ça, certainement je ne prendrais pas mon portrait !

» — Barbouillée !... elle a dit barbouillée ! » murmure Dufour. « Ah ! si je t'épouse jamais, je veux » être en effet un barbouilleur !... Mademoiselle » Clara ! ce mot-là vous coûtera cher !... Ah ! vous » faites des enfans avec les dragons, et vous voulez » attraper un mari... et juger de la peinture !... » Sotte ! ignorante !... Que je suis content de m'être » fourré sous le lit ! »

Et Dufour est obligé de mettre son mouchoir devant sa bouche pour dissimuler sa respiration ; car le mot barbouilleur l'a suffoqué, et c'est à peine s'il peut tenir en place : il a des crispations, il donne des coups de genoux dans la sangle du lit : heureusement l'arrivée de quelqu'un empêche qu'on ne l'entende.

C'est madame Bonnifoux qui vient d'entrer dans la chambre de mademoiselle Clara en s'écriant : « Bon-

» jour, mes voisins! Je viens vous voir à mon tour. » Ça va mieux... mon indisposition est passée... J'ai » pris trois fois *bonne amie*... un peu chaude... cela » m'a fait beaucoup de bien... Je viens demander à » mademoiselle Clara sa manière de faire la panade... » Je me rappelle en avoir mangé une délicieuse chez » vous il y a huit jours, et ma cuisinière n'est pas » très-forte sur les panades... Le fait est que c'est » beaucoup plus difficile à faire qu'on ne pense... »

M. Pomard, qui sans doute ne se soucie pas de prendre une leçon de panade, sort en disant : « Je vais » voir dans les environs si je rencontre M. Dufour. » — Va, mon frère, et tu le ramèneras. »

Madame Bonnifoux s'est installée dans un fauteuil et entame avec mademoiselle Clara l'article panade. Dufour, qui commence à s'ennuyer d'être sous le lit, et qui d'ailleurs sait maintenant tout ce qu'il voulait savoir, ressent des inquiétudes dans les jambes, des douleurs dans les côtes, et donne au diable madame Bonnifoux; mais la conversation une fois établie sur les potages devait nécessairement être longue. Madame Bonnifoux parle depuis plus d'une heure; elle a passé en revue le riz, le vermicelle, les croûtons, les juliennes et les consommés. Dufour se dit à chaque instant : « Comment! elle n'est pas au dernier!... » elle en invente donc, la maudite vieille!... »

Madame Bonnifoux, après avoir traité long-temps son sujet favori, dit à mademoiselle Clara : « A pro» pos, ma voisine, il me semble que votre frère a » parlé de M. Dufour tout à l'heure. — Vous ne vous » êtes pas trompée; nous l'attendons. Il est venu

» pendant que nous étions chez vous, mais il doit » revenir. — Eh bien! mon enfant, où en sont les » choses?... car, d'après quelques mots qui vous » sont échappés... j'ai dû penser que ce monsieur avait » des vues sérieuses sur vous. — Oui, ma voisine, » ce n'est plus un mystère, M. Dufour est amoureux » de moi... mais amoureux au dernier point... et, » d'après quelques paroles qu'il m'a glissées hier au » soir, j'ai lieu de croire qu'il va venir aujourd'hui » demander ma main à mon frère.

» — Ah! ma chère voisine, que je suis contente » d'apprendre cela!... que je vous embrasse la pre- » mière, et recevez bien mes complimens... Ah! vous » allez vous marier!... Vous ferez une noce, n'est-ce » pas, mon enfant?... — Certainement, madame, » et je n'ai pas besoin de vous dire que vous en serez. » —Trop honnête, chère amie... Comme je ne danse » pas, j'y porterai mon loto... il y a toujours des » amateurs... Ah! par exemple, je veux être magni- » fique... je mettrai ma robe gorge de pigeon.

» — Si tu ne la mets que pour cette noce-là, tu » ne l'useras pas, vieille bavarde! » dit Dufour en essayant de se retourner.

« — Vous avez déjà fait la carte de votre dîner » pour ce jour-là, chère amie? — Non, pas encore. — » Mon enfant, il faut y penser d'avance : ce n'est pas » une petite affaire qu'un repas de noce!... Si vous » le permettez, je vous donnerai mes conseils et ma » cuisinière. — Très-volontiers. — Nous allons tout » de suite en jaser un peu.

» — Ah! mon Dieu!... je suis ici jusqu'au soir! »

se dit Dufour. « Elles vont s'occuper du repas à pré-
» sent... J'ai envie de leur crier que c'est inutile...
» Non, diable! n'allons pas nous montrer... Si j'é-
» pousais, oh! alors on me pardonnerait de m'être
» caché là... mais, comme je ne veux plus épouser,
» on ne prendrait pas la chose bien. Ainsi, résignons-
» nous. »

Madame Bonnifoux n'est encore qu'au premier service, lorsqu'elle s'interrompt en disant : « Ah!
» c'est singulier... je ne me sens plus si bien... —
» Qu'avez-vous donc, madame Bonnifoux? vous pâ-
» lissez en effet. — Ma chère amie... j'ai une suite
» d'indisposition... Je croyais que c'était fini...
» Dieu! que je suis mal à mon aise!... Je n'aurai
» jamais la force d'aller jusque chez moi... — Cal-
» mez-vous, ma voisine, vous trouverez dans ma
» chambre tout ce que vous pouvez désirer... un
» cabinet à l'anglaise contre l'alcôve... Je vous
» laisse... Faites comme chez vous... Je vais vous
» préparer un peu de thé. »

Mademoiselle Clara sort, et madame Bonnifoux court dans la chambre en se tenant le ventre, en poussant des gémissemens et en cherchant le petit cabinet. Dufour est au supplice; il se cogne la tête contre le lit en murmurant : « Il me faut passer par
» des épreuves bien cruelles... Je vais en entendre
» plus que je ne voulais!... Ah! mon Dieu!... qu'est-
» ce que madame Bonnifoux me réservait là! »

La vieille voisine a trouvé le cabinet; mais elle ne peut parvenir à tourner le bouton de la porte. Elle se désespère, en balbutiant : « Maudit bouton!... ça

» ne tournera pas... Je ne pourrai pas entrer... et » cependant je n'ai pas un instant à perdre!... »

Aux grands maux les grands remèdes. Madame Bonnifoux se décide pour un autre procédé. Elle cherche la table de nuit; mais le petit meuble est caché par les rideaux, et, dans son trouble, la vieille femme ne le voit pas; espérant trouver sous le lit ce qu'elle désire, elle se met à genoux, baisse la tête... et pousse des cris horribles.

Aux cris de madame Bonnifoux, arrivent mademoiselle Clara une théière à la main et M. Pomard avec son fusil à deux coups. Ils aperçoivent la vieille voisine, qui est tombée de frayeur sur le tapis, et Dufour qui, se voyant découvert et voulant se sauver, renverse avec sa tête lavabo et somno, et n'a encore que la moitié du corps de sortie de sa cachette.

« Qu'est-ce qu'il y a? » s'écrie Pomard. « Un » homme sous le lit de ma sœur! »

Et déjà M. Pomard le couche en joue, lorsque sa sœur s'écrie: « Arrêtez, mon frère!... c'est M. Du» four... — M. Dufour!...

» — Moi-même, » dit le peintre, qui est enfin parvenu à se tirer de dessous le lit. « Je vous de» mande bien pardon du dégât que j'ai fait... Je le » paierai, si vous l'exigez... Mais j'ai besoin de pren» dre l'air; j'ai l'honneur de vous saluer... »

Dufour se dispose à s'esquiver, mais M. Pomard lui barre le passage.

« — Monsieur Dufour, qu'est-ce que cela veut dire?

» que faisiez-vous sous le lit de ma sœur?... Quel » était votre but?

» — Oh! mon frère, certainement c'était une plaisanterie! » dit mademoiselle Clara. « M. Dufour » voulait rire apparemment.

» — Oui, mademoiselle, je voulais rire, et pas » autre chose... J'ai l'honneur de... — Mais, monsieur Dufour, après une telle plaisanterie, il est » bon pourtant de s'expliquer... Je pense que votre » intention n'est pas de compromettre ma sœur... » Et, quand on se met sous le lit d'une demoiselle, » c'est qu'on veut en venir à une fin avouée par les » mœurs. — Mais non, je vous jure que je ne veux » en venir à aucune fin... et que je n'ai nulle intention sur mademoiselle. Permettez-moi donc de » vous quitter.

» — Ah! c'est trop fort! » s'écrie Pomard en frappant le parquet avec la crosse de son fusil. « Vous n'avez pas d'intention touchant ma sœur!

» — Vous n'avez pas. . vous ne pensez pas à une » fin?» dit mademoiselle Clara qui ne rit plus. « Alors, » monsieur, pourquoi vous cachiez-vous sous mon » lit; car on ne se permet de semblables plaisanteries » qu'avec une personne que l'on regarde comme sa » future.

» — Oui, monsieur! Pourquoi etiez-vous sous le » lit de ma sœur, si vous ne voulez pas l'épouser?... » Il faut m'expliquer cela, monsieur, ou me faire » raison! »

M. Pomard replace son fusil sur son bras gauche comme s'il faisait l'exercice, et regarde Dufour d'un air menaçant.

« — Ah! vous voulez des raisons, monsieur et » mademoiselle! » répond Dufour en prenant à son tour de l'humeur et en attirant le frère et la sœur du côté de la fenêtre. « Je veux bien vous les dire » à l'oreille, mes raisons... Je me serais tu par délicatesse; mais puisque vous m'y forcez!... Je ne » veux plus épouser mademoiselle, parce que je ne » me soucie pas d'être le successeur de M. Bénard, » lieutenant de dragons... qui lui a fait un petit... » Je conviens que j'ai appris cela par un moyen un » peu hardi... mais je ne voulais pas épouser chat » en poche, et je suis enchanté de m'être caché là. » Maintenant, je vous jure sur l'honneur que pas un » mot de ce que j'ai appris ne sortira de ma bouche... et quant à la voisine, elle a été tellement » effrayée que vous lui ferez croire tout ce que vous » voudrez; je vous présente mes hommages. »

Cette fois, Pomard ne songe plus à retenir Dufour; il est pétrifié, et, après avoir posé arme à terre, il reste les yeux fixés sur le parquet; mademoiselle Clara se pince et se mord les lèvres en rougissant. Quant à madame Bonnifoux, elle n'a pas bougé de sa place, et pour cause.

* * *

# CHAPITRE XVII.

## LETTRE PERDUE.

Quand on s'aime et qu'on ne peut pas se le dire autant que l'on voudrait, on se l'écrit, c'est encore se parler. Une lettre de l'objet qu'on aime cause tant de plaisir! En l'ouvrant, la première chose que l'on fait, c'est de regarder si elle est bien longue; on est plus content si les pages sont bien remplies, bien serrées; on aura du bonheur plus long-temps; on veut lire doucement pour ménager sa jouissance, mais on ne le peut pas; on dévore ces caractères chéris, on ne sait pas s'arrêter; ce n'est qu'après avoir fini que l'on relit, plus lentement alors et en recommençant souvent plusieurs fois une expression qui nous charme, une phrase qui arrive à notre cœur.

Et cependant, c'est presque toujours une imprudence d'écrire, surtout lorsqu'on est dans la position d'Ernestine. *Les paroles volent! les écrits restent.* Je sais bien que l'on promet de les brûler, ces lettres charmantes! mais ne croyez pas à cette promesse, vous, mesdames, qui écrivez si bien, si tendrement; qui, tout en croyant ne montrer que de l'amour, laissez voir un esprit fin, une sensibilité vraie?... brûler vos lettres! ah! comment aurait-on ce courage!... Il vient des jours d'ennui, de peine, où l'on n'a plus de maîtresse qui nous aime, d'amie qui nous console!... alors, en relisant vos lettres, on se procure un moment de bonheur... Est-ce donc un crime de les garder, pour que vous nous rendiez encore heureux même lorsque vous ne nous aimez plus!...

Les séances données à Dufour, la présence presque continuelle de M. de Noirmont, ne permettaient que bien rarement à Ernestine et à Victor de se retrouver. Alors on s'écrivait, car, même devant le monde, on trouve facilement moyen de glisser un papier, une lettre, à celui dont la main est toujours prête à les recevoir. Victor allait dans les endroits les moins fréquentés du jardin lire ces lettres délicieuses qui le consolaient d'une gêne continuelle. On lui ordonnait de les brûler, mais Victor n'en avait pas non plus le courage; il les gardait pour les relire encore; il les portait constamment sur son cœur, et se disait : « Qui pourrait venir les chercher là!... si ce » n'est elle? et à coup sûr, en les y trouvant, elle » me pardonnerait. »

Mais une jeune fille qui souffrait sans cesse et voulait pourtant dissimuler ses peines, Madeleine, allait aussi de préférence se promener dans les endroits les plus solitaires du jardin; elle ne suivait pas Victor, elle le croyait du moins, et cependant elle passait presque toujours où il venait de passer; elle s'arrêtait sous le bosquet où il s'était arrêté; elle aimait enfin à occuper la place où elle l'avait vu, mais elle avait bien soin qu'il ne l'aperçût pas. Elle le regardait de loin, cachée derrière le feuillage; elle le voyait sans qu'il s'en doutât; c'était son seul bonheur, et elle n'avait pas le courage de s'en priver.

Plusieurs fois, Madeleine avait aperçu Victor lisant des lettres qu'il avait auparavant baisées à plusieurs reprises; ces lectures semblaient absorber toutes ses pensées; quelquefois il souriait, plus souvent il soupirait et restait pensif devant ce papier que ses yeux ne perdaient pas de vue. Madeleine devinait bien d'où lui venaient ces lettres; plus d'une fois même elle les avait vu donner et recevoir. L'amour heureux est imprudent; mais celui qui ne l'est pas voit tout, souvent même plus qu'il ne voudrait voir.

« Comme il l'aime ! » se disait Madeleine en voyant Victor presser sur ses lèvres les billets d'Ernestine; « qu'elle est heureuse!... et pourtant elle soupire...
» elle se plaint; mais j'oubliais qu'elle est coupable!...
» bien coupable!... et cependant il doit encore y
» avoir du plaisir à être coupable par amour, à
» s'exposer à mille malheurs pour être un instant
» avec celui qu'on aime. Il me semble que je voudrais
» être à sa place... Ah! Jacques a raison... Quand

» une femme aime bien, elle brave toute les dangers. »

Un matin, Madeleine se promenait, suivant son habitude, dans une allée touffue que Victor parcourait souvent. Elle vient de le voir sortir d'un bosquet et regagner la maison : c'est vers le bosquet que la jeune fille porte ses pas. Elle va s'asseoir sur le banc de verdure... lorsqu'un papier frappe ses yeux; il est à terre à l'entrée du bosquet. Madeleine le ramasse : c'est une lettre qui a été ouverte; elle est seulement repliée. Il n'y a pas d'adresse, mais Madeleine ne doute pas qu'elle appartienne à Victor : c'est lui qui l'aura laissé tomber en croyant la replacer dans sa poche. Madeleine sort du bosquet, regarde dans les allées voisines si elle l'apercevra encore... il n'est plus là, et Madeleine est seule... et elle tient dans sa main une de ces lettres que Victor lit si avidement, qu'il couvre de baisers... Elle n'ose regarder ce billet... elle tremble... elle se hâte de le cacher dans son sein. Mais ce papier la brûle... elle ne peut le supporter à cette place... elle le prend... La lettre s'est ouverte... et ses yeux se portent sur les caractères qu'elle reconnaît.

« Mon Dieu!... je ne devrais pas la lire! » se dit Madeleine; « mais pour résister au désir » que j'éprouve, il faudrait des forces que je n'ai » pas... Ah! que je sache ce que l'on dit quand » on est aimé!... Jamais je ne pourrai en écrire autant. »

Après s'être assurée que personne ne vient, Madeleine se retire au fond du bosquet, et lit, en respirant à peine :

« Enfin, je suis donc seule, je puis t'écrire ; c'est
» tout mon bonheur quand je ne suis pas près de
» toi ; mais je crains que mes lettres ne t'ennuient...
» Je te dis toujours la même chose!... que je me dé-
» plais à moi-même, de ne pas avoir le courage de
» renoncer à toi pour ne songer qu'à mes devoirs!...
» Au lieu de cela, ma pensée est toujours vers toi :
» encore si je pouvais penser que tu m'aimes au-
» tant!... mais, tu as beau me le dire, il me semble
» que je n'ai rien qui puisse te fixer ; je ne suis pas
» assez jolie! Mon Dieu! dites-moi donc que j'ai eu
» tort de m'attacher à vous... que je me dois à mon
» ménage... que si l'on venait à connaître ma faute
» je serais méprisée de tous, malheureuse pour la
» vie! Donnez-moi donc de bons conseils! vous qui
» êtes tout pour moi! Soyez mon ami, soyez-le sin-
» cèrement,.. je vous écouterai toujours. Quand je
» pense qu'un jour peut-être nous ne nous verrons
» plus!... il me semble que c'est impossible!... Ah!
» pourquoi faut-il que je vous aie connu! Ne se parler
» qu'en tremblant... toujours avoir peur, ne savoir
» à quoi se résoudre, voilà mon sort! et vous, vous
» ne cherchez que le plaisir du moment, et ne vous
» occupez pas des regrets que l'on peut avoir quand
» on a fait une faute, regrets qui se supportent tant
» que l'on se croit aimée, mais qui tuent si l'illusion
» cesse. Pardonnez-moi... Mais quand je vous vois
» rire, quand je vous vois gai... il me semble que vous
» ne pensez plus à moi... je deviens méchante,

» exigeante... Si je devais en croire ce que l'on dit » de vous, j'aurais sujet de craindre bientôt votre » indifférence, votre goût pour le changement !... » Allons, je retombe dans mes mauvaises idées !... » Non, tu ne cesseras jamais de m'aimer, n'est-ce » pas? et tu ne me mépriseras pas? tu me l'as juré, » et je veux te croire; cela me fait tant de bien !

» — Pauvre Ernestine !... » dit Madeleine après avoir achevé de lire, « pourquoi donc craint-elle » qu'il cesse un jour de l'aimer... qu'il la méprise !... » Ah ! il serait bien lâche l'homme qui mépriserait » une femme parce qu'elle lui aurait fait le sacrifice » de son repos!... Ne plus l'aimer... c'est possible... » les hommes n'aiment pas toujours la même femme, » à ce qu'on dit... Pauvre Ernestine !... Oh ! c'est » alors qu'elle serait bien malheureuse ! Mais comment rendre cette lettre à M. Victor?... elle est ouverte... il devinera peut-être que je l'ai lue... et j'ai » tant de peine à mentir... Il faut la lui rendre pourtant... Qu'il doit être inquiet s'il s'est aperçu qu'il » l'a perdue, et si M. de Noirmont l'avait trouvée... » O mon Dieu ! je frémis rien que d'y penser... Tâchons de rencontrer M. Victor seul... J'entends » marcher;... c'est lui sans doute qui revient sous ce » bosquet chercher sa lettre... »

Madeleine sort du bosquet, tenant encore le billet à sa main. C'est M. de Noirmont et sa femme qui se promènent dans le jardin. Madeleine devient pâle et tremblante; elle n'a que le temps de cacher sous son fichu la lettre qu'elle tenait, mais elle n'a pu le faire assez vite pour que M. de Noirmont ne s'aperçût pas de cette action.

« C'est toi, Madeleine, » dit Ernestine en souriant à la jeune fille; « toujours te promenant seule;... » on dirait que tu nous fuis;... ce n'est pas bien.

» — Mais non, madame... je viens de me promener près de la pelouse;... je vais rentrer...

» — Un moment donc;... reste plutôt avec nous... » Allons, viens me donner le bras... — Mais, madame... — Mais, je le veux... Vous verrez qu'il » faudra bientôt employer la force pour retenir mademoiselle avec nous!... »

Madeleine n'ose résister; elle se laisse prendre le bras par Ernestine. M. de Noirmont n'a encore rien dit, mais il n'a pas cessé d'examiner la jeune fille, et son air sévère augmente le trouble de celle-ci.

Après avoir marché quelques pas, Ernestine dit : « Que faisais-tu sous ce bosquet, Madeleine?... Tu » n'as pas ta broderie, je crois... — Madame... je » m'étais reposée un moment;... je ne faisais rien...

» — Vous ne faisiez rien, « dit M. de Noirmont en fixant la jeune fille d'un air ironique; « mais il m'a » semblé, à moi, que vous lisiez... »

Madeleine baisse les yeux et devient tremblante. Ernestine la regarde et dit : « Lisais-tu en effet Madeleine? Mais je ne te vois pas de livres...

» — On peut lire autre chose, » reprend M. de Noirmont : « par exemple... un papier, une lettre...

» — Une lettre! » dit Ernestine. « Oh! Madeleine ne » reçoit pas de lettres! Qui donc lui écrirait?... La » pauvre petite n'a point de parens... et ce n'est pas

» son ami Jacques, qui, je crois, ne sait pas plus lire » que conduire une plume !...

» — On peut recevoir des lettres d'autres per- » sonnes... n'est-ce pas, mademoiselle? — Mon- » sieur... je n'ai point reçu de lettres, » répond Madeleine en hésitant.

« — Mademoiselle, je n'aime point les mensonges! » Je ne vous demande pas qui vous écrit... ce sont » vos affaires ; mais vous ne nierez pas que vous te- » niez un papier qu'à notre aspect vous avez préci- » pitamment caché dans votre sein. »

Madeleine se tait, mais de grosses gouttes de sueur tombent de son front sur ses joues pâlies par la terreur. Ernestine se tourne vers elle en lui disant : « Est-ce vrai, Madeleine?... » Et voyant que la jeune fille ne répond pas, elle reprend : « Eh bien! mon- » tre-nous donc ce papier que tu caches avec tant » de mystère !... Je gage que c'est un enfantillage » qui ne vaut pas la peine qu'on s'en occupe... » Donne-nous cet écrit... »

Madeleine quitte le bras d'Ernestine avec un mouvement convulsif, et croise les bras sur sa poitrine en balbutiant d'une voix altérée : « Oh ! non, ma- » dame, je ne vous montrerai pas ce papier;... c'est » impossible !... Je vous en supplie, ne me le deman- » dez pas !... »

Ernestine reste stépufaite de l'effroi de Madeleine, et M. de Noirmont se tourne vers sa femme en lui disant à l'oreille : « Que vous avais-je dit ?... » Il y a quelque intrigue sous jeu ;... mais vous ne » voulez jamais me croire. »

Ernestine regarde quelque temps Madeleine, puis lui dit de nouveau avec douceur : « Ma chère amie, » je ne croyais pas que vous aviez des secrets pour » nous... pour moi surtout ;... mais, en ce moment, » votre obstination est ridicule; vous faites, j'en » suis sûre, une affaire de rien. Quel est ce papier... » que vous craignez tant de nous montrer?... que » contient-il?... de qui le tenez-vous enfin?... »

Madeleine ne répond pas ; mais elle a toujours une de ses mains sur sa poitrine, comme si elle craignait qu'on ne voulût lui prendre ce qu'elle y a caché.

En ce moment, Victor paraît au détour de l'allée. Sa figure est aussi pâle, ses traits aussi altérés que ceux de Madeleine, car il s'est aperçu de la perte qu'il a faite, et frémissant des conséquences de cet événement, il est revenu dans le jardin, où, les yeux attachés sur le sable, sur la terre, sur le gazon, il cherche partout le billet d'Ernestine en maudissant sa funeste étourderie.

« Ah! voilà M. Dalmer, » dit monsieur de Noirmont en apercevant le jeune homme.

Victor tâche de cacher son inquiétude. Le ton aimable de M. de Noirmont le rassure un peu; car, s'il avait trouvé la lettre, le mari d'Ernestine n'aurait pas l'air aussi calme. Victor s'approche de la société; mais, tout en échangeant quelques propos vagues, ses yeux se promènent toujours avec terreur sur le chemin que l'on parcourt, et il ne remarque pas Madeleine, qui fait son possible pour attirer son attention, cherchant par signes à le rassurer quand on ne l'observe pas.

« Qu'avez-vous donc fait de votre ami Dufour? » dit monsieur de Noirmont ; « je ne l'ai pas aperçu ce » matin... Il ne me parle plus de mademoiselle Po- » mard... J'ai dans l'idée qu'il y a du refroidisse- » ment dans les amours... Nos voisins ne sont pas » venus depuis quelques jours... Dufour ne vous a » rien dit ?... »

Victor est si occupé à regarder à terre qu'il n'entend pas la question de M. de Noirmont ; celui-ci est obligé de la lui répéter.

« Non, monsieur, non... Dufour n'est pas au sa- » lon... » répond Victor, qui n'est pas du tout à ce qu'on dit. M. de Noirmont regarde le jeune homme, puis reprend : « En vérité, monsieur Dalmer, vous » avez aussi quelque chose qui vous préoccupe » beaucoup en ce moment... — Moi, monsieur;... » mais non... je ne pense à rien... à rien d'important, » je vous assure... — J'ai cru que vous étiez comme » mademoiselle Madeleine, que vous aviez aussi des » mystères.. — Des mystères!... Oh ! je ne vois pas » trop sur quoi j'en ferais... »

Victor levait alors les yeux. Madeleine, qui est un peu en arrière de M. de Noirmont, lui fait un signe expressif que le jeune homme ne comprend pas. Mais Ernestine s'est aperçue de la manière singulière dont la jeune fille regardait Victor. Aussitôt la rougeur lui monte au visage, ses yeux s'animent, et elle dit à son mari, d'un ton assez bref :

« Mon ami, faites-moi le plaisir de vous éloigner » avec M. Dalmer... je veux parler à mademoiselle... » je tiens à éclaircir l'affaire qui nous occupait tout

» à l'heure... Votre présence... celle de monsieur, » empêchent sans doute mademoiselle de parler; » mais quand elle sera seule avec moi, il faudra » pourtant bien qu'elle s'explique.

» — Comme vous voudrez, ma chère amie, » dit M. de Noirmont; « nous vous laissons. Allons, monsieur Dalmer, venez faire une partie de billard, » cela vous distraira... car vous êtes ce matin dans » vos idées noires, ce que ma femme appelle avoir » mal aux nerfs... et elle y a mal souvent depuis » quelque temps. »

Victor n'ose refuser; il se laisse prendre sous le bras et entraîner par M. de Noirmont du côté de la maison.

« Nous voici seules, mademoiselle, » dit alors Ernestine d'un ton qu'elle n'a jamais pris avec l'orpheline; « j'espère que maintenant vous allez parler, » me dire quel est cet écrit que vous avez caché dans » votre sein... de qui vous le tenez... et me le montrer enfin; car, si vous n'avez commis aucune » faute, vous ne devez pas avoir de secrets pour » moi.

» — Madame, je vous en prie, » dit Madeleine en joignant les mains, « ne me pressez pas davantage... » je ne puis vous montrer cette lettre... oh! non, je » ne le peux pas...

» — Ah!... vous avouez donc que c'est une lettre?... — Vous, qui êtes si bonne pour moi... » madame, voudriez-vous me causer de la peine?... » Si j'ai tort en vous cachant ce papier... eh bien! » infligez-moi quelque punition... éloignez-moi de

» votre présence... mais, de grace, ne me demandez pas à le voir.

» — Oui, mademoiselle, je suis bonne pour vous, » trop peut-être, je commence à le croire... mais je » ne veux pas que l'on se joue de moi... J'ai vu tout » à l'heure vos signes d'intelligence à M. Victor, je » devine tout maintenant... Cette lettre est de lui... » Montrez-la moi... sur-le-champ... je le veux!...

» — Non, madame... oh! non, je vous en sup» plie!... »

Madeleine se jette aux genoux d'Ernestine en élevant les bras vers elle; mais dans cette position elle laisse voir une partie du papier qui est dans son sein; Ernestine l'aperçoit et s'en empare avec la promptitude de l'éclair. En voyant que la lettre lui est enlevée, Madeleine pousse un cri et veut encore arrêter madame de Noirmont; mais déjà celle-ci a entr'ouvert le billet, les caractères ont frappé ses yeux, et elle tombe sans connaissance devant la jeune fille en murmurant : « Malheureuse!... ma lettre!... »

Madeleine entoure Ernestine de ses bras, l'embrasse, l'appelle... Madame de Noirmont a toujours les yeux fermés, une pâleur effrayante couvre son visage. Madeleine se rappelle que la pièce d'eau n'est qu'à quelques pas; elle y court, mais auparavant elle a la précaution de remettre dans son tablier la fatale lettre qui était tombée des mains d'Ernestine.

Madeleine, arrivée à la pièce d'eau, y trempe son mouchoir; elle revient près d'Ernestine, et avec ce mouchoir lui imbibe le front, les tempes; ses soins ne sont pas inutiles, Ernestine revient à la vie, mais en r'ouvrant les yeux elle aperçoit Madeleine agenouillée près d'elle. Aussitôt elle cache sa figure dans ses mains en s'écriant : « O mon Dieu!... et moi qui » l'accusais!...

» — Madame, ma chère bienfaitrice, » dit la jeune fille en s'emparant d'une main d'Ernestine et la couvrant de baisers... « pouvez-vous craindre de me » regarder... moi qui vous aime tant, moi... qui » donnerais ma vie pour vous!... Cette lettre... je... » je ne l'ai pas lue...

» — Si, Madeleine... si, tu l'as lue... sans cela tu » n'aurais pas refusé de me la montrer... Ah! je com» prends maintenant toute la grandeur de ton ame... » Tu te laissais soupçonner... et tu ne voulais pas » m'humilier! — Ah! madame... — Oui, m'humi» lier... car je suis bien coupable... et tu as le droit » de me mépriser maintenant. — Vous mépriser!... » Oh! ne le craignez pas... vous ne pouvez pas être » coupable pour moi, madame... Oh! ne pleurez » pas... Si vous saviez combien vos larmes me font de » mal!... — Ah! Madeleine... je suis déjà bien » punie!... Mais où est donc cette lettre?... — La » voilà, madame... Pendant votre évanouissement, » je l'avais reprise... — Personne ne m'a vue?... M. » de Noirmont... — Non, madame... personne n'est » venu par ici... — Tu vois à quoi l'on s'expose quand » on se conduit mal!... Où avais-tu trouvé... cette » lettre? — Là-bas... sous le bosquet... M. Victor en » sortait... Je l'ai cherché... je n'ai pu le rejoindre...

» — Ah ! je comprends maintenant la cause de son » trouble, de son inquiétude ! »

Ernestine cache à son tour la lettre dans son sein, puis elle tend la main à la jeune fille, en lui disant : « Pardonne-moi de t'avoir soupçonnée un moment... » Hélas ! la fatale passion qui me domine avait égaré » ma raison... Ah ! Madeleine, puisses-tu ne jamais » la connaître cette passion qui influe si puissamment » sur la vie d'une femme !... Maintenant il faut que » j'essuie mes yeux, que je cache mes pleurs !... Si » M. de Noirmont voyait que j'ai pleuré !... Ah ! » quelle contrainte !... Je lui dirai que tu m'as montré ce papier... que ce n'était rien... des pensées... » une chanson que tu avais faite... que tu craignais » qu'on ne se moquât de toi... Il faut mentir... toujours mentir quand une fois on a commencé !... » Madeleine, veux-tu encore m'embrasser ? »

Pour toute réponse, Madeleine se jette dans les bras d'Ernestine et la serre long-temps contre son cœur.

* * *

## CHAPITRE XVIII.

### CE QU'ELLE FAIT ENCORE.

Depuis le jour qui a pensé être si fatal à madame de Noirmont, Madeleine redouble, auprès d'elle, de soins, de prévenances, de respect; elle cherche, par sa conduite, à lui faire oublier qu'elle connaît sa faiblesse, et, par son amitié, à lui prouver qu'elle peut compter sur son entier dévouement. Quant à M. de Noirmont, il a cru, ou a feint de croire, ce que sa femme lui a dit au sujet de l'écrit que Madeleine a refusé de leur montrer; cependant, depuis ce jour, il conserve avec la jeune fille un ton froid et sévère, et ne lui adresse que rarement la parole.

Ernestine a instruit Victor de la conduite de Madeleine; celui-ci n'a pas osé lui en témoigner sa reconnaissance, car il eût fallu parler d'une chose qu'il était plus convenable de ne pas rappeler. Mais s'il ne peut lui dire ce qu'il pense, Victor ne traite plus Madeleine comme quelqu'un qui n'occupe aucune place dans notre cœur ; il lui marque maintenant plus d'amitié, plus d'intérêt, et ses yeux ne rencontrent jamais ceux de la jeune fille sans qu'elle puisse y lire un remercîment de ce qu'elle a fait. La conduite de Victor dédommage amplement Madeleine de la mauvaise humeur que lui montre M. de Noirmont.

Cependant, depuis que, sans le vouloir, Madeleine est devenue leur confidente, Victor et Ernestine n'osent plus se parler, se rapprocher ; ils savent bien qu'ils n'ont rien à redouter de l'indiscrétion de la jeune fille, qui, loin d'épier leurs actions, les évite et semble craindre de se trouver avec eux ; mais que de gens sont coupables lorsqu'ils pensent que leur faute est ignorée, et qui n'osent plus céder à leur faiblesse du moment où ils savent qu'elle n'est plus un mystère.

Tant de contrariétés, de chagrins devraient dégoûter de l'amour. Il n'en est rien : c'est un sentiment qui prend racine au milieu des orages, et qui mourrait dans une température continuellement calme.

Dufour a terminé le portrait d'Ernestine, à la grande satisfaction de son modèle ; mais M. de Noirmont s'absente fort peu de la maison, qui est devenue sa propriété. On voit d'un autre œil ce qui nous appartient ; il médite déjà des changemens dans la distribution des appartemens, des constructions nouvelles, des plantations, des améliorations. Occupé de tout cela, il passe ses journées à parcourir la maison ou les jardins; impossible de se donner un rendez-vous, de se voir en tête-à-tête sans s'exposer à être surpris. Le soir, fatigué d'avoir arpenté ses escaliers et ses pelouses, ses allées et ses corridors, M. de Noirmont reste au salon, où il faut bien que sa femme lui tienne compagnie.

Les Pomard ne sont pas revenus à Bréville depuis que Dufour s'est mis sous le lit de mademoiselle Clara. Cependant le peintre a tenu sa promesse; il n'a pas dit un mot de cette aventure. Mais comment se retrouver avec un homme qui a découvert des particularités aussi délicates! Mademoiselle Pomard a pourtant dit à son frère qu'elle reverrait Dufour sans éprouver aucun embarras; mais M. Pomard ne se sent pas la même force de caractère, et il passe ses journées à penser à la figure qu'il fera quand il se trouvera avec lui.

M. et madame Montrésor sont les seules personnes qui viennent encore à Bréville, madame Bonnifoux n'ayant pas été satisfaite du peu d'accueil qu'on y a fait au loto. Mais Sophie devient chaque jour plus jalouse de Chéri, et Chéri plus ennuyé de sa femme; leur société ne peut procurer à Ernestine et à Victor que quelques instans de liberté. Quant à Dufour, comme il faut toujours qu'il peigne quelqu'un ou quelque chose, il a commencé le portrait de Madeleine, quoique celle-ci se refusât à cet honneur; mais Ernestine a joint ses instances à celles du peintre, et la jeune fille a cédé.

Une lettre d'Armand met fin à la vie uniforme que l'on menait à Bréville : le jeune marquis écrit à son beau-frère pour lui demander le restant de la somme qui lui revient sur la vente de sa propriété ; sa lettre est courte et pressante ; du reste, rien pour ses amis, pas un mot de souvenir pour sa sœur. On voit que le jeune homme, tout entier sous l'influence de ses passions et de ses connaissances de Paris, a oublié toutes les personnes qu'il a laissées à Bréville.

Cette lettre est arrivée dans l'après-dînée. M. de Noirmont, après l'avoir lue, pousse un profond soupir en s'écriant : « Ce jeune homme se perdra!... » puis il passe la lettre à Victor et à Dufour, en leur disant : « Voyez, messieurs, quel style aimable!... » écrire ainsi au mari de sa sœur... il lui faut de l'argent... Il ne s'informe même pas si cela me gênera » de lui envoyer maintenant ce qui lui revient encore sur cette maison. Il veut avoir cette somme » sur-le-champ... eh bien ! il l'aura... mais, après... » quand il l'aura perdue avec les misérables qui l'entourent... que fera-t-il, le malheureux?... car je » sais qu'il a déjà vendu ses rentes, perdu, joué tout » son bien.

» — Mon pauvre frère! » dit Ernestine, « mon » Dieu ! comment donc l'empêcher de courir à sa » ruine?... »

Madeleine ne dit rien ; mais elle pleure en songeant que l'ami de son enfance peut quelque jour être malheureux.

« — Il paraît, » dit Dufour, « que le beau Saint-» Elme ne dirige pas très-bien son cher ami. — Cet » homme m'a bien trompé, » dit M. de Noirmont. « — Il ne m'a pas trompé moi ; je me suis toujours

» méfié de lui. — Si du moins mon beau-frère avait » près de lui un ami véritable, capable de lui donner de bons conseils, de lui faire voir la folie de » sa conduite... peut-être reviendrait-il encore à » nous?... Moi, si je pensais être écouté, je partirais » sur-le-champ pour Paris... mais je sais que je ferais un voyage inutile... Armand a toujours fort » mal reçu mes avis. Il a l'air de me regarder comme » un précepteur, comme un tuteur... il ne m'écoute » qu'avec impatience. Il faudrait que ce fût quelqu'un qui possédât sa confiance, son amitié... »

En disant ces mots, M. de Noirmont regardait Victor; celui-ci le comprend et s'écrie : « Je crois » vous entendre; je partirai pour Paris, et je verrai » Armand.

» — Je n'osais vous en prier, mais vraiment j'y » songeais; car je ne vois plus que ce moyen pour » sauver Armand... et c'est un grand service que » vous nous rendrez.

» — Oui, » dit Ernestine qui a changé de couleur, mais qui fait un effort sur elle-même, « oui, » mon mari a raison... Mon frère a pour vous beaucoup d'amitié... il vous écoutera, je l'espère... et » vous le ramènerez ici... avec vous... car, si vous » le laissez à Paris, il ne faudra pas compter sur ses » bonnes résolutions.

» — C'est bien ce que j'espère, » dit M. de Noirmont. « M. Dalmer nous ramènera Armand... Quant » à M. Saint-Elme... oh! je l'en dispense!

» — Est-il nécessaire que je t'accompagne? » dit Dufour. « — Non, non, » dit M. de Noirmont,

« vous resterez avec nous..... De toute manière, » M. Dalmer reviendra... et le plus tôt possible.

» — Mais, » dit Victor, « si Armand ne veut pas » m'accompagner, il ne serait pas bien nécessaire » que je revinsse.

» — Si fait, vraiment, et ce n'est qu'à cette condition que je vous laisse aller à Paris. Nous ne » sommes encore qu'au commencement d'août... » c'est le plus beau moment de la campagne.

» — A moins, cependant, que monsieur ne s'ennuie trop ici, » dit Ernestine.

« — Ah! madame... j'espère que vous ne le pensez pas. Je reviendrai puisqu'on veut bien me » le permettre. — Tu me rapporteras deux pantalons de nankin, » dit Dufour, « que ma blanchisseuse doit avoir laissés chez ma portière; je te » donnerai une autorisation.

» — Puisque c'est convenu, » dit M. de Noirmont, « il faut maintenant que je m'occupe de trouver l'argent qu'on me demande, et dont vous aurez la complaisance de vous charger; car, avant » d'engager mon beau-frère à revenir vivre près de » nous, je veux acquitter ma dette avec lui, sans » quoi il penserait que c'est pour ne pas le payer que » je lui envoie un ambassadeur. — Ah! mon ami, » quelle idée!... — Ma chère amie, Armand m'a » toujours montré si peu de confiance que je puis » bien le juger capable de penser cela de moi. D'ailleurs, je veux m'acquitter... pour éviter à votre » frère des demandes qui doivent lui être pénibles... » quoiqu'il les fasse d'un ton si peu aimable!... Je

» vais partir pour Laon sur-le-champ. J'y coucherai ; je terminerai demain avec le notaire que je » vais voir, et je tâcherai d'être revenu pour dîner. » Alors M. Dalmer recevra de moi la somme, et » pourra partir pour Paris. Je n'ai pas de temps à » perdre... Je vais prendre les papiers dont j'ai besoin, je fais seller ma petite jument, et je me mets » en route. »

On n'a fait aucune objection à M. de Noirmont. En sachant que l'époux d'Ernestine va coucher à Laon, Victor a senti battre son cœur avec violence. Au moment de se séparer pour quelque temps de la femme qu'il aime, comment ne céderait-il pas à l'espoir de pouvoir encore une fois se rapprocher d'elle. Ernestine a rougi et baissé les yeux, car dans un seul regard de Victor, elle a déjà deviné sa pensée.

M. de Noirmont a pris les papiers qui lui sont nécessaires ; il fait ses adieux, et monte à cheval, en promettant de faire en sorte d'être revenu le lendemain pour dîner.

On a suivi M. de Noirmont jusqu'à l'entrée du bois ; là, il presse son cheval et on le perd de vue. En revenant, Victor donne le bras à Ernestine, Madeleine marche seule, se tenant assez éloignée d'eux pour ne pas entendre ce qu'ils se disent. Dufour s'arrête à chaque instant pour contempler un effet du soleil couchant.

Victor parle avec action à Ernestine. On voit qu'il la prie, la presse, et que celle-ci ne résiste qu'avec peine à ce qu'il lui demande. On arrive, et Madeleine entend ces mots : « C'est impossible! » auxquels Victor répond : « — Alors je ne reviendrai » pas de Paris.

» — Que lui refuse-t-elle donc? » se dit Madeleine. « Il a l'air fâché!... Il dit qu'il ne reviendra pas... » Ah! je sens que je préfère le voir en aimer une » autre que de ne plus le voir du tout... D'ailleurs, » il m'aime un peu maintenant... il m'appelle son » amie... c'est quelque chose que l'amitié... et on » dit que ça dure plus long-temps que l'amour. »

La soirée se passe assez tristement. Victor boude dans un coin du salon. Ernestine est rêveuse, agitée, elle regarde souvent Victor; puis, quand il lève la tête, elle reporte bien vite les yeux d'un autre côté. Dufour fait un petit croquis d'idée de la grosse Nanette, en attendant qu'il la fasse poser. Madeleine travaille et se tait suivant son habitude, à moins qu'on ne lui adresse la parole.

« Nous ne voyons plus nos voisins, M. et made- » moiselle Pomard, » dit tout à coup Ernestine, pour tâcher de ranimer la conversation.

« — Vous vous ennuyez après eux, madame? » dit Victor d'un air ironique. « — Non, monsieur... » vous savez bien d'ailleurs que maintenant je ne » m'ennuie plus; mais je crains que M. Dufour ne » pense pas de même... Il aimait la gaîté de made- » moiselle Clara...

» — Oh! oui... elle est fort gaie, en effet, » dit Dufour sans quitter son dessin; « c'est une jeune » personne qui aime beaucoup à rire... et quand je » la verrai... certainement je rirai encore avec elle,

» si elle veut bien le permettre... — Mais vous n'allez plus les voir, monsieur Dufour? — Non, madame, non... J'ai vu qu'on me regardait déjà comme » un épouseur... et, tout bien considéré, je n'épouse pas mademoiselle Clara.

» — Ah! tu es décidé maintenant, » dit Victor. « — Très-décidé. — Je crois que tu te marieras » difficilement, mon cher Dufour; tu es si méfiant! » — J'aime mieux être méfiant que d'être co... Ah! » mon Dieu! madame, je vous demande bien pardon..... Je crois toujours être entre artistes; ce » n'est pas, qu'après tout, ce mot-là ait rien d'indécent par lui-même... et je suis comme Boileau, » *j'appelle un chat un chat*... Mademoiselle Madeleine, vous ne dites rien .. vous êtes bien pensive?...

» — Oh! Madeleine n'est pas causeuse, » dit Ernestine enchantée de changer la conversation. « — Que voulez-vous que je dise, ma bonne amie?... » — Mais tout ce que tu voudras. — Et votre ami » Jacques... il y a long-temps que je ne l'ai aperçu... » que devient-il donc? — Il y a aussi quelques jours » que je ne l'ai vu. — Croyez-vous qu'il veuille poser » pour que je fasse son portrait? — Mais... je ne sais » pas, monsieur; Jacques a si peu de temps... Vous » ne peignez pas le soir. — Songez donc qu'il sera » enchanté d'avoir son portrait, qui sera étonnant de » ressemblance... grandeur naturelle... en blouse... » en bonnet de laine... ce sera original!... — Dufour, » il y a encore le jardinier et la cuisinière dans la » maison : est-ce que tu ne feras pas aussi leur

» portrait? — Victor! c'est très-inconvenant ce que » tu dis là... c'est même ridicule... mais je ne me » fâche pas, parce que j'ai trop de talent pour cela. » — C'est parce que je le sais, monsieur, que je me » permets de plaisanter. — A la bonne heure! c'est » mieux, ça. »

Victor a déjà regardé plusieurs fois la pendule; il ne cesse de dire : « Il est tard... il faut se coucher. » — Comme tu es aimable ce soir! » dit Dufour. « Ces dames n'ont que nous pour compagnie, et tu » ne parles que de te coucher... Tâche donc de rapporter de Paris des choses plus galantes... et n'oublie pas mes deux pantalons de nankin et mes six » faux-cols. »

A force de répéter qu'il est tard, Victor fait enfin lever Ernestine, qui répond : « Oui, il est temps de » se retirer... » Chacun prend une lumière. Victor, en disant bonsoir à madame de Noirmont, la regarde d'une façon singulière; elle détourne la tête; il fait un mouvement d'impatience, puis s'éloigne et monte chez lui avec colère, n'écoutant pas Dufour qui lui crie : « Attends-moi donc!... Que diable as-tu ce » soir pour être si pressé de dormir? »

Madeleine dit bonsoir à Ernestine; elle monte à sa petite chambre qui est au troisième, dans les mansardes, au-dessus de la chambre de Victor. Madame de Noirmont couche au premier. En se retirant chez elle, ses yeux sont mouillés de larmes, et elle murmure d'une voix étouffée : « Non... je ne devais pas » consentir... mais il dit qu'il ne reviendra pas!... »

Madeleine dort mal; elle se sent inquiète, agitée, sans pouvoir bien se rendre compte de ce qui la tourmente. Elle pense à Victor, à Ernestine. Au point du jour, ne pouvant plus reposer, elle se lève, s'habille et entr'ouvre la fenêtre. Les vapeurs du matin ne sont pas encore dissipées, mais tout annonce une belle journée. Madeleine veut descendre au jardin; elle quitte sa chambre et se dirige vers l'escalier, allant bien doucement, afin de ne réveiller personne dans la maison.

A peine a-t-elle descendu deux marches qu'elle entend du bruit au-dessous d'elle. Ce sont des pas... puis le froissement d'une robe... On monte l'escalier... on se hâte. Madeleine se sent presque effrayée; elle se demande qui peut être levé avant le jour... Elle reste sans bouger. On est arrivé à l'étage qui est au-dessous; on ne monte pas plus haut; on entre dans le corridor... Madeleine avance un peu la tête... C'est Ernestine qui vient de se glisser légèrement dans le couloir... Bientôt une porte se referme avec précaution, et on n'entend plus rien.

Madeleine est toujours au haut de l'escalier, immobile, frappée de ce qu'elle vient de voir, mais doutant encore et se disant : « Ce n'est pas elle peut-
» être... je n'ai pu voir que sa robe... à peine si l'on
» y voit encore... Mais dois-je descendre?... Oh!
» non... je pourrais la rencontrer; elle croirait peut-
» être que je l'épie... Rentrons vite dans ma cham-
» bre, et n'en sortons plus avant que tout le monde
» ne soit levé. »

La jeune fille rentre doucement dans sa chambre, dont elle repousse la porte. Mais elle pense... elle pense beaucoup... (tant de choses devaient alors l'occuper !) et, tout en pensant, elle écoute si on ne rouvre pas la porte de la chambre de Victor. Près d'une heure s'est écoulée, et personne, excepté le concierge, n'est encore levé dans la maison. Pour se distraire, Madeleine se met à la fenêtre; elle n'y est que depuis peu de temps, lorsqu'elle entend les pas d'un cheval, elle ne peut voir du côté de la route, mais elle peut apercevoir dans la cour.

Les pas du cheval se sont rapprochés, et bientôt Madeleine voit M. de Noirmont qui met pied à terre, confie sa monture au concierge et entre dans la maison.

Madeleine se sent glacée; elle ne respire plus. Une idée terrible se présente à sa pensée; et la terreur qui l'agite est si forte, que, pendant quelques instans, ses idées se perdent; elle ne sait quel parti prendre; elle craint de soupçonner à tort Ernestine; elle n'ose descendre... elle balance.

« Et pourtant si elle est là... » se dit-elle. « M. de
» Noirmont est sans doute allé à son appartement...
» S'il n'y trouve pas sa femme... S'il allait venir chez
» M. Victor... ah !... »

Madeleine n'hésite plus; elle descend rapidement l'escalier, et va frapper à la porte de Victor en criant d'une voix étouffée : « Ouvrez-moi, de grace... c'est
» moi... Madeleine... M. de Noirmont est revenu...
» Ah !... je l'entends en bas; il demande au concierge
» si madame est sortie... il monte... Mais ouvrez-moi
» donc !... »

On ouvre. Madeleine entre ou plutôt tombe dans les bras de Victor, qui referme bien vite la porte.

La jeune fille ne s'est pas trompée : Ernestine est là, tremblante, épouvantée par le retour inattendu de son mari. Elle ne peut parler, mais ses yeux interrogent Madeleine. Victor, frémissant de la situation d'Ernestine, mais conservant encore sa présence d'esprit, attire Madeleine loin de la porte en lui disant très-bas : « Est-il vrai?... M. de Noirmont...
» — Est ici... je l'ai vu... — Ah !... je suis perdue !...
» et je l'ai bien mérité, » dit Ernestine d'une voix mourante.

« A-t-elle le temps de redescendre au premier, » murmure Victor. « — Non... Tenez... écoutez...
» entendez-vous le bruit de ses bottes? Il monte...
» il vient sans doute... — O mon Dieu ! que faire?...
» — Attendez... Cette armoire où est ce porte-man-
» teau... madame peut s'y tenir cachée... — Mais
» s'il la trouve cachée ici !... — Non... S'il n'a plus
» de soupçon, il ne cherchera pas... et il n'en aura
» plus... j'ai trouvé le moyen de... »

On frappe à la porte, et au même instant on entend la voix de M. de Noirmont : « Monsieur Dalmer...
» c'est moi... Pardon si je vous éveille de si bonne
» heure... mais j'ai terminé nos affaires; j'ai retenu
» une place pour vous dans la diligence de Laon;...
» vous n'aurez pas trop de temps... Voulez-vous
» m'ouvrir ? je vais vous conter cela. »

Les trois personnes qui sont dans la chambre se regardent avec terreur; enfin Victor répond : « Je
» suis à vous, monsieur,... je me lève... »

Madeleine, aidée de Victor, fait cacher Ernestine, qui peut à peine se soutenir. Pour ne pas la priver d'air, on laisse entr'ouverte l'armoire, qui heureusement se trouve un peu masquée par le lit.

« Et vous,... vous?... Madeleine, » dit Victor. « — Ne vous inquiétez pas de moi!... Tout à » l'heure vous me comprendrez mieux... »

En disant ces mots, elle va s'asseoir sur le lit, referme entièrement les rideaux sur elle, puis dit à voix basse : « Ouvrez à présent. »

Victor ouvre. Il a un pantalon et une veste du matin. M. de Noirmont entre en disant : « Je vous » ai dérangé... vous dormiez encore...

» — Oui,... je dormais, c'est-à-dire j'allais me » lever, » répond Victor en cherchant à surmonter son trouble; mais il sent au contraire ses craintes augmenter en voyant que M. de Noirmont est devenu tout à coup sombre et soucieux, après avoir jeté les yeux sur le lit, dont les rideaux sont soigneusement fermés.

« Vous êtes revenu... de bonne heure!... » dit Victor. — « Oui,... beaucoup plustôt que je ne pen- » sais... Dès hier au soir j'ai trouvé la somme qu'il » me fallait... j'ai pensé que plus vite vous partiriez, » et plus vite vous verriez Armand... J'ai donc rete- » nu une place pour vous; et comme la voiture part » à neuf heures, j'ai quitté Laon au petit point du » jour,... afin que vous ayez le temps d'être prêt;... » mais vous prendrez mon cheval pour aller jusqu'à » la ville;... on me le renverra... Je pense que tout » cela vous arrange?...

» — Oui, monsieur, oui... certainement. — Alors

» je vous conseille de vous disposer au voyage... Mais » j'aurais voulu que vous pussiez déjeuner avant de » partir... Je suis entré chez ma femme ;... elle a » déjà quitté son appartement. — Ah ! il fait si » beau !... madame est sans doute au jardin... — » Oui,... c'est ce que j'ai pensé... »

Tout en disant cela, M. de Noirmont examine Victor, dont le trouble est évident, puis il reporte les yeux vers le lit. Il semble inquiet, agité, et Victor ne sait plus que dire. Enfin M. de Noirmont s'écrie :

« C'est bien singulier !... tout à l'heure, en frappant à votre porte... il me semblait que vous aviez » du monde ici... que vous parliez à quelqu'un..

» — Non, monsieur ;... vous voyez que vous vous » êtes trompé... »

M. de Noirmont ne répond rien ; il regarde toujours le lit ; tout à coup les rideaux reçoivent une vive secousse. Alors M. de Noirmont se lève en disant : « Mais non, je vois au contraire que je ne me » suis pas trompé. »

Et déjà sa main a écarté le rideau. Il aperçoit alors Madeleine assise sur le lit ; la jeune fille a la tête baissée sur sa poitrine, comme un coupable qui attend sa condamnation.

M. de Noirmont reste frappé d'étonnement, mais son front devient moins sombre, et sa surprise semble mêlée d'une secrète satisfaction. Victor est interdit, il regarde Madeleine, et n'ose parler.

« Ah ! mademoiselle ! » dit enfin monsieur de Noir-

mont, «vous ici !... Mais, après tout, j'aurais dû m'en
» douter... »

Madeleine se jette aux genoux de M. de Noirmont en murmurant : « Je suis bien coupable, monsieur,
» je le sais; punissez-moi, je ne m'en plaindrai pas.

» — Non, monsieur, » s'écrie Victor, « non, elle
» n'est pas coupable, ne la croyez pas;... moi seul..
» je mérite tous vos reproches...

» — Vous avez des torts aussi... mais beaucoup
» moins que mademoiselle... partout les jeunes gens
» cherchent à plaire; c'est aux femmes à résister à
» leurs séductions... Mais une jeune personne que
» l'on recueille ici par pitié, que ma femme traite
» comme son amie !... Ah ! c'est indigne !...

» — Monsieur, je vous en supplie, ne l'accablez
» pas. Venez... venez; de grace... laissons-la se remettre...
» se calmer.

» — Oui, vous avez raison.. je lui parlerai plus
» tard. »

Et M. de Noirmont se laisse entraîner par Victor qui le conduit dans le jardin, et tout en lui parlant, s'éloigne le plus possible de la maison.

« Monsieur, je suis bien coupable, » dit Victor,
« mais pas autant cependant que vous pourriez le
» penser. Madeleine est encore digne de vos bontés,
» de l'amitié de madame votre épouse.

» — Bien, bien, monsieur Dalmer, excusez Madeleine,
» c'est naturel... vous le devez; mais moi, je sais
» ce que je dois penser.. Une jeune fille qui va trouver
» un jeune homme dans sa chambre... Oh ! parbleu!
» si elle n'est pas entièrement perdue, c'est que vous

» ne l'avez pas voulu, et c'est à vous et non à elle » que je dois en savoir gré.—Je vous jure, monsieur, » qu'elle n'a pas commis d'autre faute que celle de » venir un moment me parler. — Vous parler pendant que vous étiez couché!... Fort bien! mais, je » vous le répète, je vous excuse, et si en effet vous » n'avez pas profité des avances que l'on vous faisait, ce sont des éloges que vous méritez... mais » Madeleine n'en est pas moins coupable. — Monsieur... — Assez je vous en prie... Laissons ce sujet pour nous occuper de votre départ qui est » beaucoup plus important; car il s'agit de ramener un jeune homme dans le sentier de l'honneur » et de l'empêcher de flétrir le nom de son père. » Mais nous nous sommes éloignés... retournons à » la maison.. Il est bientôt sept heures; pourvu » que vous partiez à huit, avec mon cheval, vous serez rendu à Laon avant neuf heures. Où diable est » donc ma femme? Ah! je l'aperçois enfin! »

Ernestine sortait d'une allée et semblait retourner vers la maison. M. de Noirmont va à elle et l'embrasse sur le front en lui disant: « Enfin je te trouve. » J'ai été dans ton appartement; mais madame » était déjà sortie... — Oui... j'ai été malade toute la » nuit, et, ne dormant pas, je suis allée au jardin » me promener. — Tu as l'air souffrant en effet... » Tu vois que j'ai terminé promptement mes affaires. Mais M. Dalmer a sa place retenue à Laon; » il faut qu'il y soit à neuf heures. Fais-nous donner » à déjeuner, et vous, monsieur Dalmer, allez achever de vous habiller, et de prendre ce dont vous

» pouvez avoir besoin en voyage. On fait manger » mon cheval, et il sera tout prêt à vous bien conduire. »

Victor s'éloigne sans oser regarder Ernestine. M. de Noirmont ne dit pas un mot à sa femme au sujet de Madeleine, et Ernestine qui est censée arriver du jardin ne peut pas lui en parler.

Victor revient prêt pour le départ. Dufour est descendu aussi. M. de Noirmont force Victor à prendre quelque chose; puis il lui remet la somme qu'il doit à Armand, et lui dit : « Maintenant tâchez de » sauver ce jeune homme, s'il en est temps encore, » et de le rendre à sa famille. »

Victor fait ses adieux. A peine si ses yeux osent se fixer sur ceux d'Ernestine. Il cherche Madeleine; elle n'est pas descendue. Mais il faut partir : M. de Noirmont le presse; le cheval l'attend dans la cour. « Adieu, monsieur, » dit Ernestine en soupirant. « Puissiez-vous bientôt nous ramener mon frère! »

Avant de monter en selle, Victor se penche vers M. de Noirmont et lui dit à l'oreille : « Monsieur, » je vous en supplie, pardonnez à Madeleine. — Allez! mon cher monsieur Dalmer, et ne vous tour» mentez pas pour cette jeune fille. Je trouve, moi, » qu'elle n'en vaut nullement la peine. »

Victor veut répondre; mais M. de Noirmont s'est éloigné de quelques pas. Victor monte à cheval et disparaît, pendant que Dufour lui crie : « Surtout » n'oublie pas mes commissions! »

M. de Noirmont et Dufour sont restés sur le devant de la porte. Un paysan était aussi arrêté, un peu plus loin, dans la plaine; il regardait les croisées de la maison, semblait s'impatienter, et s'appuyait sur un fusil qu'il tenait de la main gauche.

« Ah! voilà l'ami Jacques! » dit Dufour. « — Jacques, » dit M. de Noirmont; « cet homme serait ce » Jacques, qui s'intéresse tant à Madeleine? — Oui, » c'est lui-même... je le reconnais bien, quoique » aujourd'hui il soit presque en chasseur... Tiens!... » pourquoi donc a-t-il un fusil à la main? qu'est-» ce que cela veut dire?... — Pardon, monsieur » Dufour; mais j'ai quelque chose à dire à cet » homme... — Allez, ne vous gênez pas... Je vais » faire un tour dans la campagne. »

Dufour s'éloigne. M. de Noirmont se dirige vers Jacques, dont la figure est devenue plus riante depuis qu'il a fait un signe de tête à quelqu'un qui s'est montré à une croisée de la maison. Le paysan regarde M. de Noirmont venir à lui et ne bouge pas.

« C'est vous qu'on nomme Jacques? » dit l'époux d'Ernestine au villageois d'un ton hautain. « — C'est » mon nom, après? — Vous êtes l'ami d'une jeune » fille... dont ma femme a pris soin? — De Made-» leine... oui, je suis son meilleur ami... Je l'aime » comme mon enfant... Puisqu'elle n'a pas de » parens, la pauvre petite! c'est bien le moins qu'elle » ait des amis. — Je croyais que vous aviez connu » la mère de Madeleine?... — Quand je l'aurais con-» nue... si elle est morte... — C'est peut-être heu-» reux pour elle... du moins elle ne rougira pas de » la conduite de sa fille.

» — Rougir!... Madeleine faire rougir quelqu'un!... » Et Jacques regarde M. de Noirmont d'un air menaçant en s'écriant :

« Morgué! monsieur, vous me prouverez ce que » vous venez de dire là, sinon...

» — Interrogez-la elle-même, » dit M. de Noirmont qui voit Madeleine sortir de la maison et venir de leur côté en tenant un petit paquet sous son bras. « La voilà... elle a pris ses effets... elle a deviné » mes intentions. »

Jacques court vers la jeune fille, lui prend le bras et lui dit d'une voix forte :

« Madeleine!... monsieur prétend que vous feriez » rougir votre mère si elle existait encore... Quelle » faute avez-vous donc commise, pour qu'on se » permette de vous traiter ainsi?... »

Madeleine baisse les yeux et garde le silence... « — Vous le voyez, » dit M. de Noirmont, « elle se » tait, elle ne me dément pas. Monsieur Jacques, » je suis fâché de vous rendre votre protégée... mais » je ne puis plus garder dans ma maison, près de » ma femme, une jeune fille qui va, avant le jour, » trouver un jeune homme dans sa chambre. »

Jacques pâlit, puis il lève la main sur M. de Noirmont en s'écriant : « Mille tonnerres! vous en avez » men...

» — Non, non! » s'écrie Madeleine en arrêtant le bras de Jacques et tombant à ses genoux, « monsieur » dit la vérité, et je suis coupable!... Monsieur, » excusez Jacques... il ne voulait pas vous offenser... »

Le paysan semble stupéfait, accablé; il détourne la tête en portant sa main sur ses yeux. M. de Noirmont, après avoir jeté un regard de dédain sur Jacques et un coup d'œil de mépris à la jeune fille, regagne lentement sa demeure.

Quelques minutes s'écoulent; Madeleine est encore à genoux; elle n'implore pas Jacques, mais elle fixe tristement la terre. Le paysan tourne enfin la tête de son côté, il considère quelques instans la jeune fille, puis la relève, en disant d'un ton brusque : « Allons! venez… coupable ou non, vous n'en » trouverez pas moins toujours un asile chez Jac» ques. »

# CHAPITRE XIX.

## DÉMARCHE INUTILE.

En retournant dans sa maison, M. de Noirmont se rend près de sa femme. Ernestine est seule; il sent que c'est le moment de lui apprendre ce qu'il vient de faire, et pourtant il hésite, il est embarrassé, il prévoit que le parti qu'il a pris causera de la peine à sa femme. De son côté, Ernestine, qui n'a pas revu Madeleine, est inquiète, agitée, et n'ose pourtant pas parler d'elle à son mari. Celui-ci se décide à entamer l'entretien.

« Ma chère amie, vous n'avez pas vu Madeleine ce » matin? — Non, monsieur, et cela m'étonne... or- » dinairement elle descend avant le déjeuner. — Il est » assez inutile que vous l'attendiez... — Que voulez- » vous donc dire, monsieur?... — Écoutez-moi : je » suis revenu, ce matin, beaucoup plus tôt qu'on ne » pensait. Ne vous trouvant pas chez vous, je suis

» monté chez M. Dalmer... Devinez qui j'ai trouvé » dans sa chambre... caché derrière les rideaux de » son lit... Mais non, vous ne devinerez pas!... vous » qui étiez si persuadée de la bonne conduite de » votre protégée... qui ne vouliez lui reconnaître aucun tort! Eh bien! madame, c'est elle que j'ai » trouvée là. — Madeleine!... — Oui, madame, » Madeleine qui avait été trouver M. Dalmer dans sa » chambre, au point du jour... peut-être même y » avait-elle passé la nuit... — Ah! monsieur... — » Parbleu! madame, quand une femme va trouver » un jeune homme chez lui; qu'elle s'y rende deux » heures plus tôt ou plus tard, cela ne fait rien à » l'affaire. — Mais, monsieur, qui vous dit que » Madeleine soit aussi coupable que vous le pensez?... ne pouvait-elle avoir à parler à M. Victor?...

» — Oh! pour le coup, madame, vous me feriez » damner!... me prenez-vous pour un écolier ou un » vieux Cassandre à qui l'on fait accroire de telles » choses? Je connais les femmes, le monde!..... ce » n'est pas moi que l'on trompe. Si cette jeune fille » désirait parler à M. Dalmer, ne le voit-elle pas cent » fois dans la journée! ne peut-elle pas encore le » trouver seul, dans le jardin, si elle a quelque secret à lui dire? J'en appelle à vous-même, madame: » si vous aviez quelque chose d'important à dire à ce » jeune homme, iriez-vous pour cela le trouver dans » sa chambre? »

Ernestine porte son mouchoir sur sa figure et ne répond rien. M. de Noirmont reprend: « Oui, Ma-

» deleine est coupable, et si M. Dalmer n'a pas profité » de la bonne fortune qu'on venait lui offrir, » c'est fort généreux de sa part... Il me l'a juré... je » veux bien le croire; mais cette petite n'en est pas » moins méprisable!...

» — Méprisable!... ah! monsieur, ne dites pas » cela... Pauvre Madeleine! comme on te traite!... » — Et comment voulez-vous que j'appelle une » jeune fille qui va trouver notre hôte dans son lit?... » oui, madame, dans son lit... Aujourd'hui, c'est » M. Victor... demain, ce sera un autre, s'il nous » vient un joli garçon... Quand on a commencé dans » cette route-là, on ne s'arrête plus!...

» — Ah! monsieur, par pitié!... — Vous pleurez, » madame? vous êtes trop bonne... La conduite de » cette petite m'étonne moins que vous... Une fille » qui vient on ne sait d'où... élevée par charité... » recueillie dans un cabaret... où diable vouliez-vous » qu'elle reçût de bons principes?

» — Vous oubliez, monsieur, qu'elle a été élevée » avec mon frère et moi..! que ma belle-mère la trai» tait comme sa fille... Ah! vous jugez bien mal le » cœur de Madeleine... il y a peu d'ames aussi belles » que la sienne.

» — Je ne sais pas si son ame est belle; mais je » trouve son cœur trop sensible, et, comme je ne » veux plus de pareilles aventures dans ma maison, » j'ai renvoyé mademoiselle Madeleine. »

Ernestine se lève vivement en s'écriant: « Que » dites-vous, monsieur?... vous avez renvoyé Ma» deleine!

» — Oui, madame, j'ai justement rencontré, ici » près, son protecteur... ce Jacques qui l'aime tant; » je lui ai dit de reprendre Madeleine; et ne lui ai » point caché le motif qui me faisait la chasser de » chez moi.

» — Chassée!... elle chassée!... déshonorée!... » ce serait indigne!... Ah! monsieur, vous n'avez » pas fait cela... c'est impossible!...

» — Eh! mon Dieu! madame, pourquoi ce désespoir? j'ai fait ce que je devais... ma conduite me » semble toute naturelle.

» — Ah! elle est affreuse!... — Madame!... — » Chasser Madeleine!... celle que j'aime, que j'ai recueillie... que j'avais promis de protéger... celle » que ma bonne mère aimait tant! — Elle a mal reconnu vos bienfaits. — Monsieur, vous aurez pitié de mes larmes; vous me rendrez Madeleine, » elle n'est pas coupable, j'en suis sûre... un moment » d'imprudence ne doit pas être aussi cruellement » puni. — Ah! vous appelez cela un moment d'imprudence!... Votre amitié pour cette jeune fille va » trop loin et vous empêche de bien juger sa conduite. Moi, qui ne suis pas aveuglé comme vous, je » puis l'apprécier. — Dites plutôt, monsieur, que » vous n'avez jamais pu souffrir Madeleine, et que » vous êtes bien aise de me séparer de la seule amie » que j'avais. — Voilà bien les femmes; toujours injustes quand on froisse leurs affections!... — Pauvre » petite! elle a tout supporté! Chassée d'ici!... ô mon » Dieu! mon Dieu!... »

Ernestine verse d'abondantes larmes; M. de Noirmont s'éloigne pour mettre fin à cette scène et ne plus être témoin de la douleur de sa femme.

Cependant Ernestine ne peut supporter l'idée de Madeleine chassée, malheureuse, pour une faute qu'elle n'a point commise. Elle est décidée à se rendre chez Jacques; mais elle voudrait pouvoir ramener Madeleine, et elle ne veut pas l'exposer à une nouvelle scène de la part de M. de Noirmont.

Elle descend au salon ; M. de Noirmont y lit les journaux. Dufour arrive en s'écriant : « Où est » donc mon modèle, mademoiselle Madeleine!... » Je la cherche, je l'appelle en vain... Voilà cependant un jour très-convenable pour peindre. »

M. de Noirmont feint de ne pas entendre. Ernestine cache sa figure avec son mouchoir. Dufour les examine l'un après l'autre en se disant : « Hum!... » il y a quelque chose d'extraordinaire ici... on n'est » pas gai... Est-ce qu'ils seront comme ça jusqu'au » retour de Victor?... Ma foi, en attendant, je vais » faire poser la grosse Nanette et son petit frère : c'est » toujours une étude. »

Le mari et la femme sont de nouveau seuls. Près d'une heure s'écoule ; ils ne se parlent pas : ce silence n'a été interrompu que par les sanglots d'Ernestine, qui ne cesse de pleurer. Enfin, M. de Noirmont se lève avec impatience en s'écriant : « Il n'y a pas » moyen d'y tenir!... Voyons, madame, écoutez-» moi... Je ne suis pas un tyran, je ne veux pas en » jouer le rôle, puisque vous ne pouvez vous passer » de cette jeune fille... puisque l'amitié que vous

» lui portez est plus forte chez vous que le respect dû
» aux convenances... voici ce que je vous propose :
» faites-la revenir ; mais elle logera dans le corps-de-
» logis qui est de l'autre côté de la cour et dont on ne
» se sert pas ; là du moins elle sera seule. Ce bâtiment
» ne communique pas avec nos appartemens. Elle
» mangera chez elle... car, décemment, madame,
» elle ne peut plus manger à notre table ; enfin, elle
» ne se permettra jamais de reparaître au salon ni
» de mettre le pied dans cette partie de la maison. A
» ces conditions, Madeleine peut revenir, et je ne
» parlerai plus de ce qui s'est passé ; mais elle tâchera
» aussi d'éviter ma présence et de rester dans sa
» chambre... Voilà, madame, tout ce que je puis
» faire... je crois que c'est encore beaucoup. — Il suf-
» fit, monsieur, je vais aller trouver Madeleine. Les
» conditions que vous imposez à son retour sont bien
» humiliantes... mais ce n'est que pour moi qu'elle
» reviendra... et je la prierai tant... Ah ! j'espère
» qu'elle consentira à revenir. »

Ernestine met un chapeau, un châle, et se rend au village de Gizy, où elle a entendu dire que Jacques demeurait. Là, elle demande l'habitation du paysan ; on lui indique une petite ruelle à l'extrémité du village : c'est là qu'était la maisonnette ou plutôt la masure de Jacques ; car, depuis l'incendie qui l'a ruiné, le pauvre journalier reposait sous le toit le plus misérable de l'endroit.

Ernestine s'arrête devant la demeure qu'on lui a indiquée et dont les murs semblent près de s'ébouler ; elle pousse la porte, qui n'est pas fermée, et se trouve dans une petite salle où tout annonce le dénûment le plus complet. Cette pièce a au fond une porte qui donne sur un petit jardin à peine clos par quelques haies de mûriers sauvages. Ernestine entre dans le jardin ; elle y aperçoit une paysanne allaitant un enfant : « N'est-ce pas ici la demeure de Jac» ques? » dit Ernestine. « — Si fait, madame, » répond la villageoise, « c'est-à-dire, c'était encore sa » demeure il y a huit jours ; mais depuis ce temps, » Jacques a été nommé garde du bois, et vraiment » tout le monde en a été content dans le pays, car » Jacques est un brave homme qui avait ben soin de » sa vieille tante, qui est morte il y a un mois. — Où » donc demeure Jacques à présent ?... — Tiens, ils ne » vous l'ont pas dit !... Sont-ils bêtes dans le vil» lage !... Vous demandez sa maison et on vous en» voie ici !... Ils ont cru apparemment que c'était à » c'te vieille masure que vous vouliez parler... Ah ! » sont-ils bêtes !.. — Eh bien ! madame, Jacques de» meure... — Ah ! c'est juste, je ne vous le disais pas » non plus moi... Je suis bête comme les autres... » Eh bien ! il a à c't'heure pour logement une jolie » maisonnette dans le bois de Sissonne... c'est la de» meure du garde... et ça ne lui coûte rien de loyer... » — Mais de quel côté ?... — Ah ! pas ben loin... à une » petite demi-lieue d'ici ; suivez le sentier après la » ruelle, il vous mènera sur le chemin de Sissonne ; » entrez dans le bois à gauche... prenez le sentier » battu, et vous arriverez à un petit carrefour où est » la maison du garde. »

Ernestine remercie la paysanne, et, sans se reposer, sans essuyer la sueur qui trempe ses cheveux, elle prend le chemin qu'on lui a indiqué. Après avoir marché ou plutôt couru pendant une demi-heure, elle arrive devant une assez jolie maisonnette, sur lequelle est écrit en grosses lettres : *Maison du Garde.*

Ernestine va entrer dans cette habitation lorsqu'à quelques pas elle aperçoit Madeleine assise sous un arbre. La jeune fille est plongée dans ses réflexions ; mais ses traits ne sont pas altérés, et sa figure exprime plutôt la résignation que la douleur.

« Elle ne pleure pas, elle ! » se dit Ernestine en la considérant ; « c'est que loin d'avoir rien à se » reprocher, elle doit être fière de ce qu'elle a fait. »

Madeleine a levé les yeux, et déjà Ernestine est près d'elle, la presse dans ses bras et la couvre de ses larmes.

« Vous ici, madame ! — Pensais-tu donc, Madeleine, que je t'abandonnerais après tout ce que tu » fais pour moi ? M. de Noirmont t'a chassée... accusée devant Jacques !... Ah ! si j'avais été là, je ne » l'aurais pas souffert... je me serais plutôt avouée » coupable ! — Grand Dieu ! que dites-vous-là !... » vous avouer coupable !... et songez-vous à tous les » malheurs qui en résulteraient !... Vous, madame, » vous avez une famille, des personnes qui vous aiment... votre malheur ferait aussi le leur. Mais » moi, seule sur la terre... sans nom, sans parens, » qu'importe que je fasse des fautes !... je ne dois » compte de ma conduite qu'à celui qui voit tout... » et celui-là ne peut pas la blâmer ! — Et Jacques ?...

» — Jacques ne veut pas me croire coupable. D'ail-
» leurs il m'aime toujours... et il m'a pardonné. —
» Tu lui as dit qu'on te soupçonnait à tort?... —
» Non, madame, je n'ai pas dit cela... car alors il
» se serait fâché contre M. de Noirmont... Ah! ma
» bonne amie, ne me plaignez pas... je me trouve
» heureuse... oui, bien heureuse de pouvoir vous
» prouver toute mon amitié. — Grace au Ciel, M. de
» Noirmont a senti qu'il avait été trop loin... Je
» viens te chercher, Madeleine... tu vas revenir avec
» moi... — Retourner avec vous à Bréville!... Oh!
» non, madame, ma présence y déplairait toujours
» à votre mari... D'ailleurs il m'a renvoyée... — Ja-
» mais il ne te reparlera de ce qui s'est passé... Ma-
» deleine, tu habiteras le pavillon qui est dans la
» cour... là tu seras seule... là tu ne verras pas cette
» société, ce monde que tu voulais toujours fuir...
» Mais je pourrai aller te trouver, et passer près de
» toi tout le temps que j'aurai de libre... je pourrai
» épancher mon cœur dans le tien, te parler de ce-
» lui... pour qui je suis coupable, et que je n'ai pas
» la force de chercher à oublier. Ah! tu me com-
» prendras, toi!... Tu compatis à ma faiblesse... tu
» sais que je suis bien criminelle, et cependant tu
» ne me méprises pas! »

Madeleine a de la peine à résister aux prières d'Ernestine. La pensée qu'elle reverra encore Victor fait aussi battre son cœur. Dans ce moment, Jacques paraît; il s'approche des deux femmes : son abord est brusque, à peine s'il incline la tête devant madame de Noirmont, et il semble attendre que Madeleine l'instruise du motif qui amène cette dame à sa demeure.

« Mon ami, » dit Madeleine d'un air craintif, « madame est la sœur de M. Armand de Bréville, » ma bonne amie d'enfance...

» — Je connais madame, » répond Jacques d'un ton bref. « — Elle vient... pour... pour... me chercher... me ramener avec elle... à Bréville.

» — Vous ramener à Bréville dont on vous a indignement chassée! » s'écrie Jacques avec colère. « Ah! j'espère que vous avez répondu à madame » comme vous le deviez! Est-ce que ces gens du » grand monde croient qu'on peut ainsi se jouer de » nous autres pauvres diables!... Parce qu'on donne » asile à une orpheline, pense-t-on avoir pour cela » le droit de l'humilier... de la traiter comme une » malheureuse?... Puis, quand le caprice est passé, » de la faire revenir pour l'insulter encore?.. Car, » voyez-vous, madame, quoique Madeleine dise » qu'elle est coupable... eh ben! je n'en croyons » rien, moi... Je la connais, c'te petite... je ne l'ai » pas perdue de vue depuis sa naissance... j'avais » mes raisons pour cela... Elle peut penser à quelqu'un... l'écouter, le croire... mais aller trouver » un jeune homme dans sa chambre... courir au-devant de son déshonneur!... Non! non! ce n'est » pas dans le caractère de Madeleine... elle n'a pas » fait cela... j'en suis certain! »

Ernestine rougit et pâlit tour à tour; elle répond à Jacques d'une voix tremblante :

« Monsieur... mon mari a été abusé... Je n'ai ja-

» mais douté non plus de l'innocence de Madeleine...
» elle sait combien je l'aime... Dois-je être plus
» long-temps privée de sa présence... de ses tendres
» soins... lorsque M. de Noirmont lui-même m'envoie la chercher et désire que tout soit oublié?

» — Que tout soit oublié!... Oh! que non pas...
» jarni! on ne doit point oublier si vite ce qui touche à l'honneur. Madeleine n'a que ça pour tout
» bien... c'est pourquoi on devait le respecter... Elle
» ne retournera pas à Bréville... elle restera avec
» Jacques... il ne la chassera jamais, lui! il est fier
» de lui offrir un asile... Grace au Ciel, la fortune
» m'est devenue plus favorable... j'ai obtenu la place
» de garde... j'ai maintenant pour demeure cette
» jolie maisonnette... Madeleine ne manquera de
» rien avec moi... On s'habitue à une nourriture
» frugale, à une vie solitaire; mais on ne doit point
» s'habituer aux humiliations! N'est-ce pas, Madeleine, que vous ne voulez pas me quitter? »

La jeune fille lui montre Ernestine qui verse des larmes, puis elle s'écrie : « Mon Dieu! et qui donc
» la consolera?... Jacques, je n'ai pas de mémoire
» pour le chagrin qu'on me fait... D'ailleurs... si j'ai
» commis une faute... une imprudence...

» — Taisez-vous, Madeleine; je ne veux pas vous
» croire. Mais c'est M. de Noirmont qui vous a
» chassée... indignement traitée devant moi : s'il
» veut que vous retourniez à Bréville, c'est à lui à
» venir vous chercher... à déclarer aussi devant moi
» qu'il est fâché de ce qu'il a fait, qu'il a été trompé;
» alors seulement vous pourrez retourner dans sa

» maison. Car songez bien que maintenant c'est chez » lui que vous êtes ; il a acheté la propriété du frère » de madame : vous me l'avez dit vous-même. C'est » pourquoi vous ne devez pas y rentrer s'il ne vient » lui-même vous en supplier. »

Ernestine se jette dans les bras de Madeleine en lui disant à demi-voix : « Pourquoi cet homme disposerait-il de ta destinée ? Il n'est pas ton parent... » Je t'aime autant que lui, Madeleine... Tu as déjà » tant fait pour moi... veux-tu donc m'abandonner » à présent que je suis si malheureuse ? »

Madeleine se tourne vers Jacques et lui dit d'un ton suppliant : « Mon ami !... permettez-moi de retourner avec ma compagne d'enfance ! »

Jacques fronce le sourcil, et répond d'un ton triste, mais sans colère : « Madeleine, vous êtes » maîtresse de faire vos volontés ; mais si je vous donne » des conseils... c'est que je pense en avoir le droit. » J'ai connu votre mère... Quelque temps avant sa » mort, elle m'a fait venir près d'elle. Jacques, » m'a-t-elle dit, vous avez découvert mon secret ; » veillez toujours sur Madeleine ; soyez son ami, son » protecteur... tenez-lui lieu de parens. Alors cette » pauvre dame ne croyait pas cependant que sa fille » serait jamais dans la misère ; elle comptait lui assurer » une petite fortune... elle n'en eut pas le temps, » elle mourut sans pouvoir accomplir son projet. » Quant à moi, je crois avoir suivi fidèlement ses » intentions. Lorsque ma maison fut consumée par » un incendie, si je vous laissai entrer chez Grandpierre, c'est que je savais que vous seriez avec des

» gens honnêtes… et parce que j'avais à peine de » quoi nourrir ma tante… Aujourd'hui je crois en» core suivre les intentions de votre mère en vous » disant de ne point retourner dans une maison dont » on a eu la barbarie de vous chasser. Maintenant » faites ce que vous voudrez… vous êtes libre… je » ne vous dirai plus rien.

» — Jacques!… je resterai avec vous, » répond Madeleine après avoir réfléchi quelques instans.

Le front du paysan s'éclaircit ; il presse la jeune fille dans ses bras : « Bien… bien, mon enfant : peut» être quelque jour serez-vous récompensée d'avoir » écouté mes avis. »

Ernestine sent qu'il est inutile d'insister encore ; elle embrasse Madeleine en lui disant : « Adieu donc. » Je retourne sans toi à Bréville… — Mais vous vien» drez me voir, n'est-ce pas ? — Oui, sans doute… » ce sera ma seule consolation ! »

* * *

# CHAPITRE XX.

## TRISTE RETOUR.

M. de Noirmont n'a rien dit à sa femme en la voyant revenir seule, mais il éprouve une secrète joie. Toujours prévenu contre Madeleine, ce n'était qu'à regret qu'il l'aurait vue de nouveau habiter chez lui. Ernestine ne parle plus de l'orpheline; elle sait bien qu'il serait inutile de proposer à son mari d'aller la prier de revenir. Elle supporte cette nouvelle peine comme un châtiment de sa faute; mais tous les jours, à moins que le temps n'y mette obstacle, elle se rend dans le bois, du côté de la maison du garde. Madeleine vient au-devant de son amie, puis toutes deux s'asseyent au pied d'un arbre. Ernestine conte les peines de son cœur; la jeune fille la plaint, la console. Le temps passe bien rapidement alors. Victor est toujours le sujet de leur entretien. C'est pourquoi l'une ne se lasse pas d'entendre, et l'autre de parler.

Madeleine reconduit ordinairement Ernestine jusqu'à la plaine au bout de laquelle on aperçoit la maison qui appartenait au marquis de Bréville. La jeune fille ne va jamais plus loin. Là Ernestine l'embrasse, en lui disant : « A demain! »

Dufour a demandé ce qu'était devenue la jeune orpheline; on se contente de lui dire que Madeleine a voulu retourner chez Jacques, mais il n'est pas dupe de cette réponse.

On attend avec impatience des nouvelles de Victor. Le séjour de Bréville est devenu triste. Ernestine parle à peine et soupire sans cesse. M. de Noirmont s'ennuie de n'avoir personne pour jouer ou chasser.

Huit jours s'écoulent; on reçoit enfin une lettre de Victor. M. de Noirmont se hâte de la lire devant sa femme et Dufour.

« Si je ne vous ai pas écrit plus tôt, c'est que » j'aurais voulu avoir de meilleures nouvelles à vous » annoncer. Ce n'est pas sans peine que j'ai pu rejoindre Armand. Il passe ses journées et souvent » ses nuits hors de chez lui. Je l'ai vu enfin, et, » après lui avoir remis la somme que vous m'aviez » confiée, je me suis permis de lui donner quelques » conseils, de lui parler au nom de sa famille. Armand a fort mal reçu mes avis; je n'ai plus reconnu en lui ce jeune homme étourdi, mais aimable, dont j'étais autrefois l'ami. Pourtant je ne » veux pas renoncer encore à l'espoir de vous le » ramener... Je tenterai de nouveaux efforts, peut-être serai-je plus heureux.

» VICTOR DALMER. »

« Votre frère n'en veut faire qu'à sa tête! » dit M. de Noirmont; « on ne le ramènera pas!...

» — Fatal séjour de Paris! » dit Ernestine. « Mon » frère s'y est perdu!... — On se perd partout, » madame, quand on ne veut écouter que ses passions!...

» — Et il ne parle pas de mes pantalons! » murmure Dufour; « c'est bien singulier!... Ma portière » les aurait-elle égarés?... »

Cette lettre ne ramène pas la gaîté à Bréville. M. de Noirmont s'inquiète de l'avenir de son beau-frère. Ernestine, au chagrin que lui donne la conduite d'Armand, sent se joindre l'ennui que lui cause l'absence de Victor; elle craint que cette absence ne se prolonge beaucoup. Quant à Dufour, il est fort inquiet de ses pantalons. C'est donc avec autant d'étonnement que de joie qu'un matin, six jours après sa lettre, on voit arriver Victor.

On va au-devant de lui, on l'entoure.

« Vous revenez seul? » dit Ernestine.

« — Oui, madame, » répond Dalmer en baissant tristement les yeux. « D'après ma lettre, sans doute, » on ne m'attendait pas si tôt; mais, il y a trois » jours, j'ai eu occasion de revoir M. de Bréville; » j'ai pu me convaincre alors que tous mes efforts » près de lui seraient désormais inutiles... et je suis » parti.

» — Je vous comprends, mon cher monsieur » Dalmer, » dit M. de Noirmont en serrant la main du jeune homme; « je ne vous en sais pas moins » bon gré de ce que vous avez fait. Armand conti-

» nue ses folies, n'est-ce pas ?... et l'argent qu'il a
» reçu va encore aller se perdre dans les jolies socié-
» tés qu'il préfère à la nôtre !... »

Victor incline la tête sans répondre.

« — Et... et mes... et M. Saint-Elme ? » dit Dufour, qui n'a pas osé lâcher le mot qu'il avait sur le bout de la langue en voyant l'air sérieux de son ami.

« — Je n'ai vu M. Saint-Elme qu'une fois ; il a eu
» l'air d'appuyer mes avis, m'a juré qu'il engageait
» chaque jour Armand à revenir près de sa sœur.
» Je n'ai pas été dupe de ces mensonges, et j'ai laissé
» voir à ce monsieur ce que je pensais de sa con-
» duite ; mais cet homme a un front extraordinaire !
» Quand on lui dit les choses les plus désagréables,
» il redouble ses assurances de dévouement, ses pro-
» testations d'amitié. C'est bien de ces gens que l'on
» met à la porte et qui rentrent par la fenêtre ! »

En entrant dans le salon, Victor cherche des yeux Madeleine ; mais il n'ose prononcer son nom. Il trouve enfin le moment de s'approcher d'Ernestine et s'empresse de s'informer de la jeune fille. Ernestine lui apprend ce qui s'est passé. Victor est désolé, car il sent bien qu'il est le premier auteur de tous ces événemens. Il se promet de se rendre bientôt à la maisonnette du garde.

Seul avec Dufour, Victor lui dit : « Je n'ai pas
» voulu apprendre à M. et madame de Noirmont
» tout ce que je sais sur leur frère ; j'aurais craint
» de les faire rougir. La conduite de ce jeune homme
» est indigne... il se ruine dans les tripots... fré-
» quente les plus mauvais sujets de Paris.

» — Je l'avais prédit!... Est-ce que tu ne te rappelles pas que je l'avais prédit?... As-tu fait ma » commission?

» — Enfin, Armand a osé emprunter trente mille » francs sur cette propriété qui n'est plus à lui... en » laissant croire qu'il en est toujours possesseur.

» — Diable! mais ça devient très-vilain cela!... » Et tu n'as pas été chez ma portière?... — Voici » comment j'ai appris cela. J'étais chez Armand » quand la personne qui lui a prêté cette somme y » est venue : c'est un brave homme qui n'a pas » la moindre défiance. Sachant que j'arrivais de » Bréville, il m'a demandé des détails sur cette » propriété en disant : Monsieur le marquis semble » avoir l'intention de vendre sa terre, et, s'il ne peut » sans se gêner me rembourser mes trente mille » francs, je pourrai m'arranger de sa propriété.

» — C'est commode!... et le beau frère!... Tu as » dit alors qu'il l'avait achetée, et puis tu as été voir » pour mes... — Pouvais-je perdre Armand, le déshonorer?... J'ai gardé le silence; mais après le » départ de son créancier, je lui ai demandé ce qu'il » comptait faire. Il m'a juré qu'avec l'argent de » M. de Noirmont il allait rembourser une partie » de ce qu'il devait, qu'il prendrait des arrangemens » pour le reste. Je l'ai quitté... mais je surveillais » sa conduite : le soir il a joué et perdu la somme » que je lui avais apportée!...

» — C'est infâme!... c'est horrible!... Mais enfin, » fais-moi le plaisir de me répondre :... Me rapportes-tu mes pantalons?... — Eh, morbleu! j'a-

» vais bien autre chose à penser que d'aller m'oc-
» cuper de tes culottes!... — Ah ! c'est ça!... comme
» c'est aimable!... Si M. Armand se ruine, j'en suis
» bien fâché... mais je ne crois pas que ce soit une
» raison pour que je mette toujours un pantalon de
» drap par la grande chaleur... quand j'en ai de
» nankin à Paris. Pourvu que ma portière ne les
» fasse pas porter à son mari!... voilà ce dont j'ai
» peur!

» — Et... Madeleine a donc quitté cette maison?» dit Victor en regardant attentivement Dufour pour voir s'il se doute de la vérité.

« — Oui, cette jeune fille a voulu retourner avec
» son ami Jacques, à ce qu'on dit ici; mais tu en-
» tends bien que je n'en crois rien... Je ne suis pas
» de ces gens qui croient tout, moi. M. de Noir-
» mont aura découvert une intrigue... — Quelle in-
» trigue? — Je n'en sais rien; mais certainement
» cette petite avait des intrigues... Pendant qu'elle
» prenait séance avec moi, elle ne cessait de sou-
» pirer;... et quand une jeune fille soupire... on sait
» ce que ça veut dire.

» — Te voilà bien, avec tes conjectures... D'a-
» bord c'était d'Armand que Madeleine était amou-
» reuse.. à présent, ce sont des intrigues! et avec qui?
» — Ah ! avec qui... je ne serais pas éloigné de croire
» que M. Chéri Montrésor... Hem!... il rôdait du
» côté de Madeleine quand sa femme ne le voyait
» pas... — Tu es fou, Dufour. — Oh ! que non...
» Je crois qu'on a renvoyé la petite, parce que cela

» était urgent... Tout en faisant son portrait, il m'a » semblé que sa taille... hum!...

» — Dufour, c'est affreux ce que tu dis là!... Si » tu ne me faisais pas pitié, je t'apprendrais à tenir » de pareils propos!...— Eh, mon Dieu! qu'est-ce » que tu as donc?... pour un mot en l'air... tu t'emportes... tu te fais le champion, le chevalier de » Madeleine!... Est-ce que tu es amoureux aussi de » celle-là? — Je fais plus, je l'admire... je la respecte!... Dufour, plus un mot contre elle, ou nous » nous fâchons sérieusement.»

Victor quitte brusquement Dufour et celui-ci se dit : « Il l'admire!... il la respecte!... Il y quelque » chose là-dessous.... car il n'a pas l'habitude de respecter les jeunes filles. »

Victor est sorti de la maison. Quoiqu'un peu fatigué par le voyage et le trajet qu'il a fait pour venir de Laon à Bréville, il ne veut point passer la journée sans revoir Madeleine. Ernestine lui a indiqué le chemin qu'il faut suivre pour arriver à la maison du garde. Ernestine aurait bien voulu accompagner Victor, mais c'est impossible; et maintenant qu'il est revenu, elle n'osera se rendre près de la jeune fille que lorsqu'elle saura Victor avec M. de Noirmont; elle sent bien maintenant que le moindre soupçon d'intelligence entre elle et Dalmer mettrait son mari sur les traces de la vérité.

Victor a bientôt franchi la plaine, traversé le bois; il aperçoit la demeure du garde, il va frapper a la porte : c'est Madeleine qui lui ouvre; elle reste saisie en le voyant. Un vif incarnat vient colorer ses joues, ses yeux brillent de plaisir, et elle peut à peine balbutier : « C'est vous, monsieur Victor… — Oui, » Madeleine, c'est moi… Je suis arrivé de Paris ce » matin, et j'accours… Il me tardait de vous voir, » de vous dire tout ce que je pense… Quoi!… c'est » pour moi que vous venez ici… pour me voir… » Ah! ma bonne amie ne pourra plus dire que je » suis malheureuse. — Est-ce que je ne puis pas entrer, » Madeleine, pour causer avec vous?… — Oh! » mon Dieu!… et Jacques qui est là;… il se repose, » il dort en ce moment; mais s'il vous voyait… — » Vous avez raison… il doit bien me haïr,… me mépriser, » car je suis l'auteur de toutes vos peines …— » Allez dans le bois… là bas… à gauche;… je vais aller » vous rejoindre, et nous pourrons causer sans » craindre Jacques. »

Victor se rend du côté du bois que Madeleine lui a indiqué, il s'assied sur un arbre abattu en attendant la jeune fille. Elle ne tarde pas à paraître : une petite robe bleue sans ornement, sans garniture, une ceinture noire, un fichu de soie sur le cou, un chapeau de paille à grands bords et dont les rubans flottent sur ses épaules, voilà toute la toilette de Madeleine. Mais en ce moment ses yeux expriment tant de trouble et de plaisir, son teint est si rose, son sourire si doux, sa démarche si légère, que Madeleine est vraiment jolie, et Victor est surpris de le remarquer pour la première fois.

« Me voici, » dit la jeune fille en s'asseyant près de Victor; « je suis bien fâchée de ne pas vous recevoir » dans la maison, mais… — Ah! Madeleine, est-ce

» que vous me devez des excuses, lorsque je cause » toutes vos peines?... Si vous saviez quel chagrin » j'ai éprouvé en ne vous retrouvant plus à Bréville » et en apprenant que M. de Noirmont vous avait » renvoyée! — Oublions cela, monsieur... Je me » trouve si heureuse maintenant... je suis bien ré» compensée de ce que j'ai fait... — Je n'oublierai » jamais ce que je vous dois de reconnaissance. Bonne » Madeleine! il y a peu de femmes qui agiraient » comme vous. — Peut-être n'ai-je pas autant de » mérite que vous le croyez?... Si on lisait dans le » cœur des gens... ce qu'on nomme leurs belles ac» tions semblerait alors tout naturel. Ne doit-on » rien faire pour ceux qu'on aime?... et j'aime tant » ma compagne d'enfance! — Mais, moi, Madeleine, » moi, qui suis l'auteur de tous les chagrins que » vous avez eus depuis quelque temps, vous devez » me haïr..

» — Vous haïr! » s'écrie Madeleine; puis elle s'arrête et reprend en baissant les yeux : « Oh! non, mon» sieur, c'est impossible!... N'est-ce pas vous qui » m'avez ramenée près de ma chère Ernestine?...— » Devais-je vous ramener près d'elle, pour être en» suite cause que vous la quitteriez?... — De grace, » monsieur, ne parlons plus de cela... Ernestine » vient souvent me voir; elle me parle de... de tout » ce qui l'intéresse... Ici je ne me trouve pas à plain» dre : je ne manque de rien, et si vous avez la bonté » de penser encore à moi... de venir quelquefois, » en vous promenant, me donner des nouvelles » de Bréville... oh! je vous assure que je me trou-

» verai bien heureuse. — Oui, Madeleine, je viendrai le plus souvent que je pourrai.. quelquefois » je tâcherai qu'Ernestine m'accompagne...

» — Ah ! oui, » répond Madeleine en pâlissant; « oui, vous viendrez avec elle... cela vaudra mieux.. » le chemin vous semblera moins long... et puis ça » vous ennuierait de ne parler qu'avec moi qui ne » sais rien dire !...

» — Que dites-vous là, Madeleine? est-ce qu'on » s'ennuie près de ceux qu'on aime, et désormais je » vous aime comme une sœur; de votre côté, voyez » en moi un frère... traitez-moi comme tel... Puissé-» je quelque jour mériter ce titre en réparant le mal » que j'ai fait, en assurant votre sort! Vous devez » faire le bonheur d'un époux ; je veux vous voir » unie à un homme qui sache apprécier votre belle » ame, qui soit digne de vous, qui... »

Madeleine, qui écoutait Victor d'un air impatient, l'interrompt en s'écriant : « Non, monsieur, non, je » vous en prie, ne vous occupez jamais de cela... Madeleine ne veut pas, ne doit pas se marier; sans » parens, sans nom... elle restera ce qu'elle est... Je » vous en prie, monsieur, ne me parlez pas de cela... » vous me feriez de la peine. »

Madeleine détourne la tête pour cacher de grosses larmes qui viennent de tomber de ses yeux; Victor lui prend la main en lui disant :

« Pardonnez-moi... je ne pensais pas vous faire » du chagrin... mais si vous refusez tout ce que je » voulais faire pour assurer votre sort à venir, vous » accepterez au moins mon amitié.

» — Votre amitié! oh! oui, monsieur. — Et vous » me donnerez la vôtre?... — Vous l'avez depuis » long-temps! et je ne sais pas reprendre ce qu'une » fois j'ai donné. »

En ce moment on entend la voix de Jacques qui appelle Madeleine. « Il est éveillé, » dit la jeune fille en se levant; « je rentre bien vite pour qu'il ne » vienne pas par ici. Adieu, monsieur Victor, adieu... » Pensez quelquefois à Madeleine, et elle ne sera » pas malheureuse!... »

En prononçant ces mots, la jeune fille serre tendrement la main qui tenait encore la sienne, puis elle se sauve à travers le bois, comme si elle craignait de laisser voir la rougeur qui couvre son front. Victor s'éloigne aussi, et retourne à Bréville, en cherchant à découvrir la cause des pleurs qu'il a vus dans les yeux de Madeleine.

Quinze jours se sont passés, Victor a repris le billard et les échecs avec M. de Noirmont; Ernestine a recouvré un peu de gaîté : mais Dufour, ne trouvant plus personne qui veuille poser, parle quelquefois de retourner à Paris. Alors Ernestine se fâche et lui dit qu'il est son prisonnier jusqu'à la fin de la saison. M. et madame Montrésor viennent souvent à Bréville; les Pomard n'y reparaissent plus.

Victor est retourné pour voir Madeleine; mais Jacques était là, et Victor n'a pas osé parler à la jeune fille; ensuite, lorsque M. de Noirmont le laisse libre, le jeune homme recherche d'autres entretiens. On fait toujours passer l'amour avant l'amitié, et l'on a raison : l'un n'a qu'un temps, l'autre sait attendre.

Une après-dînée, pendant un violent orage qui ne permettait pas de songer à la promenade, Dufour, assis contre une fenêtre du salon qui donnait sur la route, regardait tomber la pluie en disant : « C'est très-difficile en peinture de rendre cet ef-» fet-là. »

Tout à coup il pousse une exclamation de surprise ; Ernestine le regarde.

« Qu'avez-vous donc, monsieur Dufour ? — » Madame, c'est que je viens d'apercevoir là-bas, » sur la route, deux voyageurs, et on dirait... oui, » vraiment, on dirait que c'est M. votre frère, avec » son ami M. de Saint-Elme.

» — Mon frère ! » s'écrie Ernestine. « — Armand ! » dit M. de Noirmont en quittant sa partie d'échecs. Aussitôt tout le monde court à la fenêtre, d'où l'on peut voir au loin sur la route, et on aperçoit en effet deux voyageurs qui viennent du côté de Bréville ; mais Ernestine s'écrie : « Oh ! non, ce n'est pas mon » frère... à pied... par le temps qu'il fait... ce ne » peut pas être Armand. »

Dans les deux piétons qui s'avançaient, bravant la pluie et l'orage, il était effectivement difficile de reconnaître les mêmes hommes qui, quelque temps auparavant, avaient quitté Bréville. Pourtant c'étaient bien le jeune marquis et son compagnon ordinaire : bientôt il n'est plus permis d'en douter.

« Oui... c'est lui !... mon pauvre frère ! » En disant ces mots, Ernestine quitte la croisée pour aller sous le vestibule au devant d'Armand, tandis que M. de Noirmont s'écrie : « Et il nous amène ce » Saint-Elme... en vérité, ceci passe la permission... » Mais, maintenant que cette maison m'appartient, » je ne cacherai pas à ce monsieur ce que je pense; » j'espère qu'il ne nous restera pas long-temps au » moins !

« — Les voici qui entrent dans la cour, » dit Dufour en poussant Victor. « Hum !... comme Armand » est changé !... Et le beau Saint-Elme !... diable ! » il y a moins d'élégance dans cette toilette-là... » Malgré cela... tiens, vois... c'est la même démarche... la même assurance... et quoiqu'il arrive » trempé comme une soupe, il fait autant d'embarras que s'il descendait d'un équipage à huit chevaux. »

Les voyageurs entrent bientôt dans le salon. Armand est à peine reconnaissable, quoiqu'il se soit écoulé bien peu de temps depuis qu'il a quitté le domaine de son père. Il semble vieilli de plusieurs années, il est d'une maigreur, d'une pâleur effrayante ; ses yeux sont rouges, caves, et il les tient presque constamment baissés; ses sourcils ont pris au jeu l'habitude de se froncer, et son front en a conservé une expression sombre et soucieuse. Sa mise est celle qu'il portait habituellement à la campagne ; seulement, son col de chemise, autrefois bien blanc, bien empesé, dénote maintenant trop de négligence.

Saint-Elme a un pantalon à passe-poil, qui dessine très-bien ses formes, mais qui est crotté jusqu'aux genoux. Son habit bleu est boutonné hermétiquement jusque sous le cou ; il a une cravate noire, mise militairement, et ne laissant rien voir d'une chemise : il tient à la main une cravache, et essuie avec un foulard son chapeau tout trempé.

« Nous voilà ! » s'écrie Saint-Elme, en entrant dans le salon d'un air aussi riant qu'il en était sorti ; « je vous ramène l'enfant prodigue... oh ! je savais » bien que je vous le ramènerais... Quand je me » mêle d'une chose, c'est comme si elle était faite... » Bonsoir, monsieur de Noirmont... chasseur intrépide et diligent !... j'avais hâte de revenir près » de vous... Voilà le mois de septembre qui approche, l'ouverture de la chasse... Comme nous » allons lutter ensemble à qui en abattra le plus... » Salut à notre ami Dalmer... Vous le voyez, monsieur Dalmer, je tiens la parole que je vous avais » donnée ; je ramène Armand dans sa famille... Ah ! » il n'y a rien de tel qu'une famille... on sent cela » surtout quand on en est éloigné... Eh !... voilà » notre cher artiste ! Bonsoir, Dufour... J'étais encore avant-hier chez un député qui est fou de vos » tableaux... de votre talent... Quand je lui ai dit » que je vous connaissais, il enviait mon bonheur, » il aurait voulu se mettre dans ma poche. Je vois » avec plaisir que tout le monde se porte bien... Ah ! » maudite route !... diable d'orage qui nous a surpris... je voulais attendre des chevaux... une voiture ; mais Armand était si pressé d'arriver... de » revoir ses parens... ses amis... c'est bien naturel... » et voilà pourquoi nous sommes si mouillés. »

Pendant que Saint-Elme donne carrière à son impudence, Armand s'est avancé vers son beau-frère, qui lui tend la main d'un air plutôt affligé que fâché. Le jeune homme fait à Dalmer un salut contraint. On voit qu'il est embarrassé, qu'il semble honteux de lui-même. Enfin il se jette dans un fauteuil en disant tristement :

« Oui... me voilà !

» — J'aurais voulu que ce fût plus tôt, » répond M. de Noirmont ; « mais je suis toujours bien aise » de votre retour... Ce qui me fâche... c'est... »

M. de Noirmont finit sa phrase tout bas en désignant Saint-Elme, et Armand répond d'un ton aigre : « Je vous assure, monsieur, que vous le jugez » mal !... Ce n'est pas sa faute si j'ai été malheureux » à Paris... si le sort m'y a poursuivi d'une façon » si cruelle... On a calomnié Saint-Elme près de » vous... Il n'a pu m'aider ; il a éprouvé aussi de » grands revers de fortune... mais il m'est attaché, » et, le mal recevoir, ce serait me montrer que ma » présence vous déplaît aussi.

» — Allons, vous voilà !... toujours le même, » toujours exalté dans votre manière de voir... Plus » tard vous jugerez mieux ce sincère ami... En attendant, quoique j'eusse préféré vous revoir sans lui, » pour vous être agréable, je ne lui dirai pas tout ce » que je pense. »

Pendant cette conversation, Saint-Elme a continué d'essuyer son chapeau ; ensuite il s'est mis devant une glace, et a passé sa main dans ses cheveux tout en disant :

« C'est très-drôle d'arriver comme ça... à pied...
» et par un orage... Si on ne savait pas qui nous
» sommes, je vous demande pour qui on nous prendrait...
» Il me semble que madame de Noirmont
» a pris un peu d'embonpoint, ce qui lui sied à
» ravir. »

Ernestine ne répond rien à ce compliment et ne daigne même pas regarder Saint-Elme, elle s'approche de son frère et lui dit :

« Pourquoi donc être venu par l'orage?... tu as
» l'air malade... souffrant. — Moi, je n'ai rien.

» — Je vous assure, belle dame, que nous nous
» portons fort bien... » dit Saint-Elme : « mais Armand
» a toujours eu l'air délicat..... et puis, à
» Paris, nous avons fait un peu le libertin... le séducteur...
» »

Ernestine continue de s'adresser à son frère sans répondre à Saint-Elme.

« Tu dois avoir besoin de changer de vêtemens...
» — Ce que je désire avant tout c'est me reposer;
» car cette route par la pluie m'a horriblement fatigué...
» Ma chambre est-elle toujours libre? — Sans
» doute, elle t'attend. — Je vais y monter... Ah! j'ai
» grand besoin de repos! demain nous causerons...
» Saint-Elme, ne venez-vous pas aussi dans votre
» appartement?

» — Non, mon cher, je ne suis pas pressé de
» dormir, et je ne quitterai pas si vite une société
» que je suis enchanté de revoir... Et puis la route
» m'a donné de l'appétit... nous avons cependant

» fait un dîner excellent... c'est égal, je crois que je » souperai volontiers, moi, qui ne soupe jamais.

» — A votre aise alors. »

En disant cela, Armand s'incline légèrement devant la compagnie et quitte le salon. Mais en passant près de Victor, il lui dit à l'oreille : « Je compte, » monsieur, sur votre discrétion. » Et Victor fait un signe de tête affirmatif.

« Est-ce bien là mon frère? » dit Ernestine en regardant le jeune marquis s'éloigner. « Lui, autrefois » si gai, si aimable!... ah! je ne le reconnais plus! »

Saint-Elme est resté dans le salon où il se promène en se mirant dans les glaces avec autant d'effronterie qu'avant son départ. Dufour ne peut s'empêcher d'admirer son assurance, qui l'empêche de s'apercevoir du ton plus que froid avec lequel on l'a reçu, ou qui du moins fait qu'il n'en est pas pour cela moins à son aise. M. de Noirmont dit à Victor : « Reprenons notre partie d'échecs... L'arrivée de » monsieur ne doit pas nous déranger.

» — Eh bien! mon cher Dufour, » dit Saint-Elme en allant frapper sur l'épaule du peintre, « depuis » mon départ... nous avons dû faire bien des portraits ici... hein?... ha çà! j'espère que mon tour » viendra aussi. — Votre tour... pourquoi? — Pour » mon portrait... On fait maintenant les personnes » en pied, mais en petit... c'est plus gracieux... il faudra » me faire comme cela... — Ah! oui, pour servir de » pendant à mon tableau de la forêt de Compiègne... » — Justement. Et ces bons voisins, donnez-m'en » donc des nouvelles, monsieur de Noirmont? ces

» aimables Montrésor... cet espiègle M. Pomard a-t-il
» beaucoup chassé avec vous?...

» — Monsieur, permettez... je suis occupé de
» mon jeu... — Ah! c'est juste!... pardon... Jeu superbe que les échecs!... j'y jouerais fort bien si
» cela ne me donnait pas la migraine... Je parie que
» notre artiste est toujours passionné pour le loto...
» Voyons, mon cher Dufour, y avez-vous beaucoup
» joué pendant mon absence?... Vous devez être
» bien joyeux quand vous gagnez un quine?...

» — J'ai dans l'idée que dans ce moment un quine
» ne vous ferait pas de peine non plus, monsieur de
» Saint-Elme! » répond Dufour d'un air goguenard.

« — Oh! pardieu, non... j'ai essuyé cet été des
» pertes horribles : plus de deux cent mille francs
» que j'ai perdus... — A la roulette?... — Non pas,
» dans des faillites... j'avoue que cela m'a un peu
» gêné. — Et vos vignes en Bretagne? — Elles ont
» coulé... Il n'y a rien de traître comme la vigne...
» Je ne m'affecte pas beaucoup de tout cela, parce
» que je suis bien sûr d'hériter de vingt mille livres
» de rente d'une tante qui m'adore... c'est comme
» si je les tenais; mais cela m'a contrarié à cause
» d'Armand... qui a fait des folies!...

» — Des folies! » dit M. de Noirmont qui ne peut
plus se contenir; « vous êtes bien modeste, monsieur... Un jeune homme qui, en moins de dix-huit
» mois, a mangé toute sa fortune... qui, pendant
» son dernier séjour à Paris, y a englouti dans des
» tripots le prix de cette propriété, qui était sa der-

» nière ressource... Ah! ce sont là plus que des folies, monsieur; et je devais espérer que vous, qui » vous disiez l'ami d'Armand, et qui, certes, ne » manquez pas d'expérience, je devais espérer que » vous arrêteriez ce jeune homme dans la route du » vice, au lieu de l'aider à se ruiner. »

M. de Noirmont a parlé avec chaleur, son front est sévère, son regard semble interroger Saint-Elme; mais celui-ci, sans être nullement décontenancé, se met à sourire, et répond d'un air de bonhomie :

« J'étais sûr que vous me diriez cela... je m'y » attendais... En venant avec Armand, je lui disais : » Ton beau-frère va me gronder... il croira que je » t'ai donné de mauvais conseils... Et, dans le fait... » je suis de bonne foi, moi, à votre place, je le » croirais aussi!... Cependant je puis vous jurer que » je suis pour le moins aussi fâché que vous de ce » qu'Armand soit ruiné. S'il avait suivi mes avis, il » n'aurait pas perdu son argent au jeu, surtout à la » roulette... mauvais jeu où tout l'avantage est pour » le banquier... Le trente-et-un... passe encore; on » n'a que le refait contre soi... Quant aux femmes... » Ah! je voulais lui faire faire des connaissances » précieuses... des dames distinguées qui l'auraient » poussé dans les grandeurs... dans les honneurs... » que sais-je!... mais c'est un fou!... Quand deux » beaux yeux lui avaient tourné la tête, il ne regardait à aucun sacrifice pour les admirer à son aise... » J'ai eu plus d'une fois avec lui des scènes très-vives... » des altercations graves... nous avons même été sur » le point de nous battre... mais je me suis dit : Ce

» jeune homme n'a pas mauvais cœur; quand je lui » donnerais un coup d'épée, ce n'est pas ça qui le » corrigera de ses défauts... Ses respectables parens » me l'ont confié, je ne dois pas me brouiller avec » lui... Et voilà pourquoi je ne l'ai pas quitté. Il est » même cause que j'ai négligé mes affaires, mes » propres intérêts. A la rigueur, je pourrais dire » qu'il m'a coûté beaucoup d'argent... mais je suis » trop délicat pour jamais lui parler de cela. »

M. de Noirmont ne dit plus rien; c'était le parti le plus sage. Et d'ailleurs Saint-Elme a une manière de répondre qui, sans le convaincre, l'étourdit encore.

Au bout d'un moment l'ami d'Armand s'écrie : « Eh bien! mais je n'ai pas encore aperçu la petite » Madeleine, la protégée de madame de Noirmont? » Est-ce que vous l'auriez mariée pendant mon » absence?

» — Non, monsieur, » répond sèchement Ernestine, « elle n'est pas mariée; mais elle n'habite plus » ici.

» — Elle n'habite plus ici!... Ah! fort bien... » j'entends... La petite orpheline a eu quelque aventure... un moment de faiblesse... Au fait, elle avait » l'air très-sentimental, cette petite.

» — Monsieur! » s'écrie Victor en quittant le jeu, « parlez avec plus de ménagemens de cette jeune » fille!... C'est sans doute parce que vous la croyez » à présent sans protecteur que vous vous permettez » de tels propos sur son compte; mais je vous préviens que je ne le souffrirai pas... et...

» — Eh, mon Dieu! mon cher monsieur Dalmer!... » qu'est-ce qui vous prend donc?... En vérité! je ne » sais pas ce qui s'est passé ici... mais tout le monde » se fâche, s'emporte pour des riens!... Soyez le » chevalier de mademoiselle Madeleine, vous en êtes » bien le maître.. Quant à sa vertu... je ne peux pas » l'attaquer, je ne la connais pas... mais on peut » bien se permettre une légère plaisanterie!...

» — Non, monsieur. Quand il s'agit d'une pauvre » fille que tout le monde abandonne, ce n'est pas le » cas de plaisanter.

» — Allons, monsieur Victor, venez-vous finir la » partie? » dit M. de Noirmont. Victor va se rasseoir, et Saint-Elme se rapproche de Dufour, auquel il dit à l'oreille : « Mon cher artiste, vous me conterez » tout cela... Dalmer aura fait un enfant à la petite; » et c'est pour cela qu'il ne veut pas qu'on plaisante » sur sa vertu!... Ah! ah! vous ne répondez pas!... » Je gage cent louis que c'est la vérité. — Je tiens le » pari si vous voulez mettre au jeu. »

La partie achevée, chacun se hâte de se retirer. Saint-Elme seul va, avant de se coucher, faire un tour à l'office, où, malgré l'excellent dîner qu'il a dit avoir fait, il soupe très-copieusement.

M. de Noirmont espère que son beau-frère n'a pas dissipé toute la somme qu'il lui a envoyée par Dalmer. Le lendemain matin, apercevant Armand dans le jardin, il s'empresse de le rejoindre; et, tout en causant de sa situation, aborde enfin ce sujet.

« Je n'ai plus rien, » répond Armand d'une voix sombre; « j'ai tout perdu, tout absolument... et,

» poursuivi par quelques créanciers, j'ai dû même » leur abandonner mon mobilier... tout ce que j'a» vais... — Malheureux jeune homme!... Que comp» tez-vous faire maintenant? — Je n'en sais rien... » Mais, je vous en prie, monsieur, point de repro» ches... de sermons : tout cela serait inutile à pré» sent, et je ne suis point d'humeur à les entendre... » Si mon séjour ici vous déplaît, vous n'avez qu'un » mot à dire, et... — Monsieur, je n'oublierai ja» mais que vous êtes le frère de ma femme... Vous » serez toujours chez moi comme chez vous. Quand » vous serez plus calme... que vous voudrez m'en» tendre, nous aviserons à ce que vous pourriez faire » encore. »

Saint-Elme, qui a entendu cette conversation, s'approche d'Armand quand M. de Noirmont est éloigné, et lui dit : « Je gage que ton beau-frère va » te proposer une place de douze cents francs dans » les droits réunis... pour te refaire, pour que tu » t'amendes... Un marquis inspecteur à cheval!... » Ah! ah!... comme ce serait drôle!...

» — Ah! Saint-Elme, tu plaisantes! moi, je n'en » ai plus le courage, » répond Armand en marchant à grands pas dans les allées du jardin.

« — Eh, mon cher! il faut bien prendre son parti... » Je crois que le beau-frère ne serait pas si ai» mable, s'il savait que tu dois trente mille francs » que l'on t'a prêtés sur cette maison... qui n'était » plus à toi!... ah! ah!... Mais quand ton créancier » viendra voir cette propriété... ça deviendra plus » embarrassant.

» — Oui, j'ai perdu ce que mon père m'avait » laissé... Cette maison... où fut élevée mon enfance... où je suis né, cette maison ne m'appartient plus... Se ruiner en moins de deux ans!... » Ah, c'est affreux!... je me déteste... je me méprise...

» — Fi donc!... Est-ce qu'à ton âge on doit parler ainsi?... Tous les hommes font des folies!... On » tombe, mais on se relève!... — Et ces trente mille » francs que je dois... comment les paierai-je? — Tu » diras comme Figaro : *Quand on doit et qu'on ne » paie pas, c'est comme si on ne devait pas.* — Mais » vais-je donc passer le reste de ma vie ici... privé » de tous plaisirs?... Ne pourrais-je plus retourner » à Paris... où peut-être le sort se lasserait de me » poursuivre, si j'avais de quoi le tenter encore... — » Ah! oui... voilà le cruel... car, enfin, la chance » ne peut pas toujours rester la même... Il faut bien » qu'elle tourne... Mais pour se refaire il faut encore de l'or... Si ton beau-frère voulait t'en » prêter... — Oh! jamais je n'oserais... et d'ailleurs » il croirait faire beaucoup en faisant très-peu... Il » m'imposerait des conditions... je n'en veux pas » recevoir. — Alors, attendons!... Le hasard peut » nous devenir favorable! Il ne faut jamais se désespérer; c'est un mauvais système. »

Armand, qui ne conserve point d'espérance, quitte Saint-Elme pour chercher la jeune fille qu'il a laissée à Bréville; il se rappelle que Madeleine l'aimait sincèrement, et, aux jours de l'infortune, on se souvient de ceux qui nous aiment.

Le jeune homme s'informe à sa sœur de son amie d'enfance.

» Madeleine ne demeure plus ici, » lui répond Ernestine avec embarras; « elle est retournée avec » Jacques. — Quoi! ma sœur, vous avez renvoyé » cette petite... que vous aviez l'air de tant aimer! » — Ah! je l'aime toujours autant... mais mon mari... » a eu quelques mots avec Madeleine, et... — Je » vous entends... Pauvre fille!... J'irai la voir; je sens » que sa vue me fera plaisir... cela me rappellera ce » temps... qui a fui si vite... et pour ne plus re» venir. »

Armand s'est fait indiquer la demeure de Jacques. Saint-Elme, qui ne s'amuse pas beaucoup dans une maison où chacun l'évite, court sur les pas d'Armand, qu'il vient de voir traverser la plaine.

« Où vas-tu par là? » dit Saint-Elme en rejoignant son ami. « — Voir quelqu'un que j'aime, et dont il » me semble que la présence adoucira un peu mes » peines... Je vais près de Madeleine, que le mari de » ma sœur a forcée de quitter Bréville. — Ah! tu » vas voir l'orpheline... Diable! mais c'est romanti» que! — Ne m'accompagne pas, Saint-Elme; tu ne » comprends pas cette amitié de frère qui nous unit » à des compagnons de notre enfance... tu t'ennuie» rais avec Madeleine! — Eh! que diable veux-tu » que je fasse chez ton cher beau-frère?... il me re» garde en se gonflant comme une grenouille; ta » sœur se sauve dès qu'elle m'aperçoit; ce petit Dal» mer se donne aussi des airs d'humeur! le gros Du» four fait le portrait de la fille du concierge. C'est à

» périr d'ennui ; on ne voit même plus cette agaçante » Pomard et son délicieux frère... Je t'accom» pagnerai... Oh ! n'aie pas peur, je te laisserai » causer... pleurer même avec l'amie de ton en» fance. Que sait-on ?... je pleurerai peut-être » aussi ; à la campagne il faut bien faire quelque » chose ! »

Armand continue son chemin et laisse Saint-Elme marcher à côté de lui. Il est triste, pensif, et n'écoute plus les réflexions de son compagnon.

Ils arrivent devant la maison de Jacques. Madeleine est assise contre une fenêtre du rez-de-chaussée dans la chambre qu'elle habite. Elle travaille lorsque les nouveau-venus s'approchent. Quand elle lève les yeux, Armand est devant elle, arrêté contre la croisée.

Madeleine pousse un cri de joie, et jette son ouvrage en disant : « Armand !... monsieur le marquis ! » puis elle sort de la maisonnette et vient se jeter dans les bras de son ancien ami.

« — Oui, Madeleine, c'est Armand... ton ami...
» — Ah ! vous voilà donc enfin de retour... Qu'on » doit être content à Bréville !... vous êtes revenu ! » on vous désirait avec tant d'impatience ! »

Armand ne répond rien. Saint-Elme s'empresse de dire : « Oh ! oui, on a été enchanté de nous revoir !... » on est d'une joie extraordinaire !...

» — Mais entrez donc... venez vous reposer, » prendre quelques rafraîchissemens. Jacques n'est » pas là... mais il sera bien content que vous lui fas» siez l'honneur de vous reposer chez lui.

» — L'honneur!... Ah! ma pauvre Madeleine!... » c'est de l'amitié... c'est pour un moment l'oubli » de mes chagrins que je viens chercher près de » toi.

» — Oui, sans doute, » dit Saint-Elme, « de l'a- » mitié... de la franche amitié... mais avec ça nous » prendrons bien des œufs frais... ça n'empêche pas » de causer... et ça m'occupera, moi. »

Armand suit Madeleine dans la maison. La jeune fille s'empresse d'offrir du lait, des œufs, des fruits. Armand ne prend rien; il va s'asseoir contre la fenêtre; Saint-Elme se met à table et se fait des mouillettes en murmurant : « A la guerre comme à » la guerre!... C'est étonnant comme je deviens » champêtre! »

Madeleine voit bien que le jeune marquis est triste et tourmenté; elle n'ose le questionner. Celui-ci lui avoue une partie de ses fautes; avec elle il ne cherche pas à dissimuler ses torts; il s'accuse, et la jeune fille le plaint, le console; les expressions de son amitié sont si douces, si persuasives, qu'Armand se sent moins malheureux en l'écoutant.

« Ah! Madeleine, il me semble que si je t'avais » toujours eue près de moi, je n'aurais pas cédé au » mauvais génie qui m'entraînait... Tu me rappelles » madame de Bréville, celle qui fut ma seconde mère, » qui m'aimait comme son fils... En t'écoutant, je » crois l'entendre encore... Madeleine, je viendrai » souvent te voir... Je me trouve moins coupable » près de toi!

» — Oui, nous viendrons très-souvent, » dit

Saint-Elme; « votre vin est un peu sûr, mais vos » œufs sont très-frais. »

En ce moment, Jacques rentre, son fusil sous son bras; il salue les étrangers. Saint-Elme ne se dérange pas et continue de manger son œuf.

« Voilà M. le marquis de Bréville qui me fait » l'honneur de venir me voir, » dit Madeleine; « il » revient de Paris.

» — Oh! j'ai ben reconnu M. de Bréville, » dit Jacques en saluant Armand; « toutes les fois qu'il » voudra nous honorer de sa visite, nous le recevrons » de notre mieux. Les amis de Madeleine seront toujours les miens.

» — Ah! si je n'avais pas vendu le domaine de » mon père, » dit Armand en soupirant, « Madeleine ne l'aurait jamais quitté... Pourquoi suis-je » allé à Paris!... fatal voyage!...

» — Allons, mon cher, ce qui est fait est fait! » dit Saint-Elme; « il ne faut pas toujours revenir là- » dessus!... Monsieur le garde, nous viendrons vous » voir... je chasserai par ici... — Il faut une per- » mission, monsieur. — J'en aurai... je suis très-lié » avec le propriétaire de ces bois-ci... C'est M. de... » de... le nom m'échappe maintenant, n'importe. » Je lui parlerai de vous, brave Jacques... je pour- » rai vous être utile. — Monsieur, j'ai ce qu'il me » faut et de quoi nourrir Madeleine; je ne demande » plus rien à présent... que de la voir heureuse. — » C'est très-bien... vous êtes un digne homme et » vous avez mon estime... C'est dommage que vous » n'ayez pas un fusil à piston... mais je vous en don-

» nerai un, moi… j'en ai cinq ou six. Allons, » marquis, je crois qu'il est temps de retourner chez » l'honorable beau-frère. »

Armand presse la main de Madeleine, dit adieu à Jacques, et s'éloigne avec Saint-Elme, qui fait au garde et à la jeune fille un salut protecteur.

* * *

# CHAPITRE XXI.

## DES ÉTRANGERS.

Plusieurs jours se sont écoulés depuis qu'Armand et son ami sont revenus à Bréville; mais au lieu d'y avoir ramené la gaîté, il semble que leur présence en ait entièrement banni la joie et le bonheur. Loin de diminuer, la tristesse d'Armand augmente chaque jour, car il s'y joint l'ennui d'une manière de vivre à laquelle il n'est plus accoutumé. Il fuit la société, passe toute la journée à se promener dans les bois, et, pour toute distraction, va voir Madeleine, mais souvent il reste près d'elle des heures entières sans prononcer un seul mot. Pendant ce temps Saint-Elme visite du haut en bas la maison du garde, mange ses œufs, boit son vin, et ne paie jamais.

Saint-Elme voit bien que sa présence n'est pas agréable à M. et madame de Noirmont, mais comme il serait fort embarrassé pour aller vivre ailleurs, il feint de ne point s'apercevoir de la froideur qu'on lui témoigne. Ernestine et Victor ne trouvent plus l'instant de se parler en secret : Saint-Elme n'ayant rien à faire, est toujours là, et semble prendre plaisir à observer ce que font les autres. Enfin M. de Noirmont s'inquiète de la position de son beau-frère, de son avenir, et dans le fond de son ame n'est nullement content de le voir établi chez lui avec son intime ami, sans prévoir comment il pourra s'en débarrasser.

Un matin, au moment du déjeuner, M. de Noirmont laisse paraître une vive satisfaction en lisant une lettre qu'on vient de lui apporter.

« Voilà M. de Noirmont qui reçoit de bonnes nou-
» velles, » dit Saint-Elme, « ce n'est pas comme
» moi... j'en attends toujours et je ne reçois rien.

» — Oui, monsieur, voilà en effet une lettre qui
» me fait grand plaisir... car elle me donne l'espoir
» d'être utile à Armand. Ma chère Ernestine, il fau-
» dra faire un sacrifice pénible... mais pour rendre
» service à votre frère je suis persuadé que vous
» n'hésiterez pas.

» — Qu'est-ce donc, » dit Ernestine, tandis que tout le monde regarde M. de Noirmont avec curiosité, et que l'on attend avec impatience qu'il s'explique.

« — Voici ce que c'est : vous rappelez-vous,
» Armand, qu'avant votre départ pour Paris, et pen-
» dant que vous me pressiez de prendre cette maison
» pour soixante mille francs, je vous ai parlé d'un cer-

» tain comte de Tergenne qui désirait beaucoup » acheter une propriété dans ce pays?

» — Je me le rappelle, » dit Armand. « Oui... » nous nous le rappelons, » murmure Saint-Elme, qui au nom du comte a renversé sur son pantalon la moitié de sa tasse de thé.

« — Eh bien! j'avais chargé un ami à Mortagne, » dans le cas où M. de Tergenne y reviendrait, de » lui témoigner le plaisir que j'aurais de le revoir. » Cet ami m'apprend que mes désirs seront bientôt » satisfaits.... Tenez, voici ce qu'il me marque à ce » sujet : « ... M. de Tergenne est ici avec sa nièce; » il compte se rendre précisément dans le pays que » vous habitez; il désire s'y fixer. Je lui ai dit tout » le plaisir qu'il vous ferait en allant vous voir à » Bréville. Il a paru fort sensible à votre souvenir; » à votre invitation, et me charge de vous dire qu'il » profitera de la permission que vous lui accordez. » Il doit se mettre en route ce soir; il voyage dans sa » voiture, ainsi vous ne tarderez pas à recevoir sa » visite.

» — Je ne vois pas en quoi la visite de ce mon- » sieur peut me regarder, » dit Armand, tandis que Saint-Elme, tout en se donnant beaucoup de mal pour essuyer son pantalon, semble très-occupé d'autre chose.

« — Écoutez, Armand, je vous ai payé ce domaine » soixante mille francs. Je ne pouvais vous en don- » ner plus, mais je crois qu'il vaut davantage; et si » M. de Tergenne pense toujours comme à l'époque » où il désirait tant l'acheter, je ne doute pas qu'il

» n'en donne soixante-quinze... peut-être quatre-» vingt mille francs... Alors je le lui céderai. Vous » pensez bien que je ne veux rien gagner sur vous. » Je reprendrai ce que j'ai déboursé, et la différence » vous reviendra... C'est donc quinze à vingt mille » francs que j'espère vous faire avoir... Ernestine, » il vous en coûtera de quitter cette maison... je le » prévois... mais n'approuvez-vous pas ce que je » veux faire?

» — Oui, monsieur, puisqu'il s'agit d'obliger mon » frère... je me résignerai... Sans doute je ne m'é-» loignerai pas de ces lieux sans regrets... mais je ne » puis que vous approuver.

» — Ma sœur, ne vous désolez pas d'avance, » dit Armand, « certainement je suis sensible au désinté-» ressement de M. de Noirmont, à ce qu'il veut faire » pour moi... mais je doute fort que ce M. de Ter-» genne soit toujours entiché de ce domaine... C'é-» tait probablement un caprice... il n'y pense sans » doute plus.

» — La preuve qu'il est toujours dans les mêmes » intentions, » dit M. de Noirmont, « c'est qu'il vient » dans ce pays pour s'y fixer.

» — Je conviens que vingt mille francs me feraient » plaisir... quoique... avec cette somme... je ne... » Ah! tenez, ce n'est pas la peine, pour quelques » mille francs, de faire du chagrin à ma sœur. — Ar-» mand, ne vous mêlez pas de tout ceci, et laissez-» moi le soin de cette affaire.

» — Ce qu'il y a de certain, » dit Dufour, « c'est » que nous allons voir arriver M. le comte et sa

» nièce.—Oui, » reprend Victor, « et je pense que » nous ferons bien, nous, de ne pas embarrasser nos » hôtes plus long-temps... Puisqu'ils ne seront plus » seuls, nous pourrons retourner, toi à Paris, Dufour, et moi près de mon père... qui va encore vouloir me marier...

» —Vous marier, » dit Ernestine, « et c'est pour » cela que vous êtes pressé d'aller le voir?—Oh! » non, madame, mais... —Mais, » dit M. de Noirmont, « je ne veux pas que l'arrivée de M. de Tergenne vous fasse partir... Vous nous aiderez, messieurs, à lui rendre ce séjour agréable, et si je lui » vends ce domaine, eh bien! alors nous le quitterons » tous ensemble...

» —Nous irons à Paris? » dit vivement Ernestine. « —Non, ma chère amie, mais nous retournerons à » Mortagne. En attendant disposez tout ici pour l'arrivée de nos nouveaux hôtes... Je ne connais pas » la nièce du comte... il ne l'avait pas avec lui il y a » deux ans, mais pour lui... oh! c'est un homme » charmant, fort aimable, et qui, je crois, a dû » dans sa jeunesse être le favori des belles... Il est » même très-bien encore.

» —Je ferai son portrait, » dit Dufour. « —Et » moi sa partie de billard... Il y est de première force.. » je crois qu'il y battra M. Saint-Elme.

» —Ah! vous croyez! » répond Saint-Elme en s'efforçant de sourire. « Eh bien! nous verrons cela... » je tâcherai de me mesurer avec M. le comte. »

Tout le monde se lève. Ernestine va donner des ordres pour que l'on prépare deux appartemens, mais elle est triste, elle a le cœur serré; l'arrivée de ces étrangers va rendre plus rares ses entretiens avec Victor, et l'idée qu'il faudra peut-être bientôt quitter la demeure où elle est née ajoute encore à son chagrin. Victor la suit des yeux quand elle s'éloigne, et son regard tâche de la consoler.

Armand pense au projet de son beau-frère, à l'argent qui peut lui revenir; déjà dans sa pensée il se revoit à Paris, il y ressaisit la fortune; mais lorsqu'il se rappelle qu'il doit trente mille francs, ses espérances s'évanouissent, son désespoir renaît, et il frappe la terre de son pied, en s'écriant: « Je ne pourrai » donc pas me tirer de cette position! »

Il cherche Saint-Elme, il veut causer avec lui sur ce qu'il pourrait faire si le projet de son beau-frère réussissait; mais Saint-Elme ne se retrouve pas de la journée, c'est en vain qu'Armand le demande. La grosse Nanette seule a vu le beau monsieur sortir après le déjeuner, avec un fusil et une carnassière.

A l'heure du dîner, Saint-Elme n'a pas reparu. On se met à table; les maîtres de la maison s'inquiètent peu de ce qu'il est devenu. Armand seul s'écrie de temps à autre: « C'est singulier... la chasse l'a » donc bien éloigné d'ici! »

Enfin, vers le milieu du dîner, Saint-Elme paraît, mais on est obligé de le regarder long-temps pour être certain que c'est bien lui. Il a autour de la tête un bandeau de taffetas noir qui lui cache tout un œil et une partie du nez, et sur le bas de sa figure sont collées plusieurs bandes de taffetas d'Angleterre. En arrivant dans la salle à manger, il marche avec peine et d'un air souffrant.

« Mon Dieu! comme te voilà arrangé! » dit Armand, « d'où diable viens-tu, et qui t'a mis dans cet » état? »

Saint-Elme arrive cependant jusqu'à la table, où il se place en s'écriant : « Ah! j'ai bien cru que je » n'aurais plus le plaisir de dîner avec mes estimables » hôtes!...

» — Que vous est-il donc arrivé? » dit M. de Noirmont.

« — J'ai manqué être tué... dévoré...— Dévoré? » — Ma foi, il s'en est peu fallu... Ouf!... je n'en » puis plus... J'étais sorti pour chasser un peu... tirer quelques lièvres... Je voulais donner une leçon au garde Jacques... il ne sait pas tirer, ce brave » homme... Je me suis enfoncé dans le bois... du » côté de Samoncey... de Sissonne... je ne sais pas » trop au juste, enfin j'étais dans un fourré très» épais, quand tout à coup un loup paraît devant » moi...— Un loup?...— Et un loup énorme! Je ne » m'attendais pas à une telle rencontre, et je vous » avoue que j'éprouvai une sensation... désagréable. » Cependant, m'étant remis, je voulus tuer ce méchant animal, je tirai dessus...

» — Comment! vous espériez tuer un loup avec » du petit plomb?— Que voulez-vous! dans le premier moment on ne pense pas à tout... Je tirai donc » comme un étourdi... je crevai un œil au loup... Il » devint furieux et sauta sur moi!... Ma foi je jetai » mon fusil de côté et je me mis en défense...

» — Il valait mieux garder votre fusil, » dit Victor. « — Il valait mieux vous sauver, » dit Dufour.

« — Messieurs! tout cela est bien facile à dire; » je n'ai pas eu le temps de la réflexion. Il fallut » boxer… Le loup arriva… je le serrai dans mes » bras, il me donna plusieurs coups avec ses pattes, » entre autres un qui m'abîma… me déchira un œil… » Heureusement j'évitai ses morsures… Enfin nous » luttâmes pendant près de trois minutes; au bout » de ce temps il tomba sur le dos comme étouffé, et » moi je me suis éloigné sans attendre qu'il revînt à » lui… Je suis entré chez des paysans… on a lavé » mes blessures… et avant de me présenter devant » vous je suis monté chez moi les cacher, les panser, » car, d'honneur, je n'étais pas présentable; j'étais » effrayant.

» — Tu l'es encore assez comme cela, » dit Armand, tandis que le reste de la compagnie se regarde d'un air qui n'annonce pas grande confiance dans le récit du combat de Saint-Elme avec le loup.

« — C'est singulier, » dit Dufour, « j'avais bien » entendu dire qu'on se battait souvent corps à » corps avec des ours, mais je ne croyais pas que » les loups fissent aussi le coup de poing.

» — Quand un animal se sent serré à la gorge » par un vigoureux adversaire, que diable voulez-» vous qu'il fasse?…

» — Je sais qu'il se montre quelquefois des loups » dans ce pays, » dit M. de Noirmont, « mais ordi-» nairement les gardes et les paysans nous avertissent » lorsqu'il en a paru un, afin qu'on prenne des pré-

» cautions. — Il paraît qu'ils n'avaient pas encore » aperçu celui-ci. »

Ernestine, toujours bonne, quoiqu'elle doute aussi de la vérité de cette bataille, dit à Saint-Elme : « Monsieur, si vous souffrez encore de vos blessures, » le repos vous serait peut-être nécessaire ; on veillera à ce qu'il ne vous manque rien, et l'on ira à » Laon chercher le médecin.

» — Vous êtes mille fois trop bonne, madame ; » oh ! point de médecin ! jamais de médecin avec » moi !... Je sais parfaitement me soigner, m'ordonner moi-même ce qu'il me faut... J'ai suivi quelques cliniques... des cours... j'ai même fait des » ouvrages sur la médecine, j'ai eu des thèses couronnées... enfin je n'ai besoin de personne. D'ailleurs j'ai une santé de fer.. et puis ces blessures ne » sont pas dangereuses... Par exemple, cela pourra » être long à se cicatriser... vous voudrez bien me » souffrir ainsi. Je conçois que je dois être fort laid, » mais vous aurez l'extrême bonté de ne pas me regarder. »

Comme il importe peu à la compagnie que Saint-Elme se soit blessé en tombant dans un fossé ou d'une autre façon, on ne s'occupe pas davantage de cette aventure, et le vainqueur du loup se met à dîner avec un appétit qui fait présumer qu'en effet ses blessures ne sont pas dangereuses.

La conversation roule encore sur les étrangers que l'on attend, mais la soirée s'écoule sans qu'ils paraissent. Avant que l'on se retire, Ernestine trouve le moment de dire à Victor : « Je ne sais pourquoi,

» mais il me semble que, lorsque ces personnes qui
» doivent venir seront ici, vous cesserez entière-
» ment de penser à moi. — Quelle idée, et qui peut
» la faire naître? — Je n'en sais rien... je me sens
» toute triste... ah! le cœur a des pressentimens! »

Le lendemain, dans la journée, une berline de voyage s'arrête devant la maison de M. de Noirmont. Un monsieur décoré en descend, et donne ensuite la main à une jeune personne de seize à dix-huit ans, qui saute légèrement dans ses bras.

« C'est M. de Tergenne! » s'écrie M. de Noirmont en quittant précipitamment le salon pour aller recevoir les voyageurs. Ernestine suit son mari. Armand est alors absent. Dufour et Victor s'approchent d'une fenêtre pour apercevoir les étrangers; quant à Saint-Elme, il se lève, va pour sortir, revient et semble ne pas savoir ce qu'il veut faire : il finit par se mettre dans un coin contre un meuble, et prend un journal à sa main.

Bientôt les voyageurs entrent dans le salon. M. de Tergenne est un homme d'une figure aimable, distinguée; son sourire est doux et plein de grace; ses cheveux gris disent seuls qu'il n'est plus jeune, car le reste de sa personne semble l'être encore. Sa nièce est grande, bien faite; elle a de beaux cheveux blonds, de grands yeux bleus, une bouche fraîche, des dents blanches et rangées comme des perles. Avec tout cela on peut n'être qu'une beauté fort ordinaire; mais, quand il s'y joint une expression de physionomie aimable, des manières élégantes et gracieuses, un ton charmant, alors on a tout ce qu'il faut pour séduire, et c'est ce que possédait la jeune Emma, nièce du comte de Tergenne.

A l'entrée du comte dans le salon, Victor et Dufour ont quitté la fenêtre pour saluer les nouveaux-venus. Saint-Elme s'est levé et s'est incliné profondément, sans quitter le coin qu'il occupe. M. de Noirmont témoigne au comte tout le plaisir que lui cause son arrivée. Ernestine fait aussi le plus aimable accueil aux étrangers. Cependant, après avoir examiné Emma, ses yeux se sont déjà portés avec inquiétude du côté de Victor, auquel Dufour dit : « Ah ! mon ami ! quelle jolie personne!... c'est un » amour!... As-tu jamais rien vu de plus séduisant?

» — Oui, cette demoiselle est fort bien, » répond Victor.

« — Fort bien!... Tu dis cela froidement, encore!.. » C'est-à-dire que c'est de ces charmantes têtes idéales .. de ces traits fins... Heureusement, j'ai en» core une toile;... je ferai son portrait, et tu m'en » diras des nouvelles.

» — En vérité, » dit M. de Tergenne, après s'être assis entre M. de Noirmont et sa femme, « je ne » puis vous dire tout le plaisir que me cause votre » aimable accueil;... il est égal à celui que me fit » votre invitation. Aussi, vous voyez que je n'ai » point tardé pour en profiter. C'est cependant agir » bien sans façon que de me présenter chez vous » avec cette grande enfant;... mais que voulez-vous, » ma pauvre Emma a perdu, en une année, son » père et sa mère... Elle n'a plus que moi... moi, » vieux garçon, qui n'avais sur la terre personne

» qu'il pût serrer dans ses bras, embrasser... gronder quelquefois... et qui suis trop heureux maintenant d'avoir ma nièce près de moi. Nous avons » beaucoup voyagé depuis dix-huit mois; j'ai voulu » distraire cette chère Emma de ses chagrins. Mais » je n'avais pas oublié ce pays;... j'y ai passé d'heureux jours... il y a bien des années... J'y trouverai » de doux souvenirs!... Mon dessein fut toujours de » venir m'y fixer, d'y acheter une maison.

» — Vous n'avez donc rien acheté encore par ici, » monsieur le comte? — Non... mais, puisque vous » voulez bien nous y recevoir pour quelques jours, » nous chercherons ensemble, et mon plus grand » bonheur sera d'être bientôt votre voisin.

» — Oui, monsieur le comte, j'espère vous faire » trouver ce qu'il vous faut. Nous causerons de cela » tout à loisir... En attendant, permettez-moi de » vous présenter les personnes qui veulent bien oublier, près de nous, les amusemens de Paris : » M. Victor Dalmer... M. Dufour, peintre fort distingué. »

Pendant que Victor et Dufour échangent des saluts avec le comte, M. de Noirmont regarde autour de lui dans le salon; il hésite à présenter la personne qui est encore là; cependant il se décide et dit :

« Voilà M. de Saint-Elme... c'est un ami de mon » beau-frère... »

Le comte n'avait pas encore aperçu le monsieur qui se tenait toujours dans un coin du salon. En voyant ce personnage, dont la tête est enveloppée de bandes noires, M. de Tergenne salue de nouveau; Saint-Elme en fait autant et se rassied bien vite.

« Mais n'avez-vous pas un frère? » dit le comte en s'adressant à Ernestine.

« — Oui, monsieur, il habite ici maintenant; sans » doute il ignore votre arrivée... Peut-être est-il » allé promener dans le bois... Mon frère ne me » ressemble pas, il n'aime pas la campagne;... mais » votre séjour ici et celui de votre aimable nièce, » contribueront, j'en suis certaine, à lui faire ou» blier Paris.

» — Allons, ma chère Emma, fais bien vite con» naissance avec madame de Noirmont; elle est » bonne, aimable, elle sera indulgente pour tes » petits défauts, et voudra bien, je l'espère, te don» ner son amitié. Tiens... je me connais en sympa» thie... je gage que madame te plaît déjà?...

» — Oh! oui, mon oncle, » répond la nièce du comte en allant prendre la main d'Ernestine, « et je » ferai mon possible pour que madame m'aime un » peu. »

Emma dit cela d'une façon si franche, si gracieuse, qu'Ernestine ne peut s'empêcher de l'embrasser; mais ensuite elle tourne bien vite la tête pour voir qui Victor regardait.

Armand arrive. Ernestine le présente au comte, qui regarde le jeune homme avec intérêt: celui-ci tâche de prendre un air aimable en répondant aux politesses de M. de Tergenne; mais les chagrins qui le rongent, les inquiétudes qui le poursuivent sans cesse, percent toujours sous le sourire qui vient effleurer ses lèvres. M. de Tergenne s'en aperçoit, il dit bas à Ernestine : « Votre frère semble éprouver » quelque peine secrète? — Je vous l'ai dit, la campagne l'ennuie... — C'est que probablement il a » laissé à Paris de tendres souvenirs... Oh ! c'est facile à deviner ; il est dans l'âge des passions... de » l'amour... Je me rappelle cela. »

Le comte soupire, puis regarde autour de lui d'un air mélancolique en disant : « Me voici donc à Bréville !

» — Ha çà, monsieur le comte, » dit M. de Noirmont, « vous connaissez donc cette propriété, puisque vous aviez un si grand désir de l'acheter?

» — Je ne la connaissais que pour l'avoir remarquée quand j'habitais les environs, mais je n'étais » jamais entré ni dans la maison, ni dans les jardins. — Ah ! vous avez habité ce pays?... — Oui... » il y a dix-neuf ans au moins ! — Où habitiez-vous? » — Chez un ami dont la maison était à un quart » de lieue d'ici... près du village de Samoncey.

» — Vous avez peut-être connu mon père? » dit Ernestine. « — Non, madame... non, je n'ai pas eu » cet honneur !... Alors, je crois que M. de Bréville » était veuf. Depuis j'ai appris qu'il avait épousé » une demoiselle... de ce pays... mademoiselle Jenny » de Lucey. — Oui, c'est ainsi que se nommait celle » qui nous a tenu lieu de la mère que nous avons » perdue étant encore au berceau. — J'eus... quelquefois l'occasion de rencontrer... de me trouver » avec mademoiselle de Lucey... — Vous avez connu » notre belle-mère !... — Oui, madame. — Ah !

» n'est-il pas vrai, monsieur, qu'elle était bien » bonne, bien aimable, bien jolie?... — Oui... elle » avait tout pour plaire;... mais à cette époque elle » n'était pas heureuse; son père se trouvait ruiné » par des banqueroutes... M. de Lucey, qui, dit-on, » n'avait jamais été fort aimable, l'était devenu encore moins depuis ses malheurs, et sa fille avait » beaucoup à souffrir de son humeur. — Pauvre » femme!... Ah! que mon père fit bien de l'épouser!... et quel dommage qu'il n'ait pas vécu plus » long-temps; elle l'aurait rendu si heureux! — Elle » habitait cette maison?... — Oui, depuis son mariage elle ne l'avait pas quittée... et c'est en ces » lieux que nous l'avons perdue!... Ah! monsieur » le comte, puisque vous avez connu ma belle-mère, » nous parlerons d'elle quelquefois, n'est-ce pas?... » cela me fait tant de plaisir! — Oui, madame, oui, » nous en parlerons souvent... et ce sera me procurer autant de plaisir qu'à vous. »

Le comte est devenu rêveur; pour le distraire, M. de Noirmont le conduit dans l'appartement qu'il lui destine. Ernestine emmène la jeune Emma. Pendant que les nouveaux venus prennent un peu de repos, les habitans de Bréville se communiquent ce qu'ils pensent des étrangers.

Dufour est enthousiasmé de la nièce du comte. « Elle est fort jolie! » dit Armand. — « Oui, très-» jolie! » dit Ernestine, qui vient de revenir. — « Elle » est bien, » dit Saint-Elme, qui a quitté son coin depuis que le comte est sorti du salon; « mais il y a » mille femmes qui la valent;... j'en ai connu de » mieux!

» — Je ne crois pas, » dit Dufour; « c'est une » tête ravissante : au reste, vous ne l'avez pas exa» minée si bien que moi... vous n'avez pas bougé de » là-bas, tant qu'elle était là;... vous aviez l'air » d'être sur la sellette... mais je devine bien pour» quoi !...

» — Comment! » s'écrie Saint-Elme en regardant fixement Dufour.

« — Parbleu!... vous êtes vexé! vous beau fils, » vous mirliflore, de paraître devant cette jolie » personne, le visage entortillé et bardé comme une » mauviette!

» — Ah, ma foi! c'est vrai... je ne m'en défends » pas... et pour un rien, je ne me serais pas montré » du tout. — Eh bien! vous avez tort : ce bandeau » vous donne un aspect très-intéressant... un faux » air de l'Amour!... N'est-ce pas, Victor?... Eh bien! » à quoi rêves-tu donc, Victor?... Je gage qu'il est » amoureux de la charmante Emma!...

» — Ce serait bien possible! » dit Ernestine en s'efforçant de sourire. « On dit que monsieur s'en» flamme si vite... et cette demoiselle est bien faite » pour le captiver.

» — Dufour, tu es bien ennuyeux avec tes con» jectures!... Comment! madame, vous l'écoutez!...

» — C'est que je crois qu'il n'a pas tort, » répond à demi-voix Ernestine; « car depuis l'arrivée de cette » demoiselle, vous êtes tout troublé... tout embar» rassé... vous ne saviez quelle contenance tenir » lorsqu'elle était là... »

Le retour de M. de Noirmont et de ses hôtes met fin à cette conversation. Cette fois Saint-Elme ne peut pas se replacer dans son coin, cela deviendrait trop remarquable; mais il se promène de long en large en causant avec Armand.

Le comte de Tergenne a cet esprit aimable qui met tout le monde à son aise. En quelques minutes, il semble qu'il soit depuis long-temps commensal de la maison; il sait rendre la conversation générale. Ce n'est pas un homme qui veut briller, c'est un homme qui emploie son esprit à provoquer celui des autres. Après avoir quelque temps causé avec Victor et Dufour, il se tourne vers Saint-Elme, qui est à quelques pas de lui, et lui dit du ton de l'intérêt:

« Monsieur a reçu récemment une blessure, à ce » qu'il me paraît? »

Saint-Elme semble un moment embarrassé en voyant que le comte lui adresse la parole; enfin il répond en prenant une voix de tête qui ne ressemble plus à sa voix habituelle.

« Oui, monsieur le comte... je me suis blessé à la » chasse... Hier... j'ai lutté avec un loup.

» — Avec un loup!... Il y en a donc dans ce » pays?...

» — Oh! c'est fort rare, » dit M. de Noirmont. « — Mais au moins vous ne perdrez pas l'œil? » reprend le comte. « — Non... oh! non, j'espère le » conserver... mais ce sera long... très-long...

» — Ha çà, est-ce que votre blessure attaque aussi » votre voix? » dit Dufour. « Il me semble que vous » ne parlez pas comme à votre ordinaire...

» — Mais, pardonnez-moi... Peut-être la fatigue...

» et puis le saisissement… car j'avoue que j'ai été » très-saisi ! »

M. de Tergenne, qui d'abord regardait Saint-Elme comme quelqu'un qu'on voit pour la première fois, devient tout à coup comme frappé par un souvenir : sa physionomie change ; ses yeux se fixent sur Saint-Elme, l'examinent d'une façon singulière, et cherchent à lire dans le seul œil que le bel homme laisse voir. Mais celui-ci fait rouler sa prunelle sans jamais l'arrêter sur le comte, qui bientôt, comme honteux de l'examen auquel il vient de se livrer et des pensées qu'il a conçues, reprend d'un air aimable : « Ma foi, monsieur, voilà qui me donnera peu de » goût pour la chasse ; car il paraît que vous avez été » bien abîmé. — Oui, monsieur le comte, oui, beau- » coup d'écorchures… et au visage, cela contrarie…

» — Décidément, » dit tout bas Dufour, « il veut » parler comme au bal masqué. Apparemment qu'il » pense que c'est plus gentil, et qu'avec cette voix-là » il espère séduire la jolie Emma ! »

M. de Tergenne se rend avec son hôte dans les jardins qu'il montre le désir de connaître. Ernestine y emmène aussi Emma, et Victor suit les dames, ce qui fait encore sourire Dufour. Saint-Elme et Armand se promènent d'un autre côté.

Le dîner réunit de nouveau toute la société. M. de Tergenne s'y montre aimable comme le matin ; il est enchanté du séjour de Bréville : ce qui fait grand plaisir à M. de Noirmont, qui cependant veut laisser écouler quelques jours avant d'offrir à son hôte de lui vendre sa terre. La nièce du comte a la gaîté de son âge et non cette coquetterie qui gâte trop souvent un heureux naturel. Dufour cause beaucoup de son art avec le comte. Victor qui voudrait être aimable l'est moins qu'à l'ordinaire, et se sent embarrassé quand Ernestine le regarde. Armand est toujours triste. Quant à Saint-Elme, il mange beaucoup, mais ne souffle pas mot. Aussi, en sortant de table, Dufour dit à Victor :

« Si la blessure de Saint-Elme n'a pas attaqué » son estomac, je crois qu'elle a frappé ses facultés » intellectuelles... Lui, ordinairement si bavard ! à » peine il a dit quatre paroles... et encore est-ce » toujours sur un ton de fausset ! »

La soirée s'écoule rapidement. M. de Tergenne a beaucoup voyagé; on aime à l'entendre conter parce qu'il n'y met point de prétention. Sa nièce est musicienne : on trouve une vieille guitare dans la maison; mais une jolie voix fait passer un mauvais instrument. On écoute chanter Emma; on cause; on rit avec son oncle, et l'on est tout étonné quand la pendule sonne onze heures.

Alors on pense que les voyageurs doivent avoir besoin de repos, et chacun se dit bonsoir. Saint-Elme est le premier à disparaître avec sa lumière. Il a été aussi taciturne pendant la soirée qu'au dîner, et Dufour répète en allant se coucher : « C'est vraiment » étonnant comme cet homme-là est changé depuis » qu'il a vu le loup ! »

◆

# CHAPITRE XXII.

UNE RENCONTRE. — FÊTE CHEZ MADAME MONTRÉSOR. — DANGER DE LA WALSE.

Le lendemain de son arrivée à Bréville, le comte de Tergenne se lève de grand matin; et, présumant que ses hôtes sont encore livrés au repos, il quitte doucement son appartement, sort de la maison et gagne la campagne.

Le comte marche lentement, et souvent regarde autour de lui. Ses yeux semblent chercher, d'autres fois reconnaître; sa figure est devenue sérieuse, pensive. Enfin il s'arrête en s'écriant : « Ah ! c'est ici ! »

Il est devant le vieux chêne où quelque temps auparavant Jacques a conduit Madeleine.

Le comte s'avance sous le vieil arbre; il considère long-temps le gazon que foulent ses pieds, le feuillage épais qui ombrage sa tête. Ses yeux se mouillent de larmes, et il s'assied au pied de l'arbre en murmurant : « Rien n'est changé en ce lieu... mais elle

» n'y est plus, j'y reviens seul. Pauvre Jenny !... » c'est ici que je l'ai embrassée pour la dernière » fois !... Ah ! combien elle a dû me maudire de» puis !... J'ai payé son amour du plus lâche aban» don !... Alors je ne cherchais que le plaisir... je » m'inquiétais peu des larmes que je ferais verser... » et pourtant quand je sus qu'elle avait épousé le » marquis de Bréville... la douleur, les regrets, qui » déchirèrent mon cœur, m'apprirent que j'aimais » Jenny autrement que toutes celles que j'avais » trompées !... Mais il n'était plus temps... elle était » à un autre... elle m'avait oublié... ou peut-être les » ordres de son père... le désir de rendre ce vieillard » plus heureux... car je ne puis croire qu'elle m'a» vait oublié... pourtant elle en avait le droit... Ah! » oui, j'ai bien des torts à me reprocher !... »

Le comte baisse la tête sur sa poitrine et reste plongé dans ses réflexions. Il en est tiré par un bruit léger dans le feuillage. Il lève les yeux et aperçoit une jeune fille qui venait d'écarter une branche d'arbre qui lui barrait le chemin et se dirigeait vers l'endroit où il était assis.

En apercevant un étranger à la place où elle a l'habitude de se rendre, Madeleine ne peut retenir un léger cri.

« Qu'avez-vous donc, mon enfant ? » dit le comte; « j'espère que je ne vous fais pas peur.

» — Non, monsieur,... c'est seulement la sur» prise;... je ne m'attendais pas à trouver quelqu'un » à cette place... où il n'y a ordinairement per» sonne... Pardon, monsieur... »

Madeleine salue et va s'éloigner; le comte se lève et lui fait signe de rester.

« Je ne veux pas vous faire fuir... vous veniez sous » cet ombrage y attendre quelqu'un peut-être?...— » Oh! non, monsieur, je n'attends personne!... — » A votre âge... c'est bien permis... Jadis aussi je » suis venu en ces lieux attendre quelqu'un,... et ce » n'était jamais en vain?... »

Le comte a prononcé ces dernières paroles à voix basse et en reportant ses regards vers la terre. Madeleine le regarde avec étonnement, elle ne sait si elle doit s'en aller ou rester.

« Vous êtes de ce pays, mon enfant?— Oui, mon» sieur. — Que font vos parens? — Je n'en ai plus, » monsieur. — Pauvre fille!... si vous venez sou» vent vous reposer sous ce vieux chêne, nous fe» rons plus ample connaissance, j'y viendrai souvent » aussi. — Vous, monsieur?... — Oui, moi, car » j'aime beaucoup cette place. Adieu, petite, adieu. »

Le comte s'éloigne et retourne à Bréville. Madeleine le suit des yeux en disant : « Pourquoi donc « aime-t-il aussi cet endroit? »

De retour chez ses hôtes, le comte ne parle pas de sa promenade du matin. Victor, remis du trouble qu'il semblait éprouver la veille, a retrouvé son esprit et sa gaîté. La conversation, les manières de Dalmer plaisent à M. de Tergenne, qui trouve dans le jeune homme une grande ressemblance avec ce que lui-même était à son âge; il aime aussi à causer avec Dufour, dont l'humeur originale le fait rire. D'ailleurs il recherche les artistes et cultive les arts avec succès; mais avec Saint-Elme, le comte se montre moins causeur; il semble qu'un souvenir désagréable vienne frapper son esprit dès qu'il envisage le blessé; en l'examinant il dit à M. de Noirmont : «Ce » monsieur... blessé... se nomme Saint-Elme,... et » c'est un ami intime de votre beau-frère?»

M. de Noirmont répond affirmativement, et le comte n'en demande pas davantage.

La jolie Emma fait la conquête de tous les habitans de Bréville par ses graces, son heureux caractère et son aimable gaîté.

« Je l'épouserais les yeux bandés, » s'écrie Dufour. « — Je le crois bien! » dit monsieur de Noirmont : «savez-vous qu'elle héritera de son oncle qui » a au moins quarante mille livres de rentes? Hum!... » si mon beau-frère ne s'était pas ruiné, s'il s'était » mieux conduit... qui sait... mais voyez!... Depuis » l'arrivée de cette charmante personne il n'est pas » plus aimable;... à peine si on l'aperçoit! »

Victor ne dit rien d'Emma; mais, tout en croyant ne pas faire sa cour à la nièce du comte, il cherche sans cesse à lui être agréable; il se place constamment à côté d'elle, rit de ses saillies et se mêle à ses jeux, car la jeune Emma court et joue encore comme un enfant. Victor pense n'être que galant; mais il est quelqu'un qui voit, qui épie toutes ses actions, qui lit dans son cœur mieux peut-être que lui-même, et qui devine déjà le sentiment qu'il éprouve pour la nièce du comte.

M. de Tergenne est depuis trois jours chez M. de Noirmont, lorsqu'il lui dit, en parcourant ses jardins : « Mon cher monsieur, votre propriété est » charmante, mais elle ne doit pas me faire oublier » que j'en veux une dans ce pays. Aidez-moi donc à » trouver dans le voisinage quelque chose pour moi. » Je ne puis pas toujours être votre hôte, mais je » peux devenir votre voisin. »

M. de Noirmont sent que le moment est favorable pour effectuer son projet, et il répond au comte : « Que diriez-vous, si je vous proposais de vous ven» dre cette terre ?...

» — Ah! je penserais que vous voulez me trom» per... m'abuser... Posséder cette terre... ce serait » pour moi un trop grand bonheur! — Eh bien! » monsieur le comte, il ne tient qu'à vous d'en de» venir propriétaire. Ce domaine appartenait à mon » beau-frère... il a voulu s'en défaire, je l'ai acheté; » mais aujourd'hui d'autres raisons me forcent de » renoncer à cette propriété... Ce n'était pas sans » dessein que je vous en faisais connaître toutes les » dépendances... Ce n'est point un château... et, » quoiqu'on l'ait décorée du nom de terre, ce n'est » qu'une jolie campagne... Enfin, vous la connais» sez... je vous ai dit son rapport... — Je vous le » répète, je serais enchanté de posséder cette pro» priété... Fixez-en vous-même le prix, monsieur » de Noirmont, et je me regarderai toujours comme » votre obligé. — Eh bien! monsieur le comte... » pensez-vous qu'en vous demandant quatre-vingt » mille francs... — Cela me semble pour rien!... — » Non, c'est tout ce qu'elle vaut. Ainsi donc quatre» vingt mille francs... — C'est un marché fait... Et si

» vous saviez tout le plaisir que j'éprouve... — Allons, » monsieur le comte, voilà qui est conclu, et maintenant vous voyez que vous êtes chez vous. — Non » pas tant que je serai votre débiteur. Dans quelques » jours je compte me rendre à Paris, où j'ai quelques » recouvremens à faire... Il faut aussi que j'aille à » Crépy, à Moncornet. En revenant, je rapporterai » les quatre-vingt mille francs; car j'aime à terminer » promptement les affaires... Mais c'est pourtant à » une condition. — Quelle est-elle? — C'est que » vous vous regarderez toujours ici comme chez » vous, et que de long-temps vous ne penserez à » me quitter. »

Le comte est au comble de la joie, il va trouver sa nièce et lui apprend son acquisition. M. de Noirmont est aussi fort satisfait de rentrer dans ses fonds et de pouvoir offrir vingt mille francs à son beau-frère. Pour lui, la terre de Bréville n'est qu'une jolie campagne qu'on peut facilement remplacer. Ernestine ne partage pas la joie de son mari; mais elle s'efforce de cacher ses regrets. Armand reçoit avec indifférence la nouvelle de cette vente.

« Vous allez avoir vingt mille francs, » lui dit M. de Noirmont. « Avec cela, si vous voulez enfin » être sage, vous pouvez attendre les événemens... » chercher quelque emploi honorable... lucratif... » Vous avez reçu une belle éducation; il ne faut point » passer votre jeunesse dans une honteuse oisiveté. »

Un sourire amer est toute la réponse du jeune homme, qui se hâte de tourner le dos à son beau-frère et d'aller rejoindre son cher Saint-Elme.

Dans la soirée, M. et madame Montrésor viennent à Bréville; ils n'avaient point encore vu le comte et sa nièce. En apercevant la séduisante Emma, Sophie fait un mouvement rétrograde; elle va ensuite pincer Chéri, qui est allé s'asseoir près de la jolie demoiselle. Cependant l'amabilité de M. de Tergenne, la gaîté décente de sa nièce, chassent bientôt la mauvaise humeur qui avait paru sur le front de Sophie; et, en apprenant que l'étranger est un comte fort riche, et qu'il va habiter le pays, madame Montrésor tâche aussi d'être aimable.

« Nous venions adresser une prière à nos chers » voisins, » dit Sophie. « Quelques amis de Chéri » se trouvant dans ce pays, nous voulons donner une » petite fête... un petit bal... c'est un impromptu... » Il faut que cela ait lieu demain, les amis de Chéri » étant forcés de repartir bientôt...

» — Oui, » dit Chéri, « ce sont des bonnetiers qui » voyagent pour leur maison de commerce.

» — Ce sont des négocians très-riches, » dit Sophie en interrompant son époux. « Enfin c'est une » soirée sans prétention... et nous espérons que » vous voudrez bien l'embellir, ainsi que toute votre » société... et si monsieur le comte voulait aussi nous » faire l'honneur de venir avec mademoiselle... »

M. de Tergenne accepte cette invitation, ainsi que toute la société. Saint-Elme, qui, en voyant tous les jours le comte, semble avoir repris un peu de son ancienne assurance, dit à madame Montrésor en prenant toujours sa voix de tête :

« Madame daignera-t-elle me recevoir affublé de

» la sorte?.. — Vous serez toujours fort bien, monsieur de Saint-Elme. Mais que vous est-il donc » arrivé?... — C'est un loup... que j'ai manqué, et » qui m'a un peu abîmé... — Ah, mon Dieu!... il y » a des loups de nos côtés!... Chéri, je ne veux plus » que tu sortes... — Ça serait amusant!

» — Vos blessures ne se guérissent donc pas? » dit Dufour en regardant le bel homme. « — Non... » elles sont toujours dans le même état... — Votre » voix ne revient pas non plus... — C'est que ce » maudit animal m'a serré la gorge à m'étrangler.

» — Nous aurons à notre bal M. et mademoiselle » Pomard, » reprend Sophie. « J'espère, madame » de Noirmont, que cela ne vous contrarie pas?

» — Pourquoi donc, madame? J'ignore pour » quelle raison M. Pomard et sa sœur ont cessé de » venir nous voir; mais je ne leur en veux nullement.

» — A propos, » dit Chéri, « je ne vois plus chez » vous cette jeune orpheline... la petite Madeleine?...

» — C'est vrai, » dit Sophie. « Qu'est-elle donc » devenue cette petite?... Elle n'est pas jolie, mais » elle a quelque chose d'intéressant... Je l'aimais » beaucoup.

» — Oui, Sophie aime beaucoup les femmes laides, » reprend Chéri en souriant d'un air malin.

« — Madeleine ne demeure plus avec nous, » répond Ernestine en soupirant. « — Comment!... elle » vous a quittés!... Une jeune fille pour qui vous » aviez tant de bontés! Obligez donc les gens... » tirez-les de la misère... on ne fait que des ingrats!... » — Vous vous trompez, madame : Madeleine est

» loin d'être ingrate... mais des motifs particuliers...
» Elle habite maintenant avec son vieil ami Jacques,
» qui a obtenu la place de garde, et je vais la voir
» le plus souvent qu'il m'est possible.

» — Comment! ce manant, ce malotru de Jacques
» est garde du bois à présent!... Ah! je ne peux pas
» souffrir cet homme-là!...

» — Jacques! » dit M. de Tergenne qui depuis quelques instans écoutait sans parler; « Jacques!...
» ce nom ne m'est pas inconnu... Ah!... oui... je me
» rappelle... un laboureur... il habitait à Gizy...

» — Monsieur le comte est donc déjà venu dans
» notre endroit? » dit Sophie.

« — Oui, madame, mais il y a fort long-temps...
» Ce Jacques avait une figure originale... un ton
» toujours brusque... mais c'était un très-brave
» homme...

» — Oh! c'est bien celui-là, monsieur le comte, » dit Ernestine. « — Et où habite-t-il maintenant?...
» — A trois quarts de lieue d'ici, dans le bois, en
» allant à Sissonne... la maison du garde... — Je vous
» remercie... J'irai le voir. — Si vous avez dejà vu
» Jacques, vous le reconnaîtrez facilement, car il a
» de ces figures qui ne changent point, et sur lesquelles
» l'âge a peu de prise. — Oui... Oh! je le recon-
» naîtrai; mais je suis bien sûr qu'il ne me reconnaîtra
» pas, lui!...

» — Je voudrais bien savoir, » dit tout bas Dufour à Victor, « quels rapports peuvent exister entre M. le
» comte et notre homme à la faux — Qu'est-ce que

» cela te fait?—Rien!... mais je voudrais toujours » savoir. »

La jeune Emma, qui est folle de la danse, se promet beaucoup de plaisir pour le lendemain. Dufour est préoccupé, en songeant qu'il se trouvera avec mademoiselle Clara. Victor se promet de faire danser la nièce du comte; à chaque instant il la regarde, puis, revenant à lui, il adresse la parole à Ernestine, qui feint de sourire à ce qu'il lui dit, et détourne la tête pour essuyer une larme qui brille dans ses yeux.

Pour occuper la soirée, M. de Noirmont établit une partie d'écarté. Le comte s'y place; bientôt on propose à Saint-Elme de rentrer : « Non, » dit le blessé, « je suis vraiment trop malheureux à ce jeu-» là... je me suis promis de ne plus y jouer.

» —J'ai été aussi fort long-temps sans vouloir » jouer, » dit M. de Tergenne; « une aventure qui » m'arriva à Bagnères m'avait tellement indigné...

» —Une aventure! » dit Ernestine; « il faut nous » la dire, monsieur le comte, vous savez combien » nous aimons à vous entendre.—Vous êtes trop » bonne, madame. »

On suspend le jeu, et chacun s'approche pour entendre le comte. Saint-Elme, seul, va se placer fort loin derrière le narrateur, en disant : « On étouffe » ici!...

» —J'étais à Bagnères de Bigorre... il y a huit ans » environ. On y prend les eaux; mais on y joue surtout et souvent des sommes considérables. Il y » avait nombreuse société; on m'avait engagé à me

» méfier de ces chevaliers d'industrie qui fréquentent habituellement les réunions où l'on joue ; mais » je suis peu méfiant, et pour croire au mal, il faut » que j'en aie la preuve. Je trouvai là un jeune » homme fort beau garçon, qui se faisait appeler » de Souvrac ; il avait des manières séduisantes ; causait de tout et sur tout avec une étonnante facilité. » Bref, il trouva moyen d'être de toutes mes parties. » Il me gagnait continuellement mon argent ; j'attribuais mes pertes au hasard, lorsqu'un soir ce Souvrac m'ayant insensiblement amené à jouer plus » que je ne voulais, quelques soupçons s'emparèrent » de mon esprit : j'observai mon adversaire. Il me » croyait sans défiance ; il ne me fut pas difficile » d'acquérir des preuves de sa friponnerie. Ne voulant pas faire d'éclat, je fus maître de moi, et je » quittai le jeu d'une façon qui devait pourtant faire » deviner à mon joueur que je n'étais plus sa dupe. » Mais l'effronterie de ce Souvrac était extraordinaire. Le lendemain, il annonça son départ. J'avais cessé de lui parler ; il se présente chez moi » pour me faire ses adieux. Je passai dans une seconde pièce de mon appartement, en ordonnant à » mon domestique de dire que j'étais sorti... Souvrac » se jette alors dans un fauteuil en annonçant qu'il » va m'attendre. Le valet le laisse. Souvrac se croit » seul ; il aperçoit, à une pelotte de la cheminée, » une fort belle épingle en diamant, que j'y avais attachée la veille. Mon coquin l'enlève lestement, la » place à sa chemise, boutonne son habit et gagne » la porte. Mais une glace, placée dans la pièce où

» j'étais, m'avait permis de tout voir. Je cours après » mon drôle, le rattrape, lui ouvre l'habit, reprends » l'épingle, et le laisse se sauver en lui disant : Allez » vous faire pendre ailleurs ! mais ne vous retrouvez » jamais en ma présence ! Vous pensez bien qu'il ne » demanda pas son reste; il quitta Bagnères sur-» le-champ. Depuis ce temps je ne le revis plus.

» — Voilà un effronté coquin ! » dit M. de Noirmont. « — Oui, » dit Saint-Elme en restant à la place qu'il a choisie, « c'était un drôle bien hardi !...

» — Je n'aurais pas été aussi bon que monsieur le » comte, » dit Dufour; « j'aurais fait arrêter mon » voleur.

» — Eh ! mon Dieu ! monsieur Dufour, songez » donc que j'étais allé à Bagnères pour me divertir, » et que de semblables affaires amènent des démar-» ches, des procédures fort ennuyeuses ! — Mon-» sieur le comte, trop de gens agissent comme vous » avez fait, et c'est un grand tort. On dit au fripon » que l'on prend sur le fait : Va te faire pendre ail-» leurs; mais c'est qu'il en vole encore beaucoup » avant d'aller se faire pendre.

» —Heureusement, » dit Chéri, « qu'il faut un » hasard, une circonstance semblable pour se trouver » en rapport avec un fripon.— Eh ! mon Dieu ! mon-» sieur, » dit le comte, « c'est beaucoup moins rare » que vous ne pensez; et pour qui fréquente le » monde... le grand monde surtout, de telles aven-» tures sont bien communes. Ce n'est point dans les » réunions bourgeoises que se glissent les escrocs; » là, ils seraient trop tôt démasqués; car là tout le

» monde se connaît. Mais, dans ces soirées où deux » à trois cents personnes se poussent, se pressent » dans des salons, comment voulez-vous qu'on se » connaisse? Les maîtres de maisons invitent beau» coup trop légèrement, et permettent de plus qu'on » leur amène des gens qu'ils n'ont jamais vus : pourvu » qu'on soit mis à la mode, qu'on ait bonne tour» nure et beaucoup d'assurance, on est bien accueilli. » Malheureusement, ce sont les fripons qui réunis» sent particulièrement ces trois conditions-là. »

La conversation se prolonge quelque temps sur ce sujet ; puis Chéri et sa femme prennent congé de la société en renouvelant leurs invitations pour le lendemain.

Depuis l'arrivée du comte et de sa nièce, Ernestine n'a pas eu un moment pour voir Madeleine ; mais le lendemain de cette soirée, elle se lève de grand matin et se rend près de sa fidèle amie.

Madeleine est déjà occupée à coudre près de sa demeure, lorsque Ernestine vient se jeter dans ses bras.

« Que je suis contente de vous voir! » dit la jeune fille ; « je commençais à croire que tout le monde » m'avait oubliée!... Il y a bien long-temps que » vous n'êtes venue!...

» — Ah! Madeleine, ce n'est pas ma faute... je ne » suis pas libre, moi... il est venu des étrangers à » Bréville... il a fallu rester avec eux... Mais com» bien de fois j'ai regretté de ne point t'avoir près » de moi... toi, à qui je peux dire tout ce qui se » passe dans mon ame... toi, qui as vu ma crimi-

» nelle faiblesse!..... Ah! Madeleine, c'est surtout
» quand on est coupable... quand on souffre, qu'on
» a besoin d'une amie qui nous aime, nous plaigne
» et nous console!...

» — Mon Dieu! est-ce que vous auriez de nou-
» veaux chagrins?... vous pleurez encore!... — Ah!
» désormais je pleurerai toujours!... — Toujours!...
» il ne vous aime donc plus?... »

Ernestine regarde la jeune fille long-temps avec une morne tristesse; mais ses yeux ont répondu à la question de Madeleine.

« — Il est venu à Bréville un monsieur avec sa
» nièce... cette nièce est jolie... oh! oui, elle est
» jolie... et il en est amoureux, très-amoureux... Tu
» penses bien qu'il ne le dit pas; mais je l'ai vu,
» moi; je l'ai vu dès le premier instant qu'il l'a re-
» gardée... Ah! mes yeux, mon cœur ne pouvaient
» pas me tromper!... Si tu savais tout ce que je souf-
» fre!... — Je le sais... je comprends... je devine
» vos souffrances... N'être plus aimé!... cela doit
» faire tant de mal!... mais vous vous abusez peut-
» être... — Oh! non, non, Madeleine, on s'abuse
» quand l'amour commence; on ne peut plus s'abu-
» ser quand il finit!...

» — Changer... vous causer du chagrin, c'est bien
» mal!... Et vous ne lui avez pas reproché son chan-
» gement?

» — Des reproches!... ai-je le droit de lui en
» faire?... Ai-je été fidèle, moi?... Oh! non!... je
» mérite tous les maux que j'endure... Parjure à mes
» sermens, méritais-je qu'on gardât ceux que l'on m'a

» faits?... et pourtant... c'est lui qui m'a rendue coupable... Sans lui, jamais je ne l'aurais été... Ah! » les hommes n'ont pas pitié de nous. Pour ajouter » à mes peines, il me faudra bientôt quitter la demeure où je suis née, cette maison que j'aimais » tant...

» — Que dites-vous, madame?... — Mon mari » a vendu le domaine de Bréville à cet étranger, l'oncle de la jeune Emma. — O mon Dieu!.. vous » quitterez Bréville... ce pays peut-être, et moi je » resterai seule ici!... Je ne vous verrai plus... — » Oui... il me faudra partir... aller bien loin... ne » plus avoir même une amie. . rien... rien que mes » remords et mes larmes! »

Pendant long-temps Ernestine pleure sur le sein de Madeleine. Là, elle se trouve un peu soulagée. Dans ce bois, seule avec son amie, elle peut en liberté épancher son cœur; mais il faut qu'elle retourne à Bréville, qu'elle cache la rougeur de ses yeux. Elle se lève et embrasse la jeune fille.

« Au revoir, Madeleine... je ne quitterai pas Bréville de quelque temps... je le crois, du moins... » Mon seul bonheur, maintenant, sera de venir te » voir... Si... par hasard, tu le voyais... s'il venait » ici, ah! surtout ne lui dis pas que je suis venue » pleurer près de toi!... que du moins il ignore tout » le mal qu'il me fait!... Tu te tairas, n'est-ce pas? » — Oui, je vous le promets. »

« Pauvre femme! » dit Madeleine en la suivant des yeux; « n'était-ce donc pas assez que mon cœur » endurât un mal dont il ne peut guérir!... fallait-il

» aussi que le sien ressentît tout ce qu'on souffre » quand on voit celui qu'on aime en adorer une » autre! »

Ernestine est revenue près de ses hôtes; elle s'efforce de cacher ses peines, de prendre un visage riant; et surtout de ne point laisser voir à Victor que la jalousie déchire son cœur. Elle est douce, aimable avec Emma; car ce qu'elle souffre ne l'empêche pas de rendre justice à la nièce du comte. Bien loin de ressembler à ces femmes qui ne voient que des défauts à leur rivale, Ernestine se dit : « Comment ne lui plairait-elle pas!... elle a tout pour » charmer... elle est bien plus jolie que moi, et elle » peut l'aimer sans crime... Son visage est toujours » heureux, toujours riant... tandis que moi .. j'étais » sans cesse triste... inquiète!... Ah! il a raison de » changer. Moi seule, j'ai eu tort de l'aimer. »

Dans la journée, le comte parle encore de Jacques, qu'il a l'intention de voir, mais il remet sa visite au garde à son retour de Paris. Pressé de conclure avec M. de Noirmont, et de terminer toutes ses affaires, afin de pouvoir revenir habiter sa nouvelle propriété, M. de Tergenne a résolu de partir le lendemain; mais il laisse sa nièce à Bréville, ce qui semble faire grand plaisir à la jeune Emma.

L'heure arrive de se rendre chez madame Montrésor. Toute la société part. Le comte a offert son bras à madame de Noirmont; alors Victor a pu présenter le sien à Emma. MM. de Noirmont, Dufour et Saint-Elme les suivent. Armand refuse d'aller à la fête que donnent ses voisins, quoique son ami Saint-

Elme le presse de venir se distraire avec eux; mais le jeune marquis ne suppose pas qu'une soirée chez madame Montrésor puisse lui offrir aucun amusement, et il s'enfonce dans le bois, tandis que la société se dirige vers la maison où se donne la fête.

En approchant de chez les personnes qui donnent le bal, Emma s'étonne de ne pas entendre déjà le son des violons, les airs de danse. En entrant dans la maison, l'étonnement de la société redouble. Le vestibule est désert. Une seule domestique va et vient d'une pièce à une autre en rinçant des verres.

« Est-ce que nous sommes venus trop tôt? » dit le comte en souriant. «— Où donc se donne la fête... » le bal? » demande M. de Noirmont.

« —Dans le jardin, monsieur, » répond la domestique. « Vous allez y trouver tout le monde. »

On se rend dans le jardin; on parcourt plusieurs allées sans rencontrer la société; enfin on aperçoit une douzaine de personnes réunies sur un carré de verdure.

« —Voilà probablement le noyau de la réunion, » dit Dufour. « Que diable font-ils là? »

On s'approche de la compagnie; elle se compose de trois commis voyageurs, amis de Chéri; puis M. et mademoiselle Pomard, madame Bonnifoux, M. Courtois et sa nièce, et deux voisines d'un âge mûr.

A l'arrivée de la société de Bréville, un des commis voyageurs faisait des tours de force, il enlevait un banc de bois à bras tendu.

Sophie vient recevoir son monde; elle conduit les dames devant des bancs qu'on a placés autour d'un espace qu'on a sablé pour en faire une salle de bal. Plusieurs lampions et des lanternes attachées à des arbres annoncent que c'est là qu'on veut donner la fête.

« Mais avec qui veulent-ils nous faire danser ? » dit Dufour. « Est-ce qu'ils croient que j'inviterai » madame Bonnifoux ?... Quant à mademoiselle » Clara, je ne me risquerai pas... son frère est devenu olive en m'apercevant. »

Les dames prennent place autour de l'endroit sablé. Le commis continue ses tours : après le banc, il enlève une chaise avec ses dents ; ensuite il lutte avec un de ses amis à qui sautera le plus loin ; puis ces messieurs ôtent leurs habits et se mettent à jouer à qui jettera l'autre par terre. Et madame Montrésor ne cesse de s'écrier : « Ah ! qu'ils sont aimables !... » qu'ils sont drôles !... C'est qu'ils sont capables de » nous amuser comme cela toute la soirée ! »

Les habitans de Bréville se regardent sans rien répondre. Dufour seul dit entre ses dents : « Si elle » nous avait prévenus qu'elle nous invitait pour voir » ces messieurs faire des tours de force, je ne me serais pas mis en toilette de bal.

» — Où est donc M. Montrésor ? » dit M. de Noirmont. — Il va revenir... il est allé chercher l'or» chestre... car nous comptons bien danser... Oh ! » nous danserons...

» — En attendant, » dit madame Bonnifoux, « si » on veut faire un loto... — Non... non, madame » Bonnifoux... pas encore... Oh ! tenez, voilà

» M. Grossillot qui se tient sur la tête... et il marche » sur les mains... Ah ! sont-ils drôles !... »

En effet, M. Grossillot, l'un des amis de Chéri, s'étant mis à marcher la tête en bas, ses deux collègues, qui probablement croyaient devoir faire comme chez *Nicollet*, aller de plus fort en plus fort, venaient de s'étendre sur le gazon ; et l'un d'eux, en marchant sur les mains, veut porter son camarade sur ses pieds ; mais le camarade, n'ayant pas bien gardé l'équilibre, tombe sur le gazon la face contre terre. La chute avait été lourde ; néanmoins le monsieur se relève en soutenant qu'il ne s'est fait aucun mal, quoique son nez soit déjà enflé ; et il s'obstine à continuer ses exercices gymnastiques. M. Pomard, qui a pris pour point de mire un tilleul, semble résolu à faire la statue pendant toute la soirée ; tandis que sa sœur rit comme une petite folle à chaque nouvelle culbute de ces messieurs qui veulent à toute force amuser la société.

L'arrivée de quelques personnes sert de prétexte aux habitans de Bréville pour quitter les bancs et se promener dans le jardin. Les folies des trois messieurs de Paris ennuient considérablement Ernestine et Emma.

Enfin Chéri arrive ; il est suivi d'un gros garçon de vingt-cinq ans, qui est presque aussi joufflu que M. Montrésor. Le gros garçon, qui est en veste, ne tient rien dans ses mains. Cependant Sophie s'est écriée : « Ah ! voilà la musique ! nous allons danser !...

» — Où diable madame Montrésor voit-elle donc

» les musiciens... les instrumens? » dit Dufour.

La maîtresse de la maison s'avance d'un air espiègle vers les dames, en disant : « Je suis sûre que » vous demandez où sont les violons?... et en effet » je n'en ai pas. J'étais d'abord horriblement con- » trariée, car je comptais sur les deux seuls méné- » triers qu'on puisse avoir dans ce pays; mais l'un » a un panaris à la main gauche, et l'autre est allé » travailler à un puits artésien, qu'un ingénieur de » Sissonne veut faire construire dans son jardin. » J'étais donc désolée; je me disais : Nous ne pour- » rons pas danser... quel dommage!... Mais ma- » dame Bonnifoux m'a trouvé quelque chose qui » vaut bien des violons. Vous voyez ce grand gail- » lard que Chéri vient d'amener... c'est le fils de » notre laitière. Eh bien! il siffle comme un ange; » et tous les dimanches il fait danser ses amis et » connaissances en leur sifflant des contre-danses. » Rose, la bonne de madame Bonnifoux, qui avait » plusieurs fois dansé à cette musique, l'avait dit à » sa maîtresse... elle assure que c'est étonnant... Ce » garçon est infatigable!... Et vite j'ai envoyé cher- » cher Benoît, qui est enchanté de faire danser des » personnes comme nous!

» — Ah! nous allons danser au sifflet? » dit Dufour. — « Je vous assure, monsieur, que c'est très- » agréable, » dit une des voisines; « à ma noce on » a sifflé toute la nuit, et on s'en est très-bien » trouvé.

» — Voilà un bal d'un nouveau genre, » dit Saint-

Elme; « je suis très-curieux d'entendre cet orches-
» tre-là !

» — Par exemple, » reprend madame Montrésor, « Benoît ne dit pas les figures en sifflant; mais nous » les savons, et c'est toujours la même chose... » Allons... Benoît... quand vous voudrez, mon gar- » çon... Messieurs, invitez vos dames... Chéri... vous » savez que vous faites danser la nièce de M. Cour- » tois. »

Le grand Benoît monte sur une chaise et se met à siffler un *pantalon*. La société de Bréville se sent prise d'une envie de rire qu'elle ne peut réprimer; cependant on se met en place. Victor a pris la main d'Emma, et Ernestine n'a pas osé refuser le comte qui, pour la rareté du fait, veut danser au sifflet.

Le fils de la laitière a des poumons extraordinaires; il siffle tout un quadrille sans se reposer. Les danseurs ont d'abord quelque peine à se faire à cette musique; mais, avec un peu de bonne volonté on danserait au son d'un cornet à bouquin. Bientôt plusieurs familles de Gizy viennent augmenter le nombre des danseurs. Pour donner un peu plus de force à l'orchestre, un des commis voyageurs fait le tambourin sur son chapeau, et un autre imite la clarinette en se mettant des feuilles de lilas dans la bouche.

Le comte, qui n'a dansé que pour la forme, se promène dans le jardin avec M. de Noirmont. Ernestine s'assied près du bal, mais elle ne veut plus danser : Victor même est refusé. « Faites danser made- » moiselle Emma, » lui dit Ernestine avec douceur, mais sans pouvoir réprimer un profond soupir ; elle « peut bien me remplacer... Il y a déjà long-temps » qu'elle occupe une place... où je croyais rester » plus long-temps. — Que voulez-vous dire, ma- » dame ? » répond Victor en cherchant à déguiser son embarras. « — Rien... pardonnez-moi ces mots... » En vérité, c'est malgré moi qu'ils me sont échap- » pés... Je vous en prie, dansez avec elle. Tenez, » elle vous attend... »

En effet, la nièce du comte aimait beaucoup mieux danser avec Victor qu'avec les autres cavaliers, qui tous sentaient la province d'une lieue. D'ailleurs, depuis son séjour à Bréville, Emma s'est habituée à voir Victor sans cesse auprès d'elle ; quand il n'y est pas, elle le cherche des yeux.

Quoique les paroles d'Ernestine l'aient profondément ému, Victor retourne près d'Emma. Il est à la fois triste et content : il est heureux de danser, de causer avec la nièce du comte ; il se sent affligé de la tristesse qu'il a lue dans les yeux d'Ernestine, tristesse dont au fond de l'ame il sent bien qu'il est l'auteur. C'est une situation embarrassante que celle d'un homme entre une femme qu'il aime encore un peu et une autre qu'il commence à aimer beaucoup. Malgré tout le désir que l'on a de ménager ces deux amours, le nouveau fait toujours pencher la balance.

Dufour s'est risqué : il a invité mademoiselle Clara ; celle-ci a accepté son invitation de l'air le plus gracieux, et bientôt ils sautent et se balancent tous deux avec tant d'accord et d'abandon qu'on ne croirait jamais que c'est sous le lit de sa danseuse que Dufour a passé trois heures. Alors seulement M. Pomard cesse de regarder son tilleul.

Chéri fait circuler des rafraîchissemens et du punch ; ce sont ses amis de Paris qui ont fait le punch, et ils n'ont pas ménagé le rhum. Benoît a déjà sifflé six contre-danses. Comme il ne met presque pas d'intervalle entre les quadrilles, les danseurs sont en nage, et on se jette sur le punch, parce que c'est plus sain. Chéri en offre à chaque instant un verre à Sophie. Et Dufour dit à mademoiselle Clara : « M. Montrésor veut étourdir sa
» femme, afin d'avoir un peu de liberté pendant le
» restant de la soirée. »

Saint-Elme ne danse pas, mais il a pris plusieurs verres de punch. Petit à petit il s'est laissé aller à ses anciennes habitudes. Se trouvant entouré de gens près desquels il sent qu'il n'a qu'à vouloir, il est redevenu beau parleur, railleur, gouailleur même ; il lance des complimens impertinens aux dames, des épigrammes aux danseurs, et rit au nez de tout le monde en s'écriant : « C'est charmant ! c'est une
» fête délicieuse !... Quand je retournerai à ma terre,
» je veux que tous mes paysans sifflent comme ce
» gaillard-là !... »

Mais au milieu d'une poule les danseurs restent la jambe en l'air... l'orchestre n'a plus de vent. Benoît se démanche en vain la mâchoire... le sifflet ne vient plus.

« Ah ! mon Dieu ! » dit Sophie, « qu'est-ce qu'il
» y a donc ?... Eh bien ! Benoît... mon garçon...

» qu'est-ce qui vous prend?... nous ne vous entendons plus... Ah! mon Dieu!... pourvu que ça lui » revienne... Croyez-vous que ça va revenir?...

» — Attendez!... attendez! » s'écrie M. Grossillot, « je vais lui rendre le souffle, moi... Tenez, mon » ami, avalez-moi cela, et je vous réponds que vous » sifflerez comme un serpent à sonnettes! »

M. Grossillot présente au gros garçon un grand verre de punch : Benoît le saisit; mais, trop empressé de boire pour retrouver son instrument, Benoît avale de travers; loin de pouvoir siffler, il étouffe, il étrangle, il ne peut plus que tousser; il faut qu'on aille lui chercher de l'eau. Le bal est suspendu, au grand déplaisir des danseurs, et les commis voyageurs se remettent à faire des tours de force.

Enfin le pauvre siffleur a tant bu d'eau que sa toux se calme. On se remet à la danse, mais cela ne va plus comme au commencement. Benoît s'interrompant à chaque instant pour tousser, les danseurs sont continuellement en suspens.

Pour laisser Benoît se reposer quelque temps, M. Grossillot propose de chanter une walse, que ses amis accompagneront avec le chapeau et les feuilles de lilas.

La proposition est acceptée. Le hasard veut qu'il y ait une excellente walseuse parmi les habitantes de Gizy. Saint-Elme, qui se prétend un des meilleurs walseurs de France, remarque la légèreté de la jeune personne avec laquelle Chéri essaie en vain de tourner pendant que sa femme est allée couper de la brioche. Saint-Elme ne peut résister à l'envie de faire admirer ses graces; il arrête le couple, repousse Chéri, et s'empare de sa walseuse en disant: « Monsieur Montrésor, vous ne savez pas walser... » et je vois que mademoiselle ira très-bien... vous » allez me voir la conduire... Prenez une leçon! » Et Saint-Elme, entourant la jeune personne de ses bras, s'éloigne en tournant légèrement avec elle. Tout le monde admire la grace de ce monsieur, qui, malgré le bandeau qui couvre sa tête, conduit si bien sa walseuse. Saint-Elme entend les éloges qu'on lui prodigue; il se pique, il veut montrer tout son talent; il ne suit plus le cercle tracé; il tourne avec sa walseuse autour d'un buisson, voltige derrière un massif d'arbres, puis reparaît et passe dans le monde sans jamais se cogner contre personne, et les applaudissemens augmentent, et madame Bonnifoux s'écrie : « Cet homme-là walserait sur une boule » de loto! »

Mais en passant avec sa walseuse sous un marronnier, Saint-Elme n'a pas assez baissé la tête: une branche l'accroche; il y laisse le bandeau qui lui couvrait un œil et une partie du visage.

Saint-Elme s'est arrêté; il court à l'arbre. Dufour a décroché le bandeau noir, et il le présente au bel homme en lui disant : « Ha çà! mais il me semble » que vous êtes guéri... Pourquoi diable portez-vous » cela?... Je ne vous vois aucune cicatrice...

» — Pardonnez-moi... pardonnez-moi, » répond Saint-Elme en s'empressant de replacer le bandeau sur sa tête. « Oh! je souffre encore beaucoup! et mon » œil ne peut supporter la lumière. »

En ce moment, Saint-Elme aperçoit le comte de Tergenne qui était arrêté à quelques pas et le regardait d'une façon très-expressive. Le beau walseur ne se sent plus envie de continuer; il reconduit sa walseuse et va s'asseoir à l'écart.

Benoît ne sifflant plus sans tousser, la fête ne se prolonge pas tard. A onze heures chacun se retire, et la société retourne à Bréville. Là on cause quelque temps du singulier bal auquel on vient d'assister, puis on se dit bonsoir.

M. de Tergenne a fait semblant de prendre le corridor qui conduit à son appartement; mais bientôt il revient sur ses pas, monte vivement l'escalier qu'a pris Saint-Elme, et le rejoint au moment où celui-ci va entrer dans sa chambre.

« Un moment, monsieur! » dit le comte en se plaçant devant Saint-Elme; « j'ai quelque chose à » vous dire... »

Le ton du comte était plus que sévère. Saint-Elme tâche de cacher le trouble que lui cause cette brusque apparition et de répondre d'un air aimable :

« Comment, monsieur le comte, vous avez quelque » chose à me dire!... je suis trop heureux... si je puis » vous être agréable...

» — Quittez ce ton qui ne peut plus m'en imposer,... reprenez votre voix ordinaire; je vous ai » reconnu... vous êtes Souvrac... — Souvrac! que » voulez-vous dire?... — Je vous répète que vous » êtes le Souvrac qui m'a volé à Bagnères;... ce bandeau ne peut plus vous servir à rien,... il vous est » inutile maintenant. »

En disant ces mots M. de Tergenne arrache et jette à terre tout le taffetas dont Saint-Elme couvrait son visage. Le beau monsieur reste confondu, immobile... Le comte reprend :

« Par égard pour ce jeune Armand, qui vous nomme » son ami, et pour les habitans de cette maison que » vous avez indignement abusés, je veux bien ne pas » faire d'éclat. Demain, dès le matin, je pars pour » quelques jours; à mon retour que je ne vous re- » trouve plus au sein d'une honnête famille, qui rou- » girait de honte si elle savait quel est le misérable » qu'elle a reçu! »

Saint-Elme a tiré son mouchoir, cligné des yeux, pincé sa bouche, et il répond d'un ton piteux :

« Monsieur le comte, je ne chercherai plus à fein- » dre;... mais croyez que... depuis huit ans,... par » une conduite irréprochable, j'ai réparé quelques » erreurs de ma jeunesse,... et que jamais...

» — C'est assez!... vous m'avez entendu : à mon » retour, ne soyez plus ici;... que les personnes qui » demeurent à Bréville n'entendent plus parler de » vous, sinon je vous fais arrêter. »

Le comte s'éloigne brusquement après avoir dit ces mots. Saint-Elme est demeuré quelques instans interdit; mais bientôt il rentre dans sa chambre en murmurant : « Ah!... tu me paieras cher cette mau- » dite reconnaissance! »

* * *

# CHAPITRE XXIII.

## LE VOL.

Le comte est parti de grand matin; il espère n'être que huit jours absent; il doit rapporter la somme qui le rendra propriétaire du domaine de Bréville. Dufour dit à Victor : « Je crois qu'il nous faudra » enfin partir... nous aurons fait un assez long séjour » ici... — Hélas! pourquoi ne sommes-nous pas » partis plus tôt! » répond Victor en soupirant.

Cinq jours après le départ du comte, Saint-Elme, qui s'est débarrassé de son bandeau, annonce à la compagnie son départ pour le lendemain. Tout le monde, excepté Armand, reçoit cette nouvelle avec une satisfaction que l'on ne cherche même pas à dissimuler.

« Quoi ! Saint-Elme, tu veux me quitter? » dit le frère d'Ernestine en regardant son ami avec surprise; « ne peux-tu attendre quelques jours?... alors

» moi-même je quitterai cette maison qui va devenir » la propriété de M. de Tergenne; nous retournerons ensemble à Paris...

» — A Paris! » s'écrie monsieur de Noirmont; « comment, Armand, vous songez déjà à retourner » à Paris!...

» — Mon cher Armand, » répond Saint-Elme d'un ton patelin, « si tu m'en crois, tu ne quitteras » pas ta chère famille!... Moi, je me repens d'avoir » si long-temps abandonné la mienne... J'ai négligé » mes affaires,... perdu de l'argent;... maintenant » je veux vivre autrement... Je te conseille de devenir » sage aussi!... »

Armand ne répond pas; il quitte le salon avec humeur. Saint-Elme le suit, le rejoint dans le jardin, et lui dit en riant :

« Es-tu bien édifié du sermon que je t'ai fait? » — Oh! j'ai bien vu que tu te moquais de moi! — » Je devais parler ainsi devant ta famille. — Ton » départ... — Est indispensable... D'ailleurs, je » m'ennuie de demeurer avec des gens qui me parlent à peine... Sans toi, il y a long-temps que je » serais loin... — Mais quelques jours encore... — » Viens... viens dans le bois, nous y causerons plus » librement; j'ai beaucoup à te parler. »

Saint-Elme prend le bras d'Armand; tous deux sortent et s'enfoncent dans les bois qui entourent Bréville. Arrivés dans un endroit bien sombre, bien éloigné des chemins, Saint-Elme s'arrête et dit à Armand : « Parlons maintenant : quels sont tes projets?... que vas-tu faire avec les vingt mille francs

» que ton aimable beau-frère va te donner?... — Je
» n'en sais rien... Tu penses bien d'abord que je ne
» veux pas rester avec eux... — Comme ce serait
» gentil, à ton âge... passer sa vie en famille!... Il
» faut retourner à Paris, car il n'y a que Paris pour
» des hommes comme nous... — Mais j'y dois trente
» mille francs... j'y puis être arrêté en arrivant. —
» Je sais tout cela... Oh!... depuis plusieurs jours, je
» réfléchis à ta position... Il est impossible que tu te
» tires d'affaires avec vingt mille francs.—Hélas! oui,
» cette idée m'accable... me désole!... — Fi donc!
» est-ce que les gens d'esprit doivent jamais se désoler! et, Dieu merci, nous avons de l'esprit... plus
» que toute ta famille!... Sais-tu ce qu'il te faudrait?
» les quatre-vingt mille francs que cet aimable comte
» est allé chercher pour payer ta maison. — Sans
» doute!... avec cette somme je pourrais reparaître
» dans le monde... payer mon créancier... et ressaisir la fortune; car enfin, avec cinquante mille
» francs devant moi, il est impossible que je ne
» trouve pas une heureuse veine. — C'est impossible!... et tu la trouverais... Eh bien! mon cher,
» puisque ces quatre-vingt mille francs peuvent te
» sauver... te rendre au monde, aux plaisirs, il faut
» les avoir...—Les avoir!... comment?... qui diable
» veux-tu qui me les donne? — Il faut les avoir,
» te dis-je. Si le hasard... mêlé d'un peu d'adresse...
» nous faisait trouver le porte-feuilles que le comte
» va rapporter... — Trouver!... — Oui... trouver
» dans sa poche... — Ah! Saint-Elme... que dis-tu
» là?... Je n'ose te comprendre... — C'est que tu ne

» vois pas bien la chose... car enfin ces quatre-vingt » mille francs, pourquoi le comte les apporte-t-il? » pour payer ta maison, donc c'est à toi qu'ils de- » vraient revenir. — Mais puisque la maison est à » mon beau-frère à présent... — Bah! parce qu'il » t'a donné quelques bagatelles... quelques mille » francs dessus... Entre parens, il peut bien t'avoir » fait ce cadeau-là. Je te soutiens que les quatre- » vingt mille francs te reviennent. Mais comme tous » ces gens-là ne comprendraient peut-être pas mon » raisonnement, il s'agit de te faire avoir cette » somme sans qu'ils le sachent... Je m'en charge, si » tu veux me seconder un peu. Oh! si je pouvais » agir seul, je ne te demanderais pas ton avis. — » Saint-Elme... tu me fais frémir...—Frémir!... tout » ça ce sont des mots!... Veux-tu ou non les quatre- » vingt mille francs? — Je les voudrais bien... mais » par des moyens honnêtes... — Trouves-en si » tu peux!... — Et comment donc espérerais-tu » avoir cette somme? — Je vais demain faire mes » adieux; au lieu de partir, je viendrai me loger chez » un paysan... Pas chez Jacques, on pourrait y aller » et m'y voir... mais de ces côtés... tiens, chez un » bûcheron qui demeure au bout de ce sentier... là, » à gauche... Je m'habillerai en paysan... je mettrai » une blouse, un grand chapeau... oh! je sais me » déguiser!... J'aurai pour toi un costume sembla- » ble.... Tu viendras me dire quand le comte annon- » cera son retour. Il doit aller à Montcornet, où il » a de l'argent à toucher... Oh! j'ai fort bien retenu » ce qu'il a dit... Ensuite il ira à Sissonne, et de là

» il doit revenir à pied en se promenant... Viens m'avertir, c'est tout ce que je te demande... — Non,
» Saint-Elme, non... je te devine... un vol! quelle
» horreur!... je n'y consentirai jamais... — Non,
» pas un vol, une surprise... une scène que je préparerai... Je te jure que le comte n'y verra que du
» feu... En tous cas, tu ne seras là que pour la représentation... je saurai agir... — Non, te dis-je,
» jamais... — Alors, va au diable... et n'espère plus
» retrouver ce que tu as perdu!... On veut rendre
» service aux gens et ils nous refusent!... Refuser le
» prix de sa maison!... le laisser donner à un beau-frère! quelle sottise!... Après tout, tu n'emporteras pas la maison; par conséquent le comte ne
» perdra rien... C'est donc simplement soixante
» mille francs que tu fais perdre à ton beau-frère...
» Il est assez riche pour perdre cela... — Ah! laisse-moi; je n'ai déjà que trop suivi tes conseils!... »

Armand retourne à Bréville; Saint-Elme le suit sans lui reparler. Le lendemain il fait ses adieux à la société, adresse des complimens aux dames, qui ne lui répondent pas, va pour prendre la main de M. de Noirmont, qui retire la sienne, et frappe sur l'épaule de Dufour en disant : « Gardez-moi toujours votre
» petit tableau, je vous en prie; je me fâche, si vous
» le vendez à d'autres. »

Enfin il part, en annonçant qu'il prendra la voiture à Laon; mais, en pressant la main d'Armand, il lui dit à l'oreille : « Je ne vais pas loin... tu me
» trouveras dans le bois à l'endroit où nous avons

» causé hier... J'espère, au moins, que tu viendras » me voir. »

M. de Noirmont ne cache pas la satisfaction que lui fait éprouver le départ de Saint-Elme. Il profite de cette occasion pour essayer de faire un peu de morale à son beau-frère; celui-ci ne semble pas l'écouter. L'air sombre, le regard fixé vers la terre, Armand est fortement préoccupé; tout à coup il s'écrie : « Quand doit revenir M. de Ter- » genne?

» — Mais avant peu, je pense... — Mon oncle m'a » promis de m'écrire quand il sera à Montcornet, » dit Emma; « ce n'est pas loin d'ici; il doit y aller en » revenant de Paris. — C'est à neuf lieues tout au » plus, » reprend M. de Noirmont. « Puis il y a des » voitures qui conduisent jusqu'à Sissonne... nous » pourrons aller au-devant de monsieur votre oncle...
» — Oh! il ne le veut pas... mais c'est égal, si madame » de Noirmont veut bien y venir, nous irons tou- » jours... Vous viendrez aussi, n'est-ce pas, mon- » sieur Dalmer? »

Victor s'incline sans répondre. Ernestine les regarde tous deux en répondant : « Oui, nous irons... » car je n'ai plus que peu de temps à rester dans » ce pays, et j'aime à le parcourir encore... Cela me » rappellera... mes promenades de cet été.

» — Ah! madame! pourquoi dites-vous que vous » n'avez plus que peu de jours à rester dans ce pays... » Est-ce que vous pensez à vous en aller?... ce serait » bien mal... mais certainement mon oncle ne le » souffrira pas... Monsieur de Noirmont, n'est-ce pas

» que vous n'emmènerez pas madame de bien long-» temps?

» — Mes affaires me rappelleront à Mortagne, ma-» demoiselle; mais si ma femme désire rester encore » quelques semaines avec vous, je suis bien loin de » m'y opposer. — Ah! vous resterez, madame. — » Non, mademoiselle, non; malgré le plaisir que je » goûte avec vous, je suivrai mon mari... Puisque je » dois quitter cette maison, je crois que le plus tôt » sera le mieux. »

Emma n'ose insister; elle voit Ernestine si triste qu'elle craint d'avoir dit quelque chose qui lui ait fait de la peine. Victor se tait; il souffre aussi; il se reproche toutes les peines qu'il cause à une femme qui, sans lui, jouirait encore de cette existence calme, douce, qui semblait devoir être à jamais son partage; il sent en ce moment que les hommes se jouent trop légèrement du repos, du bonheur de celles qui ont le malheur de leur plaire, et que souvent ils ne laissent que des larmes là où ils n'ont cherché que le plaisir.

Armand a quitté le salon. Il va se promener au fond des jardins. Il marche avec agitation; il presse ses pas; il semble vouloir se soustraire aux pensées qui l'assiégent. Parfois il s'arrête et porte la main à son front en murmurant : « Mais comment faire?... » que devenir?... La vie que je mène ici m'est insup-» portable... Cependant... jamais je ne consentirai... » Oh! le projet de Saint-Elme est affreux!... mais » il ne l'exécutera pas... d'ailleurs c'est impos-» sible... »

Le jeune homme rentre dans sa chambre; ce que Saint-Elme lui a dit revient sans cesse à sa pensée. La nuit, il ne goûte pas un moment de repos. Le lendemain il se rend chez Jacques dans l'espoir qu'auprès de la jeune fille il trouvera un peu de calme; mais c'est en vain qu'il veut se distraire : même à côté de Madeleine, le souvenir des quatre-vingt mille francs le poursuit; il ne rêve, il ne songe qu'à cet or qui fond si vite dans ses mains.

Madeleine regarde le jeune homme avec inquiétude et lui dit : « Qu'avez-vous donc, monsieur Armand? » vous semblez plus triste qu'à l'ordinaire. — Je » n'ai rien... rien de nouveau. — Oh! si... vous avez » du chagrin... mais j'en devine le motif : votre sœur » me l'a dit. — Comment! que vous a dit ma sœur? » — Que votre propriété allait être vendue à un » étranger... Vendre la maison où l'on est né!... ah! » cela doit faire bien de la peine... — Oui, Madeleine... en effet... cette vente m'occupe sans cesse. » — Mon Dieu! que n'ai-je été riche!... Je voudrais » tant vous voir heureux... Oh! oui, je vous aime » bien!... et je ne rougis pas de cet amour-là... il » est si pur!... Ah! vous ne me croyez pas peut-être!... » mais la pauvre Madeleine aurait donné sa vie pour » vous et votre sœur.

» — Bonne fille!... je vous crois... mais vous ne » pouvez rien changer à mon sort... Adieu! Madeleine, » adieu! »

Armand s'est éloigné de la maison du garde; il se rend à l'endroit du bois où la veille il s'est reposé avec Saint-Elme. Un homme mal vêtu est assis sur un tronc d'arbre. Armand va passer sans s'arrêter. Cet homme l'appelle... C'est Saint-Elme qui a barbouillé son visage, jauni sa peau, rasé une partie de ses sourcils, et s'est rendu tellement méconnaissable qu'Armand est quelques instans avant de le reconnaître.

« Comment me trouves-tu ? » dit Saint-Elme. « — » C'est incroyable ! — J'ai joué la comédie ; je sais » me grimer ; et, si je l'avais osé, chez vous certes le » comte ne m'aurait pas reconnu. — Comment ? — » N'importe ! Quand arrive-t-il ton acquéreur ? — Je » n'en sais rien... Je pense que tu as renoncé à ton » projet ? — Non, mon cher, je veux te servir malgré » toi... — Tu l'espères en vain. On doit aller au-devant » du comte jusqu'à Sissonne dès qu'il annoncera » son retour. »

Saint-Elme frappe la terre avec fureur, puis reste quelques instans en méditation... enfin il reprend : « Si tu veux me seconder, je suis encore certain de » réussir... Tu m'ouvriras une des portes du jardin » dont tu as toujours la clef sur toi... Je m'introduirai » dans ta chambre... je m'y cacherai... ensuite...

» — Non... non... te dis-je !... n'y compte pas... » Adieu !... je ne veux plus t'entendre. »

Armand s'enfuit à travers le bois ; il sent sa faiblesse, et craint d'écouter celui qui lui a déjà fait faire tant de fautes, et qui maintenant veut le pousser au crime. Il se promet de ne plus revoir Saint-Elme. Il rentre, et s'enferme dans sa chambre où il passe toute la journée. Le lendemain il ne descend de chez lui qu'au moment du dîner. Il apprend alors qu'on a reçu dans la matinée une lettre du comte. Il est à Montcornet, et annonce son retour pour le lendemain.

« Ainsi, » dit la jeune Emma, « demain matin » nous irons au devant de mon oncle, n'est-ce pas, » madame? puisqu'il doit quitter la voiture à Sissonne.—Oui, » dit Ernestine, « aussitôt après le » déjeuner nous nous mettrons en route. »

Armand se sent soulagé en apprenant que le comte ne reviendra pas la nuit par les bois. Après le dîner, il sort, et cette fois il n'hésite pas à se rendre à l'endroit où il a l'habitude de trouver Saint-Elme.

On est au mois de septembre; les jours sont courts, les nuits deviennent fraîches; il commence à faire sombre, lorsque Armand rencontre Saint-Elme. Il lui apprend le retour du comte pour le lendemain, et la partie projetée par les dames.

« Eh bien! ne pensons plus à cette affaire, » dit Saint-Elme; « je voulais t'obliger... tu ne le veux » pas... à ton aise... Touche tes vingt mille francs... » Demain, je partirai pour Laon... Je quitterai d'a» bord ce costume, et je t'attendrai pour retourner » ensemble à Paris... où je désire que tu échappes à » ton créancier. »

Armand fait divers projets pour son retour à Paris. Tout en causant, ces messieurs ont marché à travers le bois. Bientôt Saint-Elme s'arrête en s'écriant :

« Nous voilà tout près de la maison du garde... » Oh! je ne veux pas y entrer... je ne veux pas que

» Jacques me voie sous ce costume... Il m'a rencontré une fois dans le bois et regardé avec attention... » mais il ne m'a pas reconnu... »

Armand se dispose à retourner sur ses pas lorsque Saint-Elme le retient par le bras en disant à demi-voix : « Attends... attends... Qui est-ce qui entre » chez le garde?... Oh ! pour le coup, c'est la fortune qui nous l'envoie... Tiens, vois toi-même.— » Grand Dieu ! c'est le comte de Tergenne...— Je ne » veux plus m'en aller maintenant... Le comte chez » Jacques !... Il ne veut sans doute que se reposer un » instant... et dans quelques minutes il fera tout-à-fait nuit...— Ah ! Saint-Elme, penserais-tu encore...— Silence!... et ne bougeons pas. »

C'est bien M. de Tergenne, qui, après avoir examiné la maisonnette du garde, vient d'entrer chez Jacques, qui est alors assis dans un salle basse, à côté de Madeleine.

« Peut-on se reposer quelques instans chez vous? » dit le comte en s'arrêtant sur la porte de la maison.

« — Oui, monsieur, oh! tant que vous voudrez... » et vous rafraîchir même.— Je vous remercie, je » ne désire que me reposer. — Asseyez-vous, monsieur... Madeleine veux-tu nous donner de la lumière; voilà le jour qui baisse.— Oui, mon ami. »

La jeune fille revient bientôt avec une lumière; alors le comte s'écrie : « Je ne me trompe pas!... c'est » la jeune fille que j'ai rencontrée il y a quelques » jours dans la plaine de Gizy... sous le vieux chêne. » — Oui, monsieur, c'est moi... je vous reconnais » bien aussi. »

Le comte regarde ensuite Jacques pendant longtemps, si bien que le garde s'écrie, avec sa brusquerie ordinaire :

« Est-ce que monsieur me reconnaît aussi? — » Mais... ce serait possible...— Moi, je ne reconnais » pas monsieur.— Je le crois. Vous êtes Jacques... » l'ancien laboureur qui demeurait à Gizy? — C'est » moi-même... et monsieur?...— Je suis ami de M. de » Noirmont, et je viens d'acheter la maison qui ap» partenait au marquis de Bréville.

» — Ah! c'est monsieur qui a une nièce... bien » jolie!... » s'écrie Madeleine; puis elle baisse les yeux comme honteuse de ce qu'elle vient de dire. Le comte la regarde en souriant et répond : « Oui, mon » enfant, j'ai une nièce fort jolie... mais comment » savez-vous cela?

» — C'est madame de Noirmont qui me l'a dit.— » Vous connaissez madame de Noirmont?— Oui, » monsieur. »

Madeleine n'en dit pas davantage; elle va prendre son ouvrage et se met à travailler. Le comte reporte ses regards sur Jacques; il éprouve une secrète jouissance à revoir le paysan, dont les traits fortement prononcés ont peu souffert des atteintes du temps.

« Est-ce que monsieur vient de Bréville mainte» nant? » dit Jacques au bout d'un moment. — « Non, j'y retourne au contraire. J'ai été passer deux » jours à Paris... puis j'avais affaire à Montcornet, » à Sissonne... On ne m'attend que demain chez » M. de Noirmont; je le surprendrai en arrivant ce » soir... — Et monsieur va devenir propriétaire de

» la maison de feu M. de Bréville? — Oui, mon
» ami. »

Jacques pousse un soupir; Madeleine en fait autant. Le comte les regarde et reprend : « On dirait
» que cela vous fait de la peine... — Dam', monsieur, ça fait toujours de la peine de voir une
» maison changer de maîtres... — Vous avez connu
» le marquis de Bréville ? — Pas tant le marquis que
» sa femme... celle-là faisait du bien à tout le monde
» dans le pays... — Le marquis n'avait-il pas épousé
» mademoiselle Jenny de Lucey? — C'est ça même...
» la bonne, la douce Jenny.... Est-ce que monsieur
» l'a connue? — Non... mais une parente que j'ai
» eue dans ce pays m'a souvent parlé d'elle avec éloges, et elle épousa le marquis de Bréville par inclination.... — Oh! que non pas... la pauvre demoiselle en avait une autre dans le cœur.... et
» malheureusement pour un mauvais sujet... vous
» savez, de ces beaux freluquets du grand monde...
» qui se moquent autant de séduire une fille que
» moi de boire un verre de vin!... J'avais découvert
» tout ça... En se promenant dans les champs, on
» voit ben des choses... et puis mamselle Jenny me
» choisissait quand elle avait une commission à faire
» faire.... Bref, le beau jeune homme partit.... on
» ne le revit plus!... mamzelle Jenny pleura longtemps... ce n'est pas que je veuille dire qu'elle eût
» rien à se reprocher!... mais enfin son père lui ordonna d'épouser le marquis de Bréville, et elle
» obéit. »

Le comte a écouté Jacques en tenant ses yeux baissés. Lorsque le paysan a fini, il lui fait d'autres questions sur Jenny. Jacques aime à parler de feu la marquise, il entre dans mille détails qui lui rappellent le temps passé. M. de Tergenne ne se lasse pas d'entendre Jacques ; et celui-ci est flatté du plaisir que l'étranger semble éprouver à l'écouter.

Cette conversation se prolonge depuis fort longtemps. Madeleine écoute en travaillant; mais souvent elle regarde l'étranger, et elle s'étonne de l'intérêt qu'il prend à entendre Jacques.

« Cette jeune fille habite avec vous? » dit le comte en regardant Madeleine. « Je crois me rappeler » qu'elle m'a dit n'avoir plus de parens... Vous l'avez » recueillie; cela fait votre éloge, Jacques. — Oui, » monsieur, Madeleine est orpheline, et elle est » venue demeurer avec son vieil ami... qui est trop » heureux de pouvoir lui tenir lieu de tout ce qu'elle » a perdu... mais je veux que vous vous rafraîchissiez, monsieur. »

Le garde est allé chercher du vin, des verres; le comte ne veut pas lui refuser de boire avec lui. En buvant, Jacques parle encore, et son hôte, les yeux fixés sur les siens, ne perd pas une de ses paroles.

Le temps à passé, et aucune des trois personnes ne s'en est aperçue. Jacques ne parle plus de la jeune et belle Jenny; le comte reste plongé dans ses réflexions; le paysan n'ose le tirer de sa rêverie, il regarde Madeleine, et tous deux semblent se dire : « Qu'est-ce donc qui occupe tant cet étranger? »

Enfin le comte revient à lui; il tire sa montre et s'écrie : « Bientôt dix heures!... je croyais n'être ici

» que depuis un moment!... c'est que j'avais un
» grand plaisir à vous écouter, brave Jacques. —
» Pas plus que moi, monsieur, à parler du temps
» passé... mais vous arriverez bien tard à Bréville...
» — C'est vrai... vos bois sont-ils sûrs?... c'est que
» j'ai une forte somme dans mon porte-feuilles... —
» Dam', monsieur... il n'arrive guère d'événemens;
» mais depuis quelques jours j'ai vu rôder dans les
» environs un drôle qui avait une singulière mine...
» Si je le vois encore, je veux savoir ce qu'il fait par ici.
» Au reste, monsieur; pour que vous n'ayez rien à
» craindre, je vous accompagnerai jusqu'à Bréville.

» — Oh! merci... cela vous ferait rentrer trop
» tard... Je pense qu'on sera peut-être couché quand
» j'arriverai chez M de Noirmont... il faudra déranger,
» éveiller tout le monde. Si je couchais ici,
» est-ce que cela ne vaudrait pas mieux? et demain
» matin je m'en irai tout à mon aise. — Pardieu,
» monsieur, c'est bien facile; j'ai là-haut une chambre
» et un lit toujours à la disposition d'un ami. —
» Cela ne vous causera aucun dérangement? — Aucun,
» monsieur. — Alors j'accepte votre hospitalité...
» J'éprouve du plaisir, Jacques, à coucher
» sous votre toit... — C'est ben de l'honneur pour
» moi, monsieur... mais c'est drôle, vous me faites
» aussi l'effet d'une ancienne connaissance... — Dans
» quelques jours j'espère que vous viendrez me voir
» dans ma nouvelle propriété... et là... nous renouerons
» tout-à-fait connaissance. Mais il est tard,
» je ne veux pas vous empêcher de prendre du repos;
» moi-même je suis un peu las. Ma chère pe-

» tite, veuillez m'enseigner ma chambre. — Je vais » vous conduire, monsieur. — A demain, Jacques... » — Dam', monsieur, il est possible que je sois déjà en » course quand vous vous éveillerez. — N'importe, » nous nous reverrons toujours. »

Le comte serre cordialement la main de Jacques, qui est tout ému de l'intérêt que lui témoigne l'étranger. Madeleine partage l'émotion de Jacques, sans pouvoir s'en expliquer la cause. Elle conduit M. de Tergenne dans une chambre au premier, lui laisse une lumière, le salue avec respect et se retire; puis elle descend près de Jacques et lui dit : « Il a l'air » bien aimable, ce monsieur... C'est singulier comme » il paraissait avoir du plaisir à vous entendre parler » de ma bienfaitrice... Je l'aimerais rien qu'à cause » de cela. — Allons, mon enfant, ce monsieur nous » a fait veiller plus tard que de coutume. Couchez-» vous; je vais aller en faire autant. »

Le plus profond silence règne dans la maison du garde, où chacun est livré au repos, lorsque Madeleine est éveillée par un bruit subit. Elle se retourne dans son lit, ne sachant pas elle-même ce qui l'a éveillée; bientôt elle se rendort.

Au bout de quelques minutes, un bruit nouveau la réveille; il lui semble entendre marcher légèrement dans sa chambre; elle n'ose remuer, mais elle entr'ouvre les yeux; la fenêtre est ouverte, un homme est appuyé tout contre. Madeleine va pousser un cri d'effroi, lorsque, cet homme se retournant, la lune lui permet de voir son visage, elle reconnaît le jeune marquis de Bréville.

Madeleine ne sait que penser, que faire; bientôt des pas se font entendre, quelqu'un vient doucement par le fond et dit à Armand : « C'est fini… cela a » été tout seul… les clés sur les portes… j'en étais » sûr… partons. »

On saute légèrement par la croisée, on repousse la fenêtre, les volets, et le bruit a cessé depuis longtemps, que Madeleine écoute et frémit encore : « C'était Armand, » se dit-elle, « c'était bien lui… » qu'était-il donc venu faire ici… dans la nuit… avec » quelqu'un ?… Mon Dieu !… Qu'est-ce que cela » veut dire ?… »

Madeleine se lève, s'approche de la fenêtre qui est entre-bâillée ; elle se rappelle qu'avant de se coucher elle n'avait fait que pousser les volets sans les fermer, précaution qu'elle négligeait souvent, n'ayant jamais eu la moindre crainte des voleurs, et en poussant avec force, on a ouvert la fenêtre, mal fermée par une mauvaise espagnolette.

Madeleine referme sa fenêtre, ses volets; elle s'assied dans sa chambre; elle tremble encore, elle écoute toujours ; un moment elle pense à aller avertir Jacques, mais elle s'arrête en se disant : « C'était » Armand… je l'ai bien reconnu… mais que venait- » il faire? Mon Dieu, j'aurais dû le lui demander!… »

La jeune fille passe le reste de la nuit dans la plus cruelle agitation; elle s'est jetée sur son lit, mais elle n'a plus trouvé le repos ; mille pensées s'offrent à son esprit; elle n'ose s'arrêter à aucune, elle sent son cœur oppressé comme par un affreux pressentiment.

Le jour renaît; Jacques se lève, descend, prend son fusil, et sort en disant à Madeleine : « Notre » hôte dort toujours; faut pas l'éveiller, mon enfant; » je vas faire ma ronde dans le bois. »

Le garde est éloigné. Madeleine a toujours l'esprit frappé de ce qu'elle a vu et entendu dans la nuit; elle attend en travaillant le réveil de l'étranger.

Le comte ne tarde pas à descendre. « Bonjour, mon » enfant, » dit monsieur de Tergenne en apercevant Madeleine « Jacques est déjà sorti, je gage? — Oui, » monsieur. — Ma foi, j'ai dormi comme un ange » dans sa maison... — Ah!... vous n'avez pas été ré» veillé, monsieur... — Il y a long-temps que je n'a» vais si bien reposé. Mais vous, ma petite, se» riez-vous souffrante ce matin?... vos traits sont » altérés... — Ah! ce n'est rien, monsieur;... c'est » que j'avais eu peur... que vous ne fussiez pas bien » là-haut. — J'ai été fort bien, je vous le répète. » Adieu, petite Madeleine; il faut que je parte, car on » serait capable d'aller au-devant de moi... Dites » bien à Jacques que je le remercie de son hospita» lité... et que j'espère le revoir bientôt. »

Le comte quitte la maison du garde; Madeleine le suit des yeux, mais elle sent son cœur soulagé depuis qu'elle a reçu de l'étranger l'assurance que rien n'a troublé son sommeil.

◆

# CHAPITRE XXIV^e ET DERNIER.

## TOUJOURS MADELEINE.

Les habitans de Bréville viennent de se réunir pour le déjeuner. Les dames sont déjà habillées pour la promenade projetée. Armand descend au salon : sa figure est effrayante de pâleur, ses yeux expriment un sentiment de terreur continuel.

« Te voilà, mon frère, » dit Ernestine ; « on ne t'a » pas vu depuis hier dîner. — Non, je suis sorti... » j'ai été indisposé... je me suis couché de bonne » heure...— Tu as l'air malade en effet. — Oui, je » suis mal à mon aise.

» — La promenade vous fera du bien, monsieur de » Bréville, » dit Emma ; « il faut venir avec nous au-» devant de mon oncle. »

Avant qu'Armand ne réponde, Dufour s'écrie : « Voilà la promenade toute faite ; j'aperçois M. de » Tergenne qui entre dans la cour. — Vraiment !...

» ah ! mon oncle est cruel,... ne pas laisser le temps » d'aller au-devant de lui !... »

Le comte entre bientôt dans le salon. « Nous comp» tions aller à votre rencontre, » dit monsieur de Noirmont. « — Et moi, j'ai voulu vous éviter cette » peine ; d'ailleurs, vous ne m'auriez probablement » pas été chercher où j'étais : j'ai passé la nuit dans » votre voisinage...— Où donc cela? — Chez le garde » Jacques. — Comme mon oncle est aimable! au lieu » de revenir tout de suite nous voir, il couche chez » des paysans.— Ma chère Emma, j'étais bien aise de » causer avec ce Jacques... Tu ne peux pas compren» dre mes raisons. Enfin, il m'a donné l'hospita» lité pour la nuit.

» — Vous avez dû trouver chez lui une fille ? » dit Ernestine. « — Oui, madame, une jeune personne » qu'on nomme Madeleine et qui a l'air assez intéres» sant ;... mais je ne sais ce qui lui était arrivé ce ma» tin, elle était singulièrement troublée : il y avait » dans ses traits quelque chose d'extraordinaire... » Enfin, me voici. Grace au Ciel, j'ai terminé mes » affaires. Voyons, monsieur de Noirmont, nous » allons d'abord solder notre compte ;... j'ai là vos » quatre-vingt mille francs... — Vous me les don» nerez chez le notaire en prenant l'acte de vente. — » Qu'importe, chez le notaire ou ici ? j'aime autant » me débarrasser tout de suite de cette somme... »

Le comte fouille à sa poche et en tire un porte-feuilles. Armand s'est assis dans l'embrasure d'une croisée ; il feint de regarder la campagne.

M. de Tergenne ouvre son porte-feuilles en disant : « Savez-vous que si on m'eût volé dans le bois, on

» n'aurait pas fait une mauvaise journée? et si je...
» si... eh bien!...

» — Qu'avez-vous donc, monsieur le comte? vous
» pâlissez... » dit monsieur de Noirmont.

« — Mais, voilà qui est bien singulier;... je ne
» trouve plus mes billets de banque!... — O mon
» Dieu!...—J'ai beau regarder... Voici bien les trois
» lettres que j'avais aussi dans ce porte-feuilles...
» mais les quatre-vingt mille francs n'y sont plus...
» — Grand Dieu! on vous aurait volé?... Voyez,
» voyez donc dans votre poche... »

Le comte fouille dans sa poche; chacun l'entoure, on attend avec anxiété le résultat de ses recherches. Armand seul est resté dans l'embrasure de la fenêtre. Mais le comte se fouille en vain; il ne trouve pas ses billets. La consternation se peint sur tous les visages, lorsque le comte s'écrie :

« Attendez;... je me rappelle,... hier au soir, chez
» Jacques, lorsque je fus seul dans ma chambre,
» j'examinai divers papiers qui étaient dans ma poche; alors j'avais encore mes quatre-vingt mille
» francs, j'en suis bien certain : j'ai compté les billets pour m'assurer si en route je n'en avais pas
» perdu. Probablement qu'au lieu de les remettre
» dans mon porte-feuilles, je les ai laissés sur la table. Il faut bien que ce soit arrivé ainsi; car ce
» matin j'ai remis mon porte-feuilles dans ma poche,
» et ne me suis ni arrêté ni reposé pour venir jusqu'ici.

» — Ah! je respire, » dit Ernestine; « alors,
» monsieur le comte, vous n'avez rien à craindre,
» vous retrouverez votre argent.

» — En effet, » dit M. de Noirmont, « puisque » M. de Tergenne a compté hier ses billets chez » Jacques, ce n'est que là qu'il peut les avoir laissés, ou ce ne serait que là qu'il aurait été volé...

» — Volé!... Ah! monsieur, quelle pensée... et par » qui donc?...—Non, sans doute, » reprend le comte; « cela ne peut être arrivé que par mon étourderie;... » car prendre mes billets sans prendre le porte-» feuilles, vous conviendrez qu'il faudrait que le » voleur fût bien fin ou bien maladroit.

» — Allons vite chez Jacques, » dit M. de Noirmont; « je vais vous accompagner... — Et moi » aussi, » dit Dufour, « car ça m'a donné un coup » de marteau cet accident-là...

» — Je suis vraiment désolé, messieurs, de l'in-» quiétude que je vous cause;... mais je...

» — Ah! mon Dieu! M. Armand se trouve mal, » dit Emma.

Le jeune de Bréville était étendu sur sa chaise, et sa tête penchée en arrière semblait privée de vie. Les dames et Victor l'entourent.

« Il était déjà malade ce matin, » dit Ernestine; « quand vous avez annoncé la perte de vos billets, » cela lui aura fait impression.

» — Parbleu! ça m'a bien étouffé, moi, » dit Dufour.

« — Allez, messieurs, allez chez Jacques... Nous » aurons soin de mon frère; M. Victor nous aidera » à le conduire à sa chambre. — Oui, oui, courons » chez le garde, » dit M. de Noirmont.

Le comte se remet en route avec Dufour et M. de

Noirmont. Ils marchent très-vite et arrivent bientôt à la demeure du garde. Madeleine est assise devant la porte, la tête appuyée dans ses mains, et tellement absorbée dans ses pensées qu'elle n'entend pas venir du monde.

« Voici la jeune fille qui loge chez Jacques, » dit le comte. — « Oui, » dit M. de Noirmont, « c'est » Madeleine... Oh! je la connais... — Nous la con» naissons, » dit Dufour; « mais elle semble bien » rêveuse;... elle ne nous voit pas. »

Le comte frappe légèrement sur le bras de la petite en lui disant : « C'est encore moi, mon enfant. »

Madeleine lève la tête : en apercevant M. de Noirmont et Dufour avec son hôte de la veille, elle n'est point maîtresse d'un mouvement d'effroi.

« Ma chère amie, » dit le comte, « j'ai laissé ce » matin quelque chose chez vous... n'avez-vous rien » trouvé?

» — Non, monsieur... rien... » répond la jeune fille d'une voix altérée. « — Vous n'êtes peut-être pas » montée encore dans la pièce où j'ai couché? — » Pardonnez-moi, monsieur; j'ai tout rangé ce ma» tin dans la maison, comme c'est mon habitude.

» — C'est bien singulier!... Jacques est-il ici? — » Non, monsieur; il est sorti avant votre réveil et » n'est pas encore revenu... — Permettez-moi alors » d'aller moi-même visiter la chambre où j'ai passé » la nuit. — Oui, oui, montons, » dit M. de Noirmont.

Ces messieurs montent; Madeleine les suit. Le comte examine en vain partout ; les billets ne se trouvent pas.

« Qu'avez-vous donc perdu, monsieur ? » dit Madeleine. « — Quatre-vingt mille francs en billets de » banque que j'avais dans mon porte-feuilles... — » O ciel ! — Oui, » répond M. de Noirmont en fixant attentivement la jeune fille ; « et Monsieur le comte » les avait encore hier au soir ici... il les a comptés » avant de se coucher. — Ah ! mon Dieu !... est-ce » que... »

Madeleine n'achève pas ; elle est tremblante, elle ne peut plus se soutenir.

« — Est-il venu du monde... quelqu'un ici ce matin ? » demande le comte. — « Non, monsieur, » personne...

» — Aviez-vous, hier au soir, fermé la porte de » votre chambre ? » demande M. de Noirmont au comte.

« — Je n'y ai pas seulement pensé... Je ne suis » pas méfiant... D'ailleurs que pouvais-je craindre ?... » Oh ! je connais Jacques ; c'est un honnête homme.

» — Jacques... c'est possible... mais enfin... il ne » demeure pas seul ici... — Ah ! monsieur de Noirmont, que dites-vous... Calmez-vous, ma petite ; » je ne vous accuse pas... Voyez comme elle est tremblante...

» — Oui, oh ! je vois fort bien que, depuis notre » arrivée, elle semble éprouver une secrète terreur... » monsieur Dufour, est-ce que vous ne l'avez pas » observé comme moi ?

» — Si fait, » dit Dufour ; « j'avoue que cela m'a

» frappé... Je me suis dit : voilà une jeune fille qui » a quelque chose de singulier.

» — Et vous-même, monsieur le comte, vous » l'aviez aussi remarqué ce matin en la quittant... » vous nous l'avez dit à Bréville... — Messieurs, » c'est possible ; mais tout cela ne prouve rien... » Pauvre petite... rassurez-vous... elle n'a plus la » force de parler.

» — Monsieur le comte, » reprend M. de Noirmont, « aviez-vous parlé hier ici de la somme que » vous aviez sur vous? — Oui, je crois me rappeler... » En m'informant si le bois était sûr... j'ai dit... » Mais, encore une fois, où voulez-vous en venir? » — A vous faire retrouver ou rendre votre argent. » Ce qu'il y a de positif, c'est que vous l'aviez encore » hier soir ici, et les billets n'étaient plus ce matin dans votre porte-feuilles : donc c'est ici que » vous les avez laissés ou qu'on vous les a volés.

» — C'est aussi clair que deux et deux font quatre, » s'écrie Dufour.

« — Mademoiselle doit avoir trouvé les billets... ou » vu entrer depuis votre départ celui qui les a pris... » mais elle a avoué que personne n'était venu... qui » donc, si ce n'est elle, se serait emparé de cette » somme?... Allons, Madeleine, rendez à monsieur » le comte ce que vous avez trouvé ce matin dans sa » chambre... et il vous pardonnera... quoique à sa » place...

» — Je n'ai rien trouvé... rien... je le jure, » répond Madeleine en tombant à genoux. « Ah ! monsieur, vous pouvez me fouiller !... — Oh ! par-

» bleu, mademoiselle, je pense bien que vous n'avez » pas gardé cette somme sur vous... vous l'aurez ca- » chée, bien cachée sans doute, mais on saura vous » faire parler... vous allez à l'instant même nous » suivre à Bréville.

» — Monsieur de Noirmont, » reprend le comte, « je ne sais si je dois consentir... rien ne prouve que » cette jeune fille soit coupable... — Tout me le » prouve, à moi. Si elle est innocente, elle se justi- » tifiera... on retrouvera vos billets. Sortons et fer- » mons les portes de cette maison, afin que personne » ne puisse y entrer. Nous en donnerons la clef à ma- » demoiselle, qui la remettra elle-même au garde... » Monsieur Dufour, vous aurez la complaisance de » rester près de cette maison pour attendre le retour » de Jacques; vous lui direz ce que je me suis permis » de faire et le prierez de venir sur-le-champ à Bré- » ville... Venez, mademoiselle... — Ah! monsieur, » ne craignez pas que je fasse aucune résistance... je » vous suivrai... je ne chercherai point à me sauver! »

Malgré la répugnance du comte, on fait ce que veut M. de Noirmont. On sort de la maison, dont on ferme avec soin la porte; on donne les clefs à Madeleine, Dufour reste pour prévenir Jacques. La jeune fille marche en tremblant entre M. de Noirmont et M. de Tergenne; mais celui-ci a pitié de sa souffrance, et il la force à prendre son bras en lui disant : « Soutenez-vous sur moi, et ne tremblez » pas ainsi... Si vous êtes innocente, vous ne devez » rien craindre, et si vous êtes coupable j'empê- » cherai que vous soyez punie. »

On arrive à Bréville. Madeleine ne pleure plus, elle semble avoir retrouvé son courage; on la fait entrer dans le salon du rez-de-chaussée, où Armand, qui a repris ses sens, est encore, ainsi que les dames et Victor.

En apercevant la jeune fille, Ernestine s'avance pour l'embrasser; M. de Noirmont arrête sa femme, en lui disant : « De grace, madame, suspendez vos » témoignages d'amitié... vous saurez bientôt si ma- » demoiselle les mérite... Monsieur le comte n'a pas » retrouvé la somme qu'il a laissée chez Jacques... » Madeleine seule peut avoir trouvé cet argent... le » fait est incontestable... mais elle ne veut pas l'a- » vouer...

» — Ah! monsieur... que dites-vous! Madeleine » coupable d'une bassesse!... Non, je connais la » grandeur de son ame... elle est innocente... et je » serai toujours son amie. »

En disant ces mots, Ernestine s'élance vers la jeune fille, elle la presse dans ses bras, l'embrasse tendrement. Victor s'est aussi approché de Madeleine; il prend une de ses mains qu'il serre dans les siennes, en disant : « Et moi aussi, je suis sûr qu'elle n'est » pas coupable, et je serai son défenseur. »

Madeleine ne répond rien aux témoignages d'amitié de ses amis, elle n'est occupée que d'Armand qu'elle a aperçu dans le fond du salon, et dont le morne abattement contraste avec l'agitation de toutes les autres personnes.

« Madame, » dit le comte en s'adressant à Ernestine, « je n'accuse point cette jeune fille... j'ai

» cédé aux désirs de monsieur votre époux en l'amenant ici... mais j'espère que tout s'éclaircira.

» — Moi, monsieur le comte, » reprend M. de Noirmont, « je ne me laisse ni convaincre, ni » aveugler par l'enthousiasme de l'amitié; les faits » parlent : si mademoiselle n'a pas pris vos billets, » elle a dû voir entrer le voleur. Avez-vous vu » quelqu'un?... dites-le, alors on cherchera, on » s'informera...

» — Non... oh! non, monsieur, je n'ai vu personne!... » répond Madeleine en détournant ses yeux qui étaient fixés sur Armand.

« — Il me semble, monsieur, » dit Victor, « que vous devez, avant tout, attendre l'arrivée de » Jacques; peut-être a-t-il vu les billets, les a-t-il » serrés pour les rendre à monsieur le comte.

» — Il n'est pas probable qu'il eût fait cela sans » en dire un mot à mademoiselle pour qu'elle tranquillise son hôte; mais c'est ce que nous allons » savoir... car voilà ce Jacques qui arrive avec » M. Dufour. »

Jacques et Dufour entraient en effet dans la cour; la sueur ruisselait de leur visage. Le peintre accourt le premier dans le salon, et il entre en s'écriant :

« Voilà le garde! En apprenant ce qui s'est passé, » il a été furieux! mais quand je lui ai nommé monsieur le comte, il est devenu rouge, jaune, vert... » de toutes les couleurs... Il a enfoncé la porte, est » entré chez lui prendre... je ne sais quoi... puis m'a » suivi en disant des choses que je n'ai pas comprises. » Le voilà. »

Jacques vient d'entrer dans le salon, et, sans faire attention aux personnes qui sont là, il court à Madeleine, et la serre dans ses bras en s'écriant : « Pauvre » petite!... on vous soupçonne, on vous accuse!... » vous!... Mais, calmez-vous, mon enfant, me voilà...

» — Je me suis trompé, si vous rapportez les » billets, » dit M. de Noirmont. « C'est donc vous » qui les avez serrés par précaution?... Alors il fallait » avertir.

» — Allez au diable avec vos billets!... c'est bien » de cela qu'il s'agit maintenant!... Ah! oui... c'est » M. le comte Frédéric de Tergenne... je le reconnais » à présent... Monsieur le comte, il y a bien » long-temps que je désire vous rencontrer... mais » j'avais perdu cet espoir. J'ai à vous parler... à » vous seul... Messieurs et dames vous entendez ce » que je désire... Allez aussi, ma pauvre Madeleine!... » Mais ne tremblez pas... je vais m'occuper » de vous. »

Le ton singulier du paysan, la manière dont il regarde le comte, l'assurance qui brille dans ses yeux imposent à la société, qui se retire en silence, laissant M. de Tergenne seul avec le garde.

« Monsieur le comte, » dit Jacques après s'être assuré qu'ils sont seuls, « si je vous avais reconnu » hier en vous parlant de la pauvre Jenny et de son » séducteur, j'aurais pu vous en dire bien plus. » Vous êtes ce Frédéric que Jenny adorait?...

» — Oui... Jacques... et je mérite tous les repro» ches que vous m'avez adressés hier sans me recon-

» naître... j'abandonnai celle que j'avais séduite. Ma » conduite fut affreuse!...

» — Ah!... vous fûtes plus coupable encore que » vous ne pensiez... — Que voulez-vous dire?... — » Vous aviez cru ne délaisser qu'une jeune fille sé» duite... vous abandonniez une mère et son enfant!

» — Grand Dieu!... que dites-vous, Jacques?... » — Que peu de temps après votre disparition, l'in» fortunée Jenny s'aperçut qu'elle était enceinte; » qu'à force de précautions elle cacha sa faute à son » père; qu'elle mit au monde une fille... qui fut » nourrie chez une de mes sœurs, à Samoncey; » qu'ensuite, forcée par son père de se marier, elle » prit chez elle et éleva la petite Madeleine... — » Madeleine!... Ah! Jacques... il se pourrait?... — » Tenez, monsieur le comte, lisez cette lettre de feu » madame de Bréville; elle me la donna, en mou» rant, pour vous la remettre si jamais le destin me » faisait vous retrouver. »

Le comte prend la lettre, et lit en respirant à peine :

« Madeleine est ma fille et la vôtre, Frédéric; si » quelque jour Jacques vous retrouve et vous remet » cet écrit, ayez pour mon enfant plus de pitié que » vous n'en avez eu pour sa mère.

» Jenny. »

Le comte couvre la lettre de ses larmes en balbutiant : « Pauvre Jenny!... j'étais père!... et je me » croyais seul au monde!... et c'est Madeleine!...

» Ah ! quelque chose me parlait en secret pour elle !...
» Je veux la voir... je veux... »

Le comte a fait quelques pas. . il s'arrête comme frappé d'un souvenir pénible ; il porte la main à son front... hésite un moment, puis se dirige vers la porte en s'écriant : « N'importe ! c'est ma fille !... »

Jacques, qui a examiné attentivement M. de Tergenne, court à lui, et l'arrête : « Pardonnez-moi, » monsieur le comte, si je vous questionne ; mais » après avoir, pendant dix-huit ans, veillé sur votre » fille, je crois en avoir le droit. Quelles sont vos » intentions relativement à Madeleine ? — De la re» connaître publiquement, de la nommer ma fille...

» — Ah ! c'est bien cela ! » dit Jacques en prenant la main du comte, « et cela efface vos torts d'autre» fois !.. mais je ne veux pas que votre bonheur soit » troublé par les indignes soupçons qu'on a con» çus ; j'ai lu dans vos yeux ; le souvenir de l'action » que l'on a osé imputer à Madeleine vous a fait » mal... — Ah ! je ne la crois pas coupable !... — » Non, sans doute, elle ne l'est pas ; mais il ne suffit » pas que nous en soyons persuadés tous deux, il » faut que l'innocence de Madeleine soit prouvée à » tout le monde ; alors seulement vous la nommerez » votre fille. Je vous en supplie, monsieur le comte, » attendez quelques heures, peut-être quelques jours » encore... j'espère trouver votre voleur... — Com» ment ? — Oh ! je n'ai pas le temps de m'expliquer, » je ne veux pas perdre une minute, je repars... De » grace, attendez mon retour... je n'ai pas besoin de » dire que je vais me hâter... il s'agit du bonheur,

» de l'honneur de Madeleine!... Ah! morguenne!
» cette pensée doublera mes forces... »

Jacques n'en dit pas davantage; il n'écoute plus le comte, il sort du salon, passe comme un éclair à travers toutes les personnes qui sont dans l'autre pièce, ne regarde pas même Madeleine, et s'éloigne encore plus rapidement qu'il n'est venu.

Chacun se regarde avec surprise. Madeleine est inquiète, affligée de la brusque sortie de son ami.

« Qu'est-ce que cela veut dire? » demande Dufour. « — Rien de bon, » répond M. de Noirmont; « ce Jacques s'enfuit sans même parler à sa protégée... on finira par convenir que j'avais raison. »

Le comte paraît à l'entrée du salon. L'émotion qui l'agite, les larmes qui brillent dans ses yeux quand il s'approche de Madeleine, la manière singulière dont il l'examine, fortifient encore les soupçons de M. de Noirmont.

M. de Tergenne va s'asseoir près de la jeune fille; il prend une de ses mains qu'il garde dans les siennes. Madeleine est émue, attendrie... Chacun attend que le comte parle, mais il garde le silence et ne semble plus s'occuper du reste de la société; il est tout à ses souvenirs, à ses pensées. Le temps s'écoule. M. de Noirmont s'approche d'Armand, qui se tient toujours à l'écart, et lui dit tout bas : « Le
» comte voudrait, en témoignant de l'indulgence à
» Madeleine, l'amener à avouer sa faute; il n'y par-
» viendra pas... cette petite a une ténacité extraor-
» dinaire... il faut mettre fin à tout ceci. Si M. de
» Tergenne est trop faible pour punir, je ne dois pas

» l'être, moi ; je vais me rendre à Laon pour avertir » l'autorité.

» — Ah ! qu'allez-vous faire, monsieur ?... » répond Armand d'une voix sombre. « — Mon devoir. » — Eh bien !... laissez-moi ce soin... laissez-moi me » rendre à Laon à votre place... — Vous, Armand ?... » non, vous êtes indisposé. — Je me sens plus de » force maintenant... et c'est à moi de terminer cette » affaire... — Puisque vous le voulez... j'y consens... » mais partez sur-le-champ. — Oui... oui, monsieur, » tout sera bientôt éclairci. »

Armand se lève ; il jette un regard sur Madeleine, un autre sur sa sœur, puis sort brusquement.

Quelques instans s'écoulent ; le comte, qui tient toujours la main de Madeleine, s'aperçoit enfin de la tristesse qui règne autour de lui, de l'inquiétude qui se peint dans les regards de sa nièce, d'Ernestine et de Victor. Il sourit alors en disant : « Eh ! mon » Dieu ! quel sombre nuage est venu rembrunir tous » les fronts ! Je puis vous assurer cependant que » Jacques ne m'a pas donné de mauvaises nouvelles ; » bien au contraire... Vous, ma chère Madeleine, » ne soyez plus effrayée... encore quelques heures, » et vous verrez que, loin d'être votre juge, je suis » votre meilleur ami.

» — Monsieur le comte aurait-il des preuves de » l'innocence de mademoiselle ? » dit M. de Noirmont ; « alors il aurait dû nous tranquilliser... nous » les communiquer... je n'aurais pas envoyé mon » beau-frère à Laon... — Et pourquoi l'avez-vous

» envoyé à Laon, monsieur? — Comme M. le » comte se taisait... j'ai cru devoir... prévenir la justice. »

Le comte se lève et entoure Madeleine de ses bras, en s'écriant : « Quoi! monsieur, vous avez osé accuser Madeleine... vous voulez qu'on l'arrache de » mes bras... Ah! courez, monsieur, courez sur les » traces de votre beau-frère... empêchez qu'il ne » parle; il y va de mon honneur, de ma vie...

» — Mais, monsieur le comte... — Eh bien! je » saurai moi-même le rejoindre... et je vais... »

Le comte fait quelques pas pour sortir... un bruit soudain l'arrête ; c'est la détonation d'une arme à feu. Chacun se regarde avec inquiétude.

« Cela semblait partir de la chambre de M. Armand, » dit Dufour.

« — Serait-il arrivé quelque chose à mon frère!... » — Courons, » dit le comte. « Grace au Ciel, il n'est » peut-être pas encore parti! »

Le comte, M. de Noirmont, Victor et Dufour se dirigent du côté de l'appartement du jeune de Bréville; Ernestine les suit. L'odeur de la poudre, qui augmente lorsqu'ils approchent de la chambre du jeune homme leur annonce que c'est bien de là qu'est venu le bruit qu'ils ont entendu.

Le comte entre le premier... mais il recule bientôt en poussant un cri d'horreur, et arrête Ernestine en la retenant dans ses bras. Un spectacle terrible a frappé ses yeux : Armand s'est brûlé la cervelle; il est étendu sans vie dans sa chambre; à côté de lui est un billet tout ouvert. Victor s'en empare et le lit.

« Je dois mourir, je m'étais déshonoré. C'est moi » et Saint-Elme qui avons volé les quatre-vingt mille » francs. Le misérable qui m'a entraîné au dernier » des crimes a sur lui la somme… Faites courir sur » ses traces, il doit m'attendre dans le petit village » de Montaigu. Adieu, pardonnez moi. »

Ernestine a perdu connaissance, M. de Noirmont se cache la figure dans ses mains, mais Victor ne songe qu'à Madeleine. « Maintenant, » dit-il, « on ne » peut plus l'accuser! » Et en apercevant la jeune fille, il court à elle, la presse dans ses bras et l'embrasse tendrement.

Madeleine ne sort des bras de Victor que pour passer dans ceux du comte, qui s'écrie : « Je puis » donc enfin te nommer ma fille!

» — Votre fille!… » dit Madeleine en regardant le comte avec anxiété.

« — Oui, tu es ma fille… dont jusqu'à ce jour » j'ignorais l'existence; tu es le fruit de mes plus » tendres amours… Jacques seul connaissait ce se» cret… Pauvre enfant! et pendant long-temps tu » as langui dans la misère… tu as en vain demandé » le nom de tes parens… ah! viens, viens sur mon » cœur! Par mes caresses, mon amour, je ne pourrai » jamais assez te dédommager de dix-huit années d'a» bandon! »

Le comte serre de nouveau sa fille dans ses bras. Emma partage la joie de son oncle; elle embrasse tendrement la jeune fille en lui disant : « Je vous ai» merai comme une sœur! »

Madeleine n'ose croire à son bonheur… mais, au milieu de l'ivresse qui remplit son ame; elle n'est point indifférente à la mort d'Armand, et elle se dégage des bras du comte en lui disant: « Permettez-moi d'aller essuyer les larmes de sa » sœur. »

Par respect pour la douleur de madame de Noirmont, M. de Tergenne modère les transports de sa joie. Il essaie de consoler M. de Noirmont; il lui jure le plus grand secret sur l'événement qui vient de se passer, et ne veut pas même faire poursuivre Saint-Elme dans la crainte que l'arrestation de cet homme n'amène la découverte de la complicité d'Armand; mais M. de Noirmont, quoique vivement affecté de la honte qui peut rejaillir sur la famille de sa femme, est sourd aux sollicitations du comte, il veut arrêter le coupable, afin que M. de Tergenne recouvre la somme qu'on lui a dérobée; il se dispose à courir sur les traces de Saint-Elme. Victor lui offre de l'accompagner; il accepte, et tous deux se mettent en route, malgré les prières du comte.

En apprenant que Madeleine est fille du comte de Tergenne, Ernestine éprouve quelque soulagement à la douleur que lui cause la fin de son frère.

« Désormais tu seras heureuse, » lui dit-elle, « ton père mettra son bonheur à exaucer tes » moindres désirs… Chère Madeleine, cette idée » adoucira un peu la peine que j'éprouverai en te » quittant!

» — Et pourquoi me quitter, ma bonne amie? » Mon père m'a déjà dit que cette maison m'appartenait, qu'il me la donnait entièrement... Eh bien! » vous qui êtes née en ces lieux, ne les quittez plus... » restez-y toujours près de moi. Ah! c'est alors que » j'y serais tout-à-fait heureuse.

» — Non, Madeleine; M. de Noirmont ne voudrait » pas rester ici, et je dois le suivre... Je veux, par » ma conduite à venir, tâcher de réparer ma faute... » Il n'y a plus de bonheur, de plaisir pour moi dans » le monde.. Je dois surtout fuir à jamais la présence » de... celui qui m'a rendue coupable... Il m'a déjà » oubliée, lui... mais moi... ah! Madeleine, le Ciel » nous laisse notre amour avec nos remords... c'est » sans doute pour nous punir davantage. »

Deux jours s'écoulent sans qu'on revoie M. de Noirmont et Victor. Ils ont passé vite pour le comte, qui ne quitte plus sa fille. Emma, loin d'être jalouse de la tendresse que son oncle témoigne à Madeleine, éprouve pour celle-ci l'amitié d'une sœur. Et depuis que Dufour sait que la petite est la fille de M. de Tergenne, il se serre les poings en disant: « Si j'avais » deviné cela... comme je lui aurais fait la cour!... » Je l'aurais peinte en Diane. »

Le soir du second jour, M. de Noirmont et Victor reviennent à Bréville. Ils sont accablés de fatigue et n'ont pu trouver Saint-Elme. M. de Noirmont est désolé, et veut se remettre en course le lendemain matin; mais, au point du jour, les habitans de Bréville sont éveillés par Jacques, qui entre dans la cour en criant à tue-tête :

« Je savais bien que c'était le voleur!... Oh! je » me connais en physionomie, moi! »

On entoure le garde, qui commence par tirer de sa poche des billets de banque, qu'il remet au comte, en disant :

« Toute votre somme y est... le coquin n'avait » pas encore eu le temps d'y toucher... je l'avais » rencontré dans le bois la veille du vol... sa figure » m'avait frappé... le lendemain, je l'aperçus sortant « de derrière des taillis; je l'abordai en lui disant : « C'est bien, M. de Saint-Elme! » Il se sauva sans » me répondre... Tout cela me parut louche, et en » apprenant que vous veniez d'être volé, je ne doutai plus que ce beau monsieur ne fût pour quelque chose là-dedans. J'ai couru sur ses traces. » l'ai rattrapé enfin... mais ce n'est qu'hier... il avait » un cheval alors, et dam' il allait vite, j'aurais bien » pu ne pas le rejoindre. Cependant je courais toujours en lui criant d'arrêter; mes cris lui firent » tourner la tête; en m'apercevant, il voulut galoper encore plus vite... il y avait des arbres coupés » qui barraient son chemin... Il voulut les sauter, » il piqua son cheval; celui-ci s'emporta, partit » comme le vent!... Mais, patatras!.. je vois bientôt » le cheval libre, et le cavalier couché sur le chemin.. » je cours à lui... sa tête avait porté sur un tronc d'arbre, elle était fracassée... Cependant, en me voyant, » il eut encore la force de fouiller à sa poche et de me » donner ces billets de banque, en me disant : « Tenez... voilà ce que vous cherchez... rendez cela au » comte de Tergenne... » Il ne put en dire davantage;

» on l'emporta chez un fermier, où il mourut en arrivant. »

La mort de Saint-Elme n'afflige personne. Jacques voit que le comte a déjà reconnu sa fille, et il embrasse Madeleine en lui disant : « Vous v'là un » père... vous v'là heureuse !... à c't'heure, ma tâche est finie, mais c'est égal, je vous aimerai » comme auparavant. »

M. de Noirmont n'attendait pour quitter Bréville que la fin de cette affaire. Il fait sur-le-champ ses dispositions et annonce au comte son départ ; celui-ci essaie en vain de le retenir encore.

« Non, monsieur le comte, nous ne pouvons rester davantage, » dit M. de Noirmont ; « en ce moment, ce séjour ne saurait que nous être pénible, » à ma femme et à moi ; plus tard j'espère y revenir.

» — Non, » dit tout bas Ernestine à Victor... » ces lieux furent témoins du crime du frère... et de » la faute de la sœur... nous n'y reviendrons jamais. »

M. et madame de Noirmont ont quitté Bréville. Victor et Dufour annoncent leur prochain départ. Mais Madeleine a remarqué la tristesse du jeune homme et le chagrin d'Emma ; elle trouve l'occasion d'être un instant seule avec Victor : « Pourquoi » partez-vous ? » lui dit-elle.

« — Ah ! Madeleine, que ferais-je encore ici ? J'ai » trop à me repentir d'y être venu... J'ai coûté des » larmes à Ernestine... je ne dois pas chercher à en » faire répandre encore... — Mais, vous aimez Em-

» ma?... — Oh! oui, je l'adore... et c'est pour cela » que je pars, car je ne dois pas espérer que le comte » veuille me donner sa nièce... je l'ai entendu parler d'engagemens... de projets d'union déjà formés... Adieu, Madeleine... je dois partir.— Attendez encore. »

Madeleine va trouver son père, et lui dit : «Vous » m'avez promis que vous ne me refuseriez rien... » moi je n'ai qu'une grace à vous demander... ce sera » la seule... la dernière.— Que désires-tu, ma fille? » — Que vous unissiez Emma à Victor... ils s'aiment » tous les deux, et vous ferez leur bonheur. »

Le comte réfléchit un moment, puis il embrasse Madeleine, en lui disant : « J'avais d'autres projets... » mais tu le désires, je n'ai rien à te refuser. »

Madeleine court annoncer à Victor et à Emma cette nouvelle. Les deux amans la pressent dans leurs bras. Dufour s'essuie les yeux en disant : « J'avais » vraiment tort de me méfier de cette petite!

» — Vous voulez donc que je vous doive tout? » dit Victor à Madeleine. « — Oui... je veux vous » forcer à avoir toujours de l'amitié pour moi!... »

Le comte ne tarde pas à venir lui-même confirmer la nouvelle apportée par sa fille. Emma et Victor sont au comble de la joie; leur union est arrêtée pour le printemps prochain. En attendant, Victor ira voir son père, qu'il ramènera à Bréville, et Dufour retournera à Paris chercher ses pantalons.

Madeleine semble heureuse du bonheur de ceux qui l'entourent; cependant quelquefois un soupir lui échappe; alors le comte lui dit : « Mais toi, ma

» fille, ne formes-tu aucun vœu ?... ne désires-tu
» rien encore ?

» — Non, mon père, » répond Madeleine en souriant, « car j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir
» pour rendre heureux ceux que j'aime. »

FIN.

# TABLE DES MATIÈRES.

Pages

Chap. Ier. La fête de Saint-Cloud. 1

II. Quelques détails. 19

III. Une soirée d'hommes. 44

IV. L'homme à la faux. 66

V. Un cabaret dans les bois. 80

VI. Le réveil. 106

VII. La société de Bréville. 120

VIII. Une journée bien employée. 143

IX. Comment cela commence. 171

X. Une partie de loto. 181

XI. Le vieux chêne. 204

XII. Un aveu. 218

XIII. Comment cela finit. 231

XIV. Pauvre Madeleine ! 251

XV. Une après-dînée. 265

XVI. Un expédient de Dufour. 276

XVII. Lettre perdue. 296

XVIII. Ce qu'elle fait encore. 310

XIX. Démarche inutile. 331

XX. Triste Retour. 344

XXI. Des étrangers. 372

XXII. Une rencontre. — Fête chez madame Montré-sor. — Danger de la walse. 391

XXIII. Le vol. 418

XXIVe ET DERNIER. Toujours Madeleine. 436

PQ
2318
A1
1835
v.16

Kock, Charles Paul de
Oeuvres

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY